

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE DE 1904-1905

Alexandre Svetchine

1910

«L'étude et la discussion des événements des guerres les plus récentes préparent au mieux les commandants à l'exécution de leurs devoirs sur le champ de bataille». En théorie, tous sont d'accord avec ces indications du règlement d'infanterie français ; mais en pratique, ce n'est que 25 ans après la fin de la guerre de 1877-78 que nous avons décidé de commencer son étude. Quant à l'étude de la guerre de 1904-05, elle ne peut être considérée comme bien organisée jusqu'à présent. L'expérience précieuse de Mandchourie n'a pas encore été pleinement utilisée pour un travail rationnel visant à renforcer la puissance militaire de la Russie.

Dans l'étude de l'histoire militaire, le plus grand bénéfice n'est pas apportée par la mémorisation superficielle d'exemples historiques, qui éduque la pensée dans le respect des schémas, mais par le travail autonome : une étude approfondie d'un événement à partir de nombreuses sources le décrivant sous différents angles ; la prise de connaissance des opinions contradictoires, leur critique et la formulation de son propre jugement — voilà le chemin pour élargir l'horizon militaire et développer le discernement nécessaire à tout chef.

Ce travail couvre toute la guerre russo-japonaise et s'efforce de fournir un fil conducteur pour le travail autonome ultérieur des officiers.

À l'auteur, il semblait que l'enseignement des différentes branches de l'art militaire avait souvent pour but non pas la préparation à une grande épreuve de combat, mais les exigences de la technique d'examen en temps de paix. L'auteur n'a fait aucun compromis dans cette orientation et s'est efforcé d'éviter cette méthode élémentaire d'exposition qui ne touche qu'à quelques aspects de la conduite de la guerre, réduit tout à un schéma, explique tout de manière très simple par une ou deux causes, ne suscite aucune question et pousse le lecteur à refermer le livre avec la certitude qu'il n'y a plus rien d'intéressant dans le domaine abordé et qu'il l'a suffisamment étudié.

Beaucoup d'inexactitudes, que l'on rencontrait dans les premières œuvres sur la guerre russo-japonaise et qui ont fourni la base de conclusions erronées, ont maintenant pu être éliminées ; la présentation des événements de la guerre acquiert désormais une crédibilité considérable. Les sources étrangères permettent de comprendre les actions des Japonais ; quant au côté russe, grâce à la gentillesse du président de la commission historique militaire chargée de la description de la guerre russo-japonaise, j'ai pu utiliser les épreuves corrigées de ses travaux et, de cette manière, m'appuyer sur un traitement documentaire de l'histoire de la guerre.

A. Svetchine

Chapitre 1

Causes de la guerre

À partir du XVI^e siècle, le mouvement incessant du peuple russe vers l'est a commencé. En 1860, après avoir reçu selon le traité de Pékin toute la région du Sud-Oussouri, nous nous sommes trouvés en contact immédiat avec la Chine, le Japon et la Corée.

La côte pacifique, autrefois visitée seulement par quelques navires européens, a progressivement acquis une importance mondiale énorme.

De nouveaux marchés riches se sont ouverts, la construction de chemins de fer a commencé, dans les troupes locales sont apparus des instructeurs européens et des armes à feu perfectionnées. Pour protéger leurs nombreux intérêts, les puissances européennes et les États-Unis d'Amérique du Nord ont renforcé leurs escadres.

L'annexion d'une lointaine périphérie n'a pas nécessité de notre part un effort militaire considérable, mais dans les nouvelles conditions, la Russie ne pouvait pas rester dans la même position de sécurité qu'auparavant.

L'évolution du Japon réalisée vers la fin des années quatre-vingts, dans laquelle le désir passionné d'assimiler les conquêtes de la culture européenne se combinait avec le fort développement des idées nationalistes, a poussé la jeune empire sur la voie d'une politique très active. Le Japon cherchait depuis longtemps à affirmer son influence en Corée, afin d'y ouvrir une issue à l'excès de sa population. L'approche de la Russie en 1891 pour la construction du Grand chemin de fer de Sibérie pressa les Japonais de se hâter de prendre une décision avant que la locomotive russe ne fume à la frontière coréenne.

La Corée se trouvait dans des relations de vassalité avec la Chine, qui ne pouvait pas la céder sans lutter. Mais alors que le Japon se préparait soigneusement à l'affrontement imminent et mobilisait, avant même la déclaration de guerre, la moitié de son armée (soit 3 divisions sur 7) et toute sa flotte, la Chine se contenta de rassembler, au détriment de certaines provinces, 60 000 soldats insuffisamment formés.

Les hostilités militaires ont commencé en juillet 1894. La flotte japonaise a coulé un transport chinois avec des troupes au large des côtes de la Corée, a repoussé les navires de guerre chinois et a couvert le débarquement de la brigade d'infanterie et d'artillerie plus au sud de Chemulp'o, qui a dispersé l'avant-garde chinoise en deux passages au sud de Séoul. Ensuite, deux autres brigades ont été débarquées à Chemulp'o et à Kenzan, et les Japonais ont entrepris une avancée vers Pyongyang, où les Chinois étaient concentrés sur une position fortifiée. Le succès est revenu à la première armée japonaise de Yamagata après une bataille acharnée de trois jours. À la mi-septembre, près de l'embouchure du Yalu, les deux flottes se sont affrontées. En termes de puissance navale, les Chinois surpassaient les Japonais, et ces derniers n'ont pas réussi à infliger une défaite décisive à l'escadre chinoise. Mais les navires chinois survivants se sont réfugiés sous la protection des batteries – d'abord à Port-Arthur, puis à Weihaiwei, où ils ont péri, ne tentant plus d'actions actives.

En octobre, la 1^{re} armée de Yamagata, renforcée jusqu'à 2 divisions, franchit la rivière Yalu près de Türencheng et progresse vers Fynhuangchen, où elle s'arrête pour organiser l'arrière. Près de Bidzyvo, la 2^e armée d'Oyama débarque, forte d'une division, et se dirige à travers l'isthme de Jinzhou vers Port-Arthur. Le 8 novembre, 42 canons de siège ouvrent le feu sur la forteresse non préparée, la flotte démontre contre les batteries côtières, et l'infanterie avance ; le premier fort se rend déjà au bout d'une heure, et au matin du 9 novembre tous les 22 ouvrages fortifiés se trouvent entre les mains des Japonais.

En janvier, l'armée d'Oyama est transportée par mer sur la côte est de la péninsule du Shandong, débarque en trois passages près de Weihaiwei, se dirige vers ce dernier refuge de la flotte chinoise et s'empare presque sans résistance des fortifications terrestres et de la ville.

La résistance passive de l'escadre chinoise dans le port occupé par les Japonais dure 9 jours, après quoi elle capitule.

Sur le théâtre mandchou, l'armée japonaise s'était avancée jusqu'à Haichen à la fin de 1904 avec ses unités principales, et s'y était installée pour l'hiver dans cette position étendue. En février, les Chinois attaquent les Japonais à Haichen ; les Japonais passent eux-mêmes à l'attaque, repoussent l'ennemi vers Liao-yang et capturent Niu-zhuan.

Une série d'échecs a brisé la persévérance de la Chine, et elle a entamé des négociations de paix. Selon le traité conclu le 5 avril 1905 à Shimonoseki, la Chine renonçait à tous ses droits sur la Corée, cédait à la Japon les îles de Formose et les Pescadores, une partie du Liaodong, et payait une indemnité de guerre.

Notre agent militaire, le colonel Vogak, exprimait la plus haute opinion sur l'armée japonaise. « L'attaque de la position de Pyongyang a été exécutée avec un courage exemplaire, surmontant toutes les difficultés naturelles et le feu des Chinois. Les troupes ont fait preuve de la capacité de manœuvrer habilement dans des conditions très difficiles. Les contre-attaques ont été menées même par de petites unités avec une rigueur et une ténacité irréprochables... Même la brigade du général Oshima... prise sous un feu croisé intense, s'est retirée à la position appropriée en ordre complet, perdant 20 % des officiers et des hommes de rang des compagnies de tête... La perfection de l'organisation militaire du Japon et de son armée de 200 000 hommes, non seulement en matière défensive mais aussi offensive, ainsi que sa connaissance approfondie de son ennemi, sont les deux données sérieuses sur lesquelles je fonde mon avis que le Japon est pour nous un voisin avec lequel il faudra compter très sérieusement. »

Au lieu de la Corée faible et de la Chine impuissante, il était désavantageux pour la Russie de se procurer un nouveau voisin terrestre, ayant déjà démontré son énergie indéniable. En conséquence, le traité de Shimonoseki fut accueilli par une protestation de la Russie, à laquelle se joignirent l'Allemagne et la France. La protestation fut soutenue par le renforcement des escadres et l'annonce de la mobilisation dans le district militaire de Priamour.

Après une série de fluctuations, le Japon renonça à la Liao-tung et, moyennant un certain supplément à la compensation militaire, la céda à la Chine. La Russie, avec l'assistance de la France, réussit à réaliser pour la Chine un prêt de 150 millions de roubles, somme nécessaire pour payer au Japon la première partie de la compensation militaire — et prit sur elle la garantie supplémentaire de ce prêt. En vain, s'élevant contre le paiement de la compensation militaire, le diplomate chinois à Saint-Pétersbourg écrivait que « l'enrichissement d'un pays qui menace déjà les autres par sa force et sa puissance conduira à la violation de l'équilibre existant en Extrême-Orient ».

La faiblesse révélée par la Chine dans sa lutte contre le Japon a conduit les puissances européennes à ne pas tarder à obtenir d'elle divers avantages et à étendre leur influence. L'Allemagne a occupé le port de Kiaochou sur la péninsule du Shandong, l'Angleterre a pris Weihaiwei. La conjoncture a également favorisé la résolution de deux questions importantes pour la Russie : la construction de la Route sibérienne et l'acquisition d'un port non gelé.

L'orientation de la route de Sibérie à travers nos territoires était circulaire, ce qui obligeait à faire face à de nombreuses difficultés techniques en raison du terrain montagneux. En 1896, les négociations avec la Chine concernant la direction de la route de Sibérie vers Vladivostok par un passage direct à travers la Mandchourie ont abouti avec succès. La route devait être construite par la Banque russo-chinoise et, après 80 ans, elle devait être transférée gratuitement au gouvernement chinois.

Notre escadre du Pacifique ne pouvait compter que sur un seul port russe — Vladivostok, dont le renforcement avait déjà commencé dans les années 1880. Cependant, Vladivostok présentait des inconvénients importants, car il gelait pendant trois mois et se trouvait au bord de la mer, dont les meilleures sorties étaient contrôlées par les Japonais. En

1898, la Russie réussit à obtenir l'accord de la Chine pour céder à usage locatif pour 25 ans l'extrémité sud de la péninsule de Liaodong — la région du Kwantung, avec Port-Arthur et Dalny, deux des meilleurs ports de Mandchourie, ainsi que le droit de relier ces ports par une voie ferrée à la ligne principale mandchoue.

L'occupation de Port-Arthur par la Russie a profondément blessé l'amour-propre des Japonais, qui, trois ans auparavant, sous la pression de la Russie, avaient dû se priver à travers ce port du principal résultat extérieur de leur guerre victorieuse contre la Chine.

L'ingérence constante des puissances européennes dans les affaires chinoises, leur appropriation des territoires chinois et l'activité étendue des missionnaires, qui provoquait l'hostilité des populations locales, devaient inévitablement provoquer un éclatement du mécontentement contre l'invasion de la Chine par les étrangers. L'initiative des actions fut prise par une organisation secrète, surnommée par les Européens la Société des Poings de Justice. En 1900, des attaques généralisées contre les Européens commencèrent ; des ambassades étrangères à Pékin furent assiégées. En Mandchourie, non seulement des rassemblements fortuits, mais aussi des troupes chinoises régulières attaquaient les Russes et la ligne de chemin de fer en construction ; les Chinois tirèrent sur Blagovechtchensk et attaquèrent nos postes même sur la rive gauche de l'Amour, dans nos frontières.

La Russie a une frontière commune avec la Chine qui s'étend sur plus de 8 000 verstes ; la pacificité de la Chine nous permettait toujours de consacrer le minimum de forces à la protection de cette frontière. C'est pourquoi, même au début du trouble, nous souhaitions rétablir rapidement de bonnes relations avec la Chine et éviter des actions hostiles. Mais les événements se sont avérés plus forts que nos intentions pacifiques ; nous avons pris des mesures actives lors de l'expédition internationale à Pékin ; en Mandchourie, nos troupes ont, durant deux mois, repoussé de manière indépendante les détachements chinois et ont libéré tout le territoire le long du chemin de fer en construction. Ces jours-là, dans l'Extrême-Orient, nous avons dû déployer jusqu'à 100 000 baïonnettes et sabres.

La question du sort de la Mandchourie, après de longues négociations, a été résolue par l'accord de 1902 avec la Chine ; nous nous sommes engagés à retirer nos troupes de ses frontières de manière progressive sur une période de trois semestres. Mais en 1903, la situation politique s'est déroulée de telle manière que nous avons dû nous préoccuper du renforcement de notre position militaire en Extrême-Orient, et le retrait des troupes de Mandchourie a été retardé.

Tant que toute notre attention n'était pas portée sur la Mandchourie, nous menions en Corée une politique active et énergique. Juste avant la prise de Port-Arthur, nos instructeurs sont arrivés pour former l'armée coréenne. Mais nous ne disposions pas en Extrême-Orient de forces et de moyens suffisants pour poursuivre simultanément des objectifs différents en Corée et en Mandchourie, et c'est pourquoi, après la prise de Port-Arthur, les questions liées à la Corée sont passées pour nous au second plan. Nous n'étions intéressés aux affaires de la société ayant obtenu une concession pour l'exploitation des forêts dans le bassin des rivières Yalu et Tumen qu'à l'extrême nord-est de la Corée. Selon les pensées de ses dirigeants, cette concession constituait une position avancée de l'influence politique et économique russe, un bastion de la Mandchourie contre l'infiltration japonaise et anglaise depuis la Corée.

Le Japon a conclu une alliance avec l'Angleterre, qui garantissait une aide militaire de l'Angleterre au cas où le Japon serait confronté à deux ou plusieurs puissances en même temps. Ainsi, le Japon s'assurait contre la pression d'une coalition européenne, comme cela avait été le cas en 1895. Le programme de développement de ses forces terrestres et maritimes approchait de la fin ; il fallait se dépêcher, car les forces armées russes en Extrême-Orient croissaient également. Au milieu de l'année 1903, le gouvernement japonais proposa à la Russie d'examiner par un accord spécial la question de la Corée et de la Mandchourie.

Le Japon, en exigeant essentiellement la reconnaissance de son protectorat sur la Corée, jugeait nécessaire d'inclure dans l'accord la question de la reconnaissance par nous de

l'inviolabilité territoriale de la Chine en Mandchourie. Nous étions disposés à faire des concessions sur les questions concernant la Corée, mais toute la question mandchoue était considérée comme relevant exclusivement de la Russie et de la Chine, et nous exigeions une reconnaissance fondamentale par le Japon que la Mandchourie se trouve en dehors de tous ses intérêts.

Les négociations ont dû être menées dans une atmosphère de ferment belliqueux qui avait envahi tout le peuple japonais. Les exigences du gouvernement japonais augmentaient. En décembre, une tension extrême s'était installée dans les relations diplomatiques. Le 24 janvier 1904, ayant attendu que les croiseurs cuirassés « Nisshin » et « Kasuga » achetés à Gênes passent par Singapour et se retrouvent ainsi hors de portée de notre escadre dans la mer Rouge, le gouvernement japonais a rompu les relations diplomatiques avec la Russie. « En choisissant cette voie », concluait ainsi sa note l'ambassadeur japonais à Saint-Petersbourg, « le gouvernement impérial se réserve le droit de prendre toute action indépendante qu'il jugera la meilleure pour renforcer et protéger sa position menacée... »

Encore avant ces dernières apparitions, le matin du 24 janvier, le vapeur russe «Ekaterinoslav» avait été capturé dans le détroit de Corée, et la flotte japonaise était sortie en mer pour attaquer l'escadre russe.

Une rupture s'est produite, résultant naturellement du conflit entre les intérêts russes et japonais qui s'était fait jour dès 1895 ; la guerre a commencé, à laquelle le Japon se préparait ouvertement depuis de nombreuses années. Mais le ministère russe des Affaires étrangères pensait encore que le Japon pourrait se limiter à un simple débarquement de troupes sur les côtes de la Corée du Sud, et a reconnu que les dernières voies vers un accord de paix étaient coupées seulement lorsque, dans la nuit du 27 janvier, une escadre de torpilleurs japonais a lancé une attaque soudaine contre la flotte stationnée dans la rade extérieure de Port-Arthur.

Bien que la sympathie de presque tous les peuples qui n'étaient pas de race anglo-saxonne fût du côté de la Russie, la diplomatie n'a réussi ni à attirer des alliés de notre côté, ni à permettre à la stratégie de concentrer toutes les forces sur le théâtre des opérations. Les relations avec la Chine, l'Angleterre et l'Allemagne ne se sont pas clarifiées rapidement. Nous n'avions aucune certitude ni pour notre arrière en Europe, ni pour notre aile droite en Mandchourie, et dans les premiers mois nous n'avons pas pris le risque d'utiliser les troupes de la frontière occidentale, mieux préparées que d'autres à une campagne.

Chapitre 2

Théâtre des actions militaires

Les actions militaires les plus importantes se sont déroulées en Mandchourie du Sud, sur un territoire délimité au sud-est par la rivière Yalu et le golfe de Corée, à l'ouest par le golfe de Liaodong et la rivière Liaohe, et au nord-est approximativement par Lishen, Telin et Xinzintin.

Par le chemin de fer de Harbin à Port-Arthur, cet espace se divise en deux parties inégales : une grande, orientale, presque entièrement montagneuse, et une plus petite, occidentale, de plaine.

Les montagnes de Mandchourie ne dépassent en hauteur que par quelques sommets 400 sazhens au-dessus du niveau de la mer ; elles sont deux fois plus basses que les chaînes des Balkans, parmi lesquelles passait le chemin de Souvorov lors de la campagne suisse, lesquelles sont cinq fois plus élevées. Cependant, malgré leur altitude absolue modeste, les montagnes mandchoues présentent un type typique de terrain de montagne : des crêtes séparées par de étroites vallées se succèdent continuellement ; les pentes sont abruptes, et par endroits, des falaises verticales font leur apparition. Les rivières sont petites et se regroupent dans les vallées ; les routes ne montent aux hauteurs que lorsqu'on passe d'une vallée à l'autre. Le terrain a un aspect sauvage et inaccessible, et les habitants des plaines ont besoin d'une bonne pratique pour comprendre qu'il n'existe pas de lieux totalement inaccessibles dans ces montagnes, que derrière chaque crête se trouve immédiatement une vallée perméable, par laquelle il est relativement facile de se déplacer par temps sec, que non seulement les fantassins atteignent les sommets, mais que l'on peut également y transporter des unités de campagne et même des pièces lourdes ; que l'importance tactique réside exclusivement dans les hauteurs, et non dans les vallées et les passages, qui ont été sécurisés directement au début de la guerre ; que la puissance des positions de montagne est extrêmement trompeuse : les espaces morts facilitent l'approche, l'artillerie rend beaucoup plus de service à l'attaquant qu'au défenseur, la hauteur de la position ne la protège pas d'une capture lors d'une attaque nocturne ; que ces montagnes compliquent le ravitaillement en tout ce qui est nécessaire, mais offrent un large espace pour des actions actives lors du combat. Les opérations en montagne nécessitent un large développement de l'initiative personnelle, mais son expression est fortement entravée par la méconnaissance des troupes du terrain montagneux.

La principale chaîne de collines de la Mandchourie du Sud est le Fengshuilin, formant la ligne de partage des eaux entre les rivières se jetant dans la baie de Corée et la baie de Liaodong. De nombreux cols traversent cette chaîne. En hauteur, elle ne dépasse presque pas ses nombreux contreforts qui occupent tout l'espace jusqu'au chemin de fer. L'altitude des montagnes augmente vers le nord-est ; la région devient déserte ; des rochers sauvages aux sommets alternent avec d'importantes étendues forestières ; les routes carrossables disparaissent. L'avancement de forces importantes de la rivière Yalu vers le chemin de fer au nord des voies de Fyn-Huang-Cheng à Laoyang rencontrerait un énorme obstacle. Le littoral de la Mandchourie du Sud ne présentait des facilités de débarquement que dans les environs de Port-Arthur et de Talienwan, et sur les flancs du théâtre des opérations militaires — à l'embouchure du Yalu et du Liaohe. Le rivage de la baie de Corée est généralement très peu profond ; ainsi, dans les environs de la ville de Bidzy, les navires n'auraient pu jeter l'ancre à moins de 7 verstes du bord ; le mouillage lui-même était agité. À marée basse, une bande d'environ 2 verstes de large le long du rivage se découvre, constituée de boue liquide dans laquelle on s'enfonce jusqu'à la taille. Le débarquement sur le littoral de la baie de Liaodong est également difficile.

En hiver, de nombreuses baies et anses gèlent, et la navigation côtière cesse pendant 2 à 2 mois et demi. La fine glace qui se forme à Port-Arthur et à Dalny ne constitue pas un obstacle à la navigation des navires à vapeur.

Les rivières les plus importantes sont le Yalu et le Liaohe. Le Yalu avait une importance en tant qu'obstacle sérieux sur les voies d'avancée de la Corée vers la Mandchourie. Les meilleurs itinéraires menaient à la rivière dans son cours inférieur, où le lit de la rivière a une largeur allant jusqu'à une demi-verste et où il n'y a pas de gués au printemps ; la vallée de la rivière, qui atteint 5 verstes à Tyurentschen, s'élargit encore plus en aval, le côté mandchou ayant une importance stratégique considérable. Les îles divisent la rivière en plusieurs bras, ce qui facilite le passage uniquement par une progression graduelle pour surmonter l'obstacle que présente la rivière.

Le Laohu coule dans la plaine ; il est bordé sur une longueur considérable de digues retenant ses débordements. Il est navigable, et sur lui, des milliers de jonques transportent vers Inkou (70 000 habitants, port commercial) les récoltes de la province de Mukden ; ainsi, la possession d'au moins une partie de son cours facilite considérablement l'approvisionnement de l'armée.

Parmi les affluents du Liaohe, les plus remarquables sont le Hunhe et le Taizihe, sur lesquels se trouvent les villes de Mukden (80 000 habitants, capitale de la province) et Liaoyang (39 000 habitants) ; ces rivières sont franchissables à gué en période sèche. En raison du terrain environnant, elles représentent un certain obstacle sur les routes de progression selon le méridien. En général, l'eau ne manquait pas ; dans les montagnes, le long de chaque vallée, de petits ruisseaux serpentaient d'une rive à l'autre et traversaient presque tous les chemins à chaque verste. Mais il suffisait d'une pluie torrentielle d'une à deux heures pour que ces ruisseaux se transforment en cours d'eau abondants, avec une vitesse de courant pouvant atteindre 20 pieds par seconde, bloquant toutes les communications. L'eau fuyait aussi rapidement qu'elle montait, et seuls un large lit de sable parsemé de pierres attestait de ce qu'un ruisseau de montagne pouvait représenter sous la pluie.

Les routes en Mandchourie dépendent entièrement des conditions météorologiques. En automne et en hiver, lorsque le sol sèche et gèle partiellement, la voie est praticable partout ; dans toutes les directions, dès qu'une route est tracée, elle forme comme une sorte de voie naturelle. Les habitants locaux organisent tout le commerce à cette période et ne se soucient pas du fait qu'au printemps et en été, tout déplacement en Mandchourie exige des efforts considérables. Le sol limoneux sur la plaine forme une boue particulièrement profonde et collante. Dans les vallons des montagnes, en revanche, des ruisseaux impétueux coulent, transformant les routes en véritables torrents, montant en zigzag vers les cols à travers ces vallons.

Il n'y a absolument pas de routes pavées. Les routes dites « mandarines » se distinguent des autres par leur largeur et la profondeur particulière de la boue. Sur les routes mandarines (la route de Girin à Port-Arthur et de Mukden à Xinmintin), on rencontrait encore çà et là des ponts ; sur les autres routes, il n'y avait absolument aucun pont ; les passages à gué, peu profonds en période sèche, devenaient immédiatement un obstacle sérieux lorsqu'il pleuvait. La construction de ponts permanents en Mandchourie, en raison de la rapidité et de la puissance des flots formés par les pluies torrentielles, rencontre généralement d'énormes difficultés. Les ponts sur des tréteaux, aménagés par les sapeurs à travers les rivières de montagne, étaient emportés à chaque grosse pluie.

La population de la Mandchourie du Sud — 70 personnes par verst carré — est en général plus dense que celle de la Russie européenne. Elle se regroupe principalement dans les plaines (jusqu'à 300 personnes par verst carré) ; dans les montagnes, la population est plus clairsemée (30 personnes, et au nord-est seulement 2 à 3 personnes par verst carré), pauvre en nourriture et en fourrage, et vit dans de petits villages dispersés dans les vallées, dans des hameaux sans importance stratégique. Les établissements des plaines sont beaucoup

plus grands ; la population y est très aisée ; on y trouve de nombreuses grandes propriétés, ressemblant à de véritables forteresses avec des murs en terre battue. De nombreux villages sont entièrement entourés de murs de profil important, à la fois pour se protéger des inondations et pour se défendre contre les hunhuz — des bandits locaux. Les villages des plaines présentaient un grand avantage pour la défense, comme points d'appui, même si l'ennemi disposait d'une artillerie nombreuse, et, en général, ils étaient pratiques pour y caser des troupes.

La majorité de la population est composée de Chinois et de Mandchous complètement assimilés.

Les habitants se souciaient principalement de leurs propres intérêts matériels et, en dehors de leurs avantages personnels, ne manifestaient aucun désir d'aider ni nous ni les Japonais.

La population se consacre presque exclusivement à l'agriculture, qui produit de riches récoltes de tchaou-mouzi — une sorte de millet, du gao-lian — une plante céréalière servant à l'alimentation des populations les plus pauvres et à l'alimentation des chevaux, ainsi que des légumineuses, dont, après l'extraction de l'huile, les tourteaux servent de fourrage pour le bétail.

En Mandchourie du Nord, la population avait déjà réussi à s'adapter à la demande que manifestaient les troupes russes et cultivait d'importantes superficies de blé, d'orge et d'avoine.

Une caractéristique des champs est la culture en bandes, qui rend difficile le déplacement sans routes en hiver, tant que le chemin n'a pas été battu. La majeure partie des champs est occupée par les plantations de gaoyan, atteignant en juillet une telle hauteur qu'un cavalier y est complètement caché. S'orienter dans le gaoyan et maintenir l'ordre en avançant sur un large front est extrêmement difficile ; la visibilité ne dépasse pas quelques pas. D'un point de vue tactique, les opérations militaires dans le gaoyan sont par leur nature comparables aux actions dans une jeune forêt, qui ne fournit aucun abri ni contre les shrapnels, ni contre les balles de fusil. En général, les champs de gaoyan ne favorisent pas la défense ; pour réussir dans un tel terrain fermé, des équipements spécifiques pour maintenir la communication sont nécessaires et, surtout, une bonne préparation générale des troupes, afin que chaque unité, échappant au contrôle des supérieurs, continue à accomplir sa mission de combat.

Le climat de la Mandchourie est extrêmement sain ; il se caractérise par un hiver rigoureux, sec, parfois même poussiéreux, et un été humide et chaud. Dans la seconde moitié de juillet, la quantité de pluie augmente particulièrement. Les données disponibles sur ce qu'on appelait la « période des pluies » en donnaient une image très exagérée, comme un véritable déluge.

Notre connaissance de la Mandchourie du Sud a commencé en 1896. La construction de la ligne de chemin de fer Harbin—Port-Arthur, l'occupation de la région du Kwantung, les déplacements de nos détachements lors de la répression des troubles chinois, les déplacements sur le terrain de l'état-major général en 1901-1902, les travaux des topographes militaires—tout cela nous a permis de recueillir des informations précieuses sur le théâtre des opérations militaires et de publier, pour le secteur le plus important au sud de Liao Yang—du golfe de Liaodong jusqu'au fleuve Yalu—une carte topographique précise à l'échelle de 2 verstes par pouce. Mais les informations que nous avions recueillies se diffusaient extrêmement lentement dans l'armée, et chaque unité militaire arrivait à se familiariser avec les circonstances du théâtre de la guerre principalement grâce à son expérience personnelle.

Les Japonais ont bien étudié le Sud de la Mandchourie déjà pendant la guerre avec la Chine en 1894-1895. Leurs forces armées devaient dans la première moitié de la guerre répéter les mêmes manœuvres qui avaient déjà été menées avec un excellent succès. Les

éclaireurs japonais, dès notre apparition en Mandchourie, surveillaient chacun de nos pas, et nos adversaires disposaient à notre sujet d'informations incomparablement meilleures que celles que nous possédions sur eux. Il était beaucoup plus facile pour l'armée japonaise de s'adapter au théâtre d'opérations mandchourien qu'à notre armée, car, déjà dans leur propre pays, les Japonais étaient familiarisés avec les montagnes, et la population chinoise leur était culturellement proche et utilisait la même écriture (les idéogrammes) que les Japonais, ce qui facilitait grandement les communications.

Les Japonais, cependant, préféraient utiliser notre photographie de la Mandchourie du Sud, pour laquelle ils ont réédité notre carte à deux verstes, traduite en japonais. Lors de l'évaluation du théâtre des opérations, ils ont commis une erreur significative en supposant que l'armée russe, formée dans d'autres conditions, ne pourrait pas se débrouiller avec les ressources locales du théâtre des opérations militaires et qu'il serait donc nécessaire de transporter par chemin de fer les vivres pour les troupes, ce qui rendrait la concentration des forces en Mandchourie peu efficace.

L'armée sur le théâtre de la guerre était reliée à nos provinces intérieures par une seule voie ferrée, s'étendant de Syzran à Liao Yang sur 6968 verstes. Sur la majorité des chemins de fer qui composaient cette route, le trafic avait été ouvert seulement récemment ; le chemin de fer de l'Est chinois n'était pas encore complètement terminé. L'achèvement du chemin de fer du Cercle du Baïkal n'était attendu que pour l'automne 1904 ; jusqu'à ce moment, il fallait transporter les troupes et les cargaisons à travers le lac Baïkal ; pendant la navigation, ce passage ne posait pas de difficultés, car, en plus de nombreux navires à vapeur et barges, le Baïkal disposait d'un brise-glace nommé "Baïkal", qui pouvait transporter immédiatement jusqu'à 28 wagons chargés et, en plus, jusqu'à 2300 personnes, et accomplissait jusqu'à 2 à 2 voyages complets par jour. Mais de fin décembre à la mi-avril, le lac se couvre d'une glace si épaisse que même les plus puissants brise-glace ne peuvent avancer, et la navigation s'arrête. Ainsi, directement après la déclaration de guerre, il a été nécessaire d'utiliser le transport par glace pour les cargaisons ; les troupes se déplaçaient à travers le Baïkal en formation de marche, tout le trajet de 42 verstes relevait d'un seul passage. Comme les chemins de fer de Transbaïkalie et de l'Est chinois disposaient de trop peu de matériel roulant pour faire face aux transports requis, en surmontant des obstacles énormes, une voie ferrée a été posée sur le lac Baïkal, sur laquelle ont été transférés 20 locomotives démontées et 2310 wagons.

Avec le début de la guerre, le travail pour renforcer notre ligne de communication s'est intensifié. La section la plus faible était le chemin de fer transbaïkalien, qui au début de la guerre ne pouvait laisser passer pas plus de 5 trains par jour, dont 1 train était nécessaire pour les besoins administratifs du chemin de fer lui-même, et le train postal et de passagers, et pour le transport des troupes et des marchandises, pas plus de 3 trains étaient disponibles ; en réalité, environ 2 train circulaient. En juillet 1904, il a été possible d'augmenter la capacité du chemin de fer à 12 trains par jour, dont 7 à 8 étaient militaires. En octobre, après avoir construit de nouvelles voies de passage, développé les gares, l'approvisionnement en eau, le télégraphe et les ateliers, il a été possible de porter la capacité à 16 1/2 trains par jour, dont 10 étaient des trains militaires. L'hiver rigoureux et le manque de locomotives en état de marche ont provoqué de grands encombrements dans la circulation, qui ne sont revenus à la normale qu'au printemps. Enfin, à la fin de la guerre (août 1905), après avoir construit de nouvelles voies de passage et posé 48 verstes de deuxième voie dans les sections montagneuses les plus difficiles, la capacité du chemin de fer a atteint 20 trains par jour ; il était possible de faire circuler 12 à 14 trains militaires par jour. Au total, pendant 20 mois, par le Grand chemin de fer de Sibérie, 1 300 000 personnes, 230 000 chevaux et 58 millions de pouds de marchandises sont passés en Mandchourie.

Un long déplacement de 30 jours par chemin de fer, avec des retards par rapport à l'horaire, pouvant atteindre 39 jours, affectait sans aucun doute la préparation des unités au

combat. La vie militaire sortait de sa routine ; les campements en cours de route n'étaient pas toujours organisés correctement.

La destruction du chemin de fer, sur les principales gares duquel notre armée s'accumulait, représentait sans aucun doute un objectif extrêmement tentant pour les Japonais, qui ont d'ailleurs tenté à plusieurs reprises de l'atteindre. Pour la protection du chemin de fer dans les limites de la Mandchourie, il existait déjà en temps de paix le district de Zaamour de la garde frontalière, composé de 55 compagnies, 55 escadrons et 7 ½ batteries ; une partie de la garde — les détachements de ligne — était répartie en petites unités le long du chemin de fer, stationnée dans des casernes renforcées par des postes défensifs et assurait un service de surveillance ; l'autre partie constituait des détachements de réserve, concentrés dans les points les plus importants pour prévenir les attaques de grandes unités, pour secourir les détachements de ligne et pour la reconnaissance à distance. Pendant la guerre, la protection fut renforcée grâce aux troupes, et au moment de la bataille de Mukden, il y avait en moyenne 28 hommes par verste du chemin de fer en Mandchourie (soit plus de 50 000 hommes au total). Les Japonais n'ont réussi pendant toute la guerre que deux tentatives contre des ponts près de Haichen et autour de Kuanchengzi ; toutefois, les dégâts causés, très légers, ont été réparés en quelques heures.

La garde se poursuivait tout le long de la route sibérienne jusqu'au pont de Voljsk, mais à mesure que l'on s'éloignait du théâtre des événements, elle devenait plus rare, ne se regroupant que près des constructions particulièrement importantes ; en moyenne, il y avait 2 à 3 personnes par verst de route.

Les communications entre le théâtre des opérations militaires et le Japon se faisaient par mer. Les actions actives de notre flotte auraient pu complètement interrompre ces communications, mettant ainsi les troupes japonaises présentes en Mandchourie dans une position critique ; même un petit succès de notre escadre aurait obligé les Japonais à débarquer dans des régions éloignées de la Corée, puis à progresser en Mandchourie par des routes terrestres coréennes peu nombreuses, difficiles et peu fiables. Mais avec l'établissement de la suprématie de la flotte japonaise en mer, les communications maritimes avec le théâtre de guerre représentaient des avantages incomparablement plus grands que ceux par le chemin de fer long et fragile. Déjà sept jours après l'annonce de la mobilisation, le Japon pouvait concentrer dans ses ports des navires de transport d'une capacité totale de 250 000 tonnes, suffisant pour embarquer simultanément six divisions mobilisées avec leurs canons et leurs wagons, c'est-à-dire presque la moitié de l'armée japonaise. Le transfert par mer, qui ne durait qu'un à deux jours, ne dérangeait pas les troupes et, de cette manière, le Japon se trouvait dans des conditions beaucoup plus favorables pour concentrer ses forces en Mandchourie du Sud que nous.

Lors de l'évaluation de l'expérience de la guerre russo-japonaise, il ne faut pas perdre de vue la discontinuité du théâtre des opérations par rapport aux centres vitaux de l'État des deux adversaires et le long intervalle de temps nécessaire pour y concentrer une partie importante des forces. Le combat était mené par les principales unités des armées en concentration, ce qui conférait aux opérations un caractère indécis et d'attente. L'ignorance du terrain, l'absence de voies de communication pratiques et d'une base aménagée limitaient fortement la manœuvre et obligeaient les troupes à rester liées à une seule voie ferrée, qui assurait les moyens de lutte. De là le développement lent des opérations et l'attrait marqué pour la méthode de guerre positionnelle. Il serait extrêmement erroné de conclure, sur l'expérience de cette guerre, que ce serait également le cas dans d'autres théâtres d'opérations plus civilisés, dotés d'un dense réseau de voies et plus proches du cœur de l'État.

Chapitre 3

Forces en présence

L'armée japonaise du nouvel ordre trace son histoire depuis 1872. L'année suivante, quelques mois avant la Russie, le Japon a instauré le service militaire obligatoire. Lors de l'organisation de l'armée, il a fallu surmonter d'énormes difficultés. Les contraintes financières ont pu être surmontées grâce à la volonté du peuple à consentir à tous les sacrifices ; sur le plan technique, les étrangers — des instructeurs français, remplacés ensuite par des allemands — ont apporté leur aide.

En 1894, l'armée se composait de 7 divisions — 60 000 hommes en temps de paix. En cas de mobilisation, l'armée se déployait jusqu'à 170 000 hommes ; toutefois, pendant la guerre avec la Chine, il s'avéra suffisant de débarquer 77 000 hommes sur le continent.

La leçon tirée par le Japon du traitement du traité de Shimonoseki a montré que les forces disponibles n'étaient pas suffisantes pour un combat décisif devenu inévitable. Un programme a été prévu pour la période de 1896 à 1903, selon lequel l'armée passait de 7 à 13 divisions, et la flotte de 69 navires, avec un déplacement de 79 000 tonnes, à 156 navires, avec un déplacement de 270 000 tonnes. Plus de 200 millions de roubles ont été affectés à l'augmentation de la flotte de près de trois fois. Les dépenses pour les casernes, les armes, les provisions et les forteresses, liées au développement de l'armée, ont atteint 120 millions de roubles. La contribution payée par la Chine avec l'assistance de la Russie a apporté une partie des fonds nécessaires.

L'occupation de la Mandchourie par la Russie et les troubles en Chine ont encore accéléré le cours de la réforme envisagée. Lors de l'expédition internationale à Pékin en 1900, le Japon a déployé sur le terrain 22 000 hommes ; les troupes de ce contingent ont agi tout aussi efficacement que les contingents européens. Cependant, les officiers européens ont remarqué une préparation insuffisante des forces japonaises pour les manœuvres en grandes masses, l'insuffisance de l'artillerie, le manque de mobilité de l'infanterie lors des déplacements avec tout l'équipement, la faiblesse du personnel cavalier et une préparation inadéquate des troupes du génie. Les Japonais se sont attelés à un travail actif pour remédier aux défauts constatés. Au moment du début des négociations avec la Russie, dont l'issue devait être infructueuse et dont la certitude était totale, l'armée était entièrement prête — il ne restait plus qu'à consolider les nouvelles formations de l'armée, qui était passée de 60 000 à 150 000 hommes en quelques années, ce qui, bien sûr, a donné un énorme élan à la production et a fait progresser à tous les niveaux de la hiérarchie de jeunes officiers.

Une caractéristique de l'armée japonaise est l'absence d'organisation en corps. L'unité la plus élevée en temps de paix et en temps de guerre est la division, qui comprend, en plus de deux brigades d'infanterie (chacune composée de 2 régiments de 3 bataillons chacun), un régiment d'artillerie (2 divisions de 3 batteries, chacune de 6 pièces — soit au total 36 pièces), un régiment de cavalerie (généralement 3 escadrons), un bataillon du génie et un bataillon du train, ainsi que des services logistiques. La moitié des divisions avaient de l'artillerie de montagne, adaptée au terrain de la Mandchourie du Sud.

L'absence de corps est expliquée avant tout par les conditions des opérations militaires en Mandchourie du Sud. Un corps de deux divisions est un tel regroupement de troupes qui, sur les routes de terrain moyen en Europe, ne s'étend pas plus qu'à la traversée, et par conséquent, avançant sur une seule route, peut être entièrement engagé au combat en une seule journée. En Mandchourie, en particulier dans les montagnes, les routes sont si insatisfaisantes qu'une division représente déjà l'unité la plus haute capable de manœuvrer sur une seule route et de se concentrer en une journée à la tête de la colonne. La situation oblige souvent à un déplacement par brigade. En conséquence, il semblait extrêmement

souhaitable de constituer la division en unité totalement autonome, tant dans le combat que dans les questions logistiques. En outre, la division constitue une formation plus pratique qu'un corps lors d'opérations de débarquement, car elle devient après le débarquement plus rapidement apte à des opérations actives. C'est pourquoi l'organisation en corps n'existe pas non plus dans un autre État insulaire : l'Angleterre.

2, 3 ou 4 divisions avec plusieurs brigades de réserve formaient une armée. Au total, 5 armées étaient déployées en Mandchourie du Sud, commandées par le commandant en chef, le maréchal Oyama.

Le point fort des troupes japonaises résidait dans l'effectif important en temps de paix. La composition d'une compagnie de 136 hommes passait, lors de la mobilisation, à 236, c'est-à-dire qu'en temps de paix, elle comptait 60 % de l'effectif.

Outre les unités habituellement comprises dans la composition des divisions, le Japon disposait de 2 brigades de cavalerie et de 2 brigades d'artillerie. L'artillerie de forteresse (6 régiments et 3 bataillons) a détaché l'artillerie de siège et a également formé une artillerie de campagne lourde — 5 batteries de 6 à 48 obusiers linéaires.

Les forces du Japon ne se limitaient pas aux treize divisions existant en temps de paix. Après trois ans de service actif, les conscrits étaient versés pour quatre ans dans la réserve, puis pour quatre ans dans la Landwehr (armée territoriale) et enfin pendant huit ans, jusqu'à l'âge de quarante ans, dans la milice.

Ceux qui étaient inscrits dans la réserve ne faisaient pas partie d'une masse générale, comme chez nous, mais étaient divisés en catégories par âge, et seules les réservistes de moins de 27 ans rejoignaient les forces de campagne. Les exercices de formation maintenaient leur préparation au combat.

Aptes pour l'armée mais ne participant pas au service actif, les conscrits étaient inscrits dans la réserve des recrues pour 7 ans (1^{re} catégorie) ou pour 3 ans (2^e catégorie).

En général, au moment de la guerre, le Japon disposait d'un effectif d'environ 350 000 hommes pleinement entraînés et de 180 000 hommes moins entraînés (réserve de recrutement). Cette réserve, plus les nouvelles recrues des classes de 1904 et 1905, plus 230 000 hommes ayant reçu pendant la guerre une formation de quatre mois, ont permis de former pendant la guerre encore environ une dizaine de divisions de campagne. Chaque régiment formait un régiment de réserve (2 à 3 bataillons) et désignait un bataillon de réserve (ou un escadron) pour préparer le complément d'effectifs nécessaire. Ainsi, au cours de la guerre, 12 brigades de réserve sont apparues, chacune composée de 6 à 8 bataillons d'infanterie, 1 à 2 escadrons, 2 à 3 batteries et 1 à 2 compagnies de sapeurs. Par la suite, six autres brigades de réserve de deuxième mobilisation ont été formées et certaines brigades ont été regroupées en divisions. Au total, pour les besoins de la guerre, 1 185 000 hommes ont été mobilisés, ce qui dépasse largement nos prévisions : nous ne pensions pas que les Japonais puissent transporter sur le théâtre des opérations militaires plus de 300 000 hommes.

Bien sûr, la formation des troupes de réserve ne s'est pas faite sans difficultés : il manquait des officiers — il fallait promouvoir des sous-officiers, il manquait des armes — on a dû utiliser des fusils anciens et de vieux canons en bronze. En cas de retournement défavorable de la guerre, ces unités de réserve auraient pu servir à la défense des fortifications, mais elles auraient peut-être été sur le terrain un simple ballast nuisible. La nouvelle guerre se développait lentement, ce qui leur a donné la possibilité de se renforcer ; l'enthousiasme de tout le peuple et, en particulier, les succès militaires continus ont insufflé en eux ces hautes qualités morales nécessaires pour la guerre de campagne ; ainsi, les unités de réserve sont progressivement devenues non seulement aptes à assurer le service de l'arrière, mais également au combat aux côtés des troupes de première ligne.

L'infanterie était équipée de fusils de 2,6 lignes modèle Arisaka de 1897. Les unités de réserve étaient réarmées avec ces fusils seulement progressivement, au fur et à mesure de leur fabrication ; au début de la guerre, elles n'avaient que 3 fusils de ligne Murata ; la

différence de modèles compliquait bien sûr l'approvisionnement en munitions et révélait immédiatement notre engagement au combat des unités de réserve. Les baïonnettes étaient portées détachées et n'étaient fixées qu'immédiatement avant l'attaque. Au début de la guerre, chaque tireur disposait dans l'armée de 270 cartouches (150 portatives, 60 dans le train de régiment et 60 dans les parcs). À la fin, le stock total de cartouches avait été porté à 500.

L'artillerie de campagne était équipée de canons de 3 pouces Arisaka modèle 1897. Les canons étaient semi-automatiques (4 à 5 coups par minute), sans recul sur le affût, non protégés par des écrans ; la mobilité était satisfaisante. Le chargement en munitions comprenait des obus et des grenades, et ses dimensions dépassaient considérablement les normes adoptées dans les armées européennes : 40 obus étaient transportés dans l'avant du canon, 90 dans la boîte à charges (une boîte par pièce dans la batterie) et 270 dans les dépôts.

En ce qui concerne l'évaluation des forces japonaises en Russie, celle-ci variait énormément. Alors que certains, comme le colonel Wogak déjà sept ans avant le début de la guerre, parlaient des forces japonaises de la manière la plus favorable et agréable, d'autres ne notaient que les qualités négatives de l'armée, le mauvais état des chevaux, le manque d'endurance, l'élément de commandement prétendument insatisfaisant, le fait que les officiers japonais n'avaient assimilé que la partie formelle de l'art militaire, affirmant en un mot qu'il s'agissait d'une « armée de bébés ». En général, ni les forces matérielles ni les forces morales de l'armée japonaise n'avaient été suffisamment prises en compte dans notre préparation à la guerre.

Nos forces à l'est du lac Baïkal ont augmenté ainsi : en 1895, lorsque l'on s'attendait à une rupture avec l'Angleterre, nous disposions, en cas de mobilisation complète des troupes cosaques, de 18 000 hommes. Au moment de la guerre sino-japonaise, nos forces étaient passées à 30 000. La mobilisation effectuée en Extrême-Orient en lien avec l'exigence de révision du traité de Shimonoseki a révélé de nombreuses faiblesses dans l'organisation de nos forces armées. Le passage à une politique active en Mandchourie et la prise de Port-Arthur étaient liés au renforcement de la forteresse de Vladivostok et à l'augmentation de nos troupes en 1899 à 57 000 hommes. Le renforcement se faisait par le déploiement progressif des unités militaires déjà existantes, ce qui, compte tenu du rôle du soldat russe en Extrême-Orient en tant que pionnier de la culture, se répercutait défavorablement sur la préparation au combat. Les demandes des autorités locales d'envoyer des unités militaires complètes en Extrême-Orient ont été rejetées, car l'attention principale du ministère de la Guerre était concentrée sur notre frontière occidentale et sur le maintien de la cohésion de notre armée européenne.

Les troubles en Chine et la situation hostile occupée par le Japon en 1901 ont donné un nouvel élan au renforcement de nos troupes. On a prêté attention à la répartition des forces, à la lenteur de la mobilisation des réserves prévues pour notre armée active en grand nombre, et il a été décidé, en cas de guerre avec le Japon, d'envoyer de puissants renforts — deux corps d'armée — depuis la Russie européenne.

À l'été 1903, sous prétexte de vérifier la capacité de transport du chemin de fer sibérien, deux brigades (deuxièmes) des 31^e et 35^e divisions d'infanterie, avec l'artillerie correspondante, ont été déplacées en Transbaïkalie ; la majeure partie du convoi a été laissée dans la Russie européenne, et ces brigades n'étaient pas prêtes pour une campagne immédiate. L'arrivée de ces brigades a fortement inquiété les Japonais et, apparemment, a accéléré le cours des événements.

En 1904, nous disposions en Extrême-Orient de 98 000 hommes, et ces forces devaient augmenter considérablement grâce aux importants renforts dirigés vers l'Est ; en outre, la protection de la route chinoise était assurée par 24 000 hommes de la garde frontalière du district de l'Amour. Mais ces forces étaient dispersées sur un territoire plus vaste que celui allant d'Arkhangelsk à Sébastopol, avec des voies de communication peu développées, et elles devaient affecter de fortes garnisons à Port Arthur et Vladivostok.

La déclaration de guerre nous a surpris en pleine période de réformes : la 9e brigade de fusiliers de Sibérie orientale a été organisée ; tous les régiments de Sibérie orientale recevaient un troisième bataillon, et les brigades de fusiliers de Sibérie orientale étaient déployées en divisions ; l'artillerie était renforcée, la composition des brigades des 31e et 35e divisions était augmentée, et un nouveau 3e corps d'armée sibérien était mis en place.

Après les renforts nécessaires pour ce déploiement de nos troupes, devaient être transportés : le 4e corps d'armée sibérien, 6 régiments de cosaques sibériens, les corps d'armée X et XVII, 4 régiments de cosaques d'Orenbourg et 2 régiments de cosaques de l'Oural. Leur arrivée portait nos forces à 2 333 bataillons d'infanterie, 150 sotnias et escadrons, 668 canons de campagne et 16 canons de montagne, 6 bataillons du génie. Pour le transport uniquement de ces troupes, sans compter le matériel, il fallait jusqu'à 700 trains, et, malgré tous les travaux pour renforcer la voie sibérienne, il n'était pas possible d'espérer terminer leur transport avant 6 à 7 mois.

Au début, nos armées en Extrême-Orient étaient très peu pourvues en artillerie et en cavalerie. Alors que les Japonais avaient pour 1000 fantassins 45 cavaliers et 3,2 pièces, nous n'avions pour le même nombre de fantassins que 38 cavaliers et 2,3 pièces. Nos divisions de Sibérie orientale n'avaient pour 12 bataillons que 3 batteries et ont reçu une quatrième batterie seulement après quelques mois. L'arrivée des renforts a radicalement changé ces rapports en notre faveur.

Les renforts suivants ont été constitués par 4 divisions de réserve, formant les V et VI corps d'armée sibériens et le 1er corps d'armée, qui se sont concentrés sur le théâtre des opérations en août et septembre 1904. À cette époque, à l'exception des 5 divisions d'infanterie de Sibérie orientale, qui formaient les garnisons de Port Arthur et de Vladivostok, le nombre de bataillons de réserve dans l'armée de Mandchourie était presque égal à celui des bataillons de campagne. Cette proportion importante de troupes de réserve s'expliquait par un manque d'information sur les forces ennemies et par la conviction encore dominante que l'Extrême-Orient constituait, comparé à l'Ouest, un théâtre de lutte secondaire, raison pour laquelle les unités stationnées à la frontière occidentale et d'une capacité de combat bien supérieure n'étaient pas transférées en Mandchourie. Une telle décision n'était pas raisonnable : pour reformer 8 brigades de fusiliers de Sibérie orientale en 9 divisions, il a fallu largement puiser des officiers et des soldats dans les effectifs de nos anciens régiments. Pour renforcer les divisions de réserve, il a également fallu faire appel à des officiers des corps restés en Europe et les priver d'artillerie à tir rapide. Ainsi, au lieu d'envoyer en Mandchourie plusieurs corps entièrement organisés et puissants, nous affaiblissions uniformément tous les corps, détruisions une organisation civile si précieuse et envoyions au combat, dans des conditions extrêmement difficiles, des unités semi-improvisées. En Mandchourie, nous nous sommes trouvés plus faibles que prévu ; mais même les corps européens ont été fragilisés, et lorsque, dans la seconde moitié de la guerre, ces corps ont participé aux combats, ils ne pouvaient plus accomplir tout le travail de combat dont ils auraient été capables si, au préalable, des dizaines des meilleurs officiers et des centaines de soldats n'avaient été prélevés de leurs rangs.

Il était totalement mal organisé de combler les pertes dans les rangs de notre armée.

En cas de guerre en Europe, chaque régiment formait son bataillon de réserve, qui préparait le recrutement, et, de cette manière, notre armée se serait trouvée presque dans des conditions aussi favorables que l'armée japonaise, dans laquelle des soldats bien entraînés comblent immédiatement les pertes. Dans le cas d'un conflit en Extrême-Orient, il semblerait que cette question aurait été encore plus simple pour notre armée, puisque un tiers de l'armée restait spectatrice du combat et pouvait organiser la formation appropriée des contingents envoyés en Orient. Mais, suivant la même idée de l'importance secondaire du théâtre d'opérations de l'Extrême-Orient, et du fait que le fardeau de la guerre en Sibérie doit reposer principalement sur la Sibérie, il a été envisagé d'approvisionner l'armée de Mandchourie en

contingents exclusivement à partir des 17 bataillons de réserve du Généraux Intendants et de Sibérie. Les pertes en combat atteignirent un tel niveau que ces bataillons de réserve durent être portés à 3500 réservistes chacun (14 compagnies) ; la formation des réservistes avec une telle composition ne pouvait évidemment pas se dérouler convenablement ; de plus, elle devait être raccourcie, car l'armée se hâta d'envoyer les réservistes. Ce n'est qu'après 8 mois de guerre qu'il a été décidé de former les bataillons de réserve en Russie européenne.

Au cours de la guerre, un total de 390 000 hommes ont été envoyés pour compléter les effectifs des troupes en Mandchourie du Sud.

Outre les lourdes pertes subies au combat, les régiments diminuaient également en raison de la nécessité d'affecter des hommes à divers travaux économiques et de compléter les établissements de l'arrière. En octobre 1904, moins de 900 hommes étaient encore en service dans certains régiments. Au moment de la bataille de Mukden, 75 % des troupes de l'armée de Mandchourie étaient des réservistes ; un manque de préparation ainsi que l'âge de 35 à 40 ans de beaucoup d'entre eux affectaient gravement l'efficacité des opérations militaires.

Le commandement suprême de toutes les forces armées terrestres et navales en Extrême-Orient a été conservé par le régent de l'Empereur, le vice-amiral Alekseïev, à qui ont été conférés les droits du commandant en chef. Le commandant de l'armée mandchoue a été nommé le ministre de la Guerre, le général-adjutant Kouropatkine ; le commandement de la flotte a été confié au vice-amiral Makarov. Les vues du vice-amiral Alekseïev et du général-adjutant Kouropatkine concernant la conduite des opérations en Mandchourie différaient fondamentalement, ce qui se répercutait négativement sur les actions militaires. Ce n'est qu'en octobre 1902, lorsque la formation de trois armées a été décidée, que le général-adjutant Kouropatkine a été nommé commandant en chef ; ainsi, ce n'est que très tardivement que notre administration a obtenu ce caractère d'unité, sans lequel il ne pouvait y avoir de succès.

La formation au combat de notre armée laissait quelques lacunes. Les événements de la guerre de 1877-78 en Turquie avaient été étudiés de manière insuffisante, et l'armée ne s'était pas appliquée à éviter de répéter les mêmes erreurs. L'esprit du combat moderne, le rôle du feu dans la bataille, l'importance d'une préparation de nuit pour le tireur n'avaient pas été pleinement compris par nous. Les troupes étaient formées non pas tant pour le combat en formation dispersée, mais pour agir en masses compactes. Une longue série de campagnes contre des rassemblements irréguliers et un long manque de pratique dans la grande guerre avaient des effets négatifs : l'armée se préparait plus à une petite guerre qu'à une guerre sérieuse. Le respect de l'organisation pacifique faisait défaut ; sur le champ de bataille, des détachements improvisés de plusieurs unités continuaient à se former ; la gestion s'en trouvait compliquée, ce qui conduisait à de grandes incompréhensions.

Les avantages de l'action offensive n'étaient pas clairement compris par tous ; en général, l'armée souffrait d'un manque d'unité dans les perspectives tactiques. Le commandant de l'armée en était conscient et tentait de compenser cette lacune par de nombreuses instructions. Lors d'une offensive, il n'était pas possible de laisser chacun décider selon son propre jugement de la tâche qui lui était assignée, car cela aurait entraîné une grande diversité de décisions ; il fallait se mettre d'accord au préalable, ce qui conduisait à la formation d'une sorte de conseils militaires, ou bien indiquer la progression et les détails du manœuvre, ce qui empêchait de réaliser un assaut complet.

Là où le commandement était satisfaisant et les ordres clairement donnés, les troupes russes ont montré une énorme ténacité dans la défense et un courage sans réserve dans l'attaque, ainsi qu'une endurance et une adaptabilité à toutes les situations, et ont maintenu, malgré des conditions de campagne extrêmement défavorables, la gloire militaire de leurs ancêtres.

Armement. Notre fusil à trois lignes ne cédait que légèrement au fusil japonais (moins précis à courte distance, baïonnette peu pratique, cartouche plus lourde, mais effet de tir plus puissant). Notre artillerie de campagne surpassait considérablement celle des Japonais, tant

par ses qualités balistiques que par sa cadence de tir, bien qu'elle fût un peu plus lourde. Dans l'ensemble, en matière d'armement, nous n'étions pas inférieurs à notre adversaire et, par conséquent, nous nous trouvions dans des conditions nettement plus favorables que celles de 1855 et 1877. Mais notre artillerie ne correspondait pas entièrement aux particularités du théâtre des opérations militaires. La Russie, comme l'Allemagne et la France, possédait peu d'obusiers de montagne, et ceux qui existaient étaient complètement obsolètes. Ce n'est que le 4 janvier 1904 qu'une commande a été passée à l'usine d'Obukhov pour la fabrication de 48 canons de montagne de nouveau modèle, et les troupes ne reçurent des batteries de montagne que dans la seconde moitié de la guerre.

Les particularités du théâtre de combat mandchourien — le relief accidenté d'une zone et les villages fortifiés avec des murs de terre battue d'une autre — créent un besoin considérable en armes à trajectoire plongeante — comment l'obusier et les obus puissants. Les batteries de mortiers de campagne que nous possédions, en raison de leur portée limitée et de leur faible précision, ne pouvaient pas compenser l'absence d'obusiers. Les batteries de canons de campagne ne disposaient que d'un seul projectile — la shrapnel — et, par conséquent, dans de nombreux cas, ne pouvaient pas préparer l'attaque de l'infanterie. Les clôtures et les murs de maisons en terre, dans lesquels les Japonais installaient des créneaux pour les tireurs et les mitrailleuses, se révélaient presque invulnérables aux shrapnels des batteries à tir rapide, ce qui a conduit à apprécier particulièrement les anciens canons à culasse maintenus en Mandchourie, qui, en plus des shrapnels, avaient encore des grenades, bien que faibles.

L'armement de notre artillerie a commencé dès la mi-1902 dans les districts militaires de Priamoursk, Varsovie et Vilna ; mais les X^e et XVII^e corps n'ont reçu de nouveaux canons qu'immédiatement avant leur départ pour l'Extrême-Orient : notre artillerie ne s'était pas suffisamment familiarisée avec les méthodes tactiques d'utilisation des nouveaux canons, qui permettaient un usage très large du tir depuis des positions couvertes.

Le convoi des brigades de tirailleurs de Sibérie orientale — plus tard des divisions — était presque entièrement composé de légers chariots à deux roues, qui escaladaient facilement les cols montagneux et progressaient dans la boue des plaines de Mandchourie, répondant ainsi aux particularités du théâtre d'opérations. Mais le convoi des autres unités, arrivées de Sibérie occidentale et de la Russie européenne, était composé de charrettes à quatre roues, beaucoup moins mobiles. Pour les faciliter, ces charrettes avaient une charge réduite, et les régiments pouvaient prendre des chariots supplémentaires ; l'augmentation du convoi rendait fortement difficile la manœuvre.

Lors du retrait des troupes en direction éloignée de la voie ferrée, vers les montagnes, l'approvisionnement rencontrait des difficultés, et des opérations sérieuses dans la direction est devenaient possibles uniquement avec l'aide des transports locaux — charrettes à deux roues, et l'établissement de voies ferrées avec traction animale ou à vapeur.

Pour faciliter, lors des opérations en montagne, le transport des vallées vers les sommets des fournitures militaires, de l'eau, du combustible et des vivres, l'armée avait déjà recours à des traîneaux au cours de la campagne.

En mer, dans l'océan Pacifique, les forces japonaises dépassaient sans aucun doute les nôtres : les Japonais possédaient 8 cuirassés contre nos 7, 8 croiseurs cuirassés contre 4, et 16 croiseurs à pont blindé ou non blindé contre 10 des nôtres. Au total, les Japonais disposaient de 58 navires de plus ; le déplacement de leur flotte surpassait le nôtre de 68 600 tonnes ; leur personnel comptait 4 400 marins de plus que notre flotte. L'artillerie était plus puissante de 13 pièces de gros calibre et de 320 de calibre moyen. Dans l'artillerie légère, dont la valeur combattante était très limitée, l'avantage était de notre côté.

Selon certains calculs, les navires de ligne et les croiseurs japonais étaient globalement plus puissants que les nôtres, et la flotte de mines japonaise était plus forte. Du côté de la flotte japonaise, il y avait également l'avantage qu'elle était déjà mobilisée depuis l'été 1903,

se préparait par des exercices réguliers à l'activité militaire qui l'attendait et disposait de ports bien mieux équipés.

Chapitre 4

Plans de guerre

Le but de la guerre pour le Japon était l'anéantissement des forces armées russes en Extrême-Orient. Le Japon devait assurer sa domination complète en mer. Pour cela, il était prévu en premier lieu une attaque surprise contre l'escadre russe à Port-Arthur, suivie d'une attaque par la flotte de ligne. Il ne suffisait pas seulement d'affaiblir l'escadre russe, car au bout de quelques mois, des renforts puissants pouvaient arriver de la mer Baltique ; il était nécessaire de détruire l'escadre de Port-Arthur, et pour cela de prendre Port-Arthur ou, au minimum, de maîtriser les points stratégiques.

Ainsi, les conditions de la lutte en mer exigeaient la conduite d'une opération énergique contre Port-Arthur. Il aurait été particulièrement avantageux de s'emparer de la forteresse dès le début de la guerre, tant qu'elle était encore dans un état complètement désordonné. Mais le débarquement de l'armée dans les environs immédiats de la forteresse russe représentait une entreprise très risquée, car certaines baies étaient minées et d'autres étaient gelées ; de plus, de grandes unités russes se trouvaient à une distance rapprochée, et la flotte russe, à l'apparition des transports à 2–3 heures de navigation du port (50–70 verstes), pourrait sortir et contraindre l'escadre japonaise à engager le combat dans une position très défavorable, alors qu'elle serait coincée par le grand nombre de transports.

Il aurait fallu 7 à 10 jours après le début du débarquement japonais pour recevoir au moins une partie de l'artillerie et des convois nécessaires pour mener une opération active. Et pendant ce temps, si l'attention des Russes n'avait pas été détournée vers une autre partie du théâtre de la guerre, ils auraient pu concentrer des forces suffisantes pour mettre 3 à 4 divisions japonaises dans une position critique.

L'opération contre Port-Arthur devait être couverte par les forces russes dans le sud de la Mandchourie. La tâche de couvrir le siège consistait à combattre sur le terrain avec les forces principales russes.

Tout d'abord, les Japonais devaient s'établir en Corée. Le débarquement en Corée était facile à réaliser, car notre flotte affaiblie ne pouvait pas exercer d'activité effective le long de ses côtes, et nos forces terrestres, isolées par le terrain montagneux impraticable, ne pouvaient pas prévenir les actions des Japonais. En Mandchourie, occupée par les troupes russes, il était plus avantageux d'envahir depuis la Corée, d'où il était possible de rassembler et d'organiser tranquillement les troupes après leur transport par mer. La Corée est apparue pour les Japonais comme une base intermédiaire. Sa prise avait, en outre, une grande importance politique.

En cas de retournement défavorable de la guerre, la tâche de l'armée de terre consistait à retarder l'avance des troupes russes en Corée, et la Corée devenait le théâtre des opérations principales, où toutes les forces japonaises se concentreraient. Mais, poursuivant des objectifs actifs, il n'était pas avantageux de débarquer en Corée trop de troupes ; les Japonais, d'après leur expérience de la guerre avec la Chine, savaient combien il est difficile même pour de petites forces de traverser une région pauvre en ressources locales et dépourvue de routes praticables, de Séoul à la ligne Liao Yang—Port-Arthur. Les principales opérations devaient se dérouler sur cette dernière ligne ; il était souhaitable de débarquer en Corée seulement le nombre de divisions strictement nécessaire pour forcer le passage du fleuve Yalou ; les Russes ne pouvaient ici, à 210 verstes du chemin de fer, déployer plus de 20 000 hommes au début de la guerre, et donc, pour réussir le passage du Yalou, la participation de la majeure partie de l'armée japonaise n'était pas requise. Il était plus avantageux de débarquer les autres divisions plus près de la cible, nettement à l'ouest. Une fois qu'une armée avait envahi la Mandchourie depuis la Corée, le débarquement d'autres armées en Mandchourie même devenait beaucoup

moins risqué. En maîtrisant la mer et la Corée, les Japonais obtenaient une base enveloppante extrêmement avantageuse, leur offrant une grande liberté de manœuvre.

Ainsi, la situation ne nécessitait pas le débarquement simultané de toute l'armée japonaise. Il est généralement très difficile de concentrer rapidement toutes les forces armées lors d'une opération de débarquement ; quant au développement d'actions particulièrement énergiques par voie terrestre immédiatement après la déclaration de guerre, il se heurtait à des obstacles, et ce, même en pleine saison difficile. Un débarquement par parties ne contredisait pas le principe de toujours frapper l'ennemi avec des forces concentrées ; au contraire, c'est au nom de ce principe qu'il fallait se débarquer plus tôt dans des points plus éloignés, afin d'intervenir simultanément pour la décision.

La mobilisation de la 1^{re} armée du général Kuroki — la garde, la 2^e et la 12^e division — avait commencé avant même la déclaration de guerre. Avec le deuxième groupe (1^{re}, 3^e et 4^e divisions), on pouvait ne pas se presser, car son besoin ne se faisait sentir qu'au moment où la 1^{re} armée terminait sa concentration près de la rivière Yalu. C'est pourquoi sa mobilisation ne commença que dans un mois ; le troisième groupe (5^e et 6^e divisions) ne commença sa mobilisation que le 5 avril.

La gradualité de la mobilisation et de l'envoi des forces armées sur le théâtre des opérations a considérablement facilité leur approvisionnement en chevaux, qui étaient rares même au Japon, ainsi que leur transport par mer. Le maintien temporaire au Japon d'une partie des divisions de campagne était avantageux également parce qu'il existait encore un certain risque qu'une partie des forces russes de Vladivostok soit transférée sur les îles japonaises. De plus, le cantonnement des troupes de campagne au Japon après la déclaration de guerre a facilité la formation de nouvelles brigades et divisions, qui se sont ensuite révélées être une partie essentielle des forces armées.

Au moment décisif de la guerre — lors de la bataille de Liao-Yang — il restait encore au Japon 2 divisions (la 7^e et la 8^e). Apparemment, avec ces forces, les Japonais prévoyaient, après avoir terminé avec Port-Arthur, de passer au siège de Vladivostok. Mais cette idée des Japonais a été abandonnée à cause de la semi-défaite à Liao-Yang et de l'échec des assauts d'août sur Arthur.

Ainsi, le plan japonais consistait à transformer la Corée en base intermédiaire, à déployer méthodiquement les forces armées sur le continent et à concentrer toutes les forces principales pour s'emparer de Port-Arthur. Ce plan, et en particulier les ambitions concernant Vladivostok, souffrait d'une attention insuffisante à la force vivante de l'ennemi — l'armée russe, qui se rassemblait en Mandchourie du Sud. En réalité, l'armée russe disposait de six mois pour se concentrer, et même après cette période, les Japonais ne mobilisèrent contre elle qu'une partie de l'armée de campagne, réservant le reste pour le siège de Port-Arthur. L'erreur fondamentale résidait dans des données incorrectes sur les forces russes : apparemment, les Japonais pensaient qu'il y avait au plus 50 à 60 mille soldats russes en Extrême-Orient et que le chemin sibérien ne pouvait transporter qu'une division par mois ; que, à mesure que l'armée se renforcerait, la nécessité de transporter des marchandises depuis la Russie européenne augmenterait, le nombre de trains affectés aux troupes diminuerait, et que nos forces armées ne dépasseraient pas 140 à 150 mille hommes dans tout l'Extrême-Orient d'ici août 1904. Les Japonais ont donc doublé leur erreur, de même qu'ils se sont trompés en espérant conclure la prise de Port-Arthur en un seul coup. Ces erreurs ont placé l'armée japonaise dans une situation critique durant les journées de la bataille de Lyaoyang ; lors de l'élaboration du plan de guerre, il eût été préférable, compte tenu des forces de l'ennemi, d'exagérer légèrement les prévisions plutôt que de les sous-estimer.

Les principales caractéristiques du plan russe étaient la concentration de l'armée en Mandchourie et une action essentiellement défensive durant la première moitié de la guerre

afin de « retarder le développement des succès de l'ennemi jusqu'à l'arrivée des principales réserves envoyées de Russie. »

À cette décision, l'autorité locale est parvenue déjà six ans avant la guerre.

En 1895, lorsque le traité de Shimonoseki était en cours de renégociation, notre flotte dominait en mer, et le danger pour notre Extrême-Orient ne venait que de l'armée japonaise, stationnée en Mandchourie, dans les environs de Haicheng ; déjà à cette époque, en cas de guerre avec le Japon, il avait été décidé de concentrer nos forces en Mandchourie à Jirin, entre l'armée japonaise et nos possessions.

La productivité de la région du Priamour est négligeable, et la Mandchourie en est le grenier, dont l'importance augmente encore avec la déclaration de guerre, lorsque l'approvisionnement en vivres depuis Odessa ou depuis l'Amérique par voie maritime doit cesser. Cette circonstance, en raison de l'énorme importance stratégique et financière du chemin de fer, dont nous avons commencé la construction en Mandchourie, nous a finalement conduit à la décision de déployer nos troupes en Mandchourie en cas de guerre. Au début, nous envisagions de nous concentrer sur le cours moyen de la Sungari, dans la région de Harbin-Kirin, puis, à mesure que nous comprenions l'importance de Port-Arthur, est apparu le désir de déplacer la zone de concentration de l'armée vers le sud, afin de pouvoir secourir cette forteresse, dont nous venions seulement de commencer l'aménagement.

Pendant les troubles chinois de 1900, nos troupes ont envahi la Mandchourie depuis la Transbaïkalie, la région du Sud-Oussouri et la province de Kwantung ; les troupes avançant du nord ont établi le contact avec celles dirigées depuis le sud ; tant la concentration des troupes que les actions militaires se sont déroulées avec un grand succès ; nos calculs ultérieurs reflétaient un enthousiasme né de ce succès, et la possibilité de concentrer notre armée dans le Sud de la Mandchourie a été définitivement reconnue.

En 1901, une décision extrêmement importante a été prise : bien que Port-Arthur, en tant que base maritime, n'était pas du tout prêt, notre flotte du Pacifique a quitté Vladivostok et s'est concentrée sur Port-Arthur. La région de Kwantung a été occupée par nous principalement afin de fournir à notre flotte du Pacifique un port qui ne gèle pas. La transition de la flotte vers Port-Arthur s'expliquait par le fait que le principal théâtre des combats devenait la Mandchourie du Sud, et la région de Vladivostok prenait de plus en plus un caractère secondaire. Pour gagner du temps pour notre propre concentration, il nous fallait obliger les Japonais à débarquer plus loin de la région de Kwantung ; bien que notre escadre du Pacifique soit à ce moment-là inférieure en force à celle du Japon, il était prévu que sa présence à Port-Arthur rendrait impossible le débarquement des Japonais en Mandchourie du Sud et pourrait également gêner leurs opérations sur la côte ouest de la Corée. Ainsi, nous risquions nos forces navales, dont le renfort n'était pas possible, non pas pour obtenir la domination sur la mer face à l'ennemi, mais dans le but de simplement retarder l'ennemi. Le transfert de la flotte à Port-Arthur déplaçait définitivement vers le sud le centre de gravité de la lutte. À Vladivostok, seul un détachement de croiseurs fut laissé.

La lenteur de notre concentration donnait de la valeur à chaque obstacle qui pouvait retarder les Japonais dans leur avancée depuis la Corée. Profitant de l'avantage en cavalerie, nous envisagions dès le début de la guerre de retarder les Japonais avec des unités montées et d'agir sur leurs communications. La rivière Yalu constituait un obstacle important sur le chemin de l'avancée japonaise, où notre avant-garde (jusqu'au 19^e bataillon) pouvait arriver à temps. Mais les Japonais sur la rivière Yalu devaient sans aucun doute avoir une supériorité importante en forces, ce qui faisait que la défense de la Yalu, malgré les propriétés naturelles favorables de cette rivière, revêtait seulement une signification démonstrative. Lors de la retraite à travers les terrains montagneux, nombreux étaient les cols où il se présentait encore toute une série de cas pour retarder les Japonais, les obligeant à de longs détours.

L'insuffisance du front terrestre de Port-Arthur, dont la sécurité basée sur la flotte elle-même était douteuse, obligeait à renforcer la garnison et à accorder une attention particulière

à la défense des approches de la forteresse et, en particulier, à la tenue solide de la position sur l'isthme de Jinzhou.

En déterminant la force maximale du débarquement japonais à 156 bataillons, notre plan reconnaissait que les Japonais devraient porter leur coup principal soit sur Port-Arthur, soit sur notre armée se concentrant dans les environs de Liao-Yang, et ne considérait jamais l'idée que les Japonais soient capables de mener des actions énergiques dans les deux directions.

Le général Kouropatkine, qui a dû mettre ces réflexions en pratique, les jugeait trop optimistes.

« Réfléchissant à la situation complexe et difficile dans laquelle il faudra se concentrer et agir avec les troupes en Extrême-Orient, il me semble que, dans la première période de la campagne, nous devons faire de notre principal objectif de ne pas laisser nos troupes être battues en morceaux. »

« Aucun lieu, aucune position ne doit avoir une telle importance que, en les défendant, nous puissions causer du mal aux principales unités de nos forces. En nous renforçant progressivement et en nous préparant à passer à l'offensive, nous devons réaliser cette action avec des forces suffisantes et bien approvisionnées de tout ce qui est nécessaire pour une offensive continue sur une période prolongée. »

Le plan russe était fondé sur l'idée erronée de l'impossibilité d'une croissance supplémentaire de l'armée japonaise pendant la guerre, ce qui créait l'illusion de notre supériorité décisive en forces dans la seconde moitié de la guerre ; en ce qui concerne la première période, il supposait une concentration beaucoup plus rapide de l'armée japonaise que ce qui s'est réellement produit. Dès la mi-troisième mois, après la déclaration de guerre, alors que les Japonais n'avaient réussi à atteindre la rivière Yalu qu'avec trois divisions, nous envisagions l'approche de dix divisions japonaises jusqu'à la ligne du chemin de fer. Ainsi, en réalité, l'ennemi nous laissait beaucoup plus de temps pour nous concentrer que prévu ; les pertes que nous infligions selon notre plan dans les combats d'arrière-garde étaient en grande partie superflues. Les petites batailles inachevées, suivies de la retraite de nos troupes, entraînaient plutôt les Japonais vers notre zone de concentration qu'elles ne les ralentissaient. Une partie importante de notre armée était condamnée à reculer d'une position à une autre, ce qui créait une situation extrêmement lourde pour elle.

Notre flotte a été divisée en deux parties : un détachement de quatre croiseurs, laissé à Vladivostok, a accompli sa mission en menant des raids sur les communications maritimes des Japonais, mais son absence à Port-Arthur a eu un impact lourd sur les opérations des forces navales principales, en particulier lors de la première période, la plus importante pour l'acquisition de la suprématie maritime.

Si toute notre flotte avait été abritée dans la forteresse de Vladivostok, il est probable que nous aurions pu la conserver jusqu'à la fin de l'année, lorsque des renforts sérieux pouvaient arriver de la mer Baltique. L'absence d'escadre à Port-Arthur affaiblissait considérablement sa défense, et la forteresse aurait pu tomber beaucoup plus rapidement. D'un autre côté, les Japonais, en l'absence d'une flotte à Port-Arthur, auraient à peine osé subir les énormes pertes que nécessita l'attaque précipitée de cette forteresse. L'importance de Port-Arthur aurait en général diminué ; la question de son ravitaillement ne se serait pas posée avec autant d'urgence, et notre armée aurait pu se concentrer plus sereinement dans la région nord choisie.

Mais, bien sûr, une telle décision stratégique n'était conforme ni à l'histoire du développement de notre puissance militaire en Extrême-Orient, ni aux objectifs politiques que nous poursuivions, et elle équivalait à laisser le champ libre ; elle n'était pas non plus

entièrement salvatrice, car elle donnait carte blanche aux Japonais et accélérât considérablement leur invasion de la Mandchourie.

Le plan de guerre n'est pour la plupart pas l'œuvre d'un seul homme ; une préparation complexe y est réalisée par des générations entières d'acteurs. Notre avancée vers le sud en Extrême-Orient n'était pas suffisamment soutenue ni par le renforcement de la flotte du Pacifique, ni par la rapidité de l'aménagement de la forteresse de Port-Arthur. La croissance de nos intérêts en Mandchourie du Sud, qui entraînait le transfert de la concentration des forces armées, n'a été suivie ni par la croissance de nos troupes dans le cadre du Protectorat, ni par le renforcement de la capacité de transport de la Grande Route de Sibérie. La formation et l'approvisionnement des forces disponibles pour le début du combat n'étaient pas au niveau demandé par la lutte contre un adversaire véritablement de première classe. La préparation en temps de paix ne correspondait pas aux objectifs stratégiques, et notre manque de préparation, quel que soit le plan que nous aurions pu établir, a dû être payé par de lourds sacrifices au début de la guerre.

Chapitre 5

La forteresse de Port-Arthur — Le début des opérations militaires.

Le 18 mars 1898, le drapeau russe a été hissé à Port-Arthur et le bataillon de nos tireurs, arrivé à bord du vapeur «Saratov», a occupé les casernes libérées par les troupes chinoises. La partie de la péninsule du Liaodong qui nous a été cédée (au sud de 39° 25' de latitude nord) a été nommée la région de Kwantung.

La péninsule du Liaodong, à l'extrémité sud de laquelle se trouve Port-Arthur, a la forme d'un triangle qui s'avance dans la mer Jaune, formant à l'est le golfe coréen et à l'ouest le golfe du Liaodong. La péninsule du Liaodong est couverte de montagnes.

À 50 verstes au nord de Port-Arthur, la presqu'île se rétrécit considérablement, et la bande de terre qui n'a ici qu'environ 3 verstes de largeur forme ce que l'on appelle l'isthme de Jinzhou, reliant la partie nord de la presqu'île avec le sud, ou en réalité, le Liaodong avec le Kwantung.

Port-Arthur est situé sur la rive nord d'une baie large mais assez peu profonde, reliée à la mer par un seul détroit étroit. Tant la ville que la baie se trouvent dans une cuvette entourée de montagnes de tous côtés.

Les hauteurs côtières qui protègent la baie du côté de la mer, séparées par le détroit mentionné ci-dessus, sont divisées en deux parties : à l'ouest du détroit se trouve la presqu'île montagneuse du Tigre ; à l'est se trouve la Montagne d'Or, dont à l'est, le long du littoral, s'étend une chaîne de collines qui maintient cette direction jusqu'à la Montagne de la Croix, où les hauteurs se replient vers le nord. Les points les plus élevés des hauteurs côtières atteignent 82 brasses.

Depuis l'est et le nord-est, depuis la Montagne Krestovaya jusqu'à la vallée de la rivière Lunkhe, le bassin de Port-Arthur est encadré en demi-cercle par la haute crête du Dragon ; vers le nord et l'est, cette crête émet une série de longues ramifications, traversées à différents endroits par des ravins et des gorges profonds et abrupts, donnant au terrain un caractère très accidenté.

À l'ouest de la vallée de la rivière Lunkhe se trouve un groupe de hauteurs : Dentelée, Obélisque, Caponnière et Faucon, dominant fortement la vallée de Lunkhe et protégeant Port-Arthur depuis le nord.

À l'ouest, Port-Arthur est bordé par une chaîne de collines, se terminant sur le rivage de la mer par la hauteur de Beliy Volk, reliant cette chaîne aux hauteurs de Tigrovaya sur la péninsule.

Les hauteurs qui encadrent Port-Arthur du côté de la terre sont, à leur tour, entourées d'une série d'autres hauteurs.

Directement au nord d'eux s'élève la crête de Jianlunshan, dans la partie sud-ouest reliée au système de la montagne Haute (montagnes Angulaire, Triple-Tête, Avant, Longue et Division), et le terrain ici est extrêmement accidenté et sauvage. En particulier, la montagne Haute (99 brasses) domine toute la région ; depuis celle-ci, on peut voir, comme sur la paume de la main, toute la baie et une grande partie de la ville.

À l'ouest des hauteurs de Port-Arthur se trouve le massif montagneux et difficile d'accès de Laoteschan, qui occupe toute l'extrémité de la péninsule de Kwantung au sud de la baie de Goloubina. Les points les plus élevés de Laoteschan (200 et 218 sazhen) dominent Port-Arthur et tous ses environs et sont les meilleurs points d'observation de toute la péninsule. Enfin, à deux verstes à l'est de la chaîne du Dragon, près de la baie de Tahe, se trouvent les montagnes Xiaogushan (60 sazhen) et Dagushan (91 sazhen), dont les sommets offrent une vue étendue sur les approches de la chaîne du Dragon. Au nord de la montagne Dagushan s'étend la chaîne des Monts Loups. Au début, sur une longueur de 5 verstes, cette chaîne conserve une orientation nord, puis elle tourne brusquement vers l'ouest et s'étend

dans cette direction jusqu'à la péninsule située entre les baies de Louise et des Dix Navires. Les Monts Loups, dont certains sommets s'élèvent à plus de 100 sazhens, cachent complètement de la vue depuis les hauteurs entourant Port-Arthur tout ce qui se trouve au nord d'eux, dominant fortement la vallée qui s'étend devant eux et, avec Dagushan, représentent cette ligne de défense naturelle sur laquelle les forts auraient dû être déplacés.

En tant que port militaire, la baie de Port-Arthur présente des inconvénients considérables. Le détroit qui la relie à la rade extérieure n'a qu'environ 150 brasses de largeur, avec un chenal d'environ 70 à 80 brasses, et un fort courant qui complique la navigation des grands navires. La profondeur de l'entrée de la baie est d'environ 28 pieds à marée basse, ce qui fait que les cuirassés ne peuvent entrer ou sortir du port que deux fois par jour, pendant les marées, lorsque le niveau de l'eau monte de 9 pieds, et cette opération se déroule très lentement en raison des caractéristiques du passage. Pour l'amarrage des grands navires, seule la soi-disant baie Est était appropriée en raison de sa profondeur ; le reste de la baie est peu profond et seule une petite partie à l'ouest de la Queue du Tigre a été creusée pour l'amarrage des cuirassés.

Au moment de la prise de Port-Arthur par nos forces, ses fortifications, construites par les Chinois, se composaient de batteries côtières et de redoutes reliées par un haut remblai (le mur chinois) sur le versant est de la chaîne du Dragon, entre la colline de la Croix et la vallée du Longhe. Sur tout le front à l'ouest de la vallée du Longhe, seules trois batteries avaient été construites. Les fortifications chinoises étaient bien adaptées au terrain, mais dans le combat, elles se sont révélées peu efficaces, étant faites de pierre, recouverte seulement d'une fine couche de ciment sur le dessus.

Ainsi, il a fallu réorganiser toute la défense de Port-Arthur depuis le début. Les premières réflexions sur l'organisation de la défense de Port-Arthur ont été élaborées par les autorités locales dès 1898, après l'occupation de Kwantung ; ces réflexions se résumaient à la nécessité d'étendre la ceinture des forts jusqu'aux Collines des Loups.

Par la suite, en octobre 1898, le général Kononovich-Gorbatchkii est arrivé à Port-Arthur, envoyé pour élaborer en détail la question de sa fortification.

La commission, présidée par lui, envisageait de renforcer Dagushan, la chaîne du Dragon, les montagnes d'Uglovaya et de Vysokaya ainsi que les collines sur la rive ouest de la baie. Le garnison minimale de la forteresse était estimée à 20 bataillons.

Le projet de la commission du général Kononovich-Gorback a été présenté au Ministre de la Guerre en avril 1899, mais il n'a pas eu de suite, car le « Conseil inter-départemental spécial », formé à cette époque sur l'initiative du Ministre des Finances pour examiner les dépenses prévues pour le renforcement et la défense de Kwantung, a jugé les exigences du Ministère de la Guerre excessives.

Finalement, en 1899, pour l'élaboration du projet final de fortification de Port-Arthur, un ingénieur militaire, le colonel Velitchko, fut dépêché, à qui il fut ordonné de considérer, lors de l'élaboration du projet de la forteresse, que le garnison ne devait compter que 11 300 hommes avec 150 pièces d'artillerie.

Cela explique en partie la réduction à l'extrême du périmètre de la forteresse et le refus de prolonger la défense en avant.

Selon le projet du colonel Velitchko, approuvé par décret impérial en janvier 1900, les installations défensives de la forteresse devaient se composer de : a) une ligne de batteries côtières, b) une ligne de fortifications terrestres et de batteries, et c) une enceinte centrale.

a) Le front de Primorsk devait se composer de 22 batteries, et il était prévu d'y placer 124 canons.

b) La ligne de défense terrestre, d'une longueur de 19 verstes, le long de la vallée du Lunhe, était divisée en deux secteurs : 1) Le front est (d'une longueur de 8 verstes) et 2) Le front ouest (11 verstes).

Sur le front ouest (de la vallée de Lunhe à travers le Zub chatouy, Caponière, Yastreбина et ensuite sur les collines à l'ouest de la baie, jusqu'au Beliy Volk), il était prévu d'ériger : 3 forteresses permanentes, 2 fortifications permanentes de type léger, 4 batteries permanentes* et 3 fortifications temporaires. La construction de 7 batteries était reportée à la période de mobilisation.

c) La muraille centrale, destinée à protéger la vieille ville et le port depuis l'est, devait se composer d'une levée continue avec un fossé et quatre lunettes.

En outre, en second lieu, il était prévu de construire des points disputés et des batteries à Dagushan, Panlunshan et Uglovaya.

Il était prévu d'armer toute la forteresse avec 542 canons et 48 mitrailleuses.

Tous ces travaux de défense devaient être achevés d'ici 1909 et le coût prévu était d'environ 15 millions de roubles neufs. En réalité, en 1904, seulement 4,6 millions de roubles avaient été alloués pour les travaux de défense, soit moins d'un tiers de la somme nécessaire ; la guerre éclatée en 1904 a surpris la forteresse dans un état assez lamentable. Le front maritime était presque entièrement terminé, tandis que sur le front terrestre, la situation était incomparablement pire. À cette époque, seuls le fort I (n° IV), un ouvrage fortifié et trois batteries permanentes avaient été entièrement achevés ; en construction se trouvaient trois forts (n° I, II et III) et deux ouvrages fortifiés, et seulement le fort I (n° V) et une batterie permanente venaient juste de commencer à être construits.

Enfin, la clôture centrale était terminée. Cette construction, située au pied de la crête du Dragon qui la dominait fortement, poursuivait uniquement un objectif étroit : protéger la ville et le port contre une percée de petites forces ennemies et n'avait pas de véritable importance militaire, bien qu'elle ait coûté une somme assez importante.

Toutes les autres constructions n'existaient que sur le papier.

Sur les 542 pièces d'artillerie et 48 mitrailleuses prévues, il n'y avait en réalité que 375 pièces d'artillerie et 38 mitrailleuses, dont 116 pièces d'artillerie prêtes à être utilisées le 27 janvier sur le front maritime, et 8 sur le front terrestre.

L'état déplorable de la forteresse était aggravé par la présence, à cette époque, d'un port commercial, Dalny, situé à 35 verstes d'elle.

Ce port, construit par les soins du Ministre des Finances sur les rives de la baie de Taliensky, était exclusivement un port commercial et constituait le point final de la Grande Route de Sibérie. En 1904, Dalny, ayant coûté plus de 20 millions de roubles, représentait un port magnifique avec des quais, des jetées, un dock et des ateliers. Cependant, ses concepteurs avaient manifestement totalement négligé le fait qu'un port non défendu, en cas de guerre avec le Japon, pourrait devenir une proie facile pour l'ennemi et se trouver entre ses mains comme un voisin très désagréable et dangereux pour la forteresse en construction à Kuantung.

Au début des hostilités, la garnison de la forteresse se composait de : 4 régiments à trois bataillons de la 7e brigade de fusiliers de la nouvelle formation de la V.S. (8 200 hommes), 2 bataillons de l'artillerie de la forteresse de Kwantung, une compagnie de sapeurs de Kwantung et une centaine de cosaques. En tout, 12 100 hommes. De plus, dans la forteresse se trouvaient par hasard 3 3/4 bataillons des 3e et 9e brigades de fusiliers de la V.S., destinés à être envoyés en Mandchourie. Outre la garnison de la forteresse, dans la région de Kwantung, dans les villes de Dalny et Taliénwan et à Jinzhou, se trouvaient : 2 bataillons du 5e régiment de fusiliers V.S., 4 3/4 bataillons de la 4e brigade de fusiliers V.S. et 2 batteries ; total : 7 200 hommes.

L'organisation de la gestion de la forteresse n'était pas non plus achevée. En août 1903, le lieutenant-général Stessel fut nommé commandant de la forteresse. Aucun plan de défense ni de mobilisation de la forteresse n'avait encore été établi.

Au cours des trois premiers mois de la guerre, la garnison de la forteresse et les troupes de la région du Kwantung ont été renforcées par des réservistes et de nouvelles formations. La

7^e et la 4^e brigades de fusiliers étaient renommées divisions, et tous les régiments de ces divisions ont été déployés en formations de trois bataillons. Parallèlement, la 4^e division a reçu la 4^e brigade d'artillerie de fusiliers à 4 batteries, et la 7^e division le 7^e bataillon d'artillerie de fusiliers à 3 batteries. L'artillerie de la forteresse a été renforcée par un 3^e bataillon et, enfin, la compagnie minière récemment formée de Port-Arthur est arrivée à la forteresse. Les unités nouvellement formées ont commencé à arriver au Kwantung dès février et, à la mi-avril, toutes étaient sur place. À cette époque, le Kwantung comptait : 9 régiments à trois bataillons, 3 bataillons de réserve, 7 batteries de campagne, 1 compagnie de sapeurs, 1 compagnie minière, un télégraphe militaire de la forteresse et 1 centaine de Cosaques, soit au total plus de 43 000 hommes du rang.

Le 4 mars, le fort reçoit un nouveau commandant, le général Smirnov, tandis que le général Stessel devait prendre le 3^e corps sibérien. Mais ensuite, le général Stessel a été nommé commandant de la région fortifiée de Kwantung, c'est-à-dire la région de Jinzhou – Port Arthur, avec le général Smirnov lui étant subordonné. Cela a créé à Port Arthur une double autorité, qui a engendré une méfiance mutuelle entre les deux officiers supérieurs, ce qui, bien sûr, ne pouvait pas avoir d'effet favorable sur la défense du fort.

À partir du 18 janvier, en raison de la situation politique compliquée, notre escadre du Pacifique a été déplacée en rade extérieure, et dans la nuit du 26 au 27 janvier 1904 s'y trouvaient 7 cuirassés et 4 croiseurs ; deux torpilleurs furent envoyés en mer pour protéger l'escadre, tandis que les autres torpilleurs et croiseurs restaient dans le port.

Le soir du 26 janvier, l'escadre japonaise patrouillait à 60 milles de Port-Arthur; à 18 h 30, l'amiral Togo envoya des destroyers pour une attaque à la mine contre notre escadre près de Port-Arthur. Bien que ces destroyers aient été repérés par nos destroyers de veille, ces derniers, en vertu des instructions qui leur avaient été données, n'ouvrirent pas le feu et retournèrent vers leur escadre, où ils arrivèrent en même temps que les Japonais. L'apparition des destroyers japonais au raid extérieur fut pour notre escadre complètement inattendue, et vers 1 h 30 du matin, ces destroyers japonais menèrent une attaque à la mine sur nos navires en toute impunité. Ce n'est qu'après les premières mines lancées par les Japonais que l'alerte fut donnée dans notre escadre, qui ouvrit alors le feu contre l'ennemi. En conséquence, les cuirassés « Retvizan » et « Tsesarevich » ainsi que le croiseur « Pallada » furent endommagés par les mines japonaises et sortirent de combat.

Le fait que la forteresse ne s'attendait pas à un début aussi soudain de la guerre est attesté au moins par le fait que, sur la demande de l'état-major de la forteresse concernant les causes des tirs, l'état-major maritime du Gouvernement Général a répondu que « des tirs pratiques sont effectués, une simulation d'attaque ».

Ainsi, dès le premier coup de feu au combat en Extrême-Orient, la situation s'est révélée extrêmement défavorable pour nous, car la mise hors de combat de nos deux meilleurs cuirassés a immédiatement assuré à l'escadre japonaise une supériorité des forces.

À 2 heures du matin le 27 janvier, une escadre japonaise est apparue à l'horizon en face de la forteresse, composée de 6 cuirassés et de 10 croiseurs. Notre escadre commença à lever l'ancre.

Bientôt, l'ennemi, approchant de la forteresse, dans la baie de Kolonie, s'est déplacé parallèlement aux batteries côtières et a ouvert le feu d'abord sur elles, puis sur notre escadre. L'escadre et les batteries ont commencé à répondre aux Japonais, la distance minimale lors des tirs des batteries étant d'environ 7 verstes. Le combat a duré 40 minutes, après quoi les Japonais ont commencé à se retirer lentement.

Nous avons perdu dans les batteries 6 hommes du rang et à l'escadre 4 officiers et 117 hommes du rang. Six de nos navires ont subi quelques dommages, mais le feu japonais n'a pas

causé de mal à nos batteries principales. Du côté japonais, notre feu a endommagé 4 cuirassés et 4 croiseurs, et 63 hommes ont été mis hors de combat.

Nos batteries n'ont tiré que 150 obus ; l'amiral Togo, dans sa description de la bataille du 27 janvier, mentionne plusieurs tirs sur les navires de son escadre ; après cette bataille, l'escadre japonaise, à l'exception des torpilleurs, se tenait toujours à une distance respectueuse de nos batteries.

À partir du 27 janvier, lorsque la forteresse fut déclarée en état de siège, la mobilisation des troupes commença et, dans une hâte fiévreuse, le renforcement des murs de la forteresse débuta. C'est aussi à ce moment que commencèrent les travaux de fortification de l'isthme de Jinzhou.

La période des opérations militaires sur le Liaodong jusqu'au 20 avril a été consacrée par les Japonais exclusivement aux opérations en mer, destinées à préparer et à sécuriser le débarquement de leurs armées sur la péninsule du Liaodong.

Ces opérations se sont limitées à des tentatives d'empêcher notre escadre de sortir de Port-Arthur à l'aide de navires spécialement adaptés à cet effet, ainsi qu'au bombardement du port et de l'escadre depuis Laoteshan. En outre, leurs torpilleurs et dragueurs de mines posaient activement des mines la nuit dans la rade devant la forteresse.

La première tentative de bloquer la sortie du port a eu lieu dans la nuit du 1er au 2 février. Pour cette opération, cinq navires commerciaux ont été préparés au Japon, chargés de pierres coulées dans du ciment, et des mines étaient placées dans les cales, dont les détonateurs étaient reliés à la surface. Ces navires devaient atteindre l'entrée du port, y jeter l'ancre et, après avoir explosé, couler.

Les barrageurs ont été rencontrés à temps par un feu intense de nos batteries et bien qu'ils aient atteint le passage, ils n'ont pas réussi à le bloquer.

Une tentative similaire des Japonais de bloquer la sortie du port, entreprise dans la nuit du 14 mars et dans la nuit du 20 avril, a également échoué.

Le 26 février, des navires de guerre japonais approchèrent de Laoteshan et, en circulant parallèlement à sa rive ouest, commencèrent à bombarder le port et les navires de notre escadre, qui se trouvaient dans le bassin intérieur, lançant plus de 150 obus, mais sans causer de dommages significatifs ni à la forteresse ni à la ville. Des bombardements de ce type furent répétés par les Japonais le 9 mars et le 2 avril, mais leurs résultats furent également négligeables.

À partir du 25 février, un tournant décisif en faveur du mieux s'est produit dans la vie de l'escadre de Port-Arthur, car ce jour-là, un nouveau commandant d'escadre est arrivé dans la forteresse, le vice-amiral Makarov. Avec son arrivée, les travaux de réparation des navires endommagés ont progressé à un rythme rapide ; dans le port et sur les navires, de nombreuses lacunes techniques ont été corrigées, et, ce qui est le plus important, toute l'escadre, y compris les cuirassés, s'est habituée à sortir rapidement en mer et à manœuvrer. L'amiral Makarov a immédiatement réussi à remonter le moral de l'escadre, découragée par les échecs précédents, et espérait, après la remise en état de tous les navires, engager les Japonais dans un combat décisif.

Malheureusement, le 31 mars, la Russie devait subir une perte lourde et irréparable avec la mort de l'amiral Makarov, qui périt en rade extérieure avec le cuirassé «Petrovavlovsk», lequel ce jour-là heurta l'une des mines japonaises posées la nuit par des torpilleurs ennemis et sombra en moins de deux minutes. Le cuirassé « Pobeda » heurta également la même mine à ce moment-là, mais il fut réussi à le ramener au port.

La mort de l'amiral Makarov a eu des répercussions tragiques non seulement sur le sort de notre escadre, mais aussi sur le cours de la campagne, car dans la situation difficile qui s'était créée, seul un commandant de flotte doté d'un talent, d'une énergie et d'un courage exceptionnels, comme l'était le défunt Makarov, aurait pu mener l'escadre à une lutte réussie contre l'escadre japonaise.

Chapitre 6

La traversée des Japonais à travers le Yalu

Malgré une situation qui se présentait favorablement pour eux, les Japonais entreprirent le débarquement à Матэ-рик avec une extrême prudence. La 12^e division — l'avant-garde de la 1^{re} armée de Kuroki — avait été envoyée dès le début de la guerre dans différents ports de Corée ; les forces principales débarquèrent dans le port de Séoul — Chemulpo, où notre croiseur « Varyag » et la canonnière « Koreets » périrent après un combat inégal avec l'escadre japonaise. Il fut décidé de débarquer les autres forces de la 1^{re} armée — la garde et la 2^e division — à Chinampo, à 180 verstes plus près du fleuve Yalu. Mais les Japonais ne décidèrent ce débarquement que dans la première moitié de mars, lorsque la 12^e division, après avoir parcouru 200 verstes sur les routes coréennes difficiles, occupa Гіеньян. Bien que le port de Chinampo ne se fût libéré de la glace qu'à ce moment-là, si les Japonais avaient eu une pleine confiance en leur domination sur mer et une idée exacte des forces insignifiantes que nous avions déployées en Corée, ils auraient bien sûr pu effectuer le débarquement dans ce port à l'aide de brise-glaces un mois plus tôt et envahir la Mandchourie un mois plus tôt.

Entre le 21 mars et le 10 avril, surmontant les difficultés créées par la boue printanière, l'armée de Kuroki s'est concentrée dans les environs de la ville d'Ichju, près de la rivière Yalu. La mission assignée à l'armée consistait à traverser le Yalu vers le 17 avril et, une fois la traversée effectuée, à se renforcer. Immédiatement après, la 2^e armée d'Oku, concentrée sur les transports à Tsienampo, se préparait à débarquer près de la ville de Bidezvo. Dans le cas où Kuroki rencontrerait de sérieux problèmes, il est évident que l'armée d'Oku serait obligée de renoncer à son objectif principal – interrompre les communications entre Port-Arthur et l'armée mandchoue – et aurait débarqué pour porter secours près de l'embouchure du Yalu.

La tâche de notre armée mandchoue, selon la formulation du Gouverneur, consistait à « attirer sur elle l'armée japonaise afin de ne pas lui permettre de se jeter de toutes ses forces sur Port-Arthur, et de ralentir son avance le long de la rivière Yalu et ensuite vers la ligne du chemin de fer de l'Est chinois, dans le but de gagner du temps pour concentrer nos réserves provenant de Sibérie occidentale et de la Russie européenne. De plus, il convient de prendre des mesures pour empêcher l'ennemi d'effectuer des débarquements aux embouchures des rivières Liaohe et Yalu et sur les rivages les plus proches. » Dans le cas où l'ennemi débarquerait en force au Liaodong pour des opérations contre Arthur, il fallait établir un écran du côté de la Corée et agir sur l'arrière et les communications de l'ennemi opérant contre Arthur.

Nous avons utilisé ces deux mois que les Japonais nous ont accordés avant leur traversée de la Yalu pour nous renforcer et accueillir le regroupement suivant.

Les forces principales — environ 30 000 hommes — se regroupaient dans les environs de Liao-Yang. Pour protéger le littoral d'Inkou à Senyucheng, un détachement du Sud a été envoyé — environ 23 000 hommes ; nous craignons un débarquement ici, ce qui, bien sûr, constituait pour les Japonais une entreprise très risquée, mais en cas de succès, cela interromprait immédiatement les communications avec Port-Arthur et avait considérablement accéléré l'opération à Liaoyang. Sur la rivière Yalu se concentrait le détachement oriental — 20 000 hommes. Le détachement de Kwantung, en raison du danger pour Port-Arthur, avait été renforcé à 30 000 hommes, et le détachement du Sud-Oussouri, de force équivalente, protégeait les environs de Vladivostok.

Au début du mois de février, le général Mischchenko se dirigea vers la Corée avec 14 cents hommes et 6 canons à cheval pour affronter les Japonais. En raison de la difficulté du terrain montagneux et du retard des forces principales de cavalerie, par crainte du commandant de l'armée pour la position avancée du détachement à cheval, la reconnaissance

militaire était extrêmement compliquée ; néanmoins, la présence du détachement dans les limites de la Corée, à environ 10 verstes devant le Yalu, permit d'établir une avancée très lente des avant-postes ennemis, ce qui nous fut favorable. Le 15 mars eut lieu le premier engagement de la cavalerie avec les Japonais : le général Mischchenko tenta une attaque contre les avant-postes de cavalerie japonais dans le village de Chõnchju, mais ces derniers réussirent à se maintenir jusqu'à l'arrivée des renforts. En raison de l'absence d'un passage sécurisé sur le Yalu et de l'avancée des troupes japonaises, le 20 mars le détachement à cheval se retira sur la rive mandchoue ; par la suite, nous avons dû nous contenter uniquement des informations sur l'ennemi fournies par des éclaireurs.

Le détachement de Mishchenko a été intégré à la formation de la troupe de l'Est, dont le rassemblement sur la rivière Yalu et sur le rivage adjacent nous a coûté d'énormes efforts : il a fallu lutter contre de graves difficultés d'approvisionnement dans cette région, où, au printemps, presque aucune communication n'existe.

La tâche de l'escadron oriental consistait à :

« 1) en utilisant les conditions locales, compliquer le passage de l'ennemi à travers la rivière Yalu et son avancée ultérieure à travers la crête de Fynshuyliniski.

2) déterminer les forces, la composition et la direction du mouvement de l'armée japonaise en marche. »

Dans le même temps, il était prescrit au chef de l'unité, le général-lieutenant Zasoulitch, de «faire tous les efforts pour éviter un combat décisif avec un ennemi numériquement supérieur et de ne pas se laisser infliger de défaite avant de rejoindre les forces principales de notre armée».

La rivière Yalu, qui séparait la première moitié d'avril le détachement oriental de la 1^{re} armée japonaise, constituait un obstacle sérieux pour le passage. Il n'y avait pas de gués ; la rivière se divisait en plusieurs bras à fort débit. La vallée en aval d'Ichju s'élargissait jusqu'à 5-6 verstes.

La défense était compliquée par l'absence de voies praticables pour le déplacement des réserves le long de la rivière. La population utilisait principalement la route côtière, qui, au-delà de l'embouchure de l'Eicho, devient un sentier longeant le rebord de la montagne. Une partie importante du commandement appartenait à la rive mandchoue, mais les hautes montagnes, s'approchant de la rivière et entaillées de profondes vallées, rendaient difficile la manœuvre de la défense et favorisaient plutôt l'attaquant.

Une importance particulière avait l'affluent de la rivière Yalu — l'Eiho, qui jouait un rôle dans les obstacles, séparant les troupes en amont et en aval. Lors des hautes eaux, le passage de l'artillerie et de l'infanterie à travers ses gués profonds semblait impossible, et le détachement envoyé sur la rive gauche de l'Eiho semblait dépendre uniquement de ses propres forces. Il était naturel de tenter de limiter la défense du Yalu à la section en aval de la confluence de l'Eiho ; mais, en tant que couverture du flanc, lorsque les eaux étaient basses, l'Eiho était trop faible et ne servait que de masque prêt pour couvrir un contournement ennemi.

Le promontoire rocheux « Colline du Tigre », s'élevant à l'angle entre l'Eiho et le Yalu, constitue un excellent point d'observation, qui, toutefois, ne peut être tenu par de petites forces sans liaison avec le massif montagneux de Hussan. Cette « Colline du Tigre » masque le bras principal et toute la rive droite du Yalu au-dessus de celui-ci, vue depuis les hauteurs de Tyurenchensk.

Sur la côte coréenne se trouve la petite ville d'Ichju, à laquelle convergent les routes les plus importantes ; entre cette petite ville et le village de Tyurenchen, on traverse habituellement le Yalu les voyageurs militaires venant de Mandchourie en Corée ; autour d'Ichju, naturellement, s'est également rassemblée l'armée de Kuroki avant de traverser le Yalu.

La plus grande colonie sur la rive gauche est la petite ville de Sahodzy. Le passage à ce point à travers la rivière est très difficile, et sur la rive coréenne en face de Sahodzy, il n'y a pas de routes menant à la rivière. Bien que ce secteur ait, de ce fait, une importance tout à fait secondaire pour la défense de la rivière, nous lui accordions la plus grande attention. Il était partiellement fortifié, solidement occupé, et derrière lui se trouvait la réserve générale. Cette attention portée au secteur de Sahodzy s'explique non seulement par des considérations pratiques, mais aussi par le fait que les premières unités de la Troupe de l'Est rassemblées près de la rivière Yalu y étaient stationnées, dans l'attente de l'apparition d'un débarquement ennemi depuis la mer. Tant que les Japonais ne s'étaient pas encore approchés d'Ichju, cette attention portée à notre flanc droit correspondait à la situation. Les tirs d'artillerie de la flottille japonaise de Nakagawa et la riposte de la batterie montée de l'unité du général Mishchenko, les éclairs nocturnes des gyroprojecteurs des navires, la croisière des transports japonais, tout cela détournait encore davantage notre attention vers le sud.

D'autre part, il y avait aussi l'opinion que chez Sakohdze les Japonais ne faisaient que des démonstrations, alors que l'opération principale serait lancée dans la direction de l'embouchure de l'Ambikhé ou depuis un point encore plus en amont sur le fleuve Yalu en direction directe de Mukden. Une meilleure connaissance du terrain et des difficultés que l'on devrait surmonter pour organiser l'approvisionnement dans une telle opération de forces importantes montrerait que le contournement complet de tout le dispositif exigerait de nombreuses semaines, voire des mois, pour son exécution. En avril et même en mai, il était encore trop tôt pour se préoccuper de la direction de Mukden.

À l'arrière du Détachement de l'Est s'étendait une bande de terrain montagneux, avec seulement une route carrossable délabrée, et de longs passages pénibles séparaient notre avant-garde à Yalg des forces principales. L'approvisionnement en munitions du Détachement de l'Est n'était absolument pas assuré.

Au moment de l'approche des Japonais vers le passage—le 13 avril—la troupe de l'Est occupait la disposition suivante :

1. Le secteur de la rivière Yalu près de Sahodzy était occupé par une unité de 4 bataillons, 6 pièces d'artillerie, 3 compagnies de cavalerie de chasseurs. Les troupes occupaient une position sur la rive même de la rivière, sur une longueur de 6 verstes ; le secteur de surveillance s'étendait sur 1,5 verstes. La ville de Sahodzy, non évacuée de ses habitants, faisait partie de la position, ce qui compliquait bien sûr la défense.
2. La défense du secteur de Tyurenchensk a été confiée à une unité composée de 6 bataillons de l'artillerie de campagne et de 2 détachements de chasseurs à cheval, qui occupaient une position sur la rive des deux côtés du village de Tyurenchensk, sur une longueur de 4 verstes, et surveillaient le secteur depuis la position de Sakhozinskaïa jusqu'à la colline du Tigre incluse, sur une distance de deux verstes.

Bien que nous ayons occupé cette position pendant plus d'un mois et demi, seules des tranchées pour 9 compagnies ont été construites sur la position, en grande partie petites, ne permettant pas un abri complet, mal camouflées, sans communication abritée avec l'arrière. Les batteries étaient positionnées de manière totalement exposée ; la plupart des canons étaient à moitié descendus des hauteurs pour mieux prendre en enfilade la vallée de la rivière. L'artillerie japonaise ne nous inquiétait pas trop, car nous ne pensions pas qu'elle pourrait se déployer sur les îles ; le tir depuis la rive opposée, depuis Ichju, ne semblait pas dangereux en raison de la distance, d'autant plus que l'artillerie japonaise était supposée être principalement de montagne.

La sécurité de notre position s'expliquait en partie par la force naturelle du site : une excellente vue et des tirs ouverts sur les îles, un obstacle formé par la rivière Yalu, et surtout par le fossé d'eau d'Eikho, avec un petit nombre de gués difficiles d'accès contre le flanc gauche, bordant directement nos tranchées.

La garde de surveillance sur le front a été déployée sur les îles Yalu et en partie située devant le chenal principal.

L'aile droite de toute la disposition était protégée par un détachement du général-major Mishchenko (un régiment d'infanterie avec une infanterie à pied et une brigade de cavalerie avec des batteries montées), dont les forces principales étaient regroupées à Dagushan, et qui surveillait toute la côte des embouchures du Yalu jusqu'à Bidzyvo.

Le flanc gauche était protégé par trois détachements : 1) du colonel Lechitsky, qui regroupait ses forces (bataillons d'infanterie, 2 escadrons, 6 canons) près de l'embouchure de l'Ambikhé ; 2) du colonel Trukhin (9 escadrons, 2 canons), qui couvrait la direction Kuandiasan — Saimadzis, et encore à quelques verstes au nord-est ; 3) le détachement du lieutenant-colonel Madritov (2 escadrons, 2 équipes de chasse à cheval).

La réserve générale du détachement oriental — 5e bataillon d'infanterie, 8 canons, compagnie du génie — s'est installée à Tenzes, à 5 verstes derrière le secteur de Sakhozine. De plus, 11/4 du bataillon patrouillaient les communications.

La communication entre les différentes parties du détachement était établie par une ligne télégraphique le long de la rive du Yalu, ainsi qu'en partie sur les îles. C'était également par là que passait la ligne du courrier volant. Lors de la première attaque des Japonais sur le passage, bien sûr, ces moyens de communication devaient échouer.

En évaluant la disposition de la détachement oriental, il faut se rappeler que la défense d'une rivière ne peut généralement pas se fonder sur un cordon — c'est-à-dire l'occupation de positions par sections le long de son cours. Dans l'incertitude dans laquelle se trouve toujours le défenseur lorsqu'il nettoie la rive opposée, il est extrêmement indésirable de lier une partie importante des troupes à un terrain particulier. Le succès de la défense n'est possible qu'avec une concentration réussie des forces sur le secteur choisi pour le passage par l'ennemi. Par conséquent, le long de la rivière, on ne déploie que des patrouilles, tandis que les réserves — privées et générales — doivent être prêtes à manœuvrer ; la défense nécessite d'être en profondeur.

Deux tiers des forces de la Détachement de l'Est, surveillant le cours de la Yalu sur 300 verstes et les côtes du golfe de Corée, étaient concentrés sur une longueur de 13 verstes sur le front. Une telle disposition ne peut pas être considérée comme dispersée, si les troupes conservaient la capacité de manœuvrer. Avec la méthode de défense positionnelle-linéaire du fleuve qui avait été choisie, lorsque les troupes semblaient s'ancrer à certains points déterminés, et l'écart de trois verstes entre le groupe de Tyurenchensk et celui de Sakhojin constituait la raison de notre faiblesse, privant un groupe du soutien de l'autre.

La défense du Yalu a été influencée par le mauvais état des voies de communication, ce qui ne laissait guère d'espoir quant à l'arrivée d'un soutien ponctuel, en particulier de l'artillerie. Cette circonstance obligeait réellement à se préoccuper de la ténacité de la défense de la rivière par les troupes qui la protégeaient, lesquelles devaient gagner du temps. Mais ce gain de temps ne pouvait être obtenu non seulement par le renforcement des unités avancées jusqu'à la rivière, mais aussi par le renforcement judicieux de leur position.

Comme cela a été observé dans toutes les armées au début des campagnes, nos troupes sous-estimaient la puissance de feu qui pouvait être déployée contre leurs positions, et surestimaient l'importance de l'obstacle mortel—les bras de l'Eiho et du Yalu qui s'écoulaient devant leur front.

Ayant face à eux des forces doubles de l'ennemi, occupant une disposition étendue et privés du soutien des forces principales, le détachement oriental ne pouvait pas compter sur un succès complet ; la tâche de retarder l'ennemi puis de se retirer à temps, en elle-même très difficile, ne pouvait être accomplie que par un travail coordonné de toutes les unités du détachement. Mais le terrain compliquait la cohésion des actions ; la question de la communication restait essentiellement complètement non résolue, la cavalerie avait été

repoussée loin sur les flancs, les chasseurs à cheval avaient reçu une mission inappropriée, les régiments agissaient chacun pour soi — l'échec général était inévitable.

L'opération de franchissement de la rivière Yalu demandait une préparation minutieuse de la part des Japonais. Les troupes de l'armée de Kuroki se concentrèrent entièrement près de la rivière, car le service de relais et de garnison à l'arrière et sur le flanc droit était confié aux unités de réserve. Dès l'arrivée des premières unités japonaises à la rivière Yalu, on se mit aux travaux défensifs, au cas où les Russes passeraient à l'offensive, et un service de reconnaissance fut organisé pour déterminer la disposition des forces russes. En plus des Chinois et des Coréens, qui effectuaient des reconnaissances secrètes à l'arrière et sur les positions russes, beaucoup d'informations furent obtenues également par observation directe au moyen de puissantes longues-vues depuis la ville d'Ichju, car les positions russes n'étaient pas dissimulées : les batteries n'étaient pas camouflées, les bivouacs se trouvaient en vue, et chaque unité arrivant de Liao-Yang annonçait immédiatement sa présence, déversant ses hommes sur les pentes tournées vers la rivière Yalu. Les Japonais purent ainsi déterminer les grandes lignes de la disposition des troupes russes, ce qui montrait que le passage au-dessus de l'embouchure de l'Eiho rencontrerait probablement une résistance seulement de la part de détachements faibles. Les Japonais prirent toutes les mesures pour cacher leur regroupement près d'Ichju ; il était strictement interdit à quiconque de se montrer sur les pentes ouvertes ; la disposition des batteries et les travaux de tranchées étaient habilement camouflés par de nouvelles clôtures et plantations.

En même temps, sur les deux flancs, par voie terrestre et par mer, des démonstrations étaient effectuées. Ainsi, l'attention des Russes était détournée, et bien que les habitants locaux aient communiqué aux Russes la disposition des forces japonaises avec une assez bonne précision, ces informations n'ont pas été jugées particulièrement importantes, et jusqu'au dénouement, le commandant du Détachement de l'Est n'était pas convaincu de la question de savoir s'il s'agissait dans les environs de Tyurenchen d'une opération sérieuse ou simplement d'une opération de démonstration.

Le plan de traversée de l'armée de Kuroki consistait à faire passer d'abord une 12^e division à travers le Yalu dans les environs d'Ambikhé, où l'on ne s'attendait pas à une résistance acharnée, puis à faire traverser les deux autres divisions—la 2^e et la garde—sous la protection de la colline du Tigre. Si les Russes tentaient de gêner la dernière traversée en se déployant sur la rive gauche de l'Eiho, la 12^e division leur frapperait le flanc et l'arrière. Après avoir traversé le Yalu, l'armée se dirigeait par l'épaule droite, se déployait sur le cours inférieur de l'Eiho et attaquait la position de Tyurenchen en enveloppant le flanc gauche.

Les préparatifs pour le passage consistaient en la concentration des moyens nécessaires pour les ponts, la fourniture des batteries de campagne et le déploiement d'une puissante artillerie, la capture des îles et leur établissement, et l'organisation des communications à travers les petits bras. Ensuite, il était déjà possible de passer à la construction des ponts sur le bras principal et au transfert des troupes.

Selon l'organisation japonaise, chaque division transportait avec elle des moyens pour construire un pont d'environ 17 sazhen de longueur ; de plus, dans l'armée, des moyens de pontage étaient prévus à raison d'environ 50 sazhen par division. Ainsi, l'armée de Kuroki disposait au total de moyens pour construire des ponts de plus de 200 sazhen de longueur. En vue du passage imminent d'une grande rivière, ces moyens ont encore été augmentés grâce à d'autres armées japonaises, mais les pontons et les superstructures disponibles étaient de loin insuffisants pour construire tous les ponts, et il a fallu recourir largement à des moyens improvisés, ce qui, premièrement, augmentait le temps nécessaire à la construction des ponts et, deuxièmement, retardait également le déplacement des troupes sur ceux-ci. Ainsi, le pont à l'embouchure de l'Ambihe a été construit en environ 13 heures, et chacune des brigades de la

12^e division a mis autant de temps (2 à 3 heures) pour traverser le Yalu que d'autres divisions sur leurs ponts plus solides près d'Ichju.

Dans la nuit du 13 avril, les Japonais ont capturé les îles de Syamalin et Kiuri, chassant de cette dernière nos chasseurs. Immédiatement, ils ont commencé à établir des communications à travers les petits bras vers ces îles, ainsi qu'à aménager des tranchées et des positions camouflées pour l'artillerie. Rien n'empêchait leur passage ultérieur vers Housan par le cours principal du Yalu, mais les Japonais continuaient méthodiquement à exécuter leur plan ; sur la colline du Tigre, une seule compagnie a été déployée, y établissant une garde de surveillance et facilitant l'étude détaillée de notre disposition.

Le 16 avril, sous la couverture des batteries de la 12^e division installées sur la rive gauche, a commencé la construction d'un pont sur la Yalu devant l'embouchure de l'Ambihé. Sous le feu de l'artillerie japonaise, la partie du détachement du colonel Lechitsky (21^e compagnie, 2 centaines, 2 pièces de montagne – sous le commandement du lieutenant-colonel Gusev) devait nettoyer les hauteurs de la rive droite. Encore dans la journée, l'avant-garde – un régiment d'infanterie – a été transférée sur des pontons ; à trois heures du matin le 17 avril, le pont était prêt, et le déplacement des forces principales de la division a commencé.

Cette même nuit du 17 avril sur l'île de Syamalindu, devant Tyurenchen, 20 obusiers et 36 pièces d'artillerie de campagne de la 2^e division ont été installés, complètement camouflés. Des postes d'observation ont été établis à l'arrière, à 3-4 verstes, sur les hauteurs de la rive gauche, et reliés par téléphone aux bataillons. L'occupation de cette position d'artillerie et l'avance de la 12^e division en échelon en avant constituaient les derniers maillons de la préparation au passage des forces principales, prévu pour la nuit suivante, afin que le matin du 18 avril, elles puissent se jeter avec toutes leurs forces sur notre détachement de Tyurenchen.

La question du moment du début de la préparation par le feu de l'artillerie était controversée dans l'armée japonaise : certains pensaient qu'il fallait ouvrir le feu sur notre position le 17 avril afin de déterminer définitivement la disposition de notre artillerie et, par le bombardement de notre position, préparer l'attaque future ; d'autres pensaient qu'il valait mieux attendre que l'infanterie soit prête à attaquer, car sinon il faudrait payer le prix des informations obtenues par la divulgation de sa propre position. Les Japonais accordaient une importance particulière à la participation des batteries de canons de siège au combat ; cependant, les Russes, ayant préalablement établi la disposition des fortes artilleries sur les îles, pouvaient déplacer la résistance vers des positions arrières que l'infanterie devrait attaquer seule. La nécessité de protéger les ponts sur la rivière Yalu a réglé la question dans le sens de l'ouverture du feu le 17 avril.

De sérieuses inquiétudes pour le flanc gauche de notre position à Tyurenchen sont apparues dès le 13 avril, lorsque nous avons perdu l'île de Kiuri et que la communication entre le secteur de Tyurenchen et le détachement du colonel Lechitsky à Ambikhe a été perdue. Cependant, au lieu de tenter d'occuper les hauteurs menacées au-dessus de l'embouchure de l'Eicho, nous avons, le 14 avril, contourné notre flanc le long de la rivière Eicho, affaiblissant pour cela les forces qui défendaient le secteur de Tyurenchen de 3 bataillons et 8 canons. En prenant une mesure de réaction aussi passive contre l'avancée des Japonais, comme l'évitement du flanc menacé, le général de division Zasulich n'était encore nullement convaincu que le coup principal était porté à envelopper le flanc gauche de la position de Tyurenchen. La faible énergie apparente de la poussée japonaise dans cette direction créait l'illusion que cette offensive n'avait que le caractère d'une simple démonstration.

Cette illusion n'a été détruite ni par les rapports de nos éclaireurs, qui observaient les préparatifs pour le passage et ont découvert plusieurs bivouacs japonais au nord-est d'Ichju, ni par la reconnaissance renforcée effectuée à partir d'avril par 4 compagnies avec 2 détachements de chasseurs à cheval et 2 pièces d'artillerie, sous le commandement du lieutenant-colonel Linda de l'état-major général. Ce détachement, soutenu par le feu de 4

canons depuis le village de Potetyntza, a repoussé une compagnie de la garde japonaise à Syndyagou et sur la colline du Tigre, a forcé les Japonais à ouvrir le feu avec certaines batteries, a établi pendant la nuit une traversée japonaise au niveau des embouchures de l'Ambikhé grâce à ses éclaireurs, et, le 18 avril, a découvert le mouvement vers l'Ambikhé de la brigade de la 12^e division, après quoi il est revenu à Potetyntza.

Le 17 avril, vers 10 h 30 du matin, notre batterie ouvrit le feu sur les chaloupes japonaises ; les Japonais répliquèrent avec toutes les batteries de obusiers et de campagne de l'île de Shimalin, concentrant au début tout le feu sur l'artillerie. Le bombardement, avec des pauses, dura jusqu'à 17 h 30. Nous avons eu un canon touché, la batterie a subi des pertes humaines importantes ; nos deux batteries se sont tuées dès midi. Cependant, le feu des Japonais ne se distinguait pas par une grande précision. Nos pertes n'excédaient pas 10 hommes, et ce uniquement au tout début, lorsque le feu japonais nous prit par surprise. Néanmoins, la supériorité totale de l'artillerie japonaise nombreuse a produit une forte impression morale.

« Cette nuit même », télégraphia le général-major Kashtalinsky, ayant pris le commandement de toute la force opérationnelle, « il est évident que les batteries de campagne seront transférées sur les îles, et il faut penser qu'elles tireront sur toutes les tranchées qui leur sont probablement bien connues ; dans de telles conditions, les détachements joueront un rôle passif et subiront de lourdes pertes, difficilement prévisibles. En accord avec l'avis des chefs de secteurs de défense, je considérerais opportun d'occuper rapidement, derrière Tyurenchen, les hauteurs connues cette même nuit, en laissant sur la ligne de front un détachement de garde qui se retirerait à l'aube. »

Cette nuit-là, lorsque l'armée de Kuroki a traversé le cours du Yalu et avait pratiquement déjà enveloppé notre position à Tyurenchena, lorsque 20 obusiers et environ 60 canons de campagne et de montagne étaient prêts pour assurer le passage à travers le bras d'Eiho qui possédait de nombreux gués, lorsque les Japonais avaient assuré leur supériorité numérique de six fois au point de collision, la tâche de tenir Tyurenchena et Potetyntsy semblait en réalité désespérée. La révélation prématurée de leur force d'artillerie par les Japonais nous incitait à prendre la décision correcte : éviter subtilement le coup préparé. Mais le commandant du Détachement de l'Est n'avait pas encore clarifié la situation pour lui-même. L'absence d'attaque d'infanterie le 17 avril permettait d'espérer que le 18 avril, les Japonais se livreraient à un bombardement aussi inutile. Les doutes n'étaient pas encore dissipés que l'attaque principale ne viserait pas Tyurenchena, mais Sahodzy. Du moins, les ordres du général-major Kashtalinsky à Tyurenchena étaient de « ne déplacer personne des positions occupées et seulement en cas de bombardement, au début de celui-ci, en laissant une garde d'observation dans les tranchées, d'éloigner les hommes de 100 à 200 brasses vers les hauteurs les plus proches dans le but de les cacher, mais sans quitter les positions ». Le général-lieutenant Zasulich continuait à fortement occuper le secteur de Sahodzynski ; la réserve est restée à Tenzakh, derrière le flanc droit.

Au matin du 18 avril, dans le secteur menacé, nous avons constaté la disposition suivante :

Le secteur de Tyurensk était occupé par 4 bataillons, 7 canons, 8 mitrailleuses et 2 unités de chasseurs montés ; un bataillon était déployé de l'embouchure de la rivière Khantukhodzy jusqu'au village de Tyurenchen inclus, avec un front orienté sud-est ; 2 bataillons du 12^e régiment de l'Est de Sibérie étaient déployés sur une étendue de 11/3 versts depuis la colline du Télégraphe vers le nord, le front tourné vers l'est, le long de l'Eikho ; 6 bataillons, 8 mitrailleuses et les chasseurs montés se trouvaient en réserve.

La section de Potetyntz était occupée par le 22^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale ; 5 compagnies et 6 pièces d'artillerie se trouvaient dans la zone de combat, et 4 compagnies constituaient la réserve privée. À la disposition du commandant de la section, le colonel Gromov, il n'y avait que 8 chasseurs à cheval ; entre-temps, à droite jusqu'à la section

de Tyurenchensky, il restait un espace totalement non occupé d'un demi-verst, et à gauche, jusqu'à la section de Chingousky sur 4 versts ; il n'y avait pas de moyens pour les surveiller.

Le secteur près de Chingou était occupé, faisant face au nord, par 4 compagnies avec 2 canons.

L'armée japonaise, au matin du 18 avril, s'était déployée de la manière suivante : la 12^e division avait avancé jusqu'à Eihō g) sur le secteur Salangou–Lizaven. La garde et la 2^e division avaient traversé le Yalu en face de la colline du Tigre, puis, après avoir manœuvré le front vers la gauche, elles se déployèrent — la garde de Lizaven jusqu'à la colline du Tigre, et la 2^e division plus au sud, front en direction du village de Tyurenchen. L'artillerie de la 12^e division se regroupait à Lizaven, celle de la garde à Sandagou, celle de la 2^e division restait en partie, avec les obusiers, sur l'île de Syamolindu, et 3 batteries furent transportées sur des pontons jusqu'à une position proche du village de Matucao.

La réserve générale — 4 bataillons, 5 escadrons, issus de la garde et de la 2^e division — restait sur l'île de Kiuri. Pour protéger le flanc droit, une unité composée d'un bataillon, d'une batterie de montagne et de 2 escadrons se dirigeait vers Tsuansande (contre Chingou), tandis que sur le flanc gauche, un bataillon couvrait l'artillerie sur l'île de Syamolindu ; des forces insignifiantes faisaient une démonstration contre Sahodzy.

À 5 heures 20 du matin, les premières salves d'artillerie retentirent. Nos batteries, malgré l'énorme supériorité de l'artillerie ennemie, ne pouvaient tirer que par rafales.

Le combat d'infanterie a commencé une heure et demie plus tard ; l'infanterie japonaise avançait avec énergie et formait sur le fond jaune de l'île de sable une cible parfaite ; mais nos petites tranchées se trouvaient sous le feu croisé de l'artillerie japonaise, et y rester s'est avéré impossible.

À 8 heures du matin, tout le secteur de Tiurenchensk était dégagé ; le général-major Kashtalinski organisait les troupes sur une nouvelle position, derrière la rivière Khantukhodza. Le général-lieutenant Zassoulitch, arrivé le matin au secteur de Tiurenchensk, s'assura que des forces japonaises supérieures traversaient la rivière Eikho et ordonna la retraite des unités dispersées de la détachement de l'Est.

Gyozitsia à Potetyzny a été nettoyée par nous un peu plus tard, à 9 heures du matin. Au moment de sa sérieuse attaque, "Seule avec l'aide du ciel, la division pouvait franchir un chemin aussi difficile", dit une source japonaise ; une partie de l'artillerie de montagne a pris du retard. Les unités de l'avant-garde de la garde japonaise ont contourné le flanc droit en direction de Magu, les unités de la 12^e division ont commencé à traverser la rivière Eyho pour envelopper le flanc gauche ; la communication avec l'escadron Churenchien a été perdue, et la route à roues vers Chingou a été capturée par les Japonais. Le 22^e régiment a dû se retirer par les montagnes, sans chemins. Un tel mouvement sous la pression de l'ennemi mène toujours à une fatigue extrême et à un désordre rapide des troupes. Les armes et une partie du convoi de 1^{ère} catégorie, pour lesquels il n'y avait pas de routes à roues, ont dû être abandonnées. La gestion du combat des unités en retraite sur un large front de compagnies a été perdue dans ces conditions difficiles. À la douzième heure, à l'extrémité nord de la vallée de Laofangou, des unités épuisées se rassemblaient dans leur mouvement à travers les montagnes et jusqu'à 12 heures 40, l'avant-garde de la 12^e division japonaise a été retardée ici, après quoi plusieurs colonnes se sont dirigées vers la route principale.

Vers neuf heures du matin, le repli de la réserve générale et du détachement de Sakhozinsky commença. Vers deux heures de l'après-midi, ils se retirèrent avec succès vers le carrefour de Lahoden, où la route principale croisait les chemins venant de Qingou et de Tyurenchen. Pour faciliter le repli des régiments engagés au combat, le 1^{er} régiment de fusiliers de Sibérie orientale (deux bataillons avec huit canons à pied) fut avancé sur la hauteur 84,1, à l'est de Hamatana. Cette position, avec des pentes abruptes devant le front, présentait l'inconvénient de ne bloquer directement ni la route venant de Qingou, ni celle venant de Tyurenchen ; par conséquent, son contournement par les deux flancs ne rencontrait

aucune difficulté. Bien qu'à midi on ait reçu des informations sur l'apparition de l'ennemi dans la vallée de Laofangou, aucune mesure de défense, ou même de reconnaissance sur ce secteur, n'était prise.

Ayant traversé le Yalu à 9 heures du matin, la 2e division japonaise s'est arrêtée devant la position occupée par le 12e régiment de Sibérie orientale au niveau de la rivière Khantouzdzi, attendant l'arrivée de l'artillerie, dont le passage à travers l'Eiho avait été retardé, ainsi que les résultats de l'encerclement du flanc gauche de nos troupes. Pendant ce temps, la garde progressait lentement vers la hauteur 84, I, par Xiao Lufan, tandis que la 12e division, dans la vallée de Laofangou, menaçait d'isoler nos communications.

Le général de division Kashtalinsky, n'étant pas poussé par une attaque en première ligne et ne disposant que de rapports vagues sur la menace au flanc gauche, retarda le 12e régiment de fusiliers de Sibérie orientale sur la rivière Khantuhodza trop longtemps—jusqu'à 14 heures. Lors de la retraite, le régiment subit des tirs de flanc et, après avoir repoussé plusieurs attaques japonaises, contourna par le sud-ouest la hauteur 84, I ; vers 15 heures, le régiment passa le carrefour de Khamatana, où la compagnie de tête de la 12e division avait été prise sous le feu ; la question se posait de savoir comment l'artillerie et le 1er régiment franchiraient le même carrefour ; mais dans le 12e régiment, les pertes atteignaient 40 %. Parmi les 12 chefs de compagnie, 10 étaient hors d'état de combattre, le régiment ne comprenait plus que des porteurs de blessés et ne pouvait déjà plus protéger le passage de ce carrefour dangereux par les unités suivantes.

Suivant le régiment, les canons et la compagnie de mitrailleuses n'ont déjà pas réussi à se faufiler à Hamatan. Sous le feu de la compagnie japonaise, ils ont perdu leurs chevaux, se sont retirés des avant-postes et sont morts ici, retardant par leur feu le déploiement de la 12e division.

Le IIe régiment de Sibérie orientale, attendant le retrait de tous les blessés du 12e régiment, est resté trop longtemps à sa position — jusqu'à 17 heures. À ce moment-là, son aile droite avait déjà été enveloppée et repoussée vers la « colline des rasoirs », dont les pentes presque verticales empêchaient la retraite. L'aile gauche avait été enveloppée par de grandes forces, et les Japonais, auprès desquels les batteries étaient déjà arrivées, apparaissaient près du col de Hamatana, par lequel passait le seul chemin de retraite.

Le commandant du 1er régiment, le colonel Laiming, décida de percer à la baïonnette. Au cortège d'assaut se joignit une chorale de musique, une compagnie avec l'étendard, et une équipe de réserve depuis le point de liaison. Soutenue par le feu de l'artillerie, dont l'équipage n'avait pas encore été éliminé, au son de la marche du régiment, la colonne avançait sous un feu croisé épouvantable — les Japonais ne soutinrent pas l'attaque à la baïonnette. Derrière les compagnies, couvertes par un feu intense, tout être vivant se mit en mouvement ; quelques artilleurs ayant survécu, après avoir épuisé les dernières munitions et dispersé les viseurs et les culasses, rejoignirent la route de relais, passant directement par les montagnes.

Dans cette bataille, nous avons perdu 63 officiers et 2718 hommes du rang, et nous avons laissé sur le champ de bataille 21 canons et 8 mitrailleuses. Les pertes japonaises s'élèvent à environ 1500 hommes.

Notre arrière-garde, composée des unités n'ayant pas participé au combat, se retirait sur la route de relève en formation complète mais espacée. Cependant, après un combat éprouvant, les unités se sont mélangées avec l'ennemi, avançant dans un désordre total : il s'en est suivi une grande agitation, et la nuit, sous l'influence de rumeurs concernant l'apparition de la cavalerie japonaise, sur la route de relève vers Fynn Huang-Chen, toute une série de fausses alertes s'est produite, avec tirs dans toutes les directions, fuite du convoi, etc. ; les rumeurs en arrière amplifièrent considérablement l'ampleur de notre défaite.

La cavalerie de notre aile gauche a eu l'occasion, au moment de la traversée, d'exercer une pression sur l'arrière des troupes japonaises contournantes, ou au moins, par un important repérage, de clarifier la disposition compacte de toute l'armée de Kuroki. En réalité,

cependant, la cavalerie de notre aile gauche s'était déjà retirée du Yalu avant les forces principales, non contrainte de le faire par les Japonais.

Les Japonais ne poursuivirent plus S. Lokhoden. Notre arrière-garde se maintint jusqu'au matin du 21 avril à Piamynya. Mais la foi dans l'efficacité des combats de l'arrière-garde fut perdue, et le détachement de l'Est, dès qu'il eut pu évacuer les blessés, se retira vers les cols de la chaîne de Fenshuilin, se rapprochant de Liaoyang à une distance de trois marches. Le 23 avril, les Japonais occupèrent Fenghuanchen.

En évaluant les actions des Japonais, il convient de noter que lors du passage de la Yalu, qui leur était inévitable, ils ne se limitent pas à cette seule tâche, mais cherchent en même temps à infliger le plus de pertes possible aux troupes russes. Tandis que toute la disposition des avant-postes de l'unité de l'Est montre l'importance excessive que nous attachions aux obstacles locaux et à la possession de tel ou tel secteur du terrain, l'objectif des actions des Japonais était exclusivement la force vivante de l'ennemi ; les aspirations locales ou positionnelles n'ont pas prévalu sur les motifs actifs, même au moment difficile du passage d'une grande rivière.

Deux semaines avant la bataille, un objectif clair avait été fermement fixé ; chaque unité avait reçu à l'avance une tâche d'attaque précise et définie, ce qui a créé une situation très favorable pour le travail de l'armée et pour la manifestation de l'énergie et des capacités de tous les grades.

Disposant d'une supériorité presque double en forces, notre adversaire ne considère cependant pas qu'il puisse y avoir des bataillons superflus sur le champ de bataille et concentre presque toutes ses forces là-bas. Contre chacun de nos régiments, ils déploient une division et demie, avec l'artillerie correspondante, ce qui assure un succès rapide. Pour obtenir une supériorité numérique sur le champ de bataille, les Japonais renoncent à l'action de la 12e division de faire un contournement circulaire et profond, dont le calcul précis aurait été impossible compte tenu des mauvaises routes.

La poursuite se limite au champ de bataille ; cependant, certaines unités combattent dans les montagnes, avec de nombreuses montées et descentes, sur environ 15 verstes, et, apparemment, atteignent la limite de leurs forces. Les trains d'approvisionnement de Wei restent sur l'autre rive du Yalu ; les unités d'infanterie avancent sans équipement ; avant de poursuivre le mouvement, il était nécessaire d'établir des communications, de transporter les sacs à dos, les vivres et de reconstituer les munitions ; par conséquent, poursuivre à pied sur les traces chaudes était presque impossible ; de plus, la cavalerie était trop faible pour cela et ne pouvait guère obtenir des résultats significatifs dans ce terrain montagneux.

Il est probable que le succès des Japonais aurait été encore plus considérable si les moyens avaient été préparés à temps pour faire passer l'artillerie sur l'Eiho, et si la 2e division et la division de la Garde, sans prendre de repos, avaient pressé dès le matin les unités du 12e régiment en retraite.

En examinant nos actions, il est nécessaire de noter que le général-adjutant Kouropatkine a justement cherché à éviter toute action militaire sérieuse sur la Yalu ; que le général-lieutenant Zasoulich n'a à aucun moment, dans ses ordres, fait mention de la nécessité d'opposer une résistance acharnée ; la bataille a été conçue de manière extrêmement prudente, mais l'art de la maintenir dans ces limites a fait défaut.

Toute retraite au combat agit de manière extrêmement préjudiciable sur le moral des troupes ; c'est pourquoi l'une des vérités fondamentales de la stratégie à laquelle les Japonais ont été formés est de ne jamais mettre l'infanterie dans une position où elle serait obligée de se replier. Comme notre manque de préparation sur le théâtre des opérations nécessitait une retraite, il était préférable de l'effectuer en se retirant à temps du combat et sans compter sur le fait que, en cas d'attaque frontale maladroite, l'ennemi subirait des pertes importantes.

Malgré l'inadéquation des forces, la même bataille de Tyurenschensk, donnée non pas dans le but de retarder temporairement, mais pour une résistance décisive contre l'ennemi, se distinguerait par le fait que nous aurions déployé sur le front Tyurench-Potetynz des forces beaucoup plus importantes, introduit jusqu'à 40 pièces d'artillerie dans le combat, l'infanterie se serait mieux préparée, aurait aménagé des tranchées et des points d'appui plus perfectionnés, et le succès final, même s'il revenait aux Japonais, ne se ferait qu'au prix de pertes énormes.

D'un point de vue tactique, il convient de noter que les trois régiments ayant participé au combat — le 12^e, le 22^e et le 1^{er} — agissent complètement de manière autonome, sans aucune liaison entre eux, ce qui les place dans une position désespérée, et les efforts les plus héroïques sont inutiles.

Dès le début de la bataille, certaines de nos compagnies ont mené une série d'attaques à la baïonnette trop peu préparées par le feu, à peine nécessaires, entraînant des pertes inutiles et ne témoignant que de la tendance à passer du combat à distance au combat à la baïonnette, inculquée dans l'armée. Témoignant, d'une part, du haut niveau moral de nos régiments, ces attaques révèlent également un « respect et une formation insuffisants au combat au feu ». Cette observation, bien sûr, ne concerne pas l'attaque finale entièrement appropriée du régiment, lorsque, en se frayant un chemin à la baïonnette, il a fallu sauver l'honneur de l'arme russe.

Notre artillerie, supérieure à l'artillerie japonaise en matière de tir, reçoit dans son utilisation tactique un emploi totalement inapproprié ; elle est mal disposée, on révèle ses positions en tirant sur des cibles secondaires, elle entre en combat avec l'artillerie ennemie malgré sa supériorité évidente, et ensuite elle périt à cause du manque d'information des officiers sur la situation sur le champ de bataille.

La reconnaissance au combat est menée de manière médiocre.

La défense par nous de la rivière Yalu constitue une preuve supplémentaire de la difficulté à établir un point de passage ennemi sur la rivière ; l'idée préconçue du franchissement à un seul endroit (à Sahoja, dans ce cas) persiste encore obstinément au moment même où l'ennemi franchit successivement la rivière dans une autre direction.

Les conséquences de la bataille de Tyurenschensk ont été extrêmement défavorables pour nous. Au lieu de gagner du temps, nous avons subi une perte significative, car l'ennemi, encouragé par son succès à Kuroki, a avancé plus loin que prévu initialement. Notre corps de l'Est a perdu temporairement sa capacité opérationnelle. Une situation extrêmement favorable s'est créée pour le débarquement de la II^e armée japonaise : Tyurenschensk a momentanément lié les mains du commandant de l'armée russe et a ouvert aux Japonais le chemin vers le Kwantung.

Chapitre 7

Débarquement de la IIe armée japonaise et bataille de Jinzhou

Débarquement près de Bizyvo. Au 2 avril, la disposition des unités de la zone fortifiée de Kwantung était la suivante : la 7e division de fusiliers de l'Est Sibérien et le 15e régiment se trouvaient à Port-Arthur, le 5e régiment sur la position de Jinzhou, 2 bataillons du 13e régiment avec une batterie à Dalienwan, le 1er bataillon du 13e régiment avec 1/2 batterie à la gare de Nangalin, les 14e et 16e régiments avec 2/2 batteries et l'état-major de la 4e division de fusiliers de l'Est Sibérien à Dalny ; à Bizyvo se trouvait la 1/2 équipe de chasse à cheval du 13e régiment (environ 60 hommes). De l'avant-garde de l'armée mandchoue, un bataillon du 4e régiment de fusiliers de l'Est Sibérien a été envoyé à la gare de Pulandian. Le commandement de toutes les unités concentrées à Dalny et Jinzhou était confié au général de brigade Fok, commandant de la 4e division de fusiliers de l'Est Sibérien.

Les troupes de la zone fortifiée du Kwantung n'avaient pas pour tâche de s'opposer à un débarquement au nord de l'isthme de Yidzinzhou ; des suppositions n'avaient été faites qu'au cas où les Japonais débarqueraient entre Jinzhou et la forteresse. Ici, le littoral était soigneusement surveillé et protégé par nos troupes, et l'entrée de la baie de Dalian était minée.

Au 17 avril, la 2e armée japonaise, composée des 1^{re}, 3^e et 4^e divisions d'infanterie, avait été embarquée sur 80 transports rassemblés à Tsinampo, et le 20 avril, la flotte de transports se mit en route vers les îles Elliott. Pour effectuer le débarquement, les Japonais choisirent un secteur de la côte ouest de la péninsule du Liao-Tung, entre l'embouchure de la rivière Tasaho (Dashahé) et le cap Terminal. Bien que la côte, en raison des eaux peu profondes et de l'exposition aux vents, ne représentât pas un emplacement idéal pour un débarquement, les Japonais hésitèrent à déplacer le site de débarquement plus au sud, où les rives sont plus profondes et il existe des baies abritées du vent, craignant que leur opération de débarquement ne rencontre ici une opposition sérieuse de notre côté.

À 17 heures le 21 avril, le premier convoi de transports japonais, escorté par des navires militaires, apparut à la vue de Biczivo, ce dont le capitaine d'état-major Voït, chef de l'équipe de chasse à cheval du 13^{ème} régiment, fit immédiatement rapport par télégraphe à Port-Arthur. À la suite de ce rapport, le Gouverneur ordonna au bataillon du lieutenant-colonel Rantsev stationné à Pulandian de se déplacer de Pulandian à Biczivo dans la nuit du 21 au 22.

Outre les chasseurs à cheval, à Bicziv se trouvait un poste composé de cavaliers du général-major Mishchenko, observant la côte au nord de ce point ; cependant, plus tard dans la nuit, il fut ordonné de se retirer vers Xuyan.

Vers 5 heures du matin le 22 avril, 7 transports japonais sont arrivés au cap Xiaohoukouzeizi, et les canonnières japonaises ont ouvert le feu sur les hauteurs près du village de Sandiagou, à 4 verstes au sud-ouest de l'embouchure de la rivière Tasaho. Le capitaine de l'état-major Voyt s'est immédiatement déplacé avec son équipe dans la direction des tirs pour observer l'ennemi.

Par la suite, de nouveaux transports commencèrent également à arriver, 9 Le groupe d'îles d'Elliot se trouve en face de la ville de Bizyvo. Leur nombre monta à 39, et à 7 heures du matin près du village de Sandjiagou, un débarquement naval eut lieu, puis commença le débarquement des unités de la 3^e division. Les chasseurs du 13^e régiment, bien sûr, ne pouvaient pas entraver le débarquement de l'ennemi et celui-ci se déroula sans aucun obstacle. Les chasseurs ne pouvaient que surveiller les Japonais ; cependant, les précieux rapports du capitaine Voït ne purent parvenir à temps à la forteresse, car la station télégraphique de Bizyvo avait été fermée à 5 h 30 du matin, et les rapports durent être envoyés avec les chasseurs montés.

Entre-temps, le lieutenant-colonel Rantsev avait déjà quitté Pulan-dyan pendant la nuit, laissant là une compagnie. Arrivé au village de Tundyatun, le lieutenant-colonel Rantsev s'y arrêta avec deux compagnies, et envoya une compagnie à Biczivo, où elle arriva vers cinq heures du matin.

S'étant assuré que les Japonais avaient commencé le débarquement, le lieutenant-colonel Rantsev rappela la compagnie envoyée à Bitsyvo, puis, ayant rejoint son détachement avec des chasseurs du 13^e régiment, se dirigea vers le village de Lyudidzian vers trois heures de l'après-midi. Là, notre détachement fut pris sous le feu des Japonais, dont la force fut estimée par le lieutenant-colonel Rantsev à 4 compagnies, et il se détourna vers le village de Tandzjafan, d'où il retourna tard dans la nuit à Pulandian. Le contact avec l'ennemi était perdu.

Bien que les transports japonais aient dû s'arrêter loin du rivage, et que les chaloupes avec le débarquement ne pouvaient pas s'approcher de la côte à moins de 1,5 verstes pendant la marée basse, et que les troupes devaient avancer plus loin dans l'eau jusqu'à la taille, les Japonais ont réussi à débarquer le 22 avril 8½ bataillons, 1–2 escadrons et environ un bataillon de sapeurs. À 16 heures, ils ont envoyé un bataillon pour occuper Bitszyvo, deux compagnies avec un peloton de sapeurs vers Pulandian, et ont établi une garde le long de la ligne Tandyatun—Qiudyatun—Ceidyatun, qui a commencé à se retrancher.

Des troupes de la région de Kwantung le 22 n'ont envoyé au point de débarquement que 2 équipes de cavaliers-chasseurs. La partie des troupes la plus proche du point de débarquement — le 5^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale — se trouvait à 50 verstes de celui-ci et, par conséquent, nous n'aurions pas été en mesure d'empêcher à temps le débarquement japonais.

Pendant toute la journée du 22 avril, l'escadre japonaise restait à vue de la forteresse afin d'assurer le débarquement à Bicziewo contre toute attaque de notre escadre. Mais cette dernière n'entreprit rien.

Le 23 au matin, envoyé à Pulandian, deux compagnies japonaises apparurent à l'est de la gare. Le lieutenant-colonel Rantsev, n'ayant pas engagé le combat, évacua la gare et se retira vers le nord, ordonnant aux chasseurs à cheval sous le commandement du capitaine Voita, qui avaient été impliqués dans un échange de tirs avec les Japonais, de se replier également en ce lieu. Les Japonais endommagèrent superficiellement la voie ferrée au sud de la gare et coupèrent le télégraphe, puis se retirèrent vers l'est, et le 24, retournèrent à leurs forces principales.

Le 23 après-midi, un fort typhon éclata, interrompant temporairement le débarquement japonais. Le lendemain, le typhon commença à faiblir et les Japonais reprirent le débarquement, en déplaçant le point de débarquement un peu plus au sud, vers le village de Tandiatun, où la côte est plus profonde; c'est là que la première division commença à débarquer.

Pour interrompre la communication entre la station de Sanshilipu et Yulan Dian, les Japonais ont envoyé une nouvelle unité composée de 2 à 3 compagnies. Le matin du 25 avril, cette unité s'approcha de la station de Sanshilipu et, repoussant le poste de garde-frontière situé au sud, endommagea le télégraphe et la voie ferrée, après quoi elle se retira pour rejoindre les forces principales. La ligne de chemin de fer se retrouva à nouveau libre de la présence japonaise. Cette situation permit le 26 de rétablir temporairement la liaison ferroviaire entre Arthur et l'armée, et le lendemain, un train transportant des mitrailleuses et des obus pour la forteresse arriva à la station de Jinzhou. Ce train amena le lieutenant-colonel Spiridonov qui répara rapidement la voie ferrée légèrement endommagée par les Japonais.

La surveillance le long de la ligne de chemin de fer entre Sanshiliyu et Wafandyan, où se trouvaient 2 escadrons de dragons maritimes, a été rétablie, et le 28, un train avec des civils a suivi du fort vers le nord ; après cela, une reconnaissance japonaise a saboté la voie entre la gare de Wafandyan et Pulandyan. La communication de l'armée avec le fort a été de nouveau

interrompue et cette fois de manière définitive, bien que pendant encore trois jours seuls de faibles détachements japonais parviennent jusqu'à la ligne de chemin de fer.

Aucune tentative énergique de maintenir le contact entre les troupes de la région de Kwantung et les unités avancées de l'armée mandchoue n'a été faite ni de l'un ni de l'autre côté.

Le 28 avril, la 4^e division japonaise débarqua également, et le 30, le débarquement de l'armée du général Oku était terminé ; sur le Liaodong se rassemblèrent les 1^{re}, 3^e et 4^e divisions (36 bataillons, 216 canons, 9 escadrons et 3 bataillons du génie), soit environ 49 000 hommes au total.

Le 2 mai, sur des mines secrètement posées la veille par le transport de mines « Amour » dans la zone de manœuvres habituelles de l'escadre japonaise, les cuirassés japonais « Hatsuse » et « Yashima » ont péri. Le premier, ayant heurté une mine, a coulé sur-le-champ en deux minutes ; quant au « Yashima », les Japonais ont essayé de le remorquer, mais il a également sombré peu après. Le même jour, le croiseur « Yoshino » a perdu la vie après être entré en collision dans le brouillard avec le croiseur « Kasuga ». En ce jour de deuil pour les Japonais, leurs forces et celles de notre flotte étaient presque égales. Mais, malgré ce tournant si favorable pour notre escadre, cette dernière resta dans le port, demeurant spectatrice oisive des événements importants qui se déroulaient.

L'offensive des Japonais vers l'isthme de Jinzhou. Après avoir débarqué son armée, le général Oku décida de passer à des actions actives contre la région de Kwantung afin, en prenant possession de l'isthme de Jinzhou, de sécuriser son arrière contre d'éventuelles tentatives venant de Port-Arthur. Au 2 mai, un de ses avant-gardes, d'environ un régiment, progressant sur la route depuis Bizhivuo, atteignit le village de Illisynzy, tandis qu'un autre, de force comparable, occupa Pulandian et se dirigea vers Sanshiliyu. Ayant reçu un rapport sur l'avancée des Japonais vers Sanshilipu et sur la route depuis Bizhivuo, le général Fok, suivant les directives du général Stessel, décida le 3 mai d'envoyer une reconnaissance renforcée devant la position de Jinzhou, dans le but, si possible, d'attaquer et de repousser les avant-gardes japonaises. Ainsi, dans la soirée du 2 mai, une unité de 63 bataillons avec 26 pièces d'artillerie fut concentrée au nord de Jinzhou.

Les Japonais nous ont avertis de leur offensive ; dès le matin du 3 mai, il a été constaté une offensive des forces japonaises supérieures depuis Bicywo et le long du chemin de fer depuis Sanshilipu, à la suite de quoi le détachement du général Fok a pris position sur la ligne Shisalitez-Chafantan, où il a tenté de retenir l'ennemi.

Après un vif affrontement au cours duquel l'artillerie des deux côtés a été engagée, il est apparu que les Japonais avaient déployé contre nous jusqu'à deux divisions et menaçaient de nous contourner par la droite ; le général Fok a ordonné de se replier vers l'isthme de Jinzhou. Nous avons perdu 193 hommes ; les Japonais 142.

Les Japonais ont occupé les hauteurs que nous avions laissées et se sont retranchés ici ; dans les jours suivants, leurs unités avancées progressaient progressivement vers la position de Jinzhou, mais jusqu'au 12 mai, ils n'entreprirent pas d'actions actives sérieuses, consacrant ce temps à une préparation minutieuse de leur attaque.

La position de Jinzhou. Le groupement est puissant. Comme il a déjà été dit ci-dessus, à 50 verstes au nord du Port Arthur, la péninsule du Liaodong se rétrécit fortement, formant un isthme n'ayant qu'environ 3 verstes de largeur. Les Japonais, débarquant au nord de Jinzhou, en avançant vers Port Arthur, devaient inévitablement franchir cet isthme, ce qui expliquait son importance stratégique pendant la guerre russo-japonaise.

Au tout début de l'isthme se trouve un groupe isolé de hauteurs qui, étant occupées et fortifiées par nos troupes, ont commencé à être appelées la position de Jinzhou. Ce groupe se compose du sommet central, atteignant 55 coudées de hauteur absolue, et de cinq éperons s'étendant vers le nord à partir de celui-ci et séparés par des ravins profonds. Sur le plan, tout

ce système a l'apparence d'une main tournée vers le nord. Les pentes nord, est et ouest de la hauteur de Jinzhou sont assez douces ; les pentes sud sont beaucoup plus abruptes.

Au tout début de l'isthme se trouve un groupe isolé de hauteurs qui, étant occupées et fortifiées par nos troupes, ont commencé à être appelées la position de Jinzhou. Ce groupe se compose du sommet central, atteignant 55 coudées de hauteur absolue, et de cinq éperons s'étendant vers le nord à partir de celui-ci et séparés par des ravins profonds. Sur le plan, tout ce système a l'apparence d'une main tournée vers le nord. Les pentes nord, est et ouest de la hauteur de Jinzhou sont assez douces ; les pentes sud sont beaucoup plus abruptes.

Devant les collines de Jinzhou s'étend la plaine de Jinzhou, bordée au nord par des hauteurs importantes et à l'est par le massif montagneux de Samson. Sur la plaine, à 1 1/2 verstes de la position de Jinzhou, se trouve la ville de Jinzhou, entourée de murs en pisé recouverts de briques, atteignant presque 4 sazhen de hauteur et ayant une épaisseur de 3,5 sazhen.

L'importance stratégique de l'isthme de Jinzhou avait déjà été reconnue par les Chinois, qui avaient construit devant lui — depuis les hauteurs sur la rive est de la baie de Huneza jusqu'à la ville — une ligne de fortifications, et sur la péninsule de Dalian des forts solides. Cependant, pendant la guerre sino-japonaise, les Chinois ont abandonné cette ligne dès la première offensive des Japonais, puis, selon le traité de paix, les forts chinois ont été démantelés.

En 1900, pendant les troubles chinois, les autorités de la région du Guandong décidèrent, afin de sécuriser le Dalian et Port-Arthur, d'occuper et de renforcer les hauteurs de Jinzhou, et là furent construits des ouvrages de campagne. Ces ouvrages ne furent pas entretenus et en 1904 étaient complètement en ruine.

Avec le début des actions militaires, l'accent a de nouveau été mis sur le renforcement des collines de Jinzhou. Le 21 mars, tous les travaux principaux sur la position étaient terminés et pendant le restant du temps, seuls des ajustements et des améliorations y étaient effectués.

En fin de compte, les fortifications de la position comprenaient 8 redoutes et lunètes, 14 batteries et deux, voire par endroits trois niveaux de tranchées. Selon le terrain, la ligne défensive se divisait en 3 sections : 1) l'aile droite — de la rive de la baie de Khunueza jusqu'à la redoute n° 1 (2 batteries, 2 redoutes et une tranchée commune) ; 2) le centre — de la redoute n° 1 à la redoute n° 9 (2 redoutes, 2 lunètes, 6 batteries et 2 niveaux de tranchées) ; et 3) l'aile gauche, de la redoute n° 9 jusqu'à la rive de la mer (1 redoute, 5 batteries et deux, voire par endroits trois niveaux de tranchées). Devant l'aile droite et le centre, des réseaux de fils continu étaient installés et des explosifs ont été mis en place, tandis que devant l'aile gauche, les obstacles artificiels se trouvaient seulement à l'embouchure des ravins. Enfin, au cas où les Japonais débarqueraient au sud de la position, une tranchée a été construite sur son versant sud, orientée vers le sud.

Presque toutes les tranchées et redoutes avaient un profil de 4 pieds, et un profil plus profond ne se rencontrait que de manière exceptionnelle. Les tranchées étaient équipées de créneaux et de casques pare-éclats. L'armement de la position comprenait : des canons de 4 à 6 dm, des canons de 4 à 42 pouces, des mortiers de 4 à 6 dm, des canons chinois de 20 à 87 mm et de 4 à 75 mm, 20 canons légers et 10 mitrailleuses ; au total, il y avait 56 pièces d'artillerie et 10 mitrailleuses, les pièces chinoises, en raison d'un mauvais stockage, ayant une précision insuffisante. Sur les hauteurs de Tafashin, à l'est de la même voie ferrée, se trouvaient 4 canons chinois de 87 mm et à la ville de Jinzhou 4 autres canons identiques. Toutes les pièces étaient installées à découvert et le camouflage des batteries laissait à désirer. Le 10 mai, une pièce de 6 dm Kané fut envoyée depuis la forteresse, mais elle n'a pas pu être installée, de même que les mines marines prévues pour la gauche n'ont pas été posées. La défense de la position était confiée au 5^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale.

Ainsi, en 1904, toute la défense de Jinzhou sur l'isthme du Sakao avait été organisée sur les mêmes collines qui avaient attiré notre attention dès 1900, avec pour seule différence que cette fois, les travaux de fortification avaient pris une ampleur plus grande. Toutefois, si en 1900, lorsque notre flotte était maîtresse de la mer, cette position remplissait pleinement sa fonction, en 1904 il fallait déjà tenir compte de la possibilité d'un bombardement de son arrière et de son flanc gauche depuis la mer. De plus, l'ennemi pouvait bombarder son flanc également depuis la droite, depuis la rive nord-est de la baie de Hunuéra.

En plus de l'insécurité des flancs de notre position occupée face au feu en enfilade, toutes les batteries et autres installations sur la position étaient très encombrées, l'armement, à quelques exceptions près, était obsolète ; en traçant le plan de la position sous la forme d'un angle dirigé vers l'ennemi, il n'y avait pas de soutien mutuel entre elles ; l'objectif était clairement de ne pas concentrer le tir d'artillerie, mais de masser les pièces, roue contre roue... Enfin, devant la position se trouvaient des hauteurs qui la dominaient fortement, ce qui facilitait à l'ennemi la préparation de l'attaque.

Dans de telles conditions et avec l'aménagement de la position selon les fortifications de gauche, elle ne répondait évidemment pas à son objectif stratégique.

Les points forts de notre position étaient les suivants : bonne couverture des approches et sécurité des flancs contre l'encercllement. Les hauteurs de Tafachinoff représentaient une position de défense incomparablement meilleure pour l'isthme, et les collines de Jinzhou pouvaient être occupées comme avant-poste. Cependant, comme on estimait que ces hauteurs nécessiteraient pour leur défense une troupe plus nombreuse que celle des collines de Jinzhou, où l'isthme était déjà étroit, toute la défense a été placée sur ces dernières.

Le 2 mai, toute l'armée du général Oku était concentrée contre la position de Jinzhou et devait l'attaquer à l'aube du 12. Le typhon qui s'est levé pendant la nuit du 11 au 12 a gêné l'arrivée des canonnières japonaises, prévues pour appuyer cette attaque, et le 12, les Japonais se sont limités à une reconnaissance d'artillerie de la position de Jinzhou, ouvrant le feu à partir de 5 heures du matin, auquel toute l'artillerie de la position a commencé à répondre. L'échange d'artillerie a duré environ 4 heures. La position a presque été épargnée, mais les Japonais ont atteint leur objectif, contraignant notre artillerie à dévoiler sa position. Vers 18 heures, quatre canonnières japonaises sont entrées dans la baie de Jinzhou et se sont placées hors de portée de nos batteries, et lorsque la nuit est tombée, l'avance de l'infanterie japonaise est devenue évidente.

Pour attaquer la position de Jinzhou, l'armée Oku s'est déployée de la manière suivante : 1) la 4^e division — de la baie de Jinzhou au village de Salizon, ayant pour mission d'attaquer d'abord la ville de Jinzhou, puis le flanc gauche de la position ; 2) la 1^{re} division (sans le 3^e régiment) — du village de Dshdizsh. Dshosh Di[^] Lizon, dans le but d'attaquer le flanc nord-est de la position ; 3) la 3^e division (sans le 4^e régiment) — sur la ligne des villages de Chlizon à Liuyaten, pour attaquer le flanc droit de la position ; et 4) le 3^e régiment formait la réserve générale au village de Shimynza. L'artillerie japonaise (33 batteries de campagne et 6 canons de 120 mm) s'était positionnée en arc large, de la baie de Jinzhou jusqu'aux hauteurs sur la côte nord-est de la baie de Hunuéra. Ainsi, pour attaquer la position, il avait été prévu 32 bataillons (32 000 baïonnettes), 204–210 canons et 48 mitrailleuses.

Pour couvrir l'arrière de l'opération de l'armée à Jinzhou, 4 bataillons (le 34^e régiment et le 1^{er} bataillon du 8^e régiment) et 18 canons ont été attribués, qui, conjointement avec les 5 bataillons de la 5^e division, ont occupé la ligne Pulandian—l'embouchure de la rivière Tasakho.

Vers onze heures du soir, les forces avancées japonaises ont commencé à presser les postes de garde placés devant la position, tandis que la 19^e brigade d'infanterie se dirigeait vers la ville de Qinzhou, appuyée par une compagnie de chasseurs à pied. À onze heures, un violent orage accompagné de pluie s'est déclenché et a duré jusqu'à trois heures du matin, mais cela n'a pas arrêté l'avance japonaise. Ayant entouré la ville, les Japonais ont tenté de

faire sauter les portes de la ville, mais ils ont été repoussés. Une demi-compagnie arrivée en renfort depuis la position a chassé les Japonais du mur sud de la ville, après quoi, vers trois heures du matin le 13 mai, sur ordre du colonel Tretiakov, la ville a été dégagée et son garnison, ayant subi de lourdes pertes, s'est retirée à sa position. Vers quatre heures du matin, à peine l'aube levée, les batteries japonaises ouvrent le feu, et à six heures et demie, le feu des canons positionnés dans la baie de Jinzhou s'est joint au leur.

Au lever du jour, le garnison de la position a été répartie comme suit : 1) le flanc droit de la position — de la rive de la baie de Khunueza au redoute n° 1 — sous le commandement du capitaine Stempnevski, a été occupé par : 1/2 des compagnies et 1 équipe de chasseurs à pied du 5e régiment et 1/2 équipe de chasseurs à pied du 13e régiment. 2) Plus à droite, la compagnie de garde-frontière et 3 compagnies ainsi que 1 équipe de chasseurs à pied du 14e régiment ont occupé les tranchées le long de la rive de la baie de Khunueza ; 2) Le centre — du redoute n° 1 au lunette n° 3 inclus — sous le commandement du lieutenant-colonel Belozor, a été occupé par : la 1re équipe de chasseurs à pied et 3 compagnies du 5e régiment. 3) Le flanc gauche — à l'ouest du lunette n° 3 (secteur du lieutenant-colonel Seyfulin) — a été occupé par : 5 1/2 compagnies et 2 équipes de chasseurs à pied du 5e régiment, 2 compagnies du 13e régiment et 1 compagnie du 14e régiment. Les tranchées sur le flanc gauche extrême ont été occupées par 1/2 équipe de chasseurs à pied du 13e régiment et 1 équipe de chasseurs à pied du 14e régiment. Les compagnies et équipes du 13e et 14e régiments situées sur le secteur gauche n'étaient pas subordonnées au lieutenant-colonel Seyfulin et étaient directement dépendantes du colonel. 1) L'armement d'artillerie comprenait 17 canons de calibre 12 à 26 centimètres. 2) Dans chaque bataillon de la 4e division de fusiliers de l'Est de la Sibérie, il y avait une équipe de chasseurs à pied de 120–150 hommes. De telles équipes ont aussi été formées dans la 7e division. Les équipes à cheval, une par régiment, comptaient dans les régiments de la 4e division 120–125 chevaux ; dans la 7e division, 40–50 chevaux. Dans la réserve privée se trouvait la 2e compagnie du 5e régiment, que le colonel Tretiakov envoya néanmoins dès le début du combat renforcer le flanc droit. Au total, sur la position se trouvaient 14 compagnies et 6 équipes de chasseurs à pied (3 700 baïonnettes), et dans les tranchées sur la rive de la baie de Khunueza, 4 compagnies et 1 équipe de chasseurs à pied.

La disposition des autres unités de la 4^e division était la suivante : le 4^e et le 2^e bataillons et 5 batteries de campagne étaient situés derrière les hauteurs de Tafa; un régiment et l'état-major de la 4^e division étaient à la gare de Nangalin et un régiment avec la 1^{re} batterie à Dalnem. Le commandant des troupes occupant la position de Jinzhou était le colonel Tretiakov, et la direction générale des opérations des unités concentrées sur la position était confiée au commandant de la 2^e brigade, le général de brigade Nadeïn.

Période de combat jusqu'à 12 h du matin. Le feu de l'artillerie japonaise, excellente en nombre et en qualité, flanquant en plus, avec l'aide des canonnières, la position de tous côtés, a immédiatement pris le dessus sur le feu de l'artillerie de position, qui était massée et exposée. Déjà vers 6 h 30, nos batteries ont commencé à se taire progressivement et vers 10 h du matin, jusqu'à 20 % du personnel étaient hors de combat, un certain nombre de canons étaient détruits, d'autres avaient tiré tous leurs obus et l'artillerie de position se taisait. En conséquence, le colonel Tretiakov ordonna aux artilleurs de retirer les verrous et de se retirer. Il ne restait en action que 4 canons de 87 mm, situés sur les hauteurs de Tafachino.

Outre ces pièces, un certain soutien ne pouvait être assuré que par les batteries de campagne, ayant pris position le long de la ligne des hauteurs de Tafashinsky. Parmi elles, la première à se rendre en position couverte près du village de Liudyaten fut la 3^e batterie de la 4^e brigade, qui ouvrit le feu à 6h30 du matin sur les batteries ennemies. Les autres batteries se rendirent ensuite sur les hauteurs de Tafashinsky, à l'ouest de la voie ferrée, quelque temps plus tard, prirent des positions en partie couvertes, en partie découvertes, et n'ouvrirent le feu qu'après 9 heures du matin. Cependant, les batteries de campagne ne pouvaient tirer que sur

les approches des flancs extrêmes gauche et droit ; elles ne pouvaient apporter leur soutien à la majeure partie du flanc gauche et au centre.

Ayant éteint le feu de notre artillerie, les batteries japonaises avec toute la puissance de leur feu, ils se sont abattus sur l'infanterie, et surtout les redoutes n° 8 et 9 situées sur les sommets ainsi que le tronçon de tranchées du flanc gauche qui était touché par le feu de flanc des canonnières en souffraient particulièrement.

Profitant d'un soutien si efficace de l'artillerie, l'infanterie japonaise lança une offensive vigoureuse en chaînes serrées sur tout le front des positions et, vers dix heures du matin, atteignit les positions à 1 000–1 200 pas, le flanc droit de la 4e division profitant de la marée basse pour avancer en escalier sur la zone peu profonde de la baie de Jinzhou. Cependant, toutes les tentatives de l'infanterie japonaise pour progresser davantage furent repoussées par le feu des fusils, des mitrailleuses et des batteries de champ; le flanc droit de la 4e division et la 3e division furent particulièrement touchés. Cette dernière, prise sous le feu des canons postés aux hauteurs de Tafashinsk, et à l'arrivée vers dix heures du matin à Taliwan du canonnière « Bobr », recula en désordre à la ligne de Madjaten et Yandjaten, tandis que le personnel des batteries situées sur la ligne Liudjaten – Kindjaten abandonna ses canons et se réfugia dans les replis du terrain.

En fin de compte, à la deuxième heure, l'avancée des Japonais sur tout le front avait été repoussée et leurs lignes s'étaient établies à une distance d'environ 1000 à 1200 pas de la position.

À ce moment, le général Fok est arrivé à la gare de Tafachin et a pris le commandement général du combat. L'arrivée du commandant de la division sur le champ de bataille a eu lieu plus tard, car peu après le début du combat, l'état-major de la division a reçu un rapport faisant état de l'apparition en mer, en face de D. Siagiakouz, de plusieurs navires japonais. Craignant un débarquement japonais dans le dos de la position de Jinzhou, le général Fok a décidé de vérifier lui-même ce rapport. Lorsqu'il fut constaté que seuls des navires canoë se trouvaient en mer, le général Fok partit immédiatement pour la gare de Tafachin, ordonnant également aux deux bataillons du 15e régiment, stationnés à la gare de Nangaline, de s'y déplacer.

En ce qui concerne les actions des autres parties de la division pendant la première période de la bataille, un bataillon du 14e régiment, accompagné de deux torpilleurs nommés « Bobre », est arrivé de Port-Arthur à Dalnyi le soir du 12 mai, longeant la voie ferrée de la branche de Talienwan, tandis qu'un autre prenait place derrière le centre des hauteurs de Tafachin. Deux bataillons du 13e régiment ont été dirigés sur le flanc gauche des hauteurs de Tafachin vers le village de Tunsalafan, à la suite d'un faux rapport concernant le débarquement des Japonais à cet endroit, et y sont restés jusqu'à 16 heures.

Deuxième période du combat. Lorsque l'artillerie de position se tut, une partie des batteries japonaises se déplaça sur une deuxième position et se trouva à 1,5 à 2,1 verstes de nos tranchées. De midi et presque jusqu'à trois heures de l'après-midi, le feu des batteries japonaises, dirigé exclusivement sur nos tranchées, devint moins intense, mais ensuite reprit avec la même force.

Vers 14 heures, les unités japonaises, soutenues par des réserves, passèrent de nouveau à une offensive décisive, mais notre tir de fusil était si efficace que ce n'est qu'à 16 heures que les unités de la 4e division atteignirent le village de Yanchenhé, et que les fantassins se trouvèrent au sud-est de celui-ci — à 800 pas de nos tranchées. Les unités de la 1re division, se lançant à l'assaut des lunettes n° 3 et 4, atteignirent les obstacles en fil de fer et, subissant ici d'énormes pertes, s'arrêtèrent à 800–900 pas de la position. La 3e division ne put progresser à moins de 900–1200 pas.

Entre-temps, suite aux demandes insistantes du colonel Tretjakov concernant le soutien, le général Fok a mis à sa disposition, dans la réserve privée du flanc gauche, 2 compagnies du 14e régiment, qui sont arrivées vers 14h00 en position, près des casernes. Une

demi-compagnie a été envoyée par le colonel Tretjakov au lunette n°3, tandis que l'autre moitié des compagnies est restée au même endroit jusqu'à la fin du combat. En même temps, le général Fok a avancé 6 compagnies du 14e régiment plus près du flanc gauche de la position, vers la hauteur 31.

Jusqu'à cinq heures du soir, malgré le fait que les Japonais aient versé dans la partie de combat presque toutes leurs réserves, seule la 4e division a réussi à s'approcher de nos tranchées à 300-400 pas, tandis que l'avancée des 1re et 2e divisions a de nouveau été repoussée par le feu des fusils.

Mais à ce moment-là, la situation sur le secteur gauche de nos positions commençait à tourner à notre désavantage. Il a déjà été mentionné que seules des parties du 5e régiment étaient regroupées sous le commandement du lieutenant-colonel Seifulin. Peu après midi, ce dernier a été blessé, mais l'ordre de désignation d'un quelconque remplaçant pour la compagnie ou l'équipe du secteur n'a pas été communiqué. Le commandement des 9e et 8e compagnies et de la 2e compagnie de chasseurs à pied a été pris de sa propre initiative par le chef du secteur central, le lieutenant-colonel Bélosor ; les autres unités du secteur gauche restaient sans direction générale. Le feu de flanc des canonnières sur le secteur de la 5e compagnie du 5e régiment, qui occupait les tranchées devant le réduit n°9 et le réduit lui-même, et qui perdit plus de 30 % de ses hommes de troupe, a produit sur ces soldats un effet moral si lourd que progressivement ils ont commencé à abandonner leurs tranchées et à se réfugier dans le ravin voisin.

Le colonel Tretiakov, déjà avant 16 heures, remarqua la fuite de quelques soldats isolés de la 5e compagnie, quittant leur position, mais il ne reçut aucun rapport du commandant de compagnie. On ne sait pas quelles mesures ont été prises pour clarifier la situation réelle dans le secteur de la 5e compagnie, mais, d'après le rapport du colonel Tretiakov à 17 heures 30, où il est écrit : « Nos hommes tiennent leurs positions », il est évident que cette situation n'avait pas été pleinement clarifiée. Entre-temps, le nettoyage des tranchées par la 5e compagnie eut une influence décisive sur le cours de la bataille.

Vers environ six heures du soir, ne supportant pas non plus le feu des canonnières, la 7e compagnie du 5e régiment, située à gauche de la 5e compagnie, se réfugia dans un ravin situé derrière. Ayant remarqué que les tranchées à droite et derrière elles avaient été dégagées, les chasseurs des 13e et 14e régiments, situés à gauche de la 7e compagnie, commencèrent également à reculer, et ensuite, vers sept heures du soir, tout notre flanc gauche fléchit. Ce n'est qu'à ce moment que l'on s'aperçut que les Japonais avaient déjà percé le secteur de la 5e compagnie et occupaient les batteries n°9 et 13, d'où ils commencèrent à tirer sur les troupes en retraite avec un feu sur les flancs, puis se dirigèrent vers les batteries n°10 et 11. En même temps, les batteries du flanc gauche japonais ouvrirent un feu soutenu sur l'arrière de la position.

Dans de telles conditions, le colonel Tretiakov n'était pas en mesure d'arrêter le retrait du flanc gauche et seulement, en dispersant derrière les casernes les 1/2 compagnies restantes du 14e régiment qui se trouvaient dans sa réserve privée, il prit en charge les unités en retraite.

Ayant remarqué le retrait du flanc gauche, il commença également à replier la section droite, sans en informer les unités qui défendaient le secteur central. Parmi les dernières, seule la 12e compagnie et la 1ère compagnie de chasseurs à pied réussirent à se replier relativement indemnes. Des autres compagnies situées au centre, seules 30 à 50 baïonnettes purent percer au prix de combats, les autres, sous le commandement du vaillant lieutenant-colonel Bélozor, encerclées par les Japonais, refusèrent de se rendre et furent toutes annihilées dans un combat inégal.

Ayant vu le repli sur tout le front, le général Fok ordonna au colonel Tretiakov de se retirer avec le 5e régiment vers la gare de Nangalin. Là également, sur ordre, les autres unités de la division commencèrent à se replier progressivement, laissant à leur place, pour observer

l'ennemi, des unités de cavalerie de chasse. Les Japonais, ayant occupé la position de Jinzhou, n'avancèrent pas davantage.

À minuit, quand la tête de la division en retraite approchait déjà de la gare de Nangalin, une fausse alerte s'est produite au poste ferroviaire de Perelétnaïa (près du village de Nanguanlin), causant une grande agitation. Quelqu'un, ayant probablement pris nos chasseurs montés pour des Japonais, cria « Japonais, cavalerie ! » et tira un coup de feu. Ensuite, des tirs désordonnés se firent entendre de tous côtés. Du poste de Perelétnaïa, le désordre se propagea en arrière, surtout dans les convois en retraite.

Grâce à l'intervention personnelle des officiers, l'ordre parmi les troupes en retraite fut rapidement rétabli ; cette panique nous coûta 15 à 20 hommes sortis des rangs. Et chez les ennemis également, lorsqu'ils entendirent nos tirs, la confusion éclata et ils ouvrirent un feu de fusil désordonné. Cela témoigne clairement de combien les deux camps furent secoués par quelques heures de combat sanglant.

Tard dans la nuit, les parties de la 4^e division se sont concentrées à la gare de Nangaline, ayant en avant-garde, près du village de Nanguanlin, le 13^e régiment avec la 1^{re} batterie et les unités de chasseurs à cheval.

Au cours de la nuit, le 1^{er} régiment a nettoyé la ville de Dalny et s'est déplacé sur la route moyenne d'Artur vers Port-Arthur.

Lors du combat du 13 mai, nous avons perdu : tués 18 officiers et 759 hommes de troupe, et blessés 8 officiers et 625 hommes de troupe. En captivité, les Japonais n'ont capturé que 2 officiers et 1 soldat blessés. Le rapport du nombre de tués au nombre de blessés et l'absence de prisonniers montre la férocité du combat : les blessés continuaient à se battre jusqu'à être achevés. Les Japonais ont perdu : tués 33 officiers et 716 hommes de troupe, et blessés 10 officiers et 3355 hommes de troupe. Les obus utilisés par nous ont été 7780 et par les Japonais plus de 40 000 ; munitions tirées : nous 120 par fusil, les Japonais 180.

Les causes du triste sort de la bataille de Jinzhou doivent avant tout être recherchées : 1) dans la gestion insatisfaisante du combat en général, et en particulier directement sur la position elle-même, et dans l'absence de communication entre les unités du flanc gauche, ce qui fut la cause immédiate du succès japonais ; toutes les attaques japonaises contre le centre et le flanc droit — qui étaient même moins occupés que le flanc gauche, mais où se trouvaient les officiers responsables des unités, dirigeant le combat — furent brillamment repoussées ; 2) dans l'inaction de la réserve générale, dont 6 bataillons n'ont pratiquement pas participé aux combats.

En outre, l'issue du combat ne pouvait être influencée que par les propriétés défavorables de la position, son manque de renforcement et sa faible armement, comme cela a déjà été noté ci-dessus.

Si, néanmoins, dans des conditions aussi défavorables, nos 4 bataillons ont pu, sans le concours de l'artillerie, contenir pendant 6 heures l'assaut des forces japonaises, les surpassant par 8 fois, ce fait témoigne, au-delà de la bravoure des troupes défendant la position, de la difficulté d'une attaque frontale rapide contre un ennemi bien préparé sous le feu moderne des fusils.

Les pertes japonaises à Bolynia s'expliquent en grande partie par la densité de leur déploiement sur un front étroit et par le rythme accéléré de leur progression. Le général Oku a correctement évalué l'importance de chaque minute, tant que le commandement russe n'avait pas encore compris la situation. Dans les attaques contre d'autres positions fortifiées, les Japonais développaient généralement leur progression de manière beaucoup plus graduelle.

Avec la prise de l'isthme de Jinzhou, les Japonais se sont solidement établis sur la péninsule du Liaodong et ont sécurisé l'arrière de leurs troupes dirigées contre l'armée mandchoue contre les attaques des forces de la zone fortifiée du Kwantung.

Chapitre 8

Défense des approches de Port-Arthur

Retraite vers les cols. La station de Nangaline n'est reliée à Port-Arthur que par la route mandarine, alors que la ville de Dalian dispose de deux routes : la route centrale – Arthur et la route sud – côtière. La circulation sur la route mandarine vers Port-Arthur pouvait être fortement entravée par les navires japonais, qui pouvaient canonner certains de ses tronçons. Par conséquent, nous avons préalablement aménagé une route entre les villages de Tungiyatrl et Talingou pour relier la route mandarine à la route centrale Arthur, au cas où la 4^e division devrait se replier vers la forteresse.

À 19 verstes au nord de Port-Arthur, toutes les routes menant à celui-ci se croisent assez nettement le long d'une crête indiquée, qui, commençant sur la rive du golfe de Dorey, à l'est de la baie de Lunwantan, s'étend à travers la colline de Huinsan, les hauteurs 163 et 178, le col de la Route Moyenne, la colline de Yupilazu, jusqu'à la hauteur 139, située au nord-est du village de Talingou, puis se transforme en une chaîne de collines qui atteint la baie de Hési. Cette crête représentait une position naturelle pour la défense et est devenue célèbre sous le nom de « Positions aux cols ».

À l'aube du 14 mai, la 4^e division partit de la gare de Nangaline et, en avançant par la route mandarine, depuis le village de Tungiyatyr, se dirigea vers le village de Talingou, et vers midi, l'ensemble est passé sur la Route Moyenne. Après-midi, le 13^e régiment, qui se tenait en arrière-garde près du village de Nán Guān Lín, a également commencé à se diriger vers là. Pour protéger la division sur ses flancs, des détachements d'avant-garde de la 7^e division ont été envoyés vers les villages de Suān Càigōu et Xiǎo Bīndào.

Le col de la Route Moyenne à travers la crête mentionnée ci-dessus (col de Shininzi) retarda tellement le mouvement des convois et de l'artillerie de la colonne que ce n'est qu'au matin du 16 que toutes les unités de la 4^e division, ayant traversé ce col, se rassemblèrent dans la vallée devant les Monts Loups. Quant à la crête elle-même, ou « Position aux cols », elle était occupée par des chasseurs à pied et des arrière-gardes le long de la ligne : Huankigzhuang, Sashan, Mont Huinsan, col de la Route Moyenne, Mont Yupilaza, village de Suancaigou.

Au cours du mois de mai, le général Stessel n'osa pas adopter une défense acharnée de cette position, tenant compte de l'avis du commandant général Smirnov, qui considérait la position comme trop étendue et, par conséquent, était peu favorable au maintien de notre défense ici. Au cours de la deuxième moitié de mai, « la position aux cols » n'était occupée que par des avant-gardes, qui, sous la pression de l'ennemi, durent se replier vers les Monts du Loup.

La disposition pour la défense n'a été donnée que le 1^{er} juin. Les troupes pour la défense se sont déployées de la manière suivante : le flanc droit — de la rive de la mer, à travers les villages de Huán Kigzhuan et Sashan, jusqu'à la montagne Huinsan — occupé par 3/4 du bataillon et 5 compagnies de volontaires d'infanterie de la 7^e division, sous le commandement du lieutenant-colonel Kilénine ; le centre — montagne Huinsan, crête rocheuse, passage sur la Route moyenne, montagne Yupilaza et son éperon nord — occupé par 2 3/4 du bataillon du 14^e régiment et 9 compagnies de volontaires d'infanterie ; le flanc gauche — de la hauteur 129, à travers la hauteur 67 jusqu'au village de Suancaigou — la 2^e brigade de la 4^e division et 3 batteries rapides. La réserve générale était composée du reste du 53^e bataillon et de 32 canons rapides de la 4^e division. Les pièces de campagne étaient exclusivement sur le flanc gauche ; sur tout le reste du front, seulement 6 canons de 57 mm et 7 à 8 canons de Baranovski ont été installés. En même temps, les travaux de renforcement des positions ont commencé, principalement dans le secteur au nord de la Route moyenne.

La «Position sur les cols» était forte en raison de ses conditions naturelles ; les pentes raides et difficiles d'accès de son flanc droit et de son centre dominaient largement le terrain environnant ; toutes les approches par les vallées étaient parfaitement couvertes par des tirs frontaux et de flanc. De plus, la configuration du relief favorisait la défense mutuelle des différentes sections. Les points les plus importants de la ligne étaient les montagnes Huinsan et Yupilaza.

Sur le flanc gauche, le terrain, bien que accessible, peut être parfaitement enfilé par le feu de l'avant et le feu de flanc depuis les hauteurs 139 et 113.

En s'appuyant par ses flancs sur la mer, notre position, s'étendant sur 20 verstes, était protégée contre tout contournement, et celui qui attaquait devait l'aborder de front.

Sortie de l'escadre le 10 juin. Le 10 juin, après la réunion des officiers supérieurs de l'escadre, la dernière sortie de Port Arthur a eu lieu. Après avoir parcouru 20 milles, l'escadre aperçut l'escadre japonaise qui venait à sa rencontre et, sans engager le combat, fit immédiatement demi-tour sous la protection des batteries côtières. Vers 10 heures du soir, l'escadre arriva à l'ancrage extérieur et s'y installa. Avec l'obscurité et jusqu'à l'aube, les torpilleurs japonais réalisèrent une série d'attaques contre notre escadre, mais n'infligèrent aucun dommage à nos navires. Ainsi, la sortie de l'escadre ne conduisit à rien, car elle fut entreprise sans la ferme intention de chercher à rencontrer l'ennemi ou de tenter de forcer coûte que coûte un passage vers Vladivostok. La sortie de l'escadre résultait à la fois de la pression des autorités terrestres de Port Arthur, exigeant une aide active de la part de l'escadre, et de l'espoir de perturber l'escadre japonaise en raison de sa longue période de blocus.

Actions des Japonais. Les Japonais, ayant pris possession de la position de Jinzhou, étaient tellement épuisés par un combat acharné qu'ils n'osaient pas poursuivre nos troupes en retraite, bien que, déjà le soir du 13 mai, le 22^e régiment frais de la division d'infanterie qui débarquait à ce moment-là approchait de Jinzhou. Ce n'est qu'après midi du 14 mai que les Japonais occupèrent les hauteurs de Tafashin et Talienwan, et envoyèrent des détachements à la gare de Nangaline, qui entrèrent en contact avec nos avant-postes. Ensuite, les 3^e et 4^e divisions furent envoyées au nord pour des opérations contre le 1^{er} corps sibérien, constituant, avec la 5^e division, la II^e armée du général Oku. Quant à Port-Arthur, les I^e et II^e divisions ainsi que la I^e brigade de réserve furent laissées en place. Ces unités formèrent la III^e armée japonaise du général Nogi. Le 15 mai, les Japonais prirent la ville de Dalny, et le 17 mai, leurs forces principales progressèrent jusqu'à la ligne Anzisang, Lazar, Beihougou et s'y renforcèrent.

Ensuite, jusqu'au 13 juin, les deux parties restaient sur leurs positions, sans entreprendre aucune action active et n'envoyaient en avant que des parties de reconnaissance.

Après l'occupation de Talienwan, les Japonais se sont immédiatement mis au nettoyage de la baie de Talienwan de nos champs de mines. En même temps, ils se sont énergiquement attelés à la transformation de la voie ferrée en voie plus étroite et ont envoyé leur matériel roulant du Japon.

Depuis la fin mai, Talienwan a été transformé en base temporaire, et c'est ici que la 6^e division d'infanterie a commencé à débarquer.

En juin, les travaux de nettoyage de la baie de Talienwan des mines ont progressé à tel point qu'il est devenu possible de commencer à utiliser les installations portuaires de la ville de Dalny.

En juin, les travaux de nettoyage de la baie de Talienwan des mines ont progressé à tel point qu'il est devenu possible de commencer à utiliser les installations portuaires de la ville de Dalny.

La perte de la ville de Huinsan. La conservation entre nos mains de la hauteur dominante de Huinsan, d'où l'on pouvait observer tout le flanc gauche de la disposition japonaise et voir la ville de Dálnij, préoccupait le général Nogi ; il décida de passer à l'offensive

afin, en occupant la ville de Huinsan et les hauteurs jusqu'à la ligne entre les points d'observation Sashan et Huankigzhuan, de donner à son flanc gauche une plus grande stabilité et ainsi de sécuriser plus sûrement sa base. Dans ce but, le 13 juin, la 2^e brigade de la 2^e division passa à l'attaque sur le front depuis la rive du golfe de Corée jusqu'à la ville d'Uaitseilazy ; contre le centre de notre position, la 1^{re} division se montrait en démonstration.

À ce moment-là, notre position n'était solidement renforcée que sur le secteur au nord de la Route Centrale ; sur les autres secteurs, des tranchées pour tireurs d'élite n'étaient aménagées que par endroits.

En particulier, sur la montagne Huinsan, seules des tranchées en pierres avaient été aménagées et il y avait 2 pièces d'artillerie de Baranowski ; sur la montagne se trouvait une seule compagnie du 14^e régiment.

Après avoir repoussé nos équipes de chasse depuis la ligne de la ville de Waizei Laa — hauteur 150, les Japonais ont envoyé le 43^e régiment d'infanterie pour attaquer la ville de Huinsan. La compagnie qui se trouvait ici, n'ayant pas reçu de renforts à temps et voyant contre elle l'attaque de forces supérieures, n'a opposé pratiquement aucune résistance aux Japonais et a abandonné la montagne ; les Japonais l'ont facilement occupée et ont cessé leur offensive. Avec la prise de Huinsan, les Japonais pouvaient par un feu de flanc frapper le flanc gauche de la section du lieutenant-colonel Kilenin, dont le détachement, renforcé à 4 bataillons et 5 équipes de chasse à pied, était disposé au sud de Huinsan — sur la ligne Sashan — Huankigzhuan. Par conséquent, et craignant également de se faire contourner sur leur flanc gauche, le lieutenant-colonel Kilenin se retira de sa propre initiative. En fin de compte, toutes les hauteurs à l'est de la baie de Lunwantan ont été sécurisées par nous le 13 juin.

Le 17 juin, notre aile droite a été renforcée par 23/4 bataillons de la 7^e division et par deux batteries de mitrailleuses, et le commandement a été confié au commandant du 26^e régiment, le colonel Semenov.

Bataille des 20 et 21 juin. La perte de la ville de Huinsan et de la rive est de la baie ainsi que de la vallée de Longwantan a considérablement affaibli la "position sur les cols", d'autant plus que cette rive commandait la rive ouest; par conséquent, lorsque nous nous sommes assurés que les Japonais ne comptaient pas avancer davantage et, au contraire, se fortifiaient soigneusement sur les positions occupées, l'idée d'une contre-attaque sur les positions perdues est apparue. Mais cette hypothèse, adaptée à la situation, n'a pas été mise en œuvre immédiatement, ce qui a donné aux Japonais la possibilité de consolider sérieusement la ville de Huinsan et leur flanc gauche. Le déclencheur qui nous a finalement poussé à entreprendre la contre-attaque de Huinsan fut le passage partiel à l'offensive, entrepris à l'initiative du commandant de la 7^e division, le général-major Kondratenko, et du colonel Semenov.

Avant l'aube du 20 juin, les chasseurs à pied du 26^e régiment, descendus dans la vallée de Lunwantan, attaquèrent les soi-disant Monts Verts. Ceux-ci n'étaient occupés que par une garde de surveillance, qui se retira rapidement vers l'est. À l'aube, les chasseurs furent soutenus par plusieurs compagnies ; progressivement, nous avons occupé la ville de Semaform, le col de la route du Sud près du village de Huankigzhuan et la crête à l'ouest du village de Sashan ; nulle part les Japonais n'opposèrent une résistance sérieuse.

Le succès du flanc droit a obligé le général Stessel à donner l'ordre de mener dans la nuit du 20 au 21 juin une attaque sur la ville de Huinsan, qui a été confiée à une équipe mixte de chasseurs et de fusiliers de la 4^e division, sous le commandement du lieutenant du 13^e régiment Yasevich, ainsi qu'à deux compagnies du 14^e régiment. Une des compagnies du 14^e régiment devait temporairement attaquer l'altitude 131, située au nord de la ville de Huinsan, et ensuite soutenir l'attaque de cette dernière.

À ce moment-là, les Japonais avaient réussi à établir au sommet de Huynsan un réduit avec des abris solides et y avaient installé des mitrailleuses.

Vers minuit, les unités désignées pour l'attaque descendirent dans la vallée devant la crête rocheuse et commencèrent à monter le flanc du Huinsan. À gauche, les éclaireurs

avancèrent en deux lignes de chaînes denses, avec une réserve à l'arrière, et à droite, dans le but d'attaquer la montagne par le sud, les compagnies du 14^e régiment commencèrent leur offensive.

Les actions des deux colonnes indépendantes, en raison de la difficulté de maintenir la communication entre elles, ne pouvaient pas être coordonnées. La 9^e compagnie du 14^e régiment a été repérée par les Japonais alors qu'elle se trouvait à seulement 30 pas du redoute. La compagnie se précipita en avant, mais buta contre un parapet, d'une hauteur humaine, construit en pierres, qu'elle ne pouvait franchir.

Ayant entendu l'attaque de la 9^e compagnie, les chasseurs du lieutenant Yasevitch, qui se trouvaient alors à 150 pas du réduit, se précipitèrent en avant, mais, tombant également sur le parapet japonais, ils ne purent entrer dans le réduit. À l'aube, la 9^e compagnie et les chasseurs se retirèrent.

Pendant ce temps, les compagnies envoyées contre la hauteur 131 ont pris la dernière, mais n'ont pas réussi à soutenir l'assaut de Huinsan.

À l'aube, le général Fok a désigné pour l'attaque de Huinsan 2 bataillons du 13^e régiment. Un bataillon a été envoyé pour attaquer le centre et l'autre l'aile gauche. À gauche, depuis la hauteur 131, cette attaque devait être soutenue par 2 compagnies et la 1^{re} unité de chasseurs du 14^e régiment. Pendant un moment, nous avons fait une démonstration contre l'aile gauche des Japonais et leur centre. L'avancée était appuyée par 28 pièces d'artillerie. Elle a immédiatement rencontré un feu intense de fusils, de mitrailleuses et de shrapnels. Néanmoins, les compagnies du 13^e régiment progressaient avec persévérance et, à 8 heures du matin, elles étaient proches de la redoute à 600 pas.

L'avance ultérieure, dirigée personnellement par le général Kondratenko, progressait lentement en raison du feu efficace des Japonais. Vers 14 heures, nos lignes n'avaient réussi à avancer que de 400 à 500 pas ; elles se sont retranchées derrière des pierres, encerclant le sommet de la montagne en arc de cercle du nord, de l'ouest et du sud-ouest.

Vers trois heures de l'après-midi, le général Fok convoqua à Lo-shin à l'ouest de Khuinsan 4 pièces d'artillerie, qui ouvrirent le feu sur le réduit à une distance de seulement 500 à 600 sajenes, avec l'installation des tubes pour l'impact. Le tir de ces pièces d'artillerie était très précis, et le parapet du réduit fut fortement endommagé.

Néanmoins, lorsque nos tireurs ont lancé l'assaut et que l'artillerie a été forcée de se taire, les Japonais, abrités dans des abris contre lesquels le shrapnel était impuissant, ont de nouveau occupé le parapet et ont repoussé notre offensive par des tirs de mitrailleuses et de fusils.

Après six heures du soir, une forte pluie est tombée, éteignant le feu de l'artillerie. Au cours de la nuit du 2 au 22 juin, les unités ayant attaqué Huinsan ont nettoyé ses pentes et se sont retirées sur la position principale.

La situation des Japonais défendant Huinsan était difficile : leurs batteries avaient été fortement endommagées par notre feu et presque toutes les réserves avaient été intégrées à la partie combattante.

Nos pertes lors des combats des 20 et 21 juin ont atteint 636 personnes.

Notre échec près de Huinsan s'explique par l'absence de détermination à mener l'affaire à son terme et par le manque d'unité d'action entre les unités qui étaient passées à l'offensive ; le manque d'obus explosifs dans notre artillerie de campagne s'est fait vivement sentir.

À partir du 22 juin, des travaux renforcés ont commencé pour consolider les « Positions sur les cols », qui ont continué jusqu'au 13 juillet, jour où les Japonais ont lancé leur offensive décisive.

Ces travaux se sont traduits par l'aménagement d'une série de points d'appui, sous forme de redoutes et de lunette sur les points de commandement du crête que nous occupions, le creusement de tranchées, l'installation de batteries, de routes et de

communications. En conséquence, la « Position sur les cols », et surtout son flanc gauche, a été consolidée de manière assez substantielle.

Les combats ont eu lieu les 14 juillet. Au 13 juillet, notre disposition sur la «Position sur les cols» était la suivante : 1) Flanc droit — de la rive de la mer, en passant par les montagnes Semaforaya, Vysokaya, le col près du village de Huankijuan, les Monts Verts et la crête à l'ouest du village de Kuansgou, défendu sous le commandement du colonel Semenov par 4 bataillons de la 7e division, 3/4 de bataillon de la 4e division, 4 unités de chasseurs, 26 canons mitrailleurs et 19 mitrailleuses. Devant la position principale du flanc droit, la crête à l'ouest du village de Sashan était occupée par les unités de chasseurs. 2) Centre — Crête rocheuse, col sur la route moyenne et crête le long de la ligne : hauteurs 159, 173, colline Yupilaza et hauteurs 127 et 139 — défendus par 3 bataillons du 14e régiment et des unités de chasseurs à pied, 16 canons mitrailleurs, 4 canons de Baranovsky et des mitrailleuses. 3) Secteur gauche — de la hauteur 139, passant par le village de Suantsaigou jusqu'à la rive — défendu par 5½ bataillon de la 2e brigade de la 4e division et 16 canons mitrailleurs. 4) Réserve générale — à 2 km de la jonction — composée de 3/4 de bataillon et de 8 canons mitrailleurs de la 4e division. En général, au 13 juillet, sur notre position et dans sa réserve sous le commandement du général de division Fok, il y avait 173/4 bataillons et 22 unités, soit environ 18 000 baïonnettes, avec 52 canons mitrailleurs et 30 mitrailleuses.

À la fin juin et au début de juillet, la 3^e armée japonaise a été renforcée par la 9^e division, la 4^e brigade de réserve, un régiment de canons de 12 cm et plusieurs batteries d'artillerie de siège débarquées à Dalny, suite à quoi le général Nogi décida de passer à une offensive énergique afin de commencer les opérations contre Port-Arthur, et l'attaque de la «Position des cols» fut prévue le 13 juillet.

La 1^{re} division s'est avancée sur le flanc droit pour attaquer un secteur de notre position au nord de la ville de Jupilazy. La 9^e division s'est déployée contre notre centre, tandis que la 5^e division devait attaquer notre flanc droit. La 1^{re} brigade de réserve formait la réserve générale et devait avancer le long de la route du Mandarin, tandis que la 4^e brigade constituait la réserve du flanc gauche. Pour préparer l'attaque, 30 batteries de campagne et de montagne, 28 obusiers de campagne et 1 à 2 batteries de siège avaient été affectés. En tout, les forces japonaises se composaient de 54 bataillons (environ 50 à 52 mille baïonnettes), appuyés par 180 pièces de campagne et de montagne, 28 obusiers et 72 mitrailleuses.

Combat du 1^{er} juillet. Le 13 juillet, à 6h30 du matin, un combat d'artillerie a commencé et a duré jusqu'à tard dans la soirée. Malgré la nette supériorité des forces japonaises, l'artillerie japonaise n'a pas réussi à éteindre le feu de notre artillerie, déployée sur un large front et occupant des positions couvertes ; cette dernière a combattu avec succès et a vigoureusement soutenu son infanterie.

Peu de temps après l'ouverture du feu d'artillerie, l'attaque de l'infanterie japonaise sur notre centre et notre aile droite s'est dévoilée. Pour une description plus claire du déroulement de la bataille, il est nécessaire de l'examiner de manière séquentielle selon les secteurs de défense.

Sur le flanc droit. À 8 heures du matin, l'infanterie de la division p a lancé une offensive vigoureuse contre notre flanc droit ; elle a réussi à repousser rapidement nos éclaireurs de la crête à l'ouest du village de Sashan, et à 9 heures du matin, elle a pris le col près du village de Huangkigzhuang et le réduit sur la colline de Haute.

Ayant obtenu au début des succès rapides, la deuxième division a lancé l'attaque sur les Monts Verts et les hauteurs, près de la chute de Mautszagau, mais pendant toute la journée elle n'a progressé que de 800 pas vers la position ; vers 7 heures du soir, l'attaque a été arrêtée. Notre tentative de reprendre la Haute Montagne est restée infructueuse.

Le 13 juillet, notre flanc droit, dont les actions étaient directement dirigées par le général Kondratenko, a été renforcé par un bataillon de la forteresse et deux compagnies de la réserve générale.

Au centre, les Japonais ont lancé une offensive contre la ville de Yupilazy et la hauteur 163 de la chaîne rocheuse, l'attaque ayant été précédée d'un intense bombardement d'artillerie.

Le premier assaut des Japonais s'est abattu sur la hauteur 125, située au nord-est de la ville de Youpilazy, occupée comme avant la guerre par notre poste. Après midi, les chasseurs à pied qui la défendaient se sont retirés à la hauteur 113. Ayant pris la hauteur 125, les Japonais, avec une force d'environ une brigade, ont lancé une offensive contre la ville de Youpilazy et la hauteur 113 ; ce n'est qu'en soirée, après de lourdes pertes, qu'ils sont parvenus à se rapprocher du redoute de Youpilazy à 200–400 pas. La tentative d'attaquer le redoute a été repoussée ; vers 20 heures, ils se sont repliés au pied de la montagne.

Simultanément à l'attaque de Yupilaze, 3 bataillons attaquèrent la hauteur 163 de la chaîne rocheuse. Vers une heure de l'après-midi, les Japonais s'approchèrent du réduit et, en collant leurs baïonnettes, se lancèrent à l'attaque ; arrivés à environ 300 pas du réduit, ils furent accueillis par nos salves, se retirèrent en désordre et s'allongèrent dans l'espace mort sur le flanc de la montagne, où ils restèrent toute la nuit du 13 au 14 juillet. Au cours du 13, notre centre fut renforcé par 7 nouvelles compagnies issues de la réserve.

Les Japonais n'ont pas osé attaquer le flanc gauche, mais en plaçant une puissante artillerie à l'est du village d'Inchinza, ils ont bombardé les hauteurs 113 et 139 ainsi que notre flanc gauche. Vers 13 heures, 2 canonnières japonaises, 2 torpilleurs et un croiseur depuis la baie de Hesi ont également ouvert le feu sur le flanc gauche, mais n'ont causé aucun dommage significatif. À 15 heures, le feu depuis la mer a cessé.

Avec la tombée de la nuit, le combat sur tout le front a cessé ; pendant toute la journée, les Japonais n'ont connu un certain succès que sur notre aile droite. Vers midi, 5 de nos croiseurs, 3 canonnières et quelques torpilleurs sont sortis en mer, ont bombardé l'aile gauche de la position japonaise et ont simultanément échangé des tirs avec 6 navires japonais venus de la région de Dalny.

Dans la nuit du 13 au 14 juillet, sur le flanc droit, le général Kondratenko mena une contre-attaque énergique mais infructueuse sur la montagne Vysokaya. Les Japonais prirent temporairement le flanc droit du réduit de Yupilaz. Le bataillon frais du régiment d'infanterie arrivé en renfort sur le flanc gauche ne leur permit pas de s'y établir, et ils furent contraints de se retirer à nouveau.

Le combat du 14 juillet. À l'aube du 14 juillet, les Japonais ont repris le feu d'artillerie, et leur artillerie a progressivement pris l'avantage sur la nôtre, qui cessait parfois de tirer.

Sur le flanc droit. Tout au long du 14 juillet, la 2^e division a plusieurs fois lancé des attaques contre notre flanc droit, mais elle n'a pas pu s'approcher à moins de 500 à 600 pas de notre position et, au soir, elle s'est arrêtée au pied des collines vertes.

Au centre, l'offensive japonaise visait, comme auparavant, la ville de Yupilazu avec les hauteurs avoisinantes et la crête rocheuse.

Dès le matin, l'artillerie japonaise a commencé à bombarder le redoute sur la hauteur 163 avec ses obus, mais elle était construite si solidement qu'elle n'a pas pu être détruite. La redoute était occupée par 3 compagnies et par la 1^{ère} unité de chasseurs à pied du 14^e régiment.

Vers dix heures du matin, les Japonais, avec une force d'environ trois bataillons, se sont précipités pour attaquer le redoute, mais ils ont été repoussés à coups de baïonnettes et de pierres. À deux heures, ils ont tenté une deuxième attaque infructueuse sur le redoute. Enfin, vers six heures, une troisième et dernière tentative pour s'emparer de la hauteur 163 a eu lieu, après quoi les Japonais ont cessé leur offensive ici.

L'attaque de Yupilaze et des hauteurs 113 et 139 a été préparée par un feu croisé intense de l'artillerie, auquel ont participé également 3 canonnières du golfe de Hesi. Après midi, les Japonais ont réussi à nous chasser de la hauteur 113, puis ils ont failli prendre possession de la hauteur 139. La réserve arrivée a permis de repousser cette attaque.

Contre Yupilaze, défendue par 800 à 900 archers, environ 6 bataillons sont passés à l'attaque. L'assaut de cette colline a été mené par les Japonais avec une persévérance remarquable. Le feu n'a pas arrêté leur offensive.

Le chef de secteur, le lieutenant-colonel Gousakov, a été tué ; ses deux adjoints ont été blessés ; les pertes augmentaient. Vers le soir, les Japonais ont pénétré dans le réduit, en ont été chassés, mais se sont maintenus dans l'espace mort devant son flanc droit.

Tard le soir, la garnison de Yupilazy a été renforcée par de nouvelles compagnies. Nous avons commencé à réparer les tranchées endommagées.

Sur le flanc gauche, l'affaire s'est toujours limitée à ce qui était nécessaire.

Vers midi, pour soutenir notre aile droite, les croiseurs et le cuirassé « Getvizan » sont sortis en mer, mais, ayant rencontré les navires japonais, après un échange de tirs avec eux, ils sont retournés en arrière, et à l'entrée même de la rade, le « Bayan » a heurté une mine et a subi une voie d'eau.

À la tombée de la nuit, le combat sur toute la ligne cessa. Le général Stessel décida de continuer la défense de la « position aux cols ». Il ne fut pas possible de mettre cette décision à exécution. Vers 10 heures du soir, deux compagnies japonaises, sur l'initiative de leurs commandants, se lancèrent complètement à l'improviste à l'attaque du flanc droit des Monts Verts, prirent la hauteur 93 et y installèrent une mitrailleuse. Le général Kondratenko effectua au cours de la nuit plusieurs attaques infructueuses sur le secteur occupé par les Japonais, après quoi, à 3 h 15 du matin, il ordonna au flanc droit de se replier sur la rive ouest de Lunvantana. Comme certaines unités du flanc droit durent reculer à travers la vallée de Lunvantana au lever du jour, elles subirent des pertes assez importantes.

En raison du recul de l'aile droite, nous avons nettoyé toute la « Position aux passages ».

Vers cinq heures du matin, les troupes commencèrent à se replier vers les Montagnes du Loup. Les Japonais, ayant pris position, poursuivirent avec des tirs de fusils et d'artillerie, mais n'avancèrent pas plus loin ; toutes les unités de la 4e division se retirèrent en bon ordre vers les Montagnes du Loup, et le détachement du colonel Semenov se dirigea vers la forteresse. Les combats des 13-15 juillet nous coûtèrent 47 officiers et 2 066 hommes du rang. Les Japonais perdirent beaucoup plus.

Lors de l'attaque de la « Position sur les cols », en raison de l'impossibilité de recourir à un contournement, les actions des Japonais se sont limitées à une série d'attaques frontales, dirigées simultanément contre plusieurs points de notre implantation. Ce combat témoigne une fois de plus de la ténacité de la résistance du front moderne, bien qu'il n'ait été composé que de 20 bataillons s'étendant sur 22 verstes, l'attention principale des défenseurs ayant été à tort concentrée sur le flanc gauche, plus bas. Le succès revient difficilement à l'attaquant, mais au prix de la perte d'un point de commandement, ce qui compromet toute la ligne défensive. Nos troupes étaient ici placées dans des conditions plus favorables que sur la position de Jinzhou ; là-bas, les troupes étaient privées du soutien de leur artillerie et étaient frappées sur les deux flancs et par l'arrière, tandis que lors des combats des 13 et 14 juillet, l'artillerie apportait jusqu'à la dernière minute un soutien précieux à l'infanterie ; l'artillerie japonaise, quant à elle, devait se contenter d'un feu frontal, dispersé sur tout le vaste front de la position.

L'arrêt de nos troupes aux « Passes » et l'inaction des Yatsons après Jinzhou ont rendu un service important à la forteresse, car durant ce temps elle a été considérablement renforcée.

Monts des Loups. Le flanc droit de la position sur les Monts des Loups, où nos troupes se sont retirées, est constitué des montagnes Xiaogu Shan et Dagu Shan ; le front de la position s'étend plus loin vers le nord le long de la crête des Monts des Loups. Au village de Tuidatun, les Monts des Loups, et avec eux le front de la position, tournent brusquement vers l'ouest et atteignent la baie de Louise. En général, les deux fronts de la position—est et nord—forment un angle droit. La longueur totale de la position est de 18 verstes.

Le tir à la carabine sur les approches de tout le front est excellent ; l'artillerie — sur le secteur du flanc droit jusqu'au village de Vantsziadenz — atteint une portée de 2—2½ verstes, sur le reste du front toutes les approches sont bombardées à pleine portée de canon. Les fronts est et nord ne pouvaient se soutenir mutuellement.

Malheureusement, l'importance des Monts du Loup pour la forteresse n'a pas été prise en compte. Seuls Xiaogushan et Dagushan ont été un peu renforcés, et quelques abris et tranchées ont été construits sur les hauteurs au sud-ouest du village de Wangjiandengzi. Sur tout le reste du secteur, tous les travaux se sont arrêtés depuis la fin mai ; les tranchées, construites à cette époque au pied des hauteurs — du village de Daluntou jusqu'à la Montagne du Virage (hauteur kyogu depuis le village de Tuidatun) et près de la dernière — ont été envahies par l'eau et les pluies ; sur le front nord, il n'y avait presque rien.

Cela s'explique en partie par le fait que les troupes étaient détournées par les travaux de renforcement de la « Position aux passages » et par le service au contact de l'ennemi, ainsi que par les travaux de renforcement des fortifications ; mais, bien sûr, après avoir pris des mesures d'urgence et utilisé les Chinois comme main-d'œuvre, nous avons pu renforcer solidement cette position importante. Presque toute la vallée devant les Monts Loups était semée de sorgho et de maïs, qui, en juillet, dépassaient déjà la taille humaine. Les cultures n'ayant pas été récoltées à temps, elles masquaient les mouvements des Japonais.

Au 17 juillet, la position était occupée de la manière suivante : le front est était tenu par le 13e régiment, 4 bataillons de réserve et 32 canons, ayant en réserve le 14e régiment ; le front nord — de la montagne de Povortnaya jusqu'à la route du village de Shitiza au village de Mihuza — était tenu par le 16e régiment avec 7 canons, ayant en réserve le 1er bataillon du 15e régiment ; près du village de Sabao se trouvait un détachement de la 7e division, d'une force de 3 compagnies. La réserve générale se composait de 2 bataillons du 15e régiment et de 16 canons. Dagu Shan et Xiao Gushan étaient occupés par 8 compagnies de la 7e division.

Dès le matin du 17 juillet, l'armée japonaise lança une offensive décisive et, après avoir repoussé nos patrouilles de garde, attaqua rapidement les deux fronts de la position, le coup principal frappant la section au nord de la voie ferrée, occupée par le 13e régiment. Déjà à 7 heures du matin, les Japonais avaient percé à cet endroit et avaient mis le 13e régiment en déroute. En même temps, après nous avoir chassés du village de Sabao, ils contournèrent le flanc gauche du front Nord, ce qui entraîna le repli du 10e régiment vers 7h30. À 8 heures du matin, les montagnes de Wolfsberg étaient déjà libérées, et toute la 4e division se retira vers la forteresse. Les Japonais poursuivaient les unités en retraite avec un feu d'artillerie et de fusils intense ; ce n'est qu'avec beaucoup d'efforts que nous avons pu évacuer toutes les batteries de campagne. Dans nos mains, il ne restait que le flanc droit de la position : les montagnes Dagushan et Xiaogushan. Le 17 juillet, nous avons perdu 12 officiers et 655 hommes de troupe, tandis que les pertes japonaises furent négligeables. Ainsi, une position aussi importante que les montagnes de Wolfsberg est tombée aux mains des Japonais après un combat de trois heures, au prix de pertes insignifiantes.

Avec la prise par les Japonais des Monts du Loup, la lutte pour les positions avancées de Port-Arthur et les combats sur le terrain a pris fin, et a commencé une période de siège rapproché et de combats pour la forteresse elle-même. Nous avons perdu pendant cette période 127 officiers et environ 5200 soldats ; les Japonais ont perdu environ 12 000 hommes.

En examinant la période des opérations militaires à Kwantung du 27 janvier au 17 juillet, il faut souligner que l'escadre, en raison de la situation défavorable qui s'était produite, n'a exercé aucune influence active sur le cours de la guerre. L'imprudente insouciance dans la nuit du 26 au 27 janvier, la mort tragique de l'amiral Makarov, l'absence de chefs de flotte talentueux et énergiques capables de compenser cette perte fatale et, enfin, les lacunes techniques dans la formation et sur les navires de notre escadre ont conduit à ce qu'elle reste au port tandis que, à cent verstes d'elle, l'armée japonaise débarquait.

En ce qui concerne la lutte pour les approches de Port-Arthur, il est impossible de dire que nous avons pleinement utilisé de manière fructueuse ces positions créées par la nature elle-même. L'isthme de Jinzhou était équipé de manière insatisfaisante sur le plan technique ; les hauteurs de Tafa n'ont pas été utilisées, et les collines du Loup ont été prises lors de la première attaque des Japonais. Cette situation s'explique par l'absence d'un commandement ferme des troupes, basé sur une étude attentive des conditions du terrain ; nos actions étaient aléatoires, passives et indécises.

La situation générale sur le théâtre des opérations militaires a obligé les Japonais à rappeler l'armée d'Oku vers la direction de Liao-Yang et, ce faisant, les a empêchés de développer leur succès dans la bataille pour l'isthme de Jinzhou par une poursuite énergique. La pause dans les opérations offensives contre Arthur nous a donné la possibilité de prendre la « Position sur les cols », dont la prise a nécessité des efforts considérables supplémentaires de la part des Japonais. Cette fois-ci, en développant leur succès, ils ne nous ont pas laissé nous installer sur les Montagnes du Loup et les ont facilement prises.

Les Japonais n'atteignirent les montagnes du Loup que le 17 juillet, c'est-à-dire seulement trois mois après leur débarquement sur le Liaodong. Ce jour-là, l'armée du général Nogi aperçut pour la première fois Port-Arthur devant elle, le but de ses efforts ; il fallut encore cinq longs et pénibles mois, durant lesquels la mort faucha abondamment parmi ses rangs, avant que les Japonais ne réussissent à devenir maîtres des forts de la forteresse qu'ils avaient fait sauter.

Chapitre 9

Tentative de sauver Port-Arthur

À la moitié de mai, la répartition de nos forces était la suivante :

L'avant-garde sud — 34 bataillons, 23 escadrons et des centaines de pièces d'artillerie — était stationnée dans la région de Haichen-Inkou-Gaizhou, au col de Dalinsk, surveillant trois fronts : la côte du golfe de Liaodong, les passages montagneux au sud-est et le long de la voie ferrée menant à Pulandian.

Le détachement oriental — 28 x/2 bataillons, izh/2 escadrons et 50 pièces d'artillerie — était dispersé sur des positions montagneuses, parcourant les chemins des collines de Fynhuangchen à Liao-Yang.

La cavalerie de Mishchenko — 17 сотни, 6 pièces d'artillerie — en se déplaçant dans les environs de la ville de Suyan, servait de liaison entre les deux groupes, tandis que la cavalerie de Rennenkampf, de la même force, couvrait le flanc gauche de l'escouade orientale, ayant les forces principales à Saimadzi.

La réserve générale de l'armée — 7 bataillons, 8 1/2 centaines, 78 pièces d'artillerie — était regroupée de Liaoyang à Haicheng.

Au total, en comptant également plusieurs détachements de gendarmes, l'armée de Mandchourie comprenait jusqu'à 90 bataillons, 84 escadrons, 250 pièces d'artillerie.

Les Japonais disposaient de : la 5^e division de Kuroki — dans les environs de Fynhuanchene ; la 2^e division — le noyau de la future IV^e armée de Nozu — débarquée à Dagushan ; 3 divisions d'Oku — près de Pulandian. Enfin, 2 divisions — le noyau de la future III^e armée de Nogi — couvraient l'aménagement d'une base intermédiaire à l'Est, du côté du garnison de Port-Arthur. Ce déploiement des forces japonaises dans ses grandes lignes nous était connu.

Les succès des Japonais près de Tyurenchen et Jinzhou suscitaient de sérieux dangers, se demandait-on si la forteresse non préparée de Port-Arthur pourrait résister à la première attaque des Japonais. Le général-lieutenant Stessel, signalant l'insuffisance des munitions et des vivres dans la forteresse, semblait pourtant plein d'esprit ; dans son rapport du 15 mai, il énonçait ses considérations — que les Japonais renforceraient l'armée dirigée contre Arthur jusqu'à 6 divisions et tenteraient de s'emparer de la forteresse par une attaque en force ; le sort de la campagne se déciderait ici, et non au nord ; une aide forte était nécessaire, et immédiatement ; plus tard, il serait trop tard.

Pendant les quatre mois écoulés depuis le début des opérations militaires, la forteresse avait été considérablement renforcée, mais sa situation apparaissait dans les rapports comme très proche de la destruction.

Le gouverneur reconnaissait que le sort de Port-Arthur suscitait de sérieux dangers, qu'il était peu probable que la forteresse puisse être tenue plus de 2-3 mois, que la volonté des Japonais de s'emparer de cette forteresse était déjà clairement manifeste, et estimait que « l'importance extrêmement vitale de Port-Arthur oblige à contribuer à son siège, malgré la concentration encore incomplète de toute l'armée et le fait que cette opération comporte un certain risque ». La perte de la forteresse serait une défaite difficilement réparable.

Le général-adjutant Kouropatkine ne pensait pas que la situation de la forteresse d'Arthur était si critique qu'une aide immédiate soit nécessaire. Toute décision énergique avant la concentration complète de l'armée semblait extrêmement risquée. Arthur avait besoin de secours et non de la défaite de l'armée mandchoue en morceaux. Si nous avions lancé une offensive principale vers le sud sans avoir mis en place des barrages suffisants contre l'armée de Kuroki et le groupe de Dagu Shan, les Japonais auraient pu atteindre nos lignes de communication entre Gaizhou et Liaoyang, créant ainsi un « gâteau mille-feuille » absolument improbable — nos détachements se seraient retrouvés isolés les uns des autres

par les troupes japonaises. Si, en revanche, nous avions avancé vers le sud pour porter secours avec seulement un corps et qu'il échouait, cela n'aurait pas amélioré, mais seulement aggravé la situation de Port-Arthur.

Le général d'armée Kouropatkine n'était pas enclin à avancer des forces significatives vers le sud de Tashichao, mais le désaccord fut tranché en faveur de l'opinion du Gouverneur général, qui, le 24 mai, donna la directive : envoyer en renfort à Port-Arthur un corps composé d'au moins 48 bataillons.

Le 17 mai, près de la station de Vafangou, il y a eu un affrontement entre l'unité montante du général Samsonov (12 escadrons et cent, 1 compagnie de chasseurs à cheval, 6 canons) et l'unité du général Akiyama (8 escadrons, 2 compagnies, 8 mitrailleuses). En poursuivant nos avant-postes, un escadron japonais s'est détaché légèrement en avant et, sur ordre du général Samsonov, a été audacieusement attaqué et dispersé après un combat au corps à corps par deux cents cosaques sibériens. Ensuite, un combat d'infanterie a commencé et l'infanterie japonaise a repoussé nos troupes montées à pied.

Nous avons déterminé la force de l'infanterie de l'avant-garde japonaise en mouvement comme équivalente à un régiment. Il semblait extrêmement souhaitable de la défaire séparément, raison pour laquelle il a été décidé de concentrer d'abord 2 régiments, puis 4 régiments à Wafangou. Toute la 1^{re} division de fusiliers de l'Extrême-Orient sibérien avait été concentrée le long du chemin de fer vers Wafangou pour le 25 mai, mais dès le 22 mai, l'avant-garde japonaise, ayant remarqué le danger imminent qui la menaçait, se retira vers les forces principales de la ville d'Oku.

Ainsi, au moment de la réception de la directive du commandant local, une division avait déjà été avancée vers le sud, à trois marches de nos forces, et à seulement deux marches de l'armée d'Oku. Il ne restait plus qu'à renforcer nos troupes à Wafangou, puis à procéder à l'offensive ultérieure vers le sud. Le 1^{er} corps sibérien, dont des unités gardaient le littoral Inkou-Kaizhou, devait être remplacé par le 4^e corps sibérien, arrivé par chemin de fer, et pourrait être concentré au début de juin. Il a été renforcé par une brigade de la 35^e division, ce qui portait toutefois seulement son effectif à 32 bataillons au lieu des 48 prévus ; cela modifiait sensiblement le rapport de forces, et non à notre avantage. Le commandement général a été confié au commandant du corps, le général lieutenant Shtakelberg, à qui les instructions ont été données :

« L'attaque en direction de Port-Arthur consiste à attirer sur soi autant de forces ennemies que possible et, ce faisant, à affaiblir son armée opérant sur la péninsule de Kwantung. »

« Pour atteindre cela, le mouvement contre le 'obstacle placé au nord' doit être effectué rapidement et résolument, en visant à frapper le plus tôt possible les avant-postes de l'ennemi, si ceux-ci s'avèrent faibles. Avec des forces supérieures, il ne faut pas aller jusqu'à un affrontement décisif et absolument ne pas épuiser toutes nos réserves au combat tant que la situation ne sera pas claire. »

« Le but ultime de notre mouvement vers le sud est la prise de la position de Jinzhou et la poursuite de l'avance ensuite vers Port-Arthur. »

Cependant, l'armée d'Okou n'est pas restée passive à attendre le déploiement et l'avancée des forces du général Stackelberg.

Après le débarquement, la situation de l'armée d'Oku semblait douteuse. L'armée de Kuroki faisait des démonstrations dans la direction de Liao-Yang, mais en raison de l'organisation de son arrière, elle n'était pas encore prête pour l'offensive. Le groupe de Dagushan ne pouvait également commencer des opérations actives qu'à la fin mai. L'escadre de croiseurs japonaise faisait des démonstrations sur la côte face à Gaizhou-Xinyouchen pour retarder l'avancée des Russes vers le sud, ce qui était particulièrement redouté, surtout tant que la position de Jinzhou n'était pas prise. À la fin mai, lorsque le noyau de l'armée de Nogi s'était formé, Oku n'avait plus besoin de se soucier de la protection venant du garni de Port-

Arthur, et la situation s'améliora. Le 26 mai, le groupe de Dagushan occupa la ville de Xuyang, à seulement quatre marches de la ligne Gaizhou-Haichen. L'avancée de ce groupe aidait considérablement l'armée d'Oku, car elle créait une forte menace sur le flanc gauche et sur les communications des Russes ; cependant, pour conserver ces avantages, l'armée d'Oku devait également progresser vers le nord pour se rapprocher et entrer en liaison avec elle. Il y avait des informations selon lesquelles deux divisions russes s'étaient avancées vers Wafangou, où elles se retranchaient. Sans perdre le temps que les Russes auraient pu utiliser pour obtenir un avantage en force, Oku passa à l'offensive le 31 mai avec pour objectif de défaire le corps du général-lieutenant Stackelberg. Les 3^e et 5^e divisions furent envoyées le long du chemin de fer pour attaquer les positions des Russes à Wafangou ; la brigade de cavalerie du général Akiyama, renforcée par un bataillon et six pièces d'artillerie, couvrait le flanc droit. En retrait, à l'ouest, derrière le flanc gauche, avançait la réserve générale — la 4^e division, à qui on ordonnait de se rapprocher de la rivière Fuzhouhe et de se préparer à agir contre le flanc droit et l'arrière du camp ennemi.

Dans le cas où l'ennemi passerait à l'offensive avant que le corps d'armée sibérien ne soit prêt à se déplacer pour secourir Port-Arthur, le général-lieutenant Shtakelberg « décida de l'attirer à Wafangou, où il donnerait une forte résistance sur un site choisi, avec une transition, dans des conditions favorables, vers une contre-attaque ». La position n'a été choisie que le 26 mai ; bien qu'il y ait eu un début de renforcement dès le lendemain, les travaux progressaient lentement jusqu'à ce que l'avancée des Japonais se précise enfin.

À environ un kilomètre et demi devant le front, en contact avec l'ennemi, se trouvait notre cavalerie (15 escadrons et CENT., 1^{er} régiment de chasseurs, 6 canons). 3 à 4 cents assuraient le service de garde sur le front jusqu'à 40 vers, presque autant était consacré aux postes de garde et au courrier volant ; quotidiennement, il fallait envoyer de 6 à 12 reconnaissances. Certaines unités, pendant 4 jours, ne changeaient pas de chevaux ; le fourrage était rare. Des escarmouches et des alarmes se produisaient tous les jours, la cavalerie s'épuisait, et les renseignements obtenus concernaient uniquement la disposition de petites unités ennemies de garde et n'avaient pas de valeur particulière.

Pour faciliter les conditions de travail de la cavalerie, le 28 mai, l'avant-garde — une brigade d'infanterie avec une batterie — a été envoyée à Vafandyan.

Le 31 mai, l'avancée de la 3^e et de la 5^e division japonaises s'est déroulée de manière si ouverte, et les conditions locales offraient de telles facilités pour l'observation, que notre cavalerie a pu déterminer leur force et leur disposition sans difficulté particulière. Sur notre aile droite, les renseignements sur l'ennemi manquaient de précision ; une fois, une reconnaissance a remarqué le mouvement d'une brigade d'infanterie sur la route vers Fuzhou, mais sa trace a ensuite été perdue ; apparemment, on a conclu que cette colonne s'était tournée vers l'est et s'était jointe aux forces principales progressant le long du chemin de fer.

Le mouvement de la 4^e division japonaise n'a pas été découvert le 1^{er} juin non plus, malgré le fait qu'elle ait en avançant coupé le dispositif de notre cavalerie. Toute l'attention des éclaireurs russes, se trouvant entre la 4^e division et le chemin de fer, était tournée vers l'est, où l'avancée des Japonais le long du chemin de fer était clairement visible. Cependant, le commandant du poste d'observation à Fuzhou a soudainement aperçu devant lui l'avant-garde de la 4^e division et a seulement constaté la présence de trois escadrons japonais ; ne parvenant pas à rassembler ses postes, il s'est replié en retrait. Selon son rapport, il paraissait naturel de supposer que, dans la direction de Fuzhou, seuls un détachement latéral de Japonais s'était avancé.

Le 1^{er} juin, le général-lieutenant Baron Stackelberg donna l'ordre de concentrer les forces sur les positions près de Wafangow. La cavalerie avancée devait se déplacer sur le flanc droit et le protéger ; l'avant-garde, en cas d'attaque des forces ennemies équivalentes, devait passer près du village de Wafangowen pour rejoindre le secteur gauche.

La position elle-même était divisée en trois sections ; la section droite sur les hauteurs au nord-ouest du village de Sandzyr était occupée par 3 bataillons de la 9^e division de fusiliers de Sibérie orientale avec 8 canons ; la section centrale, la partie d'artillerie, couvrant la vallée du village de Sandzyr jusqu'au chemin de fer, était occupée par 24 canons, sous la protection de 3 compagnies ; et la section gauche, à l'est du chemin de fer, était occupée par la 1^{re} division de fusiliers de Sibérie orientale au complet — 12 bataillons et 32 pièces d'artillerie. Le massif montagneux devant la section droite (au nord du village de Tafanshin), offrant une vue panoramique étendue, était occupé comme point avancé par un bataillon. La réserve générale — la 2^e brigade de la 35^e division d'infanterie avec 2 batteries — se trouvait derrière le flanc droit, près du village de Sisan. Au cours de la nuit, la brigade de la 9^e division de fusiliers de Sibérie orientale et le régiment d'infanterie Tobolsk devaient également arriver par le chemin de fer, augmentant le nombre de nos troupes à 36 bataillons — 25 000 baïonnettes avec 96 canons.

La longueur de notre position — 6 1/2 verstes — correspondait aux forces disponibles et permettait de conserver des réserves importantes.

Les hauteurs qui se pressaient devant le front couvraient le feu d'artillerie direct, constituaient d'excellents points d'observation pour l'ennemi et facilitaient le contournement discret des deux flancs.

Le front était divisé en deux parties par la vallée de la rivière Fujiohe, complètement ouverte aux tirs ennemis, ce qui rendait la communication entre les secteurs droit et gauche extrêmement difficile. La rivière elle-même ne présentait aucun obstacle.

La position se formait comme une série de retraits ; le flanc droit était avancé, le flanc gauche était reculé. Ainsi, le front général prenait la direction du sud-ouest ; pour l'ennemi, avançant du sud, l'encercllement du flanc gauche se faisait de manière tout à fait naturelle, et du fait de cette manœuvre, notre secteur gauche était mieux fortifié et disposait d'une forte réserve individuelle (1^{er} et 2^e régiments de fusiliers de Sibérie orientale — avant-garde, se repliaient de Vafandyan).

L'installation de l'artillerie sur les hauteurs était extrêmement difficile, malgré le développement de rampes ; les pièces ont été placées complètement à découvert sur la crête des hauteurs pour tirer sur une cible visible ; l'emplacement de l'artillerie a été influencé par la méconnaissance et la méfiance des hauts responsables d'artillerie envers les méthodes de tir en couverture.

Les tranchées étaient inachevées ; les emplacements pour les canons étaient étroits ; il n'y avait ni abris ni traverses ; les tranchées pour l'infanterie dans le terrain rocheux avaient pour la plupart seulement atteint le niveau des genoux ; aucune attention n'avait été portée au camouflage.

Le terrain à l'arrière permettait le mouvement même des véhicules les plus légers uniquement le long du chemin de fer, ainsi que sur la route menant à Qiujiatun, détachée du flanc gauche.

Les Japonais, poursuivant notre cavalerie en retraite, ont commencé à se déployer devant notre position à deux heures de l'après-midi le 1^{er} juin ; un nombre considérable de batteries a ouvert le feu pour reconnaître la disposition de notre artillerie, ce qui a été accompli ; les Japonais ont pu constater qu'environ deux divisions étaient regroupées devant eux et que des renforts étaient continuellement acheminés par le chemin de fer. Sur le front, l'infanterie n'est pas entrée en combat, mais le flanc gauche de la position russe, près du village de Wafanwopen, a été en partie contourné par les Japonais, infligeant au 1^{er} régiment de fusiliers de Sibérie orientale, lors de la prise de sa nouvelle position orientée au sud-est, des pertes assez importantes. Ainsi, le 1^{er} juin, les Japonais ont réussi à la fois à reconnaître nos positions et à attirer notre attention vers l'est.

Le 2 juin, le général Oku décida de nous attaquer selon le plan suivant : la 5^e division attaquerait la hauteur au nord de Tafanshina ; la 4^e division, avec un régiment, attaquerait le

flanc droit des Russes à l'ouest, tandis que l'autre régiment continuerait la manœuvre de contournement ; la 3e division, en maintenant le contact avec la 5e division, n'avancerait que lorsque cette dernière, ayant vérifié l'engagement au combat de la 4e division, commencerait la poursuite de l'offensive. Au centre, l'artillerie divisionnaire était renforcée par les batteries de la 1re brigade d'artillerie indépendante.

En réserve, sous le commandement direct du commandant de l'armée, il ne restait que 2 bataillons.

Pour le commandant du 1^{er} corps de Sibérie, la situation semblait également assez claire: la cavalerie, qui était partie vers Lunkou et qui devait, semble-t-il, se relier au poste d'observation près de la ville de Fuzhou, assurait apparemment de manière fiable le flanc droit ; en face de nous se trouvaient 24 bataillons japonais, qui commençaient à envelopper notre position depuis l'est ; nous disposions de 36 bataillons — un avantage numérique d'une fois et demie, qu'il valait mieux exploiter en frappant l'aile avancée des Japonais, d'autant plus que près de Wafangdian, celle-ci présentait son flanc à une attaque venant de Qujiatun.

En conséquence, dès l'aube du 1er juin, la réserve générale a été déplacée dans la région au sud de Qujia Tun; la nouvelle zone formée était commandée par le général de brigade Glasko; ses forces atteignaient 8e/2e bataillon d'infanterie avec 32 pièces d'artillerie. La tâche était formulée ainsi : en coordination avec le général Herngross, attaquer sur le flanc les Japonais opérant à Wafanwopen contre le tirailleur.

En lien avec cette attaque de flanc, c'est sur l'aile droite des Japonais que devait s'abattre le général Herngross ; les forces placées sous son commandement étaient réduites à 8 1/2 bataillons et 4 pièces d'artillerie montée de la garde frontalière ; un de ses régiments (le 4e) avec ses deux batteries formait la section droite, qui devait être défendue, tandis que deux batteries avec une protection de 2 compagnies ont été rattachées à l'unité du général Glasco. En cas de difficulté de maintien des communications, l'espoir de l'artillerie du général Glasco pour soutenir l'avancée de l'infanterie apparaissait douteux. Ainsi, l'infanterie attaquante du général Herngross se voyait privée du soutien de l'artillerie ; cette rupture organisationnelle eut un impact notable sur le succès de l'offensive, et était à peine justifiable par l'impossibilité de renvoyer les batteries sur le secteur de la 1re division de fusiliers de Sibérie orientale.

Le commandement de la partie immobile de l'ordre de bataille — l'aile droite, qui s'étendait sur 5 verstes — était confié au général Mrozovski (puis au général Kondratovich) ; il y avait là seulement 8 bataillons et 40 pièces d'artillerie ; l'artillerie était restée dans les mêmes tranchées que celles déjà prises pour cible par les Japonais, car il n'y avait pas de temps pour construire de nouvelles tranchées. Par erreur, le point avancé — un massif montagneux au nord de Tafanshin — a été dégagé par nous pendant la nuit.

Notre cavalerie, au lieu de rester constamment sur le flanc gauche des Japonais et de mener une vaste reconnaissance, s'est retirée, conformément à la disposition, trop rapidement vers le nord et s'est enfermée elle-même dans la cuvette de Lunkou. Le soir du 1er juin, la cavalerie reçut l'ordre de mener une reconnaissance sur le flanc et les arrières de l'ennemi, mais l'exécution fut reportée jusqu'au matin du 2 juin et elle se retira pour bivouaquer à 2 verstes au nord de Lunkou. Les malentendus dans les activités de la cavalerie s'expliquent en partie par la maladie de son chef, le général-lieutenant Simonov, et par son épuisement général après presque deux semaines de service au contact de l'ennemi. Ce n'est que dans la nuit du 2 juin que le général Samsonov prit le commandement.

Au lieu de la brigade partie du général-major Glasko, au matin du 2 juin, à la station de Vafangou, cinq bataillons et huit batteries avaient été rassemblés — une nouvelle réserve, formée par la brigade de la 9e division de fusiliers de l'Est-Sibérien amenée pendant la nuit.

Encore le soir, le général en chef Gerngross s'adressa au général en chef Glasko avec une demande : avancer vers une hauteur avec la 1^{re} division de fusiliers de Sibérie orientale, afin qu'à l'aube il soit possible d'attaquer les Japonais avec succès. Cependant, à l'aube, le

détachement du général Glasko n'apparut pas, et le général en chef Gerngross lui envoya deux notes avec le même texte : « Avancez, nous vous soutiendrons depuis les hauteurs ».

Le temps passait ; le moment pour l'attaque, conçue pour être fulgurante, avait été manqué ; à sept heures du matin, le général de division Hern Gross, ne voyant pas arriver l'unité du général Glasco, ordonna aux 2^e et 3^e régiments de commencer l'offensive, qui, en l'absence d'artillerie de campagne, était dépourvue de l'appui de feu approprié ; on ne pouvait pas considérer comme tel le tir de quatre pièces d'artillerie de montagne et de quelques compagnies du 1^{er} régiment. L'avancée se déroulait assez lentement, retardée en partie par le dirigeant de la division lui-même, qui attendait sans cesse l'entrée en combat du général Glasco, des nouvelles duquel il n'était arrivé aucun jour. Avec le lever du soleil commença une chaleur atroce ; il fut ordonné aux fusiliers de déposer les toiles roulées et les sacs, qu'il ne fut plus possible de remettre en place au cours de la bataille.

Vers midi, la moitié du 1^{er} régiment est également passée à l'offensive, et le 1^{er} régiment de la division de fusiliers de l'Est de la Sibérie a réussi à repousser les avant-postes japonais et à progresser à travers la vallée à l'ouest de Wafanwopen à une portée de tir réelle des fusils du dispositif de combat japonais ; nos fusiliers sont entrés dans un espace mort pour l'artillerie japonaise, et toute la 3^e division japonaise a été immobilisée par les hauteurs que nous attaquons ; son flanc droit tenait à peine, et des rapports sur la situation difficile des troupes arrivaient au chef de la division les uns après les autres ; il ne restait qu'un seul bataillon en réserve de la division, et le commandant de l'armée, à 2 heures du matin, a été contraint d'envoyer un bataillon pour le renfort — soit la moitié de sa réserve.

Le retard de l'offensive du général Glasko est survenu parce qu'il n'avait pas clarifié sa tâche, considérant comme unique objectif de ses actions la sécurisation du flanc gauche du général Gerngross. Ce n'est qu'après de longues délibérations avec ses subordonnés, vers sept heures du matin, qu'il décida d'attaquer. Sa position au sud de Qiujiatun était protégée par des avant-gardes envoyées la veille, renforcées par la décision de passer à l'offensive : le colonel Petrov — 23/4 bataillons, 4 canons — sur la route vers Wafangdian, et le lieutenant-colonel Perfiliev — 13/4 bataillons, 4 canons — sur la route vers Chengjiatun. Le colonel Petrov dut affronter un bataillon de la 3^e division, tandis que le lieutenant-colonel Perfiliev affronta trois escadrons japonais, auxquels s'est ensuite joint le détachement d'Akiyama (8 escadrons, 1 bataillon, 6 canons de montagne et 6 mitrailleuses) en renfort.

Les avant-gardes rapportaient que, face au colonel Petrov, les forces japonaises étaient supérieures et qu'il y avait un contournement complet du flanc gauche du détachement par la cavalerie japonaise. De plus, le général en chef Glasko reçut à 8 heures du matin une note de l'état-major du corps, indiquant comment se replier en cas d'échec. Cette disposition conditionnelle fut interprétée comme une annulation complète de l'offensive ; les avant-gardes furent retenues, et les forces principales retirées vers une position arrière, sur les hauteurs au nord-ouest de Quijiatun. À 10 heures du matin, à la réception de l'ordre catégorique du commandant du corps d'attaquer immédiatement pour soutenir le général Gerngross, le mouvement de repli fut arrêté et les avant-gardes renforcées. Mais un temps précieux avait été perdu dans des déplacements épuisants et inutiles d'avant en arrière.

Ce n'est qu'après midi que les batteries furent mises en place ; l'engagement ne se manifesta qu'à deux heures de l'après-midi, lorsque le combat sur le flanc droit était déjà perdu, et le général Hern Gross donna l'ordre de se replier : le général Glasco ne pouvait que le sécuriser.

Outre les malentendus, l'avancée du général Glasko se faisait extrêmement lentement parce qu'une attention complète n'avait pas immédiatement été portée à la prise du massif entre le village de Vafan Vopen et Chendziatun. Agissant avec deux avant-gardes à notre niveau au pied de ce massif, nous donnions aux faibles forces japonaises la possibilité de nous retarder et de nous infliger des pertes. Une telle ignorance des hauteurs, comme si elles

empêchaient les opérations des forces importantes, est habituellement observée du côté des troupes qui ne sont pas encore familiarisées avec la nature des opérations en montagne.

Au centre, le combat s'est principalement déroulé sous la forme d'un duel d'artillerie. Les batteries japonaises, au nombre total d'environ 100 pièces de campagne, sont entrées en action à 5 heures du matin contre nos 40 pièces ; selon la technique de tir, nous n'étions en aucun cas inférieurs à l'ennemi, mais sur le plan tactique, l'avantage incontestable était du côté japonais : leurs batteries étaient dissimulées et placées si bas derrière les crêtes que les éclairs des tirs n'étaient pas visibles, et les batteries ne se distinguaient que par la poussière soulevée par les projectiles ; elles concentraient très habilement leur feu dans les moments les plus importants du combat. Pour l'acheminement des obus vers nos batteries situées dans la vallée, il a fallu organiser les transports manuellement, car les caisses à munitions ne pouvaient approcher en raison de l'intensité du feu japonais. Les batteries du 4^e régiment d'infanterie de Sibérie orientale (3^e et 4^e batteries de la 1^{re} brigade d'infanterie de Sibérie orientale) ont le plus souffert, car elles étaient particulièrement visées et concentrées par le feu japonais ; à la 4^e batterie, à 11 heures, 5 canons avaient été détruits et vers 13 h 30, la batterie était complètement silencieuse.

La situation des positions du 4^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale était extrêmement grave ; mais au quartier général du corps, on n'en avait aucune connaissance, car ce régiment, détaché de la 1^{re} division, n'était en réalité sous le commandement de personne ; l'état-major de la 9^e division avait une idée assez précise de la situation sur l'aile gauche. Vers midi, nous avons commencé à retirer les batteries. Il n'y avait aucune liaison entre l'artillerie et l'infanterie, et lors du début du mouvement de repli, le retrait des batteries n'a pas été couvert ; les Japonais ont capturé 13 pièces de campagne et 4 pièces de montagne, ainsi que leurs instruments.

Sur son flanc gauche, les Japonais passèrent à l'offensive avec l'aube. À 7 heures du matin, toute la 5^e division japonaise avec toute son artillerie de montagne était déjà sur la rive droite de la rivière Fuchzhoohé et se déployait sur les hauteurs de la rive droite du ruisseau Lunkoska, au sud de Lunkoo. En face d'eux, sur les hauteurs entre Lunkoo et Shinjiro, s'était déployé le 2^e bataillon du 36^e régiment de fusiliers sibériens orientaux, envoyé pour occuper un point avancé — une hauteur directement au nord de Tafanshina, mais qui n'y parvint pas ; la cavalerie s'y trouvait également. Devant les yeux du colonel Bachinsky, commandant l'infanterie, et du général de division Samsonov, se déroulait la scène de l'offensive des unités enveloppantes ; vers 8 heures du matin, leurs rapports se concentrèrent chez le général de division Shtakelberg ; à partir de ces rapports, on pouvait sans aucun doute conclure que l'ennemi, avec des forces importantes, au moins 2 à 3 régiments, cherchait à envelopper le flanc droit.

Le général de division Kondratovitch, commandant de la 9^e division d'infanterie de Sibérie orientale, venant juste d'arriver et ayant pris le commandement sur le flanc gauche, a envoyé en soutien au colonel Bachinski deux compagnies. Nous étions encore convaincus que seules deux divisions japonaises opéraient contre nous. Ce n'est qu'à 9 heures 30 que notre cavalerie remarqua, près de Lunkou et plus au nord, une nouvelle brigade venant de la direction de Foutchou. À 10 heures du matin, le quartier général du corps apprit également l'existence de cette brigade ; de cette façon, la 4^e division japonaise réussit à parcourir son chemin de Pulan-dian à Lunkou totalement à couvert.

Le colonel Bachinsky, avec son bataillon, dut contenir l'assaut de la 5^e division à partir de 7 heures du matin ; sa position se retrouva sous un feu d'artillerie croisé. La cavalerie ne s'engagea pas dans un combat avec les Japonais et, vers 9 h 30, commença à battre en retraite après une tentative infructueuse de se diriger vers le nord-ouest, en direction de Luntaikhu. À sa place, le flanc du colonel Bachinsky, qui venait de s'ouvrir, fut couvert par 2 compagnies envoyées en renfort ; elles se postèrent de part et d'autre de la route de Sandziir à Lunkou. À

10 h 30, elles furent confrontées à la brigade de la 4^e division japonaise, qui contourna immédiatement leur flanc droit. Déjà avant 11 heures, 6 de nos compagnies dispersées sur des positions aléatoires et non soutenues par l'artillerie avaient été repoussées et en partie dispersées par 6 régiments japonais.

Afin de retarder l'avancée des Japonais sur notre flanc droit, avant midi, le dernier bataillon de la partie de notre réserve ainsi que cinq bataillons de la 9^e division de fusiliers de Sibérie orientale, qui se trouvaient à la gare de Wafangou dans la réserve générale, furent envoyés au combat et continuèrent notre front vers l'ouest, jusqu'à la parallèle de la gare de Wafangou. Lors de ce déploiement, des malentendus se produisirent également : un régiment (le 35^e) se déploya beaucoup plus au nord que prévu.

L'avance des Japonais dans la direction est a été retardée ; mais depuis l'aile gauche extrême, où le général-lieutenant Shtakelberg s'était rendu, il était clairement visible que l'ennemi poursuivait son mouvement de contournement vers le nord et pénétrait dans la vallée de Luntaikhu. À 1 h 45, le général-major Samsonov rapportait que « l'infanterie japonaise atteignait la voie ferrée entre Zhyakhosin et la gare ». Le général-major Kondratovich rapportait personnellement la situation difficile des unités de la division.

Vers 12 h 30 de l'après-midi, le général-lieutenant Shtakelberg donna l'ordre de la retraite progressive des troupes.

Encore avant de recevoir cet ordre, la retraite avait déjà été organisée de leur propre initiative : au centre le général Mrozowski, sur le flanc gauche—le général Gerngross.

À l'exception des malentendus au centre, le retrait a été effectué en ordre, en deux groupes : l'un s'est déplacé le long de la voie ferrée, l'autre vers Qujiatun. Le général Samsonov a débarqué deux bataillons de Tobolsk des wagons et les a utilisés pour couvrir la direction dangereuse vers Luntaïhu. Vers trois heures de l'après-midi, une pluie torrentielle s'est mise à tomber, arrêtant la poursuite des Japonais. Après deux marches nocturnes forcées, le 1^{er} corps s'est retiré heureusement vers Senyuchen.

Nos pertes ont été de 128 officiers et 3435 soldats ; les Japonais ont perdu 53 officiers et 1137 soldats.

La bataille de Wafangou se distingue nettement des autres combats de la guerre précédente, qui se déroulaient principalement dans l'esprit de la méthode de guerre locale et positionnelle. Les deux camps à Wafangou manœuvrent, cherchent à prendre l'initiative et attaquent. Malgré le terrain difficile sur lequel s'est déroulé l'affrontement, la bataille de Wafangou, dans sa partie conceptuelle, correspond à l'esprit de la guerre de manœuvre, telle qu'aurait probablement été une guerre européenne.

Il est nécessaire de noter que les forces japonaises, qui avançaient le long du chemin de fer, ont été évaluées par nous avec une précision totale ; la décision du général-lieutenant Stackelberg de passer à l'offensive correspondait parfaitement aux informations disponibles sur la situation. Cette décision a été mise en œuvre avec une persistance extrême ; nous avons abordé l'enveloppement japonais avec beaucoup de calme ; on peut citer de nombreux cas pendant la guerre précédente où une telle obstination dans la poursuite d'objectifs actifs nous aurait assuré une victoire complète.

L'utilisation des réserves dans cette bataille est très instructive. En réalité, ces réserves qui étaient conservées au centre, derrière le milieu de l'ordre de bataille, tant pour le général-lieutenant Shtakelberg que pour le général Oku, avaient une importance essentiellement passive et secondaire ; grâce à elles, les deux commandants en chef ont pu parer les aléas et les attaques de l'ennemi. La réserve générale, au sens d'une partie de l'ordre de bataille dont l'entrée en action doit décider du combat, tant pour les Japonais que pour les Russes, était constituée par les avancées sur les flancs : la brigade du général-major Glasko et la 4^e division japonaise.

La brigade du général Glasco avait été avancée en retrait derrière notre aile gauche la veille au soir ; mais ce moment apparaissait déjà quelque peu tardif. Son échec dans ses opérations dépendait en grande partie du fait qu'elle n'avait pas eu le temps d'examiner le secteur qui lui avait été attribué. Il ne fait aucun doute que si l'idée de passer à l'offensive avec notre aile gauche n'était née que le jour même de la bataille, le déplacement de la réserve générale depuis le centre et son déploiement derrière l'aile gauche aurait rencontré de telles difficultés que toute pression sur l'aile droite des Japonais aurait été inefficace. La situation du combat contemporain exigeait une décision et un début de manœuvre de la réserve générale préalablement planifiés. À cet égard, le déplacement de la 4^e division japonaise, effectué à l'avance depuis Pulandian pour contourner notre position en direction de la ville de Fuzhou, représente un exemple positif.

Les raisons de notre échec résidaient avant tout dans le fait que notre offensive pour secourir Port-Arthur, qui aurait été plus appropriée tant que la position de Jinzhou était entre nos mains, n'était maintenant plus opportune. Nous ne pouvions pas concentrer pour cette opération des forces suffisantes ni la sécuriser suffisamment face à l'armée de Kuroki et au groupe de Dagushan. Même si nous l'avions lancée, nous n'aurions pas pu récolter les fruits des succès de cette offensive. Les démonstrations insignifiantes du groupe de Dagushan ont contraint le général-adjutant Kurokatkin à télégraphier au général-lieutenant Shtakelberg que « il n'est pas encore établi si le coup principal sera porté contre Gaizhou ; je propose même, en cas de victoire, de ne pas nous laisser emporter par la poursuite avec toutes les forces du corps, car Kuroki, agissant avec des forces concentrées, pourrait temporairement renouer le contact avec vos troupes principales ».

Le développement de l'opération a été considérablement affecté par le fait que l'idée appartenait au Gouverneur, alors que sa mise en œuvre devait être réalisée par le général-adjoint Kuropatkin, qui n'y sympathisait guère. Le plein pouvoir doit être accordé au commandant choisi ; la distinction entre l'auteur du plan et son exécutant conduit toujours à des résultats négatifs. Sur le champ de bataille de Vafangou, nous disposions de 32 bataillons au lieu des 48 indiqués par le Gouverneur ; l'exécution de l'opération a été fortement retardée et a coïncidé avec un changement de situation défavorable pour nous.

La cause directe de notre échec réside dans les actions insatisfaisantes de la cavalerie. C'est elle qui a laissé échapper le mouvement de contournement de toute une division dans la direction qui lui avait été confiée pour une attention particulière. La cavalerie n'a pas corrigé ses fautes dans le domaine du renseignement, ni par son travail sur le champ de bataille ; elle n'a pas arrêté le développement du contournement ennemi par le combat en ordre de marche et a quitté le secteur des opérations dès le matin. L'exemple de l'unité de cavalerie d'Akiyama, qui a agi énergiquement contre les forces du général-major Glasco et a créé pour nous l'illusion de la présence ici de forces japonaises importantes, montre que notre cavalerie aurait également pu se considérer utile sur ce champ de bataille accidenté. En partie, la justification de la cavalerie peut être vue dans son épuisement et le changement de ses commandants.

Ce qui attire l'attention, c'est le grand nombre d'incidents : l'incertitude quant à sa mission du général-major Glasko, l'absence de coordination entre la gestion de l'infanterie et de l'artillerie dans la zone du 4^e régiment, le nettoyage par erreur du point avancé – la montagne au nord de Tafanshina, le mouvement du 35^e régiment depuis la réserve dans une direction erronée, et d'autres. Ces incidents indiquent avant tout l'échec du commandement et le manque de pratique de terrain dans nos manœuvres. Le fait que la gestion par le général-lieutenant baron Stackelberg ne se faisait pas par des dispositions générales, mais par des ordres individuels, ne peut guère servir de justification aux malentendus survenus, car le fait que les troupes ne reçoivent pas de dispositions générales dans les conditions les plus difficiles de la situation doit être considéré comme normal.

Lors du déploiement de l'artillerie, nous n'avons pas fait preuve de la persévérance nécessaire pour placer toute notre artillerie en position. Près de la moitié de nos pièces sont restées inactives, malgré le fait que nous disposions de beaucoup plus de temps que les Japonais pour installer les batteries. Notre préférence erronée pour des positions entièrement découvertes a déjà été notée.

Parallèlement à cela, il convient de noter la forte cohésion morale du 1er corps sibérien, qui lui a permis de se replier après un combat difficile dans un ordre relativement organisé. Le combat lui-même nous montre clairement la préférence de l'offensive par rapport à la défense : l'attaque du major général Gerngross, non préparée par la manœuvre de la brigade du général de division Glasko, non soutenue par le feu de l'artillerie, ayant rencontré d'importantes forces japonaises, produit néanmoins sur l'ennemi une impression plus forte que la posture la plus vaillante dans les tranchées.

Les Japonais n'ont attiré sur le champ de bataille qu'une seule brigade de la 4e division ; l'autre n'a pas participé au combat, ce qui représente sans aucun doute une erreur de l'état-major japonais. Une grande partie des forces, déplacées vers Luntaïhu, aurait pu complètement changer les conditions de notre retraite.

L'échec de Wafangou a eu de lourdes répercussions sur tout le théâtre des opérations militaires ; l'échec ne pouvait plus être expliqué uniquement par la supériorité numérique écrasante de l'ennemi. Les Japonais sont devenus encore plus audacieux, tandis que nous avons commencé à exagérer leurs forces et à craindre les contournements ; l'apparition de nouvelles divisions japonaises était attendue même lorsque elles ne pouvaient surgir de nulle part. L'armée mandchoue a dû se contracter, se concentrer ; la question du secours de Port-Arthur a été reportée jusqu'au moment de notre victoire décisive sur le terrain.

Chapitre 10

Tashichao

Pour créer une position de départ avantageuse pour engager la bataille décisive, les armées d'Oku et de Kuroki devaient avancer, en général, vers Liaoyang. L'avancée de ces armées selon des directions convergentes devait, en fin de compte, transformer l'encerclement stratégique en manœuvre tactique.

En juin, l'arrière des Japonais sur le continent n'était pas encore suffisamment organisé pour permettre de mener l'offensive directement jusqu'à Liao-yang. Sur ce théâtre d'opérations difficile, il n'était pas possible d'organiser une marche offensive sur 7 à 8 étapes d'affilée ; il fallait avancer par à-coups, en s'arrêtant tous les 2 à 3 passages pour établir des communications.

La production par les Russes d'une frappe courte et énergique à mesure de l'approche des Japonais à Liao-yang devenait de plus en plus probable ; en revanche, les groupes japonais se rapprochaient les uns des autres à chaque étape, et la possibilité de soutien mutuel s'en trouvait considérablement facilitée.

L'avance de Kuroki rencontrait des obstacles dans les régions montagneuses et sur les routes difficiles ; mais ces mêmes conditions gênaient et retardaient également les opérations russes contre lui. L'opération contre l'Oku était déjà facilitée par le fait qu'une ligne de chemin de fer passait ici. Comme l'a montré la progression vers Wafangou, cette ligne de chemin de fer facilitait considérablement la concentration russe dans le secteur sud ; elle permettait de fournir à tous les besoins du groupe sud et permettait également de transférer rapidement plusieurs régiments vers le sud.

Ainsi, contre l'armée Oku, des forces supérieures pouvaient facilement se trouver ; ses manœuvres cependant étaient grandement entravées : à l'ouest se trouvait le golfe de Liaodong ; à l'est il aurait été possible de contourner les forces russes, mais le contournement, à condition que toutes les communications des troupes contournantes se dirigent vers le chemin de fer, aurait été très encombrant ; en agissant sur le flanc droit d'Oku, les Russes pouvaient toujours le forcer à se replier vers le chemin de fer. L'armée Oku était encore plus attachée au chemin de fer que l'armée russe, par lequel passait tout l'approvisionnement.

Pour faciliter les actions d'Oku, les Japonais formèrent le groupe Osobu de Dagushan, dont la ligne opérationnelle — Xuyan-Haichen — constituait une menace constante pour l'arrière des troupes russes engagées contre Oku. Ce groupe, qui comprenait la 5^e division avec sa brigade de réserve, avait été renforcé au moment de la bataille de Wafangou d'une brigade de l'armée de Kuroki ; sa pression retarda le renforcement des troupes du général-lieutenant Baron Stackelberg jusqu'aux 48 bataillons prévus et provoqua le retrait rapide du 1^{er} corps sibérien après sa défaite vers le nord, vers Gaizhou. Le groupe de Dagushan poussa ses arrières si loin que, au moment des opérations décisives, l'une des divisions d'Oku (la 5^e) pourrait, en enveloppant le flanc gauche russe, déplacer sa ligne opérationnelle vers Xuyan. Avec l'adhésion de cette division (déjà à la mi-juillet), le groupe de Dagushan fut renommé 4^e armée ; le commandement en fut pris par le général Nodu.

Pour soutenir le groupe sud au cas où l'armée d'Oku entreprendrait la poursuite du 1^{er} corps sibérien, nous avons dû affaiblir les détachements qui occupaient les passages montagneux dans la direction est. Le succès à Wafangou a ainsi ouvert aux Japonais la voie tant vers le sud que vers l'est. Les Japonais ne tardèrent pas à en profiter. Au cours de la première semaine après la bataille de Wafangou, le général Oku avança jusqu'à Senyuchen. Ensuite, l'offensive de l'armée de Kuroki et du groupe de Dagushan commença, et à la fin de la deuxième semaine, les Japonais contrôlaient déjà les cols sur la ligne de partage des eaux — la crête de Fengshuilin.

Le détachement oriental a cédé les cols qu'ils occupaient et fortifiaient depuis sept semaines sans combat, car il avait été reconnu que la disposition étendue en cordon serait facilement percée à plusieurs endroits. Dans la direction Suyan-Haichen, le col de Dalinsk a été libéré par nous seulement après une bataille de l'arrière-garde. Le caractère généralement passif de nos actions en montagne après le recul de la rivière Yalu ne dépendait que de l'ingéniosité des généraux Rennenkampf et Mishchenko.

Au début juillet, les troupes de l'armée mandchoue ont été renforcées par le X corps d'armée et ont formé deux groupes : sud et est.

Le groupe sud était directement dirigé par le général en chef Kouropatkine ; ses principales forces — les I^e et IV^e corps d'armée sibériens — bivouaquaient en position à Tashichao (42 000 hommes) ; le XI^e corps sibérien (24 000 hommes) se trouvait en soutien à l'arrière, en passage sur le flanc gauche, et bloquait au groupe de Da Gushan la route vers Haichen. À Haichen se trouvait la réserve (18 000 hommes) du groupe sud.

Le commandement du Groupe de l'Est n'était pas uni sur place ; le Détachement de l'Est (26 000 hommes) du général comte Keller était positionné derrière le fleuve Lanhe ; la direction de Saimazi-Liaoyang était protégée par le détachement du général de division Gershelman (7 000) ; les voies vers Mukden étaient surveillées par le détachement du général Rennenkampf (2 000 ; après la blessure du général de division Rennenkampf, par le général de division Lyubavin), et encore plus loin, par le colonel Madritov (1 500). Au total, notre armée dans la zone de concentration comptait 152 bataillons, 158 escadrons, des escadres et des commandements de chasseurs, 507 pièces d'artillerie,—jusqu'à 196 000 hommes, mais la force de combat ne représentait que 137 000 ; presque un tiers était consacré à des services non opérationnels.

Dans toutes les directions des opérations, nous nous étions fixés des tâches défensives ; pour aider les troupes à y faire face, nous n'avons ménagé ni forces ni moyens pour renforcer et préparer leurs positions avec des techniques d'ingénierie.

Le passage à Liao-Yang à travers la rivière Taizi s'est considérablement amélioré et renforcé. En adoptant la tactique positionnelle, nous avons, bien avant l'approche des Japonais à Liao-Yang, prédit qu'une bataille générale aurait lieu à ce point contre l'ennemi et avons accordé une attention particulière au renforcement de ses fortifications. Les autres positions fortifiées avaient pour objectif de défendre les approches de Liao-Yang. Dans la direction est, en plus de la position à Thawuan, il y avait également une position à l'arrière—à Liandiasan—sous la responsabilité de la Détachement Est. Dans la direction sud, les troupes occupaient des positions fortifiées à Tashichao et à Simuchen ; à l'arrière se trouvaient la position de Haichen pour trois corps et celle de Aixiang. Ainsi, il n'y avait absolument pas de pénurie de positions fortifiées.

Le commandement des armées japonaises sur le théâtre des opérations militaires n'était pas centralisé au début et se faisait par le biais de directives transmises par télégraphe depuis Tokyo. Ce n'est que dans les premiers jours de juillet que le commandant en chef japonais, le maréchal Oyama, est arrivé et s'est installé avec son état-major à Haizhou.

Nos forces à ce moment surpassaient considérablement en nombre celles des Japonais. Mais les informations dont nous disposions sur les armées japonaises nous présentaient une image exagérée. Cette exagération résultait à la fois d'un mauvais renseignement et d'une tendance constante à justifier notre retrait par la supériorité numérique de l'ennemi. L'importance résidait également dans la manière de manœuvrer des Japonais : ils avançaient habituellement sur un large front, avec un grand nombre de petites colonnes, ce qui leur permettait de se déployer rapidement et d'envelopper nos positions profondes. Plusieurs petites colonnes japonaises étaient souvent prises par nous pour des avant-gardes et non pour les forces principales ; en parallèle des troupes japonaises de « première ligne » précisément identifiées, la présence de troupes non détectées de « deuxième ligne » était supposée. Nous-

mêmes étions habitués à des mouvements en colonnes profondes, ce qui ne convenait pas au terrain montagneux, et nous supposions que l'ennemi se déplaçait de la même manière.

La supériorité numérique représente ce principal avantage qu'elle engendre la confiance en ses propres forces et donne un avantage purement moral au-delà du matériel. Au lieu de nous appuyer sur cette conscience, nous créions nous-mêmes l'illusion de la supériorité des Japonais en nombre.

Comme on peut le voir, même nos données minimales sur les forces des armées japonaises étaient surestimées d'environ un facteur un et demi, ce qui avait une influence très néfaste sur nos plans d'opérations. La surestimation des forces ennemies, qui avait été l'une des principales causes de l'échec de la troisième bataille de Plevén, constitue l'une de ces faiblesses de l'armée russe qu'il est nécessaire d'éliminer à tout prix.

Le quartier général de l'armée Oku savait que les positions de Simuchén contre le groupe Dagushan étaient occupées par des forces russes supérieures ; les forces russes occupant les positions au sud de la gare de Tashichao étaient, sur un certain tronçon du front de l'armée japonaise, estimées à deux divisions, soit deux fois moins que la réalité. Cette évaluation suggérait bien sûr la nécessité de commencer des opérations actives précisément avec les 4 fortes divisions de l'armée Oku. Dans la nuit du 10 juillet, elles avancèrent sur un front étroit d'environ 10 verstes, à l'ouest du chemin de fer.

Le mouvement vers l'est depuis le chemin de fer pour envelopper le flanc droit russe était entravé par des terres marécageuses, sur lesquelles le déplacement était difficile et où le gaolyan s'était déjà installé, compliquant l'orientation ; le mouvement vers l'est, visant à envelopper le flanc gauche russe, était également très difficile et, de surcroît, exposait la partie enveloppante aux attaques de notre groupe Simuchensk. C'est pourquoi les Japonais se sont limités à une direction qui entraînait un affrontement purement frontal.

Au début juillet, nous pensions nous-mêmes commencer des opérations actives du groupe du Sud contre l'armée d'Oku et le groupe de Dagushan ; c'est pourquoi les renforts venant de Russie — le XVII^e corps d'armée — devaient être débarqués au sud, à la station de Tashichao. Mais le 6 juillet, une nouvelle décision fut prise : concentrer les X et XVII^e corps d'armée et le détachement oriental sur le front est et, en premier lieu, les lancer, sous la direction personnelle du général-administrateur Kouropatkine, contre l'armée de Kuroki. En conséquence, une partie de nos réserves concentrées à Tashichao — 2 bataillons et 96 canons — fut détachée vers le nord ; la mise en œuvre de cette décision coïncida avec le début du combat à Tashichao.

Le maintien de nos positions à Tashichao était important dans la mesure où il nous assurait la possession du port d'Inkou. Tant que nous possédions ce port, nous pouvions encore communiquer par voie maritime avec Port-Arthur. La prise d'Inkou par les Japonais leur facilitait considérablement la tâche de ravitailler l'armée et constituait le dernier maillon dans l'organisation d'une base englobante sur la côte mandchoue.

À l'exception des troupes sur la direction de Xuyan, dans les forces sous les ordres du général Zarubaev pour la défense de Tashichao, après déduction des unités envoyées au nord, il restait 42 1/2 bataillons, 54 escadrons et compagnies, et 122 pièces d'artillerie. Ces forces étaient quelque peu inférieures à celles des Japonais (48 bataillons, 258 pièces d'artillerie, 20 escadrons), mais pouvaient être soutenues par une réserve venue de Haichen et par les troupes transférées du nord par le chemin de fer.

Ainsi, aux positions près de Tashichao, nous pouvions disposer d'un nombre suffisant de troupes pour un combat acharné avec l'armée d'Oku. Cependant, la tâche assignée à nos troupes n'était en aucun cas aussi clairement définie. Il n'y avait pas de décision ferme de rester à Tashichao. Le 6 juillet, le général Zarubaev reçut l'ordre de défendre obstinément ; le 9 juillet — de se retirer face à des forces supérieures en combattant vers Haichen ; et le 10 juillet, des informations circulaient selon lesquelles moins de 4 divisions japonaises

attaquaient nos I et IV corps sibériens. Le général Zarubaev comprenait parfaitement « l'importance de préserver les forces et la santé des troupes pour la bataille décisive ». Mais, en même temps, « si la concentration à Haichen est réalisée en combat, toute la signification de cette marche ne sera pas comprise, dans le sens véritable, non seulement par des personnes incompetentes, mais aussi par les troupes, qui ne sont pas initiées à des considérations stratégiques si importantes ». Ainsi, le retrait des deux corps sera compris par toute la Russie comme la défaite de deux corps. Par conséquent, si un retrait est nécessaire, il doit être effectué sans combat. Si, en revanche, il n'y a pas de nécessité de se retirer, alors les forces du I et du IV corps sont suffisantes pour résister honorablement à l'offensive de l'ennemi, sans compromettre le résultat final de la bataille par un retrait.

La position près de Tashichao a été choisie peu de temps après le repli du 1er corps de Sibérie de Wafangou. Le 1er corps de Sibérie occupait un secteur offrant une bonne visibilité et une bonne zone de tir, d'une longueur de 8 verstes (la colline ferroviaire, les Monts du Milieu et des Fusils). La position du IVe corps de Sibérie a été renforcée sur une longueur de 3 verstes depuis Qianzhouzi Zhangguantun ; ce secteur offrait un bon tir de fusil, mais à 3-4 verstes devant lui se trouvaient des hauteurs très dominantes ; si l'artillerie japonaise s'y était installée, le IVe corps de Sibérie se serait trouvé dans une situation très difficile. C'est pourquoi sur les hauteurs près de Nandalin, à 4 verstes devant le flanc, une position avancée a été choisie, appelée position avancée, mais en réalité véritable position principale. Entre le flanc droit de cette position et le déploiement du 1er corps de Sibérie, restait un intervalle de 5 verstes avec des approches favorables, représentant le secteur le plus vulnérable.

Notre artillerie utilisait habilement le relief du terrain et avait pris des positions si dissimulées que les Japonais ne pouvaient déterminer d'où les batteries russes tiraient.

Les fortifications de Tashicha témoignaient qu'en matière de construction de tranchées, nos troupes avaient fait un grand progrès ; la prise de position à Nandalin montre que les chefs militaires ont appris à évaluer correctement l'importance des hauteurs.

Le 10 juillet, les Japonais repoussèrent nos avant-postes et campèrent à 4 verstes de notre position. Au matin du 11 juillet, notre groupe sud était disposé ainsi :

Le 1er corps sibérien (18 bataillons) a occupé son secteur. Le IVe corps sibérien a pris position avec l'avant-garde du général-major Shileyko (5½ bataillons, 20 pièces d'artillerie) sur la position de Nandalin. L'espace entre cette position et le déploiement du 1er corps sibérien a été rempli par les troupes du général-major Oganovsky (8 bataillons, 8 pièces), déployées à l'est du village de Liangjunzhai. Près de l'ancienne position « principale » du IVe corps, seul se tenait son réserve — 3½ bataillons, 8 pièces. La cavalerie du général-major Mishchenko protégeait le flanc gauche, celle du général-major Kossagovsky le flanc droit. En réserve générale du groupe, il y avait 6 bataillons et 2 batteries du 1er corps sibérien et 1 bataillon du IVe corps sibérien.

Les Japonais étaient assez informés de la force de nos flancs et ont concentré leurs efforts sur notre centre, non protégé par des renforcements et sérieusement engagé par des troupes seulement à la veille.

Contre le Ier corps de Sibérie, les Japonais ont déployé 186 pièces d'artillerie, qui ont ouvert le feu dès le matin. Nous ne disposions ici que de 76 pièces, mais comme elles étaient bien cachées, les Japonais ne pouvaient pas les faire taire, et le cours de l'artillerie penchait en notre faveur. Les obus tombaient en plus grand nombre sur nos tranchées, mais nous ne nous en préoccupions pas, car l'infanterie japonaise n'avait pas encore commencé à avancer.

Des informations rassurantes arrivaient également des flancs : les Japonais ne menaçaient ni les zones proches ni les zones lointaines. L'infanterie n'est entrée dans un combat vigoureux qu'au centre, où d'importantes forces japonaises ont attaqué les Barnaouliens et les Tomiens du général Oganovski, soutenus au cours de la journée par 2x2 bataillons. Les Japonais se préparaient à attaquer dans les replis du terrain près de Dafanshen;

cette zone a été soumise par nos batteries à un feu croisé. Avant le coucher du soleil, l'artillerie japonaise a bombardé avec énergie le secteur du général Oganovski ; entre 8 et 10 heures du soir, les Japonais ont lancé 4 attaques vigoureuses, qui ont été repoussées à la baïonnette par les Barnaouliens et par le feu soutenu des autres régiments.

Rien ne réussissait aux Japonais dans ce combat, mais néanmoins le général-lieutenant Zarubaev, le soir du 10 juillet, ordonna aux troupes de se replier sur Haichen. La base de cet ordre était le déploiement devant le groupe sud de forces japonaises « supérieures » et la directive générale du général Kuropatkine — se replier sur Haichen dans un tel cas. Dans la réserve du dixième groupe, il restait encore 6 bataillons frais, et tout le Ier corps sibérien représentait en effet une unité fraîche ; l'échec du bombardement japonais n'avait fait qu'élever leur moral. Quelques mouvements du groupe de Dagushan ne représentaient ce jour-là aucune menace sérieuse pour les communications du groupe sud. Les pertes des 9 et 10 juillet furent presque égales des deux côtés : nous avons perdu 1 050 hommes, les Japonais — 1 198 hommes.

La bataille de Tashichao, interrompue par nous au début de la période, présente un intérêt dans la mesure où notre artillerie y a pris un nouveau chemin d'utilisation étendue des positions couvertes. Dans le développement ultérieur de la guerre, les positions couvertes deviennent la règle générale, et l'artillerie commence même à en abuser, mettant au premier plan la nécessité de se couvrir et laissant au second plan l'essentiel — sa tâche tactique.

Notre retrait de Taschichao après une série de succès confirme une fois de plus qu'il est impossible de vaincre en entrant dans la bataille sans un objectif clairement défini et sans y manifester une volonté persistante de l'atteindre.

Chapitre 11

Les combats sur la rivière Lankhe

Notre intention de passer à l'offensive contre l'armée de Kuroki s'est reflétée dans le renforcement des troupes sur le front est ; dans le détachement de l'Est, sous le commandement du comte Keller, se sont rassemblées entièrement la 3e et la 6e divisions de fusiliers de Sibérie orientale ; le Xe corps, auparavant dispersé en différents groupes, se rassemblait plus au nord, en direction de Liaoyang-Saimadzi.

La direction de nos troupes sur le front oriental était fortement marquée par l'échec subi par le détachement oriental lors de la tentative de passage à l'attaque le 4 juillet. L'ennemi — une seule (2e) division japonaise — s'étendait avec ses 12 bataillons sur 16 verstes. Nous avons rassemblé jusqu'à 32 bataillons ; 14 d'entre eux étaient destinés à un choc direct au centre — le col d'Ufangouan (Motienling). La position japonaise aurait certainement été percée si l'offensive avait été menée courageusement, avec la décision ferme de vaincre l'ennemi ou périr. Mais cette prudence excessive, qui nous avait fait reculer de Tashichao après un succès partiel et qui nous obligeait à considérer toute disposition des troupes uniquement en fonction de l'occupation de la ligne avancée de Liao-Yang, nous a contraints, au lieu d'une attaque décisive, à entreprendre seulement l'essai de dix actions offensives ; la peur de perdre des canons a fait qu'aux 18 bataillons avancés n'ont été attachés que 4 pièces d'artillerie montée et 8 pièces de campagne ; le général Kashtalinsky, qui ne se montrait pas favorable à l'offensive et commandait la section la plus importante, a envoyé avec l'aube ces 8 pièces à l'arrière. La ligne japonaise remplissait parfaitement sa tâche — repousser une tentative offensive aussi prudente.

L'engagement d'une artillerie puissante au combat est le meilleur moyen de restaurer le moral ébranlé et le sentiment de supériorité face à l'ennemi ; les coups de canon de son artillerie rendent chaque manœuvre plus compréhensible pour tous ; laisser l'infanterie agir seule ne fait que souligner l'absence d'idée claire et de confiance dans le commandement, et sape le moral des forces.

Les pertes lors du combat du 4 juillet, atteignant 1 500 hommes, ne se justifiaient par aucun résultat obtenu et soulignaient notre échec moral : malgré une supériorité certaine en forces, nous avons renoncé à l'objectif fixé. Mais l'expérience du 4 juillet ne nous a pas conduit à la conclusion correcte — que le succès d'une opération offensive n'est possible qu'avec de la détermination dans la définition des objectifs et de l'énergie dans leur exécution. Au contraire, tenant compte des difficultés des actions actives, il a été jugé nécessaire de définir des objectifs plus faciles à atteindre : plutôt que de frapper les forces ennemies, objectif que tous les commandants ayant compris la nature de la guerre ont toujours poursuivi, nous nous sommes tournés vers une sorte d'attaque progressive sur les positions occupées par l'ennemi.

Le retrait de Tashichao a conduit le commandant de l'armée à renoncer à une offensive générale sur le front oriental. Le commandant, qui venait de se trouver dans la zone de concentration du X corps, se hâta immédiatement vers Haichen pour coordonner les actions du groupe sud. L'offensive était poursuivie par le seul X corps, avec pour objectif de reprendre Siheyuan, un nœud de communication que le détachement du général de division Hershelman avait libéré après de durs combats avec les Japonais le 6 juillet ; il était maintenant occupé par la 12e division japonaise, éloignée d'un passage des autres forces de Kuroki.

Le commandant de l'armée recommandait de prendre progressivement position sur le terrain ennemi ; chaque nouvelle attaque devait avoir lieu la nuit ; après avoir pris possession d'une section de la position ennemie, il ne fallait pas poursuivre l'ennemi tant que nous ne nous étions pas solidement installés sur place.

Le Xe corps a commencé avec prudence à partir du 15 juillet par une attaque à tâtons. Le 18 juillet, elle fut interrompue par la transition générale à l'offensive de toute l'armée du

général Kuroki, qui eut le temps d'évaluer le danger menaçant son flanc droit et décida de prendre l'initiative. Il fut ordonné à la 12^e division, soutenue par 4 bataillons de la 2^e division et une partie de la brigade de réserve de la garde, de repousser le Xe corps du col de Yushulinsk, vers lequel il s'était dirigé. Aux autres forces de la 2^e division et de la garde, il fut prescrit d'attaquer le même jour à Tkhavuan les unités de l'Escadron de l'Est.

La voie directrice de l'avancée progressive du Xe corps était la route carrossable Gudziatsy — Lagoulin — Yushulin — Sixeyan. Le début de l'offensive fut marqué par l'élévation d'un ballon captif, qui dans ce terrain montagneux ne pouvait apporter d'utilité particulière, mais attirait l'attention de l'ennemi.

L'avant-garde du général-lieutenant May s'est avancée de chaque côté de la rivière Sihé : le régiment de Tambov a déjà, dès le 1^{er} juillet, pris avec combat plusieurs commandements de collines sur la rive droite, au nord-est de Yushulin ; le régiment de Gienzen s'étendait au sud, de Yushulin à Pjelin. L'avant-garde n'a réussi à maintenir que 2 batteries (près de Yushulin).

Une attaque frontale unique contre les Japonais, concentrés à l'ouest de Xiheyang, ne pouvait promettre aucun succès. C'est pourquoi, pour le mouvement des troupes du X corps, une direction vers le col de Gielinski a été choisie, ce qui permettait d'envelopper le flanc gauche de la 12^e division à Xiheyang, rompant ainsi ses liens avec les autres unités de l'armée de Kuroki. Une avance rapide et énergique dans cette direction déchirerait les positions ennemies et promettait d'importants résultats ; en revanche, une progression hésitante placerait les troupes sur cette ligne entre deux feux.

Vers le col de Pielin, le soir du 17 juillet, la brigade du général Martson s'est concentrée. Le terrain extrêmement accidenté, l'absence de cartes et la nuit tombante n'ont pas permis au général Martson de procéder lui-même à une reconnaissance de la position. Il a fallu donner les ordres en se basant sur les paroles des officiers ayant vu le col pendant la journée.

L'avant-garde du général-lieutenant May forma le secteur gauche, tandis que la brigade du général de division Martson forma le secteur droit de l'unité de combat. La réserve générale (7 bataillons, 69 compagnies, 5 sections) se concentra derrière le secteur gauche, près de Lagoulina. Les flancs étaient protégés : le droit par le 12^e régiment de Sibérie orientale, avancé de Voe, et pour la liaison jusqu'à Huangligan ; le gauche par une unité du général de division Grekov (1 bataillon, 7 compagnies). Le corps, composé de 2 bataillons, se déploya sur une longueur de 2 verstes, repoussant la garde japonaise et se rapprochant de 2 à 3 verstes de la position japonaise.

Selon la disposition du commandant de la 12^e division japonaise, la brigade Kigoshi (6 bataillons) avec 5 batteries de montagne se dirigea le long de la rivière Sihe pour attaquer le col Yushulinsk, la brigade Imamura (5 bataillons) avec une batterie de montagne se dirigea pour attaquer le col Pjeline depuis l'avant, et 4 bataillons de la 2^e division du général Okasaki attaquèrent le même col depuis le flanc droit ; un bataillon de la 12^e division et 2 bataillons de la garde de réserve formaient la réserve générale et avançaient derrière le flanc droit. La nuit, l'ordre de bataille des Japonais se déploya et, à l'aube, le combat s'engagea sur toute la ligne.

Malgré la lenteur avec laquelle se développait le mouvement offensif du corps X, qui visait à consolider solidement les zones conquises du terrain, le 18 juillet nous nous sommes retrouvés inattendus face aux Japonais. La brigade du général M. Martson, qui s'était installée pendant la nuit, n'était pas encore organisée. Mais sur le flanc gauche aussi, le régiment de Tambov ne s'était pas encore mis en place sur les collines qu'il occupait depuis déjà deux jours. Les troupes pensaient à l'offensive ; la décision de rester quelques jours dans la position occupée n'est parvenue aux soldats que le soir du 17 juillet. De plus, le commandant du corps a détaché de toutes les troupes, pour toute la journée du 17 juillet, tous les chefs des unités individuelles et les états-majors des divisions, avec lesquels il est parti le matin pour inspecter les positions, puis s'est réuni ensuite en conférence.

La disposition du régiment de Tambov s'explique, selon moi, par l'absence du commandant du régiment. Le régiment était en bivouac dans une gorge, sous les hauteurs prévues pour l'occupation par le régiment. Seules des sentinelles avaient été postées sur ces hauteurs. Les Japonais se trouvaient à distance d'un tir de fusil. À une telle proximité de l'ennemi, une simple garde avancée est évidemment insuffisante : il est nécessaire d'envoyer une unité de combat et de bivouaquer sur des sites pratiques pour la défense, en étant prêts pour une attaque de jour. Seules des fortifications solides, protégées par des obstacles artificiels fiables, peuvent quelque peu faciliter les exigences imposées aux troupes dans une telle confrontation rapprochée avec l'ennemi.

La brigade de Kigoshi s'est déployée sur les deux rives de la rivière Sihé. Un régiment avançait contre les Tamboviens, l'autre contre le flanc gauche des habitants de Penza.

Un bataillon japonais, après avoir traversé le fleuve Sihé, s'est installé dans un terrain mort au pied de la montagne, sur laquelle se trouvait une avant-garde du flanc droit, inattentive à la proximité de l'ennemi, envoyée par le 3^e bataillon du régiment de Tambov. Un autre bataillon... s'est déployé à droite et, avançant vers la hauteur en direction nord-ouest, à 4 h 30 du matin, a attaqué l'autre avant-garde des Tambovites, endormie et non gardée par des patrouilles et des sentinelles. Ayant pris possession de la hauteur sur laquelle se trouvait cette avant-garde et s'étant étendu le long de sa crête, les Japonais ont ouvert le feu de fusil sur le bivouac du régiment de Tambov, situé à 700–800 pas de la hauteur occupée par les Japonais.

« Le régiment, levé en alerte, ayant déjà des tués et des blessés, parmi lesquels un prêtre régimentaire grièvement blessé..., se trouvait dans une situation critique. »

Le régiment est sorti de sa position difficile grâce à l'initiative du commandant du 2^e bataillon, le lieutenant-colonel Linpoman, qui rassembla 2 compagnies de son bataillon et 2 compagnies du 3^e bataillon qui s'étaient retirées, et lança une contre-attaque vigoureuse.

Le lieutenant-colonel Lippoman a été tué, mais son sacrifice ainsi que celui de sa compagnie ont permis au régiment de gagner du temps, de se réorganiser et d'occuper une position sur les hauteurs derrière le bivouac abandonné.

Affaiblis par le nombre et les revers, les Tambovites ont été soutenus pendant la journée par 3 bataillons et demi ; grâce au feu des batteries de l'édition du travail de la commission historique militaire sur la guerre russo-japonaise, les Japonais n'ont pas réussi à s'implanter solidement sur les hauteurs conquises ; vers deux heures de l'après-midi, notre position s'était suffisamment renforcée pour que le commandant du régiment de Tambov ait même envisagé de passer à l'offensive. Deux de nos batteries ont échangé efficacement des tirs avec cinq batteries japonaises cachées dans le talus.

Grâce à la persévérance des Tamboviens et aux renforts apportés à temps, le succès des Japonais s'est limité à nous infliger des pertes et à s'emparer des cuisines de campagne et du camp.

À la passe de Pielin, le combat ne s'est pas déroulé à notre avantage. Les compagnies des régiments de Briansk et d'Orlov étaient mélangées dans le dispositif de combat, car le régiment d'Orlov était arrivé plus tard et avait renforcé la position des Brianskiens. Une importance particulière était accordée à la haute colline au nord de la passe ; elle était occupée par une demi-compagnie des hommes de Penza, jusqu'à ce qu'elle soit relevée par des unités de la brigade du général de division Martson.

À 6 heures du matin, plusieurs tireurs japonais, s'étant approchés sans être remarqués, ont tiré sur les compagnies du flanc gauche du général Martson. Elles ont reculé ; une demi-compagnie du régiment de Penza, occupant une colline élevée, était presque encerclée et a subi de lourdes pertes. Vers 7 heures du matin, les Japonais ont pris contrôle assez facilement de ce point stratégique. Le bataillon de la réserve privée, envoyé par le général Martson, n'a pas pu nous le rendre.

Pendant ce temps, la colonne du général de division Okasaki, contournant notre flanc droit, ouvrit le feu. Notre flanc gauche et le centre ne résistèrent pas au feu intensifié venant

de l'avant et des deux flancs, et commencèrent à reculer, suivis par le flanc droit qui descendit des hauteurs. Notre feu s'affaiblit, l'unité se regroupa en masse et subit des pertes importantes en se retirant vers le village de Lipiu par la vallée, dont les hauteurs avaient été occupées par des divisions japonaises.

Le 12^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale, occupant une position favorable sur le flanc d'Ocasaki, n'est pas entré en combat. Les Japonais n'ont pas poursuivi. Du réservoir général du X corps, pour relever la brigade du général Martson, sont d'abord montées quatre centaines du régiment de cavalerie Tersko-Kubanska, puis les 2 bataillons et trois quarts du régiment d'Yelets.

La cavalerie a livré un rapport erroné sur le début de la manœuvre des Japonais contre notre aile gauche : « les Japonais déplacent des pièces d'artillerie vers notre aile gauche, et l'infanterie avance en colonnes serrées derrière les pièces d'artillerie ». Apparemment, deux compagnies ont été prises pour des colonnes contournantes, déployées par la 12^e division japonaise pour protéger leur aile droite.

Seuls les sapeurs restaient en réserve. Bien que l'avancée des Japonais ait été arrêtée partout, le commandant du corps, le général-lieutenant Sloutchevski, qui dirigeait le combat sans quitter sa fanza et, de ce fait, sans entrer en contact direct avec les troupes, ordonna de se retirer sur la "position principale" derrière la rivière Lanhe, où il était possible de déployer une puissante artillerie du corps.

Dans le détachement oriental, pour fournir une résistance directe à l'ennemi, seule la 6^e division de fusiliers de Sibérie orientale a été concentrée à Tkhavuan. La 3^e division de fusiliers de Sibérie orientale se trouvait en état de demi-transition en arrière, ayant détaché le 12^e régiment pour assurer la liaison avec le Xe corps et le 1^{er} bataillon pour la protection du flanc droit.

La position de Thawuan, sur les hauteurs de la rive gauche de la vallée de la rivière Lanhe, s'étendait du village de Thenshuizan au village de Suitianza et bloquait la meilleure route de la rivière Yalu vers Liao-Yang. La rivière Lanhe ne représentait aucun obstacle. Sa vallée était couverte de hautes herbes et ne recevait qu'une faible défense à la carabine ; nos batteries, placées sur les hauteurs, ne pouvaient tirer que sur ses pentes opposées, et la majeure partie de la vallée était dans un espace mort.

Le relief accidenté du terrain, les pentes abruptes et les crêtes aiguës offraient peu d'endroits propices à l'installation de l'artillerie ; sur un front de 8 verstes, il n'a été possible de placer que 28 pièces de campagne et 4 pièces de montagne sur le côté gauche, ce qui a nécessité d'importants travaux pour aménager les montées vers les crêtes. Le déplacement des batteries depuis les hauteurs, en particulier sur le secteur gauche, n'aurait pu réussir que s'il avait été entrepris à l'avance.

Les voies d'avancée de l'ennemi se sont interrompues à deux ou trois verstes derrière la ligne des hauteurs de la position de Tkhauan, sur la crête de Yanzelinsk, qui constituait également une ligne pratique pour la défense. Ainsi, dans la zone où se trouvait la 6^e division de fusiliers de Sibérie orientale, il y avait en fait deux positions. On pouvait considérer comme principale la position de Tkhauan ; dans ce cas, Yanzelinsk servait d'arrière-garde ; on pouvait aussi considérer comme principale la position de Yanzelinsk, et alors Tkhauan servait de ligne d'avant-garde. À la veille du combat, ces questions n'étaient pas encore clairement résolues ; cependant, il y avait une circonstance importante qui rendait impossible une défense tenace de la crête de Yanzelinsk : toutes nos positions d'artillerie se trouvaient devant elle. Avec la perte de la position de Tkhauan, nous étions privés du soutien de l'artillerie, raison pour laquelle cette position était essentiellement celle de première importance.

Le 21^e régiment occupait le secteur droit, le 23^e régiment le gauche ; en retrait derrière le flanc droit, 6 compagnies du 22^e régiment occupaient une position. La position arrière sur le col nord de Yanzelinsk et sur la montagne Makoutinza était occupée par 5

compagnies du 24^e régiment ; 13 compagnies — la réserve de la division — étaient placées derrière le centre.

Contre 3 bataillons et 2 batteries de notre aile gauche (23^e régiment), Kuroki a engagé 6 bataillons et 6 batteries de la 2^e division. En face de 3 bataillons et 12 canons de l'aile droite, 9 bataillons de la garde japonaise se sont déployés avec 6 batteries, et en outre, pour frapper le flanc ennemi occupé par 6 compagnies avec 4 canons, 3 bataillons avec 6 canons étaient dirigés. L'offensive se développait progressivement depuis le flanc gauche afin de donner le temps de manœuvrer pour l'enveloppement.

Les actions contre notre aile droite n'ont absolument pas réussi aux Japonais. Les unités engagées au départ étaient maintenues par des chasseurs à cheval et à pied, assurant le service de garde le long de notre flanc droit, et une fois forcées d'avancer en ordre de bataille étendu à travers les montagnes, elles se sont fortement épuisées, puis se sont soudainement retrouvées devant une position de repli ; toute la brigade de la garde rassemblée ici était tant épuisée qu'elle était incapable de mener une offensive énergique et s'est couchée. La raison de cet échec était la méconnaissance des Japonais des conditions du mouvement de contournement et de l'existence de notre position de repli.

La brigade qui avait attaqué le 2^e régiment ne s'est pas révélée plus chanceuse. Sur le flanc droit du régiment, une demi-compagnie commandée par le capitaine Volkoboy résistait, malgré les nombreuses attaques des Japonais qui s'approchaient à cent pas, mais ne supportaient pas un combat rapproché avec nos tireurs. Le 21^e régiment tenait fermement ; le réseau téléphonique existant dans le régiment lui rendit ce jour-là un service considérable, car il permit au régiment de communiquer avec l'artillerie ; les batteries canonnaient les positions où la troupe japonaise se concentrait.

Notre artillerie, bien que numériquement deux fois inférieure à l'artillerie japonaise, menait un feu énergique et, dans la partie sud du champ de bataille, parvint même à obtenir la supériorité de feu sur les batteries japonaises ; celles-ci durent souvent se taire.

Dans notre aile gauche de la 23^e régiment, depuis le matin nous étions sous un feu intense, et notre position ici n'était pas stable, principalement en raison de la conviction qui s'était infiltrée dans le régiment que la principale résistance devait être opposée aux Japonais à la position de Yanzelin.

Le chef du détachement oriental, le général-comte Keller, considérait comme son devoir d'encourager les troupes par son exemple personnel dans les lieux les plus dangereux. À trois heures de l'après-midi, le comte Keller se rendit à pied à la position de la batterie, qui était bombardée extrêmement fort par l'artillerie japonaise ; c'est là qu'il fut tué par un shrapnel qui éclata juste devant lui.

La mort du comte Keller a eu un effet extrêmement défavorable sur la gestion des combats. À trois heures de l'après-midi, il a été ordonné aux batteries de l'aile la plus à gauche de se replier en arrière ; après les pertes d'armes à Tjurentchen et Wafangou, on se préoccupait davantage de la conservation des canons que de soutenir l'infanterie avec leur feu. Le nettoyage de l'artillerie sur notre secteur gauche a coïncidé avec l'offensive des Japonais contre celui-ci.

Le général Kuroki, s'étant convaincu de l'inefficacité des attaques contre les positions des 21^e et 22^e régiments, ordonna avec six bataillons de son aile droite d'attaquer la position du 23^e régiment, en l'enveloppant par le flanc gauche.

Le 23^e régiment recula d'abord par son flanc gauche, et à 7 heures du soir, tout son secteur avait été nettoyé. La réserve divisionnaire a couvert le flanc ouvert du 21^e régiment et renforcé le déploiement des troupes sur la crête de Yanzelin ; pour déloger les Japonais de la position de Thauvan qu'ils avaient prise, les forces de réserve de la 6^e division se sont avérées insuffisantes.

Cependant, le combat n'était pas encore perdu pour nous : les troupes de la 6^e division de Sibérie orientale maintenaient un ordre complet, la 3^e division de Sibérie orientale restait

parfaitement intacte ; derrière, se tenait la réserve générale — le XVII^e corps, et le 19 juillet, ses unités pouvaient déjà participer au combat ; quant aux adversaires, ils étaient entièrement étiés, sans réserves, et auraient à peine résisté à une poussée énergique dans n'importe quelle direction.

Le général Kachtalinski a proposé de reprendre le combat en faisant intervenir des unités de la 3^e division de fusiliers de Sibérie orientale. Ce plan n'a pas été approuvé par les commandants de l'armée, qui estimaient que la situation n'était pas encore éclaircie ; ils ont télégraphié au général Kachtalinski :

« Je ne peux pas approuver l'utilisation rapide de nos réserves à Erdakhé, alors que la direction de l'attaque ennemie n'est pas encore claire. À mon avis, il serait souhaitable d'avoir à Erdakhé au moins 6 ou 7 bataillons. »

Cependant, avant même de recevoir ce télégramme, le général Ka de Staline, ayant reçu des informations sur l'issue malheureuse de la bataille à Piéline, avait renoncé à toute action offensive. Le conseil militaire qu'il avait réuni décida de se replier sur une position fortifiée à Lianysan. La retraite commença de nuit et fut effectuée de manière assez ordonnée.

Le Xe corps et le détachement de l'Est ont perdu le 18 juillet 2458 hommes, les Japonais environ 1000 hommes. Toute l'opération du 18 juillet s'est déroulée assez lentement : les attaques japonaises ne se distinguaient pas par une rapidité particulière ; notre défense émanait de l'idée cachée que les actions sur le Lankhe avaient une importance secondaire, et que nous mesurerions complètement nos forces contre les Japonais à Liao-Yang...

Il convient de noter le déploiement complet des forces japonaises. À Pielina, ainsi que lors de l'attaque des secteurs 21, 22 et 23 des régiments, ils ont obtenu une supériorité numérique. Cependant, au point décisif—à Pielina—celle-ci était insignifiante : 9 bataillons solides contre 8 plus faibles ; le dépassement de forces nécessaire pour un développement énergique du succès n'était donc pas présent, car ils avaient simultanément entrepris d'encercler le flanc droit du détachement oriental. Cette poursuite de deux objectifs à la fois, témoignant de la nette préférence des Japonais pour une action active, répondait difficilement à la situation, car cela rendait extrêmement douteuses les deux opérations—tant contre le X corps que contre le détachement oriental. La décision du général Kuroki, après l'échec de la division de la garde, d'engager en combat contre un ennemi nombreux et obstiné toutes les réserves de l'armée—6 bataillons de la 2^e division, retardés par un recul—est très instructive ; elle témoigne de l'extrême persévérance et de la force de volonté du commandant de la 1^{re} armée japonaise, de sa capacité à prendre des décisions — la qualité la plus précieuse pour un chef militaire.

Il nous faut souligner : l'évaluation correcte du terrain pour le déploiement de la 6^e division de fusiliers de Sibérie orientale, ce qui a permis de prévoir la couverture du flanc droit et de préparer une position de repli ; une discrétion suffisante grâce au travail approprié de la garde (des détachements de chasseurs) sur le cours supérieur de la rivière Lanhé, ce qui a obligé les Japonais à tenter de contourner notre flanc à vue cachée ; le principe erroné de l'attaque progressive (X corps), né de la méfiance envers leurs forces ; l'absence d'unité et de clarté dans la pensée opérationnelle, ce qui menait à des malentendus (positions principales et arrière du détachement oriental) ; une peur extrêmement nuisible pour l'artillerie, qui entravait son emploi correct au combat.

Le commandant du Xe corps et le commandant du détachement Est dirigeaient les troupes de différentes manières. La méthode de commandement du corps exclusivement par téléphone, adoptée dans le Xe corps, est acceptable lorsqu'il y a une grande expérience du chef, capable de lire dans le cœur de ses subordonnés à l'œil, sûr de ses assistants, et tant que tout se passe bien. Mais, bien sûr, dans ce cas, l'initiative des subordonnés doit avoir un large espace pour s'exprimer ; la réunion des officiers supérieurs avec le commandant du corps pour des consultations en cas de contact étroit avec l'ennemi, pratiquée dans le Xe corps,

constitue indéniablement un mal ; elle ne remplacera pas la communication directe de l'officier supérieur avec les troupes et ne compensera pas le manque de compétence et de détermination.

La mort du comte Keller, qui a eu un impact si lourd sur le développement des événements militaires dans le détachement oriental, témoigne de l'importance considérable de l'influence personnelle des anciens dirigeants ; dans ces conditions morales difficiles dans lesquelles se trouvait le détachement oriental, l'apparition du comte Keller directement parmi les troupes combattantes a eu un effet bénéfique et était sans aucun doute légitime.

Chapitre 12

Concentration sur Liaoyang

Le 18 juillet, les actions militaires ne se sont pas limitées à des affrontements sur la rivière Lanhé. En même temps que la 1^{re} armée de Kuroki, la 4^e armée de Nozu, définitivement formée, est passée à l'offensive.

Le II^e corps sibérien, déployé vers Simouchen (sur la garnison de Kangoualine), couvrait les communications du groupe sud tant qu'il opérait à Tashichao et au sud. Avec le départ des I^e et IV^e corps sibériens vers Haichen, cette mission devenait inutile. Malgré la situation tactique favorable à Tashichao, nous avons reculé pour nous concentrer à Haichen. Il était naturel de retirer également le II^e corps sibérien vers Haichen. Cependant, le commandant de l'armée a décidé de ne pas manquer l'occasion d'infliger à l'ennemi un combat arrière supplémentaire et a ordonné au commandant du II^e corps sibérien, le général Zassoulitch, d'opposer une résistance ferme à l'ennemi près de Kangoualine, mais, sous la pression de forces largement supérieures, de retirer les troupes vers Haichen sans désordre.

Une attention particulière a été portée sur le flanc gauche du II^e corps sibérien, que les Japonais ont tenté d'encercler afin de couper les communications du corps avec Liaoyang. Pendant ce temps, avec le nettoyage de Tashichao, le corps était menacé sur son flanc droit, qui n'était protégé que par de faibles arrière-gardes des corps rassemblés à Haichen.

Les forces de Nozu, à qui avait été confiée l'attaque du II^e corps sibérien, se sont concentrées contre notre flanc droit, car à la composition de son armée, en plus de la division principale sud, avait été affectée la 5^e division de l'armée d'Oku. Dès le matin du 18 juillet, Nozu a réussi à repousser les unités de l'arrière-garde du général Mitschenko des positions qui couvraient le flanc droit du 11^e corps sibérien, puis, après un combat acharné, le flanc droit du corps a également reculé. Le poids principal du combat est tombé sur la 2^e brigade de la 31^e division d'infanterie (Kozlovtsy et Voronezhtsy) déployée ici. Sans parvenir, en fait, à aucun gain de temps et ayant subi des pertes doublées par rapport aux Japonais (1671 hommes contre 857), avec l'arrivée de l'obscurité, les unités du II^e corps sibérien se sont repliées vers Haichen.

Le jour suivant, le 19 juillet, sous l'impression de nos échecs sur le front est, où les Japonais s'étaient approchés de Liao-Yang à deux passages, l'idée de livrer une bataille décisive à la concentration du groupe sud sous Haichen a été abandonnée, et à trois passages le groupe sud s'est replié sur la position de Aisanjiang (Aishanchang).

À la fin juillet, nos troupes étaient disposées en deux groupes : le sud — les I, II et IV corps sibériens, sous le commandement direct du général Kouropatkine, étaient établis près d'Aisanydzian ; l'est — le III corps sibérien (ancien détachement oriental) et le X corps d'armée occupaient les positions de Lianyan et Anpilin. En réserve se trouvait le XVII^e corps à Liaoyang ; dans la première moitié d'août, le corps Pribyl et le V corps sibérien, débarqué à Mukden. Cette disposition, avec un intervalle pendant le passage entre le groupe sud et le groupe est, était considérée comme défavorable pour un engagement décisif, et le commandant de l'armée informait les commandants de corps que les Japonais ne devaient être retardés ici que par les arrière-gardes ; le combat devait avoir uniquement un caractère démonstratif. Tout était préparé pour une retraite sans encombre vers Liaoyang.

Tout comme auparavant le général Zarubaev à Tashichao, ainsi maintenant le général Bilderling, commandant du XVII^e corps, consolidant les actions sur le front est, demandait au général en chef Kouropatkine l'autorisation d'éviter un mouvement de retraite avec combat avant la bataille décisive.

« Je vous supplie sincèrement, ne serait-ce que dans le cours général des choses » sur le théâtre de la guerre, de me démanteler pour retirer les troupes fatiguées de leurs positions et sans combattre, à la vue d'une manœuvre de marche ordinaire, de les retirer sur les positions

qui nous ont été données près de Liaoyang. Je dirigerai les troupes avec « de la musique, avec des chants, gaiement, sans hâte, et j'espère les mener gaiement, forts d'esprit pour une bataille décisive ». Il est encore plus possible que l'ennemi « se soit arrêté à une certaine distance », écrivait le général S. Bill Derling.

Mais le commandant de l'armée continuait d'insister pour retarder l'avancée japonaise par des combats de couverture afin de gagner du temps pour l'arrivée du 5^e corps sibérien et l'achèvement des travaux sur les positions avancées de Liao-Yang.

Après les combats du 18 juillet, les Japonais ne manifestèrent aucune activité pendant trois semaines. Pendant ce temps, nos troupes se reconstituèrent, se reposèrent et reçurent des renforts ; un retrait vers LiaoYan ne semblait plus nécessaire. Le commandant de l'armée décida alors, le 10 août, de livrer une grande bataille sur les positions occupées, mais l'offensive japonaise, qui survint en même temps que cette décision, la rendit rapidement inutile.

Au moment où les Japonais passèrent à l'offensive contre les armées d'Oku et de Nodzu, fortes d'environ 65 000 hommes, nous disposions au sein du groupe sud de 48 000 combattants. Contre l'armée de Kuroki, forte d'environ 40 000 hommes, le groupe Est, comprenant le III^e corps sibérien, le Xe corps d'armée et certaines unités du XVII^e corps, comptait 50 000 hommes. En outre, nous avions à Lyaoyang une réserve de 28 000 hommes, à Mukden 23 000, et plus de 8 000 hommes protégeaient nos flancs. Au total, nous disposions de jusqu'à 152 000 combattants contre 112 000 Japonais. Le rapport de forces s'établissait résolument en notre faveur ; la concentration des forces japonaises sur le continent progressait insuffisamment. Les Japonais, ne considérant pas encore complètement assurée leur suprématie maritime, retardaient encore certaines unités, y compris la totalité de la 8^e division, sur leurs îles domestiques. Ils pensaient qu'en août, même au prix de pertes importantes, ils parviendraient à prendre Arthur, et alors l'armée qui le siègeait sous le commandement de Nogi renforcerait considérablement les armées dirigées contre Lyaoyang. Mais le siège d'Arthur tarda, le déploiement des moyens de siège prit du retard, tandis que les renforts arrivaient rapidement à l'armée russe : dans la première moitié d'août, le Ve corps sibérien est arrivé, et la concentration du I^{er} corps d'armée était bientôt attendue ; à Lyaoyang sont arrivés des canons lourds ; au cours de septembre, l'armée russe aurait encore été renforcée par le VI^e corps sibérien. Ainsi, quelles que soient les conditions défavorables en termes d'effectifs pour les Japonais en août, elles devaient dans un avenir proche évoluer dans une direction encore moins avantageuse pour eux.

La position globale des forces japonaises, avec une double implantation à Dalny-Inkou et sur le Yalu, offrait des avantages considérables aux Japonais pour mener des opérations actives. En revanche, le passage à la défense dans une position étendue occupée, avec un écart de 45 verstes entre les deux groupes et le flanc droit de Kuroki exposé aux attaques russes, représentait un inconvénient majeur.

Évaluation insuffisante de la capacité de transit de la Grande Route de Sibérie, représentation erronée de l'impossibilité pour les troupes russes de recourir aux ressources locales de Mandchourie et calculs trop optimistes pour en finir rapidement avec Arthur – ont conduit au fait que l'offensive japonaise a été entreprise avec des forces insuffisantes, créant une situation désavantageuse pour l'armée japonaise. La décision du commandant en chef japonais de sortir de la position critique par une offensive générale et de chercher une bataille décisive, avant que les inconvénients de la situation ne s'aggravent davantage, était pleinement correcte. Les fautes de stratégie ne pouvaient compenser que les succès tactiques.

La tâche des Japonais était facilitée par le fait que nous avions une idée extrêmement exagérée de leurs forces (au lieu d'une force de 1x5 bataillons, la force de l'infanterie japonaise était estimée à environ 180 bataillons) et par notre habitude de disposer profondément nos réserves en échelons. Dans les premiers jours de l'opération, les Japonais pouvaient compter, dans les points choisis par eux pour un coup décisif, sur une supériorité

des forces de leur côté ; notre tendance à nous diriger vers Liao-Yang obligeait à considérer les actions des troupes russes uniquement comme une défense temporaire des positions avancées sur la voie vers Liao-Yang, qui, après de plus ou moins grands renforts japonais, devait se terminer par le retrait des troupes russes. Ainsi, dans les premiers jours de l'offensive, il était probable que les Japonais réalisent d'importants succès, et la direction japonaise comptait que ces succès créeraient ce déséquilibre moral des forces qui compenserait le manque de forces matérielles.

Les approches du fort, selon les conditions locales et la disposition du groupe sud à Ansandzian, étaient difficiles. De plus, l'offensive commencée depuis le sud, le long du chemin de fer, faisait en sorte que les troupes russes se repliaient sur des positions préparées à l'avance près de Liao-Yang. Il était difficile de s'attendre à obtenir de grands avantages par une telle offensive frontale, et, en général, le succès de l'opération, lancée par les armées Ok et Nozu, semblait très douteux, car tant que les troupes russes n'étaient pas menacées, les quelques succès sur le front étaient remportés à un coût élevé.

La pression sur les communications russes entre Liao-Yang et Mukden ne pouvait être exercée que par l'armée de Kuroki. Avec son apparition sur la rive droite de la rivière Taizihe, on pouvait s'attendre à ce que la défense des Russes sur la rive gauche devienne moins acharnée et que la retraite des Russes se transforme en un écrasement complet de leur armée.

Ainsi, l'armée de Kuroki formait le premier contrefort de l'offensive. Cela était d'autant plus nécessaire que, avant le début du passage de l'armée de Kuroki sur la rive droite du Taïtzihé, il fallait repousser vers Liaoyang les forces adverses du groupe de l'Est. Le succès contre le III^e Corps de Sibirski et le Xe Corps d'armée, suivi, lors de l'avancée vers Liaoyang, du rapprochement avec l'armée de Nodu, créait cette sécurité pour un mouvement de contournement vers la rive droite du Taïtzihé, sans lequel la réalisation de cette marche de flanc par la majeure partie des forces de Kuroki serait devenue impossible.

De fortes pluies au début du mois d'août retardèrent l'avancée des Japonais. Enfin, le 10 août, le maréchal Oyama, commandant en chef des armées japonaises, donna une directive prescrivant à la Ire armée de s'emparer le 13 août des positions de Shimi sur la rive gauche du fleuve Tanghe ; les II^e et IV^e armées ne devaient attaquer la position d'Aixianjian que trois jours plus tard, le 13 août, si nous la retenions jusqu'à ce moment-là.

Le plan de Kuroki consistait à lancer une attaque surprise avec deux divisions contre la position du X corps dans la nuit du 13 août et à percer son front étendu en plusieurs points à la fois. Afin de couvrir l'avancée depuis le côté du III^e corps sibérien et de détourner les réserves du Groupe de l'Est du lieu de la bataille décisive, la division de la garde devait mener une attaque secondaire sur le flanc droit du détachement de l'Est.

L'offensive de la division de la garde a commencé dans la nuit du ... au ... août, deux jours avant le début de l'attaque décisive. Une attaque auxiliaire visait le flanc droit du Groupe de l'Est, que nous redoutions particulièrement : nous nous attendions à ce que, profitant de l'écart entre les Groupes de l'Est et du Sud, toute la IV^e armée de Nozu se dirige vers le flanc droit du Groupe de l'Est ; des rapports erronés de la cavalerie sur le mouvement de forces japonaises importantes depuis les sources de la rivière Sidokhiya confirmaient cette supposition. Le point d'attaque de la division de la garde était le plus éloigné des positions du Xe corps, où devait se dérouler le affrontement. Enfin, l'offensive de la division de la garde a été menée de manière suffisamment résolue et, bien que la division ait subi de lourdes pertes, sa démonstration a connu un succès éclatant.

Le commandant du III^e corps sibérien, le général-lieutenant Ivanov, l'avait disposé pour le jour de la bataille ainsi : la 6^e division de fusiliers de Sibérie orientale (carte n° 18) se trouvait dans la partie de combat ; le secteur droit – les hauteurs au sud du village de Kofyntsi – était occupé par le colonel Dechitsky (24^e régiment avec 4 batteries) ; le centre – les hauteurs entre les rivières Tanhé et Sidokhoïa – était occupé par le général de division Krichinsky (23^e régiment avec 3 batteries) ; le secteur gauche – les 21^e et 22^e régiments du

général de division Danilov sans artillerie – sur les contreforts occidentaux de la hauteur 300. Les positions avancées (hauteurs à l'ouest de Kiminsy) étaient tenues par un seul bataillon ; une compagnie était avancée dans la vallée de la Tanhé, et dans la vallée de Sidokhoïa, près de Tunsinpu, se trouvait une unité du colonel Druzhinin – 2 compagnies et 2 centaines ; plus en amont sur le même cours d'eau se trouvait une unité du général de division Mitrofan Grekov – 1 bataillon, 1 ½ centaines, 4 pièces de montagne. Toute une série de commandos de chasse ne remplissait pas de service de garde lors des contacts avec l'ennemi sur l'aile gauche. Ainsi, devant le front du IIIe corps sibérien s'étendait un large éventail de tentacules.

La réserve du IIIe corps de Sibérie — 3e division de fusiliers de l'Est sibérien — était déployée en deux groupes : trois régiments dans la vallée de Sidokhya et un régiment dans la vallée de Tanhé. Une telle répartition de la réserve s'expliquait par la crainte d'une avancée japonaise dans les deux vallées traversant notre front et de contourner le flanc droit, exposé. Le flanc gauche sur la hauteur 300 était relié au Ve corps.

Le point faible de notre position était la communication avec l'arrière et sur le front, traversant les rivières Sidokhya et Tankhe, qui, pendant les pluies, interrompaient toute liaison, emportaient les ponts et empêchaient la retraite.

Le 11 août, un combat a commencé dans la surveillance de garde du IIIe corps ; la division de la garde, partie le soir du 10 août de Tkhavuan, se dirigeant à travers Holungou, avançait lentement vers l'ouest devant notre front ; ce mouvement a été entièrement révélé par nos avant-postes qui tenaient fermement.

Le 12 août, ayant déployé leur artillerie, les Japonais firent reculer leurs détachements avancés vers la position principale ; la 2^e brigade de la garde se déploya contre notre centre, et la 1^{re} contre notre flanc droit ; l'intention de l'attaquer devint parfaitement claire.

Le 13 août, l'artillerie de la garde, renforcée par un bataillon de campagne provenant de la 2^e division, qui attaquait le X^e corps dans une zone où elle n'aurait pas pu en profiter, et une batterie provenant d'armes russes capturées sur la Yalu — au total 60 canons — ouvrirent le feu sur le secteur gauche, en concentrant principalement sur les batteries. Le général d'armée Ivanov prêta attention à la préparation du tir de nos batteries et, après un combat acharné, notre artillerie prit l'avantage ; dès cette heure du matin, une partie de l'artillerie japonaise avait été privée de la possibilité de continuer à tirer.

La 1^{re} brigade de garde du général-major Assad lança une attaque pour envelopper notre aile droite avant l'aube. Nous nous attendions à une attaque dans cette direction par jusqu'à trois divisions japonaises. Pendant la nuit, l'aile du 24^e régiment a été renforcée par des éléments de la réserve du IIIe corps ; derrière l'aile droite du IIIe corps, la 35^e division (XVII^e corps) se regroupait. La brigade d'Assad, outre le 24^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale, rencontra ce jour-là le 9^e et le 12^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale, ainsi que le 138^e régiment d'infanterie et des unités du général Grekov. Le 140^e régiment de Zaraysk, ayant effectué une marche nocturne depuis les positions avancées de Liaoyang vers Weidyaogou et se dirigeant plus loin vers Kofyntsy, suivit, sur l'initiative de son commandant, le colonel Martynov, la direction de Pavshougou, où, avec de petits détachements du régiment Droujnine, Amilakhori et Vischinski, il se retrouva face à l'aile japonaise. Les Japonais remarquèrent dès 8 heures du matin la croissance rapide de nos forces et passèrent à la défense sur leur extrême aile gauche. Jusqu'à midi, toute notre extrême aile droite, sur l'initiative de leurs commandants, à qui il était simplement indiqué de prolonger notre front, passa à l'offensive. Les Japonais avaient réussi à s'enterrer, mais leurs tranchées furent prises en enfilade et ils reculèrent vers le sud de Tashigou avec de lourdes pertes.

La situation de l'aile gauche japonaise s'est avérée critique. Le 29^e régiment de réserve, dernier régiment de réserve, rappelé par Kuroki avant l'opération décisive depuis le service de transit (« tu vas au combat, multiplie les troupes, coupe les communications... ») s'est dépêché de lui apporter du soutien. Pour masquer sa défaite, la division de la garde a lancé encore quelques attaques désespérées contre les positions du 24^e régiment. La forte pluie tombée à 5

heures, qui a provoqué une pause dans les combats, et l'échec du 10^e corps ont stoppé nos actions actives ; notre passage à l'offensive, effectué exclusivement à l'initiative des officiers subalternes, s'est relativement rapidement calmé.

Le combat du X^e corps s'est déroulé défavorablement pour nous. Le corps était étendu sur 19 verstes le long de la crête de partage des eaux entre les rivières Lanhé et Tanhé : il fallait établir la liaison à droite avec le III corps sibérien, et le flanc gauche devait être étendu jusqu'à la rivière Taïdzihé. Les positions étaient faiblement fortifiées, en raison à la fois du terrain rocheux et du fait qu'elles étaient considérées uniquement comme des arrière-gardes.

La 9^e division d'infanterie, avec 6 pièces de montagne légères et des batteries de campagne, qui ne pouvaient se déployer qu'en arrière pour couvrir le retrait de l'infanterie par le feu, s'étendait sur 14 verstes, de la hauteur 300 jusqu'aux hauteurs au nord du col d'Anpilinsk inclus. Derrière son flanc gauche, le régiment de Tambov occupa une position ; trois bataillons avec 6 pièces prirent la crête à l'est de Pegou, et le I^{er} bataillon avec 2 pièces forma les positions avancées derrière le flanc gauche du régiment.

La réserve du corps — 3 régiments de la 31^e division avec 50 pièces d'artillerie — s'est déployée : 2 régiments à Taampina, et un régiment à 3 verstes plus au nord. Vers l'embouchure de la rivière Tanhé, le commandant de l'armée a dirigé un régiment de la 3^e division d'infanterie (XVIII corps) afin, en cas de besoin, de soutenir le flanc gauche du corps X de l'armée, ainsi que d'agir sur la rive droite de la Taïtszuhé, si un passage des Japonais s'y révélait. De cette manière, toute une série de retranchements nous protégeait d'un contournement par le nord. Les autres unités du XVIII corps ont été repoussées par les actions de la garde japonaise vers le flanc droit du III corps sibérien.

Comme les Japonais n'exerçaient aucune activité contre la position du X corps et que, le soir du 12 août, l'attaque sur le flanc droit du III corps se profilait de manière très précise, le commandant des forces du front oriental, le général Bilderling, ordonna au X corps de passer à une offensive vigoureuse avec son flanc droit afin de ne pas permettre à l'ennemi de concentrer toutes ses forces pour attaquer le III corps sibérien.

L'offensive était prévue pour 6 heures du matin le 13 août ; pendant la nuit, une partie de la réserve générale avait déjà été déplacée pour le 12 août. Il était prévu de se rendre à Tségou à cette fin, mais les Japonais ont eux-mêmes lancé une offensive préventive et ont pris l'initiative.

Les principales forces des 12^e et 2^e divisions japonaises, qui devaient attaquer le X^e corps avant l'aube, se trouvaient encore la veille sur la rive droite du fleuve Lanhé. Depuis les points de rassemblement des colonnes jusqu'aux points d'attaque qui leur étaient attribués, la distance était d'environ une demi-transfer (8 à 10 verstes) ; une telle distance dissimulait à nos yeux la préparation à une attaque nocturne. Cependant, effectuer un tel mouvement nocturne long avant un assaut à la baïonnette constitue une opération extrêmement délicate. Elle a réussi grâce aux Japonais, car pendant la pause de trois semaines dans les opérations militaires, ils ont eu l'occasion d'étudier complètement toutes les approches de la position du X^e corps. Dans une guerre de manœuvre, lorsque la disposition des troupes change continuellement, une telle distance représente un obstacle difficile à surmonter pour une attaque nocturne.

La 12^e division japonaise, avançant à droite, s'est divisée par régiments en quatre colonnes de 2-2½ bataillons ; dans les réserves de brigade, il y avait 1-1½ bataillons ; la brigade de garde de réserve consolidée couvrait l'arrière des troupes du côté de nos détachements sur la rive droite de la Taizihé, et a mis 2 bataillons en réserve de la division. L'artillerie est restée en retard au moment de l'aube avec la réserve de la division.

La 2^e division japonaise a préféré, en raison des conditions locales, attaquer par brigades ; une colonne se composait de 4 bataillons, l'autre de 6 bataillons, et 2 bataillons restaient en réserve de division.

La surprise, tant désirée par les Japonais, de l'attaque de nos positions a échoué. Déjà vers une heure du soir, le 12 août, les unités de surveillance et celles en reconnaissance ont découvert l'avancée des Japonais sur tout le front et, en tirant, ont commencé à se replier. Vers minuit, les rapports sur l'avancée japonaise sont parvenus au quartier général du corps.

Notre disposition, de par son étendue, représentait plutôt un dispositif de veille que de combat. L'avancée des bataillons japonais était repoussée par des compagnies isolées ; les attaques des brigades s'abattaient sur les bataillons. À deux heures du matin, le combat a commencé sur un large front. Dans de nombreux endroits, les Japonais étaient accueillis par des salves à bout portant et repoussés par des coups de baïonnette courts. Mais dans d'autres secteurs, les Japonais ont réussi à s'établir sur les crêtes et, en s'étendant le long de celles-ci, à encercler et repousser nos compagnies. Entre 5 et 7 heures du matin, la partie combattante de la 9e division a commencé à se retirer vers ce qu'on appelle les "positions principales" du Xe corps.

Les flancs – hauteur 300 et la crête orientale de Pegou, abandonnée par les Tamboviens – sont restés en place. Le centre, en revanche, s'est replié en arrière, sur les crêtes suivant une ligne concave jusqu'à Taampine. Nos batteries ont ouvert le feu sur les positions abandonnées et ont empêché les Japonais de s'y installer et de déployer leur artillerie. Lors de la prise de la nouvelle ligne de défense, l'ancien réservoir du 10e corps s'est dissous dans l'unité de combat, et à partir des unités épuisées par le combat nocturne et retirées de l'unité de combat, une nouvelle réserve a été constituée.

Le combat sur le front du Xe corps s'apaisait progressivement ; seule, la brigade japonaise de droite Kigoshi, n'ayant pas atteint son objectif fixé avant l'aube, continuait à assiéger la position du régiment de Tambov. Juste à gauche de la selle, là où se trouvait notre batterie de 6 pièces, s'élevait la colline 273, dont la prise captivait toute l'attention des Japonais. Sur un étroit éperon, s'étendant de ce sommet vers le nord-est, une colonne japonaise (46^e régiment) grimpa après minuit ; à partir de une heure du matin, les troupes de Tambov s'engagèrent dans un combat rapproché acharné avec les Japonais sur cette crête étroite. À 2 heures du matin, puis à 8 heures du matin, les Tambovites exécutèrent trois hardies attaques à la baïonnette, par lesquelles les troupes japonaises subissaient de lourdes pertes et étaient repoussées. Mais nous subissions aussi de grandes pertes. Dans les compagnies de Tambov, défendant cette hauteur, il ne restait qu'un seul officier. Le feu des deux batteries de montagne soutenait les Japonais. Le câble télégraphique vers l'état-major du corps avait été coupé.

Vers trois heures de l'après-midi, les Japonais attaquants ont envahi les tranchées des Tambovtsev sur la hauteur 273, mais après un combat corps à corps acharné, nos forces ont pris le dessus. Une partie importante du bataillon japonais attaquant a été exterminée, mais un groupe de tireurs a réussi à se maintenir sur l'un des contreforts de la hauteur, d'où ils ont ouvert le feu sur les batteries. Le colonel Klembovski, commandant des Tambovtsev, a été blessé ; nos troupes se sont alors retrouvées sans leader alors qu'elles sortaient victorieuses d'un combat acharné. Les artilleurs ont abandonné la batterie.

Le combat a duré jusqu'à six heures. Le régiment de Tambov a été soutenu : pendant ce temps, seulement la moitié des bataillons de Voronej ont été engagés. Tout le poids du combat a reposé sur 5 à 6 compagnies qui défendaient la hauteur 273. Ayant perdu leurs officiers et voyant le départ de l'artillerie, les soldats survivants, sans commandement, ont progressivement reculé en emportant leurs blessés. La même pluie à 5 heures de l'après-midi, qui avait interrompu notre poursuite de la brigade d'Asada, nous a aussi permis de nous retirer ici sans pertes ; toutefois, le 46^e régiment japonais a trop souffert pour avoir la possibilité de poursuivre.

Ce n'est que dans la nuit du 14 août que la réserve du front oriental — les unités de la 3e division — fut mobilisée pour nous reprendre les hauteurs à l'est de Pegou. Mais cette contre-attaque ne devait pas avoir lieu ; après avoir évalué l'ensemble de la situation sur le

front oriental — l'épuisement des réserves, la dénudation de la rive droite du fleuve Taizihé par l'infanterie, la montée de l'eau dans le fleuve Tanhe à cause des pluies, à l'arrière du X corps, et la fragilité de la position sur la hauteur 300, point de jonction entre le X corps d'armée et le III corps sibérien — le général-adjutant Kouropatkine préféra engager le combat ultérieur sur des positions préparées à Liaoyang, et à minuit le 14 août il ordonna à toute l'armée mandchoue de se replier sur Liaoyang. Il est probable qu'en renonçant à exploiter le succès contre la garde japonaise et en acceptant volontairement de reconnaître l'échec sur le front du X corps, n'ayant pas encore épuisé ses moyens de lutte, le général-adjutant Kouropatkine espérait qu'un nouveau repli provoquerait une nouvelle pause dans les opérations, ce qui permettrait de concentrer au moment décisif le 1er corps d'armée approchant des points de débarquement. Mais cet espoir ne devait pas se réaliser : la grande bataille autour de Liaoyang s'enflamma avec l'engagement des combats.

Dans les combats du IIe corps de Sibérie et du Xe corps d'armée, et lors de la retraite qui a suivi — du 11 au 15 août — nos pertes n'ont été que légèrement supérieures à celles des Japonais (3 330 hommes contre 2 846).

Dans l'opération décrite, il convient de noter, du côté des Japonais, l'organisation d'une attaque nocturne d'une position montagneuse par une armée entière (deux divisions), dans laquelle, pour atteindre une plus grande résolution, l'assaut est mené par de petites colonnes sur un large front, ce qui a permis de mobiliser immédiatement toutes les forces, ainsi que l'organisation d'une attaque auxiliaire contre le IIIe corps sibérien, ayant pleinement atteint son objectif — détourner les réserves de la zone la plus importante.

Nous devons noter : la mauvaise reconnaissance à distance, qui a créé une impression erronée du mouvement de toute la IVe armée japonaise vers le flanc droit du détachement oriental ; l'énergie avec laquelle nous nous hérissons, en concentrant les réserves sur la direction menacée ; la conduite habile du combat du 13 août — des actions brillantes de l'artillerie du IIIe corps sibérien et l'initiative d'un certain nombre de chefs subalternes qui ont lancé l'offensive contre le flanc japonais découvert ; l'instabilité de la pensée militaire, oscillant entre le désir de finir par résister aux Japonais et la tendance à se replier sur les positions choisies près de Liao-Yang, ce qui nous conduisait constamment à des replis.

Le succès sur le flanc droit du IIIe Corps sibérien aurait sans doute pu être utilisé beaucoup plus largement par nous et, avec une gestion énergique, se transformer en une victoire générale de l'armée de Kuroki. Dans les dimensions que nous avons atteintes, il n'a fait que faciliter la retraite vers Liao-Yang dans des conditions difficiles : les convois du IIIe Corps ont formé un embouteillage au col sur la route de Liao-Yang, qui n'a été débloqué que le 15 août après-midi ; il a fallu s'engager dans diverses opérations d'arrière-garde. Sur des routes difficiles, le souci de préserver l'artillerie obligeait à envoyer les batteries en arrière à l'avance, et l'infanterie de l'arrière-garde devait se débrouiller seule ; mais la garde japonaise, après ses attaques infructueuses, avançait très prudemment, et les 14 et 15 août, notre lente retraite vers Liao-Yang a pu être couverte au prix de pertes relativement faibles.

En même temps, notre groupe du sud quittait les positions d'Aixiang pour se diriger vers Liaoyang par des routes détrempées par deux semaines de pluie. Il fallait transporter l'artillerie presque à la main. Une batterie de l'arrière-garde du 1er corps sibérien a dû être abandonnée : la boue était telle que cinq chevaux ne pouvaient pas déplacer un seul canon. La retraite courte a beaucoup éprouvé les troupes. Les affrontements de l'arrière-garde avec les armées poursuivantes d'Oku et de Nozu nous ont coûté assez cher — environ 800 hommes.

Vers le soir du 15 août, les groupes de l'Est et du Sud se sont rassemblés dans la région des positions avancées de Liaoyang.

Chapitre 13

Bataille de Liaoyang ; combats sur les positions avancées

Les principaux événements de la bataille de Liaoyang se sont déroulés des deux côtés de la rivière Taizihe, sur un secteur du terrain d'environ 30 verstes en profondeur et en largeur.

La rivière Taitszihe, large de 30 à 250 sajenes, formait en période sèche un nombre considérable de gués. Après de fortes pluies, le niveau de l'eau montait de deux sajenes, la vitesse du courant augmentait jusqu'à 13 pieds par seconde, et la Taitszihe devenait pendant un court instant un flux infranchissable. Cette montée des eaux dans la rivière avait lieu au début du mois d'août ; à la mi-août, l'eau commençait à baisser, mais dans la région des positions de Liao-yang, les gués n'étaient toujours pas ouverts ; au-dessus de la position des troupes russes, plusieurs gués très profonds, inaccessibles aux charrettes, s'étaient ouverts.

L'armée russe, pour transférer ses forces à travers le Taizihé, disposait au moment de la bataille, en plus du chemin de fer, de 6 autres ponts sur la rivière (3 sur des jonques, 2 sur des pontons, 1 sur des tréteaux), ce qui nous donnait, par rapport à notre adversaire, une plus grande liberté de manœuvre.

La plaine densément peuplée de Liao Yang était presque entièrement plantée de gaoyan, qui atteignait au moment de la bataille une hauteur supérieure à celle du cavalier. Les routes formaient dans ces villages de étroits corridors.

La ville de Liaoyang — un important centre administratif et commercial — était entourée de vieux murs massifs. Pour que ces murs, avec leurs quelques portes, ne retardent pas nos déplacements, nous y avons fait plusieurs brèches.

Aux alentours de la ville, il n'y avait pas de positions faciles à défendre ; néanmoins, à Liaoyang, en tant que point choisi pour la concentration de l'armée et du point de passage sur la Taizihe, on prêtait une telle attention que déjà en février, peu après le début des hostilités, des hypothèses sur son fortification avaient émergé. Le général-adjutant Kouropatkine avait élaboré la question de sa fortification déjà au cours de son déplacement à travers la Sibérie et, à la fin de mars, avait approuvé le projet de fortifications, dressé par le général-major Velitchko.

La principale position de Liao-yang était déjà prête en juin. Elle s'étendait sur 14 versts depuis le village d'Efa, contournait la ville de Liao-yang, les installations de la gare, et se terminait au fort n° 8 sur la rive droite de la Taizi-he, près du village de Taizi-fan. Elle se composait de 8 forts, chacun pour 2 compagnies, et de 8 redoutes, chacune pour une compagnie. Comme le nombre de rangs dans les compagnies, au moment où il a fallu occuper ces redoutes et forts, n'était alors pas complet, les forts absorbaient des bataillons entiers, et les redoutes accueillaient deux compagnies chacune.

Entre les forts et les redoutes, il y avait des tranchées pour les fusiliers et les pièces d'artillerie (pour 208 canons de campagne). Beaucoup d'entre elles, situées dans les bas-fonds, se sont retrouvées inondées, et l'artillerie a dû se construire de nouvelles tranchées.

Le front avait été renforcé par des obstacles artificiels ; le gaolyan, qui entravait le tir, avait été en partie soigneusement brisé à certains endroits, tandis qu'à d'autres endroits, les troupes nettoyaient déjà pour préparer les tranchées.

La deuxième ligne de fortifications s'étendait du village de Panzhaziakhe jusqu'au coin sud-est de la ville de Liao-Yang ; il y avait également une troisième ligne de défense, longue de 3/4 de verste, protégeant directement la voie ferrée et trois ponts provisoires.

Les fortifications étaient de type temporaire ; le profil des forts atteignait un pied, les fossés extérieurs étaient flanqués par le feu des fusils. Il y avait de nombreux abris contre le feu de shrapnel et des blockhaus pouvant résister aux impacts des canons de campagne. Pour le camouflage, de l'herbe avait été semée sur les parapets. Pour les communications à

l'intérieur de la position et dans l'arrière, un réseau de passages et de routes avait été aménagé.

Près de Liaoyang, nous disposions de 28 pièces de siège, que l'on prévoyait de positionner principalement sur la rive gauche du Taizihe. Cependant, par crainte de perdre ces pièces et en raison des hésitations dans le choix de leurs positions, il n'a pas été possible d'ouvrir le feu avec elles, et le matin du 21 août elles ont été envoyées par chemin de fer à Harbin.

7 verstes au sud-ouest d'elle ; il y avait également des hauteurs encore plus proches du front sud, à seulement 2 verstes au nord du village de Situdyavatsy et de Setapeikhu. Ces hauteurs représentaient des conditions idéales pour l'installation de postes d'observation et le masquage de l'artillerie japonaise ; avec leur prise par les Japonais, malgré la présence de fortifications, les troupes devaient combattre dans des conditions difficiles sur les positions principales, se limitant exclusivement à la défense passive, car le développement d'actions offensives depuis Liaoyang en direction de ces hauteurs rencontrait des obstacles importants.

Toute la partie sud de la position principale était couverte par une série de hauteurs importantes, situées à C'est pourquoi le colonel Dragomirov de l'état-major général, après avoir reconnu les environs de Liaoyang, rapportait déjà en mars 1904 que cette position, ne couvrant que les passages, était peu pratique pour un combat sérieux et prolongé, et proposait d'occuper des positions avec des avant-gardes sur les directions est et sud, tout en gardant la réserve à Liaoyang, l'envoyant du côté d'où viendrait l'attaque principale.

Jusqu'en juillet, nous nous contentions de la « position principale ». Mais avec l'arrivée du XVII^e corps, il devenait évident que la superficie du champ de bataille s'étendrait bien au-delà des fortifications de Tet de Iona. Le capitaine ingénieur Sannikov reconnut en avant de Liaoyang une série de hauteurs le long de la ligne D.D. Mai Tun — Xinlitun — Padyakantzy — Hinhwacinsh — Emitswan ; le 24 juillet, le commandant de l'armée ordonna de commencer à les fortifier.

À la fin juillet, ces positions ont été reconnues par le colonel de l'état-major général Dragomirov et le capitaine Levandovsky, qui ont conclu qu'il n'était pas judicieux de se placer au nord de Tsofantun, en avançant encore plus près des hauteurs commandantes. Il est nécessaire d'occuper les hauteurs au sud de Tsofantun, et ce, avec des forces suffisantes pour assurer une défense réussie.

Ainsi, seules les troupes de l'aviation se sont finalement installées sur les positions avancées de Liaoyang et ont commencé à les renforcer. La construction des tranchées sur les positions de Zofantun et de Kawlicun a particulièrement peu progressé. Le profil des tranchées était peu profond, le déblai ne dépassait que 300 à 500 pas ; par manque de temps et en raison de la proximité de l'ennemi, il n'a pas été possible de poursuivre le creusement plus profondément, et cela n'a pas pu être fait par la suite. Les travaux étaient ralentis à cause du sol rocheux.

La position de Maëtunskaya et la ligne D.D. Padyakantsy–Emitsvan (les dernières troupes ne les défendaient pas), telles qu'elles figuraient dans le projet de l'ingénieur capitaine Sannikov, ont été fortifiées beaucoup plus fortement — les travaux ont commencé deux semaines plus tôt. Les obstacles artificiels ont donc été développés de manière significative ; mais dans de nombreux endroits, les tranchées sont également restées inachevées, du matériel n'a pas été utilisé en certains endroits ; il n'y avait pas de blockhaus.

Sur la rive droite de la rivière Taizihé, des fortifications n'ont été érigées que sur le tronçon Muchang-Sikvantun, faisant face au sud, pour la défense immédiate de Taizihé à cet endroit.

Tant le gouverneur que le commandant de l'armée craignaient que notre armée ne fasse un contournement par l'ouest ; dans ce cas, la région des mines de Yantai – Sykwantun avait une importance particulière ; le long de cette ligne s'étendaient des hauteurs propices à la défense. Cependant, ces positions n'étaient pas seulement non fortifiées, mais aussi non

reconnues, malgré le stationnement d'un état-major d'armée pendant six mois dans un passage relativement proche. Pour le terrain à l'est de cette ligne, qui aurait eu une importance énorme en cas de décision de livrer une bataille décisive à Liaoyang, il n'existait pas de cartes, excepté un relevé de routes totalement insatisfaisant. Ce n'est que le 19 août, alors que l'opération se décidait déjà ici, que le général-adjutant Kouropatkine écrivait au chef de l'état-major de campagne : « Je vous prie aujourd'hui de vous occuper de l'élaboration des idées mentionnées hier ; envoyer, par exemple, Dragomirov avec un groupe d'officiers de l'état-major général pour déterminer les voies d'avancée et découvrir les approches des positions ennemies. Un autre groupe, par exemple Vidovitch, doit être envoyé pour étudier l'ordre de notre concentration, les emplacements des bivouacs, les moyens de ravitaillement, l'eau, les routes vers la gare de Yantai. » Mais il était déjà trop tard.

Le manque de cartes avec les fortifications indiquées représentait une omission importante dans notre préparation. Les troupes devaient se débrouiller sur des positions dans un terrain inconnu, étant déjà en contact avec l'ennemi ; la disponibilité de plans de fortifications aurait permis de les trouver plus rapidement et de s'y orienter. Déjà le 8 août, le plan des fortifications de la position avancée de Liaoyang, de son arrière et des chemins aménagés vers les passages sur le Taizihe n'était disponible pour les constructeurs qu'en un seul exemplaire. Les troupes n'ont commencé à recevoir les plans de fortifications que le 17 août ; certains corps n'ont pas eu le temps de les recevoir avant le 20 août.

La disposition de notre armée au 17 août était la suivante :

Le 1er corps sibérien tenait la position de Mantun (à 8 verstes), disposant de 3 régiments en réserve de corps.

Le IIIe corps de Sibérie occupait la position de Vafantun (6 verstes), ayant un régiment et 3 bataillons d'autres régiments en réserve.

Le Xe corps d'armée occupait la position de Kavlotsun (à 7 verstes), disposant de 4 régiments presque complets en réserve.

Réserve générale, au total 5 bataillons d'artillerie / 2 batteries, 30 escadrons, sans artillerie et 8 mitrailleuses, se composait de 5 groupes : 1) II Corps sibérien (une seule division) était situé au sud de la ville de Liao-Yang ; 2) IV Corps sibérien (une division et demie) se trouvait au nord de Liao-Yang ; 3) La cavalerie de Samsonov (19 escadrons avec bataillons de cavalerie) était placée à l'ouest de Liao-Yang ; 4) Brigade combinée du V Corps sibérien du général Ekka devait se rassembler à l'est de Liao-Yang, sur la rive droite de la Taizihé ; une partie temporairement occupait les forts de Liao-Yang ; 5) La brigade du V Corps sibérien du général Orlov se trouvait à la gare de Shahe, à deux marches au nord de Liao-Yang ; 6) la tête du I Corps d'armée (8 bataillons, 26 canons) s'approchait déjà de l'armée et devait débarquer pendant le déroulement même de la bataille.

La protection du flanc droit de l'armée était confiée à l'unité du général-major Mishchenko (et des cent, 6 k. op.) ; le flanc gauche était assuré par le XVIIe corps d'armée, installé sur la rive droite du Taizyhe, en aval de Sykwantung.

En plus de cette protection rapprochée des flancs, une protection à distance a également été organisée : le flanc droit était gardé par les détachements de Grekhov, Likhachev et Kosagovsky, d'une force totale de 8 bataillons, 23 sotnias, 28 pièces d'artillerie, surveillant les traversées de la Taizihe et de la Liaohe ; le flanc gauche était couvert par les détachements de Romishevsky, Lyubavin, Peterov, Pobivants et Madritov — d'une force totale de 10 1/2 bataillons, 24 sotnias, 22 pièces d'artillerie, gardant les routes vers Mukden.

Au total, l'armée comptait 210 bataillons, 157 escadrons et 6 440 hommes.

Les informations concernant l'ennemi indiquaient que l'ennemi, bien que quelque peu inférieur à nous en nombre de bataillons, mais presque égal en nombre de combattants, avait regroupé la majeure partie de ses forces : jusqu'à 9 divisions de Kuroki et Nozu sur le front est, et une moindre partie — environ 5 divisions d'Oku — sur le front sud, et était passé à une

offensive énergique en direction de Liaoyang. Les reconnaissances japonaises sur le cours supérieur du Taizi He produisaient de fausses informations sur le franchissement des Japonais pour contourner le flanc gauche et se diriger vers Mukden.

Nous avons surestimé les forces regroupées par les Japonais sur le front est de 2,5 fois, et cette surestimation a sans aucun doute fortement gêné notre gestion.

En évaluant notre disposition, il faut reconnaître qu'elle avait un caractère purement attentiste. La réserve générale, représentant un quart de l'armée entière, se regroupait près de la ville de Liaoyang, derrière le centre ; cette disposition permettait un soutien pratique aux différents corps de la ligne de bataille par les itinéraires les plus courts, mais compliquait les actions actives de la réserve générale sur l'un des flancs. Les informations disponibles attiraient l'attention sur la menace sérieuse venant de l'est ; seuls les succès de Kuroki pouvaient mettre nos communications en danger ; une attaque de nos forces importantes dans la direction sud, impliquant une marche risquée sur le flanc par rapport à Kuroki, était peu probable. Ainsi, notre réserve générale tendait naturellement vers le flanc gauche et, en proposant d'agir activement, il était plus avantageux d'organiser à l'avance une forte position derrière le flanc gauche, sans l'attacher à une position passive avec le front face à la rivière, comme cela avait été fait avec le XVII^e corps.

La disposition de la réserve générale des soi-disant « positions principales », en réalité des positions arrière de Liao-yang, présentait le danger qu'elle pouvait facilement être absorbée par les fortifications existantes ; les II^e et IV^e corps sibériens étaient apparemment disposés à cette fin près de différents secteurs de l'enveloppement de même.

L'étendue le long du front de la partie combattante des I^{er} et III^e corps sibériens et des corps de Kharm, atteignant 23 verstes, correspondait à nos forces et permettait de former une grande réserve. L'espace de 4 verstes entre les I^{er} et III^e corps sibériens ne présentait pas de danger particulier, car il était bombardé par un feu croisé depuis les positions des deux corps. Cependant, cet espace entre les corps n'était en aucun cas dépourvu de troupes.

En tout, 8 bataillons, 4 escouades, 6 véhicules blindés du I^{er}, II^e, III^e et IV^e corps sibériens. La liste ci-dessus des unités montre comment nous avons mélangé les unités au combat et comment leur gestion est devenue complexe. Le non-respect de l'organisation permanente, combiné à l'élimination de la supervision des commandants directs, a conduit à des malentendus, et les troupes ne fournissaient pas du tout le rendement dont elles étaient capables.

Un huitième de l'infanterie et presque la moitié de la cavalerie (27 bataillons et 67 escadrons) ont été mobilisés pour des tâches secondaires — la protection des communications en dehors du champ des opérations décisives et le service arrière. Une telle disposition était assez concentrée. Mais durant la bataille elle-même, aucune tentative n'a été faite pour attirer sur le champ de bataille les unités les plus proches ; au contraire, de nouvelles unités ont été détachées avant la fin du combat pour atteindre des objectifs secondaires.

Le plan japonais avait été établi par la directive du commandant en chef, le maréchal Ōyama, du 15 août :

1) « La première armée, ayant remporté une brillante victoire, a forcé l'ennemi, qui se trouvait sur la route Fynhuanchen–Liaoyang, à se replier en direction de Liaoyang et s'est emparée d'une position locale sur la rive droite de la rivière Tanhé. L'ennemi, situé dans les environs d'Aisandzjan, à la suite de l'avancée des 2^e et 4^e armées, a quitté le 14 ses positions et s'est replié vers Liaoyang. »

2) « Je trouve nécessaire de terminer le plus rapidement possible les préparatifs pour l'assaut de Liao-Yang. »

3) « La Première armée, ayant repoussé l'ennemi se tenant devant son front, doit préparer le plus rapidement possible le passage de la majeure partie de l'armée sur la rive droite de la rivière Taitszykhe. »

Les rapports reçus en août ont révélé que des forces russes importantes s'étaient arrêtées sur la ligne de la rivière Kavchintzy-Tsofántoun-Shoushânpu. Les forces japonaises étaient finalement déployées comme suit :

La 12^e division et une brigade de la 2^e division se concentraient sur le cours inférieur de la rivière Tanghe et se préparaient à traverser la rivière Taizihe entre les villages de Sakan et Quantun.

La brigade de réserve de la garde combinée (4 bataillons, 6 compagnies, I escadron) couvrait le flanc droit et l'arrière de l'armée, opérant contre les détachements russes situés près du village de Bensikhou.

Les autres unités de la 1^{re} armée de Kuroki — la division de la garde, une brigade de la 2^e division et le 29^e régiment de réserve —, couvrant la marche du flanc vers la rive droite du Taizihe, se sont déployées contre la X^e armée et le flanc gauche du III^e corps sibérien. La 4^e armée de Nozu, ayant pour objectif général l'espace entre le III^e et le I^{er} corps sibériens, devait être la première à attaquer énergiquement, en dirigeant le coup de la 10^e division avec la brigades de réserve sur le flanc droit du III^e corps sibérien, tandis que la 5^e division devait envelopper le flanc gauche du I^{er} corps sibérien.

La 2^e armée d'Oku, composée des 3^e, 6^e et 4^e divisions, de la 2^e brigade de réserve, d'une brigade d'artillerie distincte et de toute l'artillerie lourde, avançait en trois colonnes — en front, en embrassement et en contournant le flanc droit du I^{er} corps sibérien ; la 4^e division s'était arrêtée en position défensive derrière le flanc gauche.

Ainsi, 38 bataillons avec 96 pièces d'artillerie se déployaient contre 56 bataillons et 204 pièces de la 10^e armée et du III^e corps sibérien ; 35 bataillons, 258 pièces et 48 pièces lourdes se dirigeaient pour attaquer 24 bataillons et 62 pièces du I^{er} corps sibérien. Les forces des bataillons japonais et russes étaient approximativement égales — de 640 à 800 baïonnettes. Le commandant en chef japonais ne laissait pas à sa disposition de réserves pour parer à tout imprévu. Selon la nature de l'opération, la réserve générale japonaise était un groupe de 22 bataillons et 66 pièces, réaffecté pour intervenir sur nos communications. Cette réserve générale était bien inférieure à la nôtre (53 bataillons, 136 pièces, 126 du XVII^e corps d'armée), mais elle recevait une mission bien définie et pouvait, dans la direction indiquée, exercer une pression totale.

L'importance de la réserve générale résidait en partie également dans la position sur l'aile extrême gauche — la 4^e division japonaise. Son retard ici était important au cas où nous passerions à l'offensive, mais cette sécurité était obtenue au détriment de l'affaiblissement de l'aile droite de l'attaque.

Évaluant la formation adoptée par les Japonais, il convient de noter le risque considérable de division des forces sur les deux rives du Taizi, en raison d'un ennemi nombreux et prêt au combat. Tant que les Russes tenaient les positions avancées, il était difficile de soutenir sérieusement un groupe déployé sur la rive droite du fleuve. Les effectifs japonais étaient insuffisants pour obtenir un succès significatif sur le secteur de la rive gauche ou de la rive droite du champ de bataille. Les Japonais ne jouissaient d'une liberté de manœuvre connue qu'en cas de retrait des Russes vers la ligne des principales fortifications de Liaoyang. Le plan des Japonais se basait apparemment sur la supposition que nous ne défendrons pas avec obstination nos "positions avancées", faiblement préparées, notamment sur le secteur Kudjazzi – Myndyafan : en effet, nos principaux efforts, comme les Japonais le savaient bien, étaient consacrés au renforcement de Liaoyang ; certaines mesures avaient été prises sur la ligne Maetun – Emitsvan, mais sur cette position, avec le dégagement des hauteurs de Tsofantun, les Russes ne pouvaient se maintenir ; l'apparition de forces d'encerclement sur la rive droite du Taizi devait encore accélérer le nettoyage des positions avancées.

Ainsi, le plan japonais se basait sur les succès passés et sur l'habitude du commandant russe de mener des combats de nature arrière-garde. Si les troupes russes se retiraient de 200

verstes, attirées par les avantages trompeurs de la défense des forts de Liao-yang, pouvaient-elles vraiment renoncer à la tentation de se poster dans ces forts, s'en approchant à 6 à 7 verstes ?

La défense acharnée de nos positions avancées a presque renversé tous les calculs japonais.

Le 17 août, le combat a éclaté avec le plus d'intensité sur la position du III^e corps sibérien au sud de Zofantun, dont la prise ne semblait pas particulièrement difficile aux Japonais, mais, entre-temps, elle nous obligerait à un nettoyage général de la position avancée.

La position de Tsofantun. Elle commençait par des tranchées sur une hauteur à l'ouest du village de Tsofantun, s'étendait sur 2 verstes en direction sud-est, puis tournait vers l'est et se terminait par un ravin profond et étroit, par lequel passe la route Mindyafyan-Sychan.

Le terrain devant le front — racinaire, extrêmement accidenté — offrait à l'attaquant de nombreux abris pour le positionnement pratique de son artillerie et des approches favorables pour l'attaque.

Le front de la position s'étendait le long de plusieurs collines, séparées par des vallées ; il y avait presque pas de soutien mutuel par le feu entre les sections de la position.

Le secteur de combat droit du III^e corps sibérien, sous le commandement général de M. Danilov, était occupé par deux régiments. La moitié d'un bataillon du 23^e régiment formait le flanc droit, et deux bataillons du 24^e régiment formaient le flanc gauche. Les 3^e et 4^e batteries de la 6^e brigade d'artillerie des fusiliers de l'Est sibérien se sont positionnées sur deux crêtes entre les régiments. La moitié d'un bataillon et l'équipe de chasseurs à pied du 23^e régiment de fusiliers de l'Est sibérien occupaient un point avancé — une colline particulière au nord du village de Kudyatzy, orientée au sud-est, perpendiculaire à la disposition générale de la division. Dans la réserve sectorielle se trouvait un bataillon du 24^e régiment de fusiliers de l'Est sibérien.

Le secteur de combat gauche du III^e corps sibérien était occupé par le II^e et le 12^e régiments avec quatre batteries ; en réserve du secteur se trouvait le régiment de la jeune garde.

La réserve du III^e corps sibérien — 9^e et 21^e régiments, un bataillon du 22^e régiment, le 283^e régiment de Bougoulmin, une batterie de montagne — était positionnée derrière l'aile droite du corps, au nord du village de Tsofantun.

L'ensemble du corps occupait un front d'environ 6 verstes, ayant dans la partie de combat 15 bataillons et 48 canons, et dans la réserve générale — 13 bataillons et 4 canons de montagne. Le commandant du corps, le général-lieutenant Ivanov, prenant en compte la possibilité d'être contourné sur son aile droite et estimant ses forces insuffisantes, retint près du village de Sychan 2 bataillons du 140^e régiment d'infanterie de Zaraisk, qui avaient reçu l'ordre de se rendre sur la rive droite de la rivière Taïtszyhé pour rejoindre les troupes du XVII^e corps d'armée.

À l'aube du 17 août, contre la partie droite du corps, se déploya la ième division japonaise et la ième brigade de réserve (IV^e armée) ; l'attaque japonaise visait le flanc des compagnies du 23^e régiment qui occupaient le point avancé. Deux escadrons de cavalerie de division commencèrent le combat par une attaque soudaine de l'équipe de chasse à pied du 23^e régiment, qui après un court et sanglant combat fut repoussée. Ensuite, sous la couverture du feu de 4 batteries, trois bataillons japonais attaquèrent les trois compagnies les plus avancées du 23^e régiment. Lorsque les Japonais furent presque à portée immédiate de nous, nos compagnies sortirent des tranchées et se jetèrent à la baïonnette ; par un si bref choc à la baïonnette, notre armée s'entraînait en temps de paix. Les Japonais s'abattirent alors au sol, ouvrirent un feu nourri et repoussèrent nos compagnies avec de lourdes pertes, puis se précipitèrent dans les tranchées. En peu de temps, les compagnies du 23^e régiment perdirent

tous leurs officiers, presque tous leurs sous-officiers et la moitié de leurs fusiliers ; les restes purent nettoyer le point avancé.

Ayant encore pris le contrôle avant 6 heures du matin des hauteurs au nord du village de Ku Dziatsi, les Japonais continuaient leur avancée rapide et se retrouvèrent très bientôt à portée constante de notre position. Cinq bataillons étaient dirigés contre deux bataillons du 24^e régiment ; trois bataillons contre un bataillon et demi du 23^e régiment ; certaines unités tentaient de contourner notre flanc droit par le village d'Uydyagou, mais cela fut empêché par le feu du régiment Krischtofowitsch, positionné sur un promontoire, entre les 1^{er} et 3^e corps sibériens.

Le plus grand danger menaçait le centre du général-major Danilov, occupé par deux batteries avec une faible infanterie en couverture. À la 3^e batterie de la 6^e brigade de fusiliers de l'Est de Sibérie, pour tirer sur la vallée devant le front où s'amassaient les Japonais, on réussit à mettre en place sur la crête trois canons ; le commandant de la batterie, le lieutenant-colonel Pokotillo, fut tué ; son remplaçant, le capitaine d'état-major Kostrov, bien que blessé, continua de commander et fut retiré de la batterie après une seconde blessure. La moitié du personnel de la batterie fut abattue. Après la perte de ce personnel, il ne restait qu'un seul canon sous le commandement du feuerwerker Petrov, blessé deux fois, pour agir contre les Japonais. Lorsque l'équipage épuisé de ce canon cessa le feu, parmi les artilleurs présents aux caissons de chargement, le lieutenant Shalyapin organisa un nouveau tour pour deux canons, et la batterie obstinée poursuivit son tir meurtrier à bout portant. Une compagnie et demie d'infanterie de couverture occupa les tranchées d'artillerie libres ; sous la direction directe du commandant de la division, le général-major Danilov, le feu de plusieurs canons et d'une compagnie et demie retarda l'avancée des Japonais jusqu'à l'arrivée des premiers renforts de la réserve de corps, le 21^e régiment.

Les Japonais attaquaient vigoureusement sur tout le front ; le 24^e régiment de fusiliers est-sibérien a subi de lourdes pertes. Jusqu'à deux heures de l'après-midi, le général Danilov a été soutenu par encore 2 bataillons du 9^e régiment et 2 compagnies du régiment du sud, 1^{er} bataillon du régiment de Bugulmin, 1 bataillon du 18^e régiment est-sibérien. Chez les Japonais, des réserves entraient également dans la ligne de combat ; néanmoins, leur avancée s'est arrêtée. Malgré de grandes pertes, le succès de la bataille a extrêmement encouragé nos troupes, et notre position ici est devenue totalement stable d'ici le soir.

Au total, contre le 3^e corps sibérien et le Xe corps d'armée, qui s'étendaient avec leurs 66 bataillons et 200 canons sur 14 verstes, 38 bataillons japonais avec 96 canons furent retournés. En dehors de l'attaque énergique sur l'aile droite du 3^e corps sibérien, une brigade japonaise (le 3^e régiment de la garde et le 29^e régiment de réserve) attaqua à onze heures du matin la jonction entre le 3^e corps sibérien et le Xe corps d'armée. Les 2^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale, Orlov, Briansk, ainsi que des unités des régiments de Sevskii, Voronej et Tambov repoussèrent l'offensive japonaise. Dans l'après-midi, les Japonais constatèrent que nous n'avions pas l'intention de leur offrir les hauteurs, abandonnées par le 3^e corps sibérien et le Xe corps d'armée, et cessèrent leurs attaques. Pendant la nuit, ils se retirèrent sur la ligne Weidagou—Kudyatzi—hauteur 243, s'y retranchèrent et, au cours du 18 août, se limitèrent à un seul tir d'artillerie ; mais même dans le combat d'artillerie qui suivit, l'avantage se révéla être de notre côté.

Un peu plus tard, le 17 août, la bataille a commencé sur le secteur du I Corps de Sibérie, prenant un développement beaucoup plus important. Le corps était installé sur trois hauteurs entre Maëtun et Xinlitun et occupait à la fois ces villages et le village de Guziazi.

La position, s'étendant sur 8 verstes, dessinait trois fronts : 1) Guziatsi—Maëtun ; 2) Maëtun—hauteur au nord-est de Xiaoxiangsi ; 3) de cette hauteur jusqu'au village de Nanbalizhuang exclusivement. Ces inflexions des deux flancs étaient causées par la nécessité

de prévoir leur enveloppement par l'ennemi. La position ressemblait à une sorte de lunette géante avancée ; les cassures du front exposaient les troupes au tir longitudinal.

Le terrain devant le front était une plaine ; le gaoliang n'avait été déblayé que jusqu'à la portée du tir rapproché. Les contreforts des montagnes ne s'approchaient que de l'angle sud sortant de notre position, formant ici un accès pratique. Devant le flanc gauche, le gaoliang n'était pas déblayé, ce qui rendait la défense difficile. Les champs de gaoliang devant le flanc droit permettaient la possibilité d'un contournement discret.

Les hauteurs sur le front offraient un bon commandement ; un point particulièrement important pour l'observation était le point le plus stratégique de la position — la hauteur 99. Les villages que nous occupions offraient des points d'appui pratiques ; les lisières extérieures étaient aménagées pour la défense.

La division de tirailleurs de Sibérie orientale a occupé avec le 1er régiment du colonel Lesha quatre compagnies de garde frontière, trois batteries et huit mitrailleuses sur la hauteur 99 près des villages de Gutsyazi et Maetun, le 3e régiment sur les collines (« colline des Tirailleurs ») le long de la route de Mandarin, et le 4e régiment, réserve de la division, s'est positionné derrière la hauteur 99 ; la longueur totale du secteur de la division est de 4 verstes ; la situation des troupes était particulièrement difficile dans le coin initial près du village de Maet.

La 9e division de fusiliers de Sibérie orientale, avec le 34e régiment et 2 batteries, occupait le front au sud-ouest de la colline « Kustarnaya », au nord-est du village de Xiaosiansi, tandis que le 33e régiment avec 1 batterie fortifiait des tranchées sur la colline à l'est du village de Xinlin Tun (« colline du bivouac »). Entre les deux régiments s'était formé un intervalle non occupé de $\frac{1}{2}$ verste. Les tranchées du flanc gauche du 34e régiment pouvaient facilement être enfilées par l'ennemi.

La réserve du I corps sibérien — 2e, 35e, 36e régiments, la batterie à pied et première batterie à cheval, et le bataillon du génie — s'est placée à un demi-verst à l'est du village de Shoushanpu.

La protection du flanc droit du corps était initialement censée être confiée à la cavalerie du général Samsonov, mais le soir du 7 août, le commandant de l'armée décida de confier cette tâche à la cavalerie du général Mishchenko. Le général de division Mishchenko passa la nuit dans l'espace entre le IIIe et le Ier corps sibériens, partit à une heure du matin et arriva à l'aube au village de Vantsjia Khalakètsy. À ce moment-là, les avant-gardes de la cavalerie japonaise occupaient déjà la région d'Ulungta.

Cette circonstance a immédiatement placé le Ier corps sibérien dans une position difficile. Dès le début du combat, les Japonais ont pris en enfilade le flanc droit du Ier corps sibérien ; une batterie, sortie à l'aube sous la protection de la cavalerie vers le village de Vanër Shun, bombardait nos positions en tir longitudinal. Nos batteries ont particulièrement souffert ; dans trois batteries du secteur droit, seul un officier était encore vivant en fin de journée.

L'ordre de bataille japonais se déployait par escaliers à droite. La 10e division, qui attaquait le secteur de Tsofantung, menait le combat avec toute l'énergie de ses forces depuis longtemps lorsque la 5e division (de l'armée de Nozu) commença à se déployer, ayant pris position vers 9 heures du matin près des villages de Xiaoxiangsi et Shanzhapu. Plus à gauche, et à la jonction entre les parties de la 5e division, la 3e division (de l'armée de Oku) se déploya également à 10 heures du matin. Dès 11 heures du matin, la 4e division commença aussi à se déployer — près de la voie ferrée, en face du village de Maetun ; son flanc gauche poursuivait le mouvement d'encerclement, et après midi, la division atteignit le village de Baijialaoguo, entra par son flanc gauche et, en se couvrant sur la gauche et par l'arrière avec la cavalerie du général Akijama, commença à avancer vers le sud-est ; trois régiments visaient le village de Maetun, un régiment le village de Guczazi.

L'aile gauche extrême — la 4e division japonaise — restait en arrière et ce jour-là, elle n'est pas entrée en combat.

Le 17 août, sur le secteur gauche du 1er corps sibérien, les Japonais, après plusieurs tentatives infructueuses pour déborder le flanc gauche du 34e régiment, ont retardé l'offensive ; le secteur gauche, soutenu par le 35e régiment issu de la réserve du corps, est resté ferme sur tout le front. Le combat d'infanterie a commencé à s'apaiser à partir de 14 heures ; seul le feu d'artillerie se poursuivait. En revanche, le combat sur le secteur droit ne cessait pas. La réserve divisionnaire — le 4e régiment — est entrée dans le secteur du régiment Lesha ; une batterie de cavalerie et deux bataillons du 36e régiment issus de la réserve du corps ont également été envoyés ici. Sous le feu de nos tireurs, les Japonais se sont arrêtés à une distance de 1200 à 1500 pas de nos tranchées. L'extrémité du flanc gauche de la 1re division japonaise a pris le village de Chuzhiaputzi.

Le général en chef Kouropatkine porta le matin une attention particulière à l'énergie avec laquelle les Japonais attaquaient la position de Tsofantoun et soutint le IIIe corps sibérien avec le 18e régiment de fusiliers de Sibérie orientale provenant de sa réserve d'armée. Depuis le matin, il avait reçu les demandes du général-lieutenant Shtakelberg concernant le renforcement de l'étiré Ie corps sibérien, mais il ne leur accorda pas une importance particulière. Jusqu'à midi, seuls deux bataillons du 19e régiment avaient été envoyés à la disposition du général-major Shtakelberg depuis la réserve de l'armée. À l'heure du déjeuner, ayant déterminé l'encercllement exercé par une division sur la position du Ie corps sibérien, le commandant de l'armée décida de sécuriser son flanc droit. Dans ce but, le Ie corps sibérien fut renforcé par les autres unités de la 5e division de fusiliers de Sibérie orientale (la seule division du IIe corps sibérien), soit un total de 5½ bataillons, 8 canons et 16 pièces d'artillerie ; le IVe corps sibérien devait soutenir les troupes du général-lieutenant Shtakelberg, en les renforçant d'une batterie et demie, formant ainsi un saillant offensif sur leur flanc droit — 4 bataillons avec 12 pièces d'artillerie en première ligne, et 6 bataillons en deuxième ligne, tout en renforçant la cavalerie du général-major Mischenko avec deux bataillons, qui talonnait les forces japonaises encerclées à l'arrière.

En partie pour soutenir le flanc droit du Ier Corps de Sibérie et en partie pour avancer par l'accroche derrière lui, le 17 août, dans l'après-midi, 17 ½ bataillons et 40 pièces d'artillerie étaient dirigés. L'orientation vers l'ouest de la voie ferrée semblait importante également pour une attaque générale avec toutes les réserves de l'armée, car les Japonais dépendaient de la voie ferrée de la même manière que nous ; deux divisions de l'armée d'Oku étaient déjà engagées au combat sur le front du Ier Corps de Sibérie, et un affrontement sérieux n'était prévu qu'avec l'accroche — la 4e division japonaise. Mais une transition décisive à l'offensive ne faisait pas partie des intentions du commandant de l'armée : il cherchait seulement à aider rapidement le Ier Corps de Sibérie par un coup bref, puis à retirer rapidement les régiments dans la réserve de l'armée.

Les parties de la réserve de l'armée sont arrivées au 1er corps sibérien et à l'escadron du général Mi chtchenko seulement le soir, quand le combat s'était déjà calmé. L'escadron du général Mi chtchenko s'était rassemblé tout au long de la journée et atteignit la force de 24 sotnias, 12 canons et 2 bataillons pendant la nuit ; ses sotnias rapides avaient, dans la journée, chassé les unités avancées de la cavalerie japonaise du village de Shuichuan ; l'attaque sur Ulongtai échoua.

Les unités avancées depuis la réserve de l'armée ont lancé une attaque contre les Japonais uniquement à l'ouest du chemin de fer, où, la veille au soir, le régiment de Barnaoul, ayant parcouru 9 verstes sur une route boueuse en une heure et demie, s'est déployé près du village de Yutsiazhuanzi et, après avoir pris le village de Zhujiapuzi au combat, a assiégé le flanc gauche de la 6e division japonaise. Le feu de 8 pièces d'artillerie, appartenant aux Barnaouliens, a immédiatement facilité la situation du flanc droit du général-lieutenant baron Shtakelberg. Malheureusement, nous n'avons non seulement pas exploité le succès obtenu,

mais même le régiment de Barnaoul, avec d'autres unités du IV corps sibérien, envoyées en renfort du I corps sibérien, a été retiré dans la réserve de l'armée à 4 heures du matin le 18 août. Les Japonais ont immédiatement repris le village de Zhujiapuzi.

Dans la nuit du 18 août, les Japonais ont consacré leurs efforts à se préparer pour une attaque décisive. 234 pièces à canon de campagne et de montagne, ainsi que 72 pièces d'artillerie de position, soit un total de 306 pièces, ont été installées dans les tranchées et étaient prêtes à s'abattre sur le 1er corps sibérien, qui, avec les renforts et batteries arrivés, ne disposait que de 82 pièces sous le commandement du général-major Mischenko. L'infanterie japonaise, par des attaques vigoureuses commençant à minuit et se poursuivant jusqu'à l'aube, cherchait à s'emparer de positions de départ avantageuses pour le combat de jour. Les attaques contre s. s. Gutszyaztsy et Maëtun ont été repoussées par nos forces, mais les lignes japonaises restaient sous le feu réel des fusils. Sous la couverture du feu puissant de l'artillerie, 52 bataillons japonais occupant une position enveloppante se préparaient à assaillir les positions des troupes du lieutenant-général Shtakelberg.

À 4 h 30 du matin, le premier coup de feu retentit, et à 6 heures toutes les batteries étaient engagées dans le combat.

Le lieutenant-général Shtakelberg craignait pour son flanc droit, d'où pendant la nuit avaient été rappelées à Liaoyang les troupes du IV corps sibérien arrivées la veille, à l'exception du régiment de Krasnoïarsk, et tôt le matin il déplaça vers l'est, vers le village de Shoushanpu, sa réserve — 7 batteries d'artillerie de la 5^e division d'infanterie de l'Est de la Sibérie. Les batteries prirent bientôt position au nord du village de Shoushanpu et, avec les batteries du général-major Mishchenko, bombardèrent en feu croisé les positions devant le flanc droit du corps. Les tirailleurs du I corps sibérien s'étendirent le long du remblai du chemin de fer jusqu'au village de Yujiazhuangzi, où s'étaient infiltrées des unités de flanc japonaises, mais celles-ci furent repoussées par le régiment de Krasnoïarsk.

La 6^e division japonaise a mené plusieurs attaques le matin sur le flanc ouest des positions du I Corps sibérien et a même pris, après un combat corps à corps, une tranchée à l'angle sortant devant le village de Maetun, défendue par des compagnies de la garde frontière. Mais les principales forces des Japonais étaient dirigées contre le centre du I Corps sibérien — son flanc sud-ouest.

Le 34^e régiment japonais (3^e division) lança une attaque vers 4 heures du matin, avant l'aube, le long de la route de Mandarin. Après un combat rapproché avec deux compagnies du 3^e régiment V.-S., les Japonais réussirent à capturer deux de nos tranchées. Mais à l'aube, les Japonais se retrouvèrent sous le feu de nos tireurs et sous le tir de leur propre artillerie. Il semble que les Japonais n'aient pas réussi à gérer la tâche extrêmement difficile de coordonner les actions de l'infanterie et le tir massif de l'artillerie. L'artillerie japonaise tira beaucoup, mais son feu désordonné ne fournissait pas le soutien nécessaire à l'infanterie. Le 34^e régiment japonais, pris entre deux feux, se désintégra rapidement ; tous les officiers furent hors de combat ; le premier bataillon perdit 567 hommes. À 7 heures du matin, les Japonais ne résistèrent pas à la contre-attaque d'un bataillon de réserve ; les restes du 34^e régiment japonais se replièrent rapidement dans les broussailles de Gaolian et ne participèrent plus aux combats.

Après dix heures du matin, plus de 200 canons concentrèrent leur feu sur la montagne Kustarnaya, préparant l'attaque de deux régiments de la 3^e division et d'un régiment de la 5^e division. Le flanc gauche de nos troupes, le bataillon du 34^e et deux compagnies du 35^e régiment d'infanterie de la Garde, souffrait le plus. Les Japonais contournaient nos positions, et des chaînes de tireurs s'étaient installées dans des trous de loup. Les parapets de nos tranchées étaient pulvérisés par des obus ennemis; tous les officiers des compagnies furent tués ou blessés; dans les tranchées extrêmes du flanc gauche, les défenseurs furent presque entièrement anéantis par le feu. Une contre-attaque de sept compagnies de réserve des 34^e et 35^e régiments de la Garde échoua. Le commandant du bataillon du flanc gauche du 34^e

régiment ordonna aux restes de ses compagnies de se replier. Les Japonais envahirent immédiatement les tranchées vides — la position du 1er corps sibérien fut percée, et la retraite menaçait de s'étendre aux autres unités de la 9e division d'infanterie de la Garde.

Ayant reçu des renforts de la réserve du corps d'armée, deux bataillons du 19e V.-S. p. régiment, parties des 34e et 35e V.-S. régiments rebroussèrent chemin. Les régiments japonais qui ont fait irruption dans notre position se sont retrouvés dans un étau ardent : « Du côté des positions du 33e régiment, 2 canons des lieutenants. Pouchtchine ouvrit « un feu très efficace sur la colline occupée par les Japonais, « mais un feu encore plus intense fut ouvert par l'artillerie japonaise » (apparemment inconnue), qui continua à « déverser les tranchées occupées par les Japonais avec un zèle particulier ». La colline avec les tranchées était recouverte d'une couche impénétrable de fumée et de poussière, de sorte qu'à la dernière minute, les compagnies ont tiré sur la « cible invisible ». Entassé et bombardé d'obus, le soldat est resté silencieux, ne montrant aucun signe d'activité active. Après une heure de l'après-midi, la bataille sur le flanc gauche. Incapable de résister au feu, toute la masse des nourrissons japonais « à la fois, comme s'ils se détachaient de la ville, se précipitèrent à l'arrière, jetant leurs fusils et s'écrasant les uns les autres. Le feu des paquets l'a accompagnée jusqu'à ce qu'elle quitte la sphère de la "défaite certaine. Lorsque la fumée s'est dissipée, une terrible image de mort a été révélée : toute la colline, les pentes et les diligents « étaient complètement recouverts de corps jaunes de nourriture japonaise. »

Cependant, avec les réserves disponibles, les Japonais ont tenté à plusieurs reprises de reprendre ces tranchées, mais à chaque fois ils ont été dispersés par le feu de deux canons à proximité, ainsi que par l'artillerie et le tir de fusil de Pouchine...

Cet extrait du rapport de la 9e division d'infanterie de V.-S., rendant hommage au courage de nos tireurs, indique l'alliée puissante qu'ils ont trouvée dans l'artillerie japonaise non coordonnée avec l'infanterie. La perte des régiments japonais attaquants montre combien il faut être prudent avec tout regroupement d'artillerie qui ne fait pas habituellement partie de l'organisation des divisions, et qui a abondamment « soutenu » les 3e et 5e divisions japonaises.

À 2 heures de l'après-midi, les Japonais ont terminé leur offensive avec de faibles tentatives d'attaquer le même secteur. Le feu d'artillerie intense a continué jusqu'au soir. À sept heures du soir, les Japonais se sont retirés à 2000 pas de nos positions, le combat a commencé à s'apaiser ; un orage avec de la pluie a éclaté.

Les revers subis par la IIe armée japonaise ont contraint son commandant à engager sa dernière division au combat. Vers 14 heures, le commandant de la 4e division japonaise reçut l'ordre d'envoyer les forces principales de la division pour contourner le flanc droit de nos positions. Mais au quartier général de la division, on exagérait considérablement les forces qui pouvaient se trouver dans la direction du général Mishchenko. Bien que le détachement du général Mishchenko n'ait pas réussi à capturer le village d'Uluntay, ce qu'il recherchait, ses actions énergiques ont attiré l'attention des Japonais vers le nord. Pendant que la 4e division japonaise se préparait à frapper le 1er corps sibérien, la nuit est tombée et l'attaque n'a pas eu lieu.

Pour les raisons exposées dans le chapitre suivant, le général en chef Kouropatkine, malgré le cours favorable de la bataille sur tout le front et le désordre constaté chez les Japonais sur plusieurs secteurs, avait déjà, vers midi le 18 août, averti les commandants de corps que dans la nuit du 19, les positions avancées seraient évacuées et que la masse principale de nos troupes serait transférée sur la rive droite du Taïtzyhé. En raison de cette retraite prévue, les unités restant en réserve de l'armée n'étaient pas engagées pour des actions actives.

Le 8 août, nous nous sommes limités à une défense purement passive, menée par nos troupes avec une persistance énorme. Les attaques infructueuses ont considérablement

affaibli les armées de Oku et Nodu. Nos pertes — 6541 hommes — ont été compensées aux deux tiers pendant cette période par le 85^e régiment d'infanterie de Vyborg ; les pertes japonaises atteignaient 11899 hommes et n'ont été compensées d'aucune manière. Les 3^e et 5^e divisions japonaises, ayant attaqué le centre du corps sibérien, ont chacune perdu plus de 3000 hommes, c'est-à-dire que la perte en effectifs était supérieure à 30 %. Ces pertes japonaises rendaient encore plus sensible notre supériorité numérique d'un facteur de un et demi.

Malgré notre supériorité numérique générale, les Japonais, tirant parti de l'initiative, réussissaient à concentrer graduellement de grandes masses de troupes sur les points où se décidait le sort de la bataille. Sur le flanc droit du III^e corps et au centre du I^{er} corps sibérien, seuls quelques-uns de nos compagnies et bataillons ont résisté à la pression des régiments japonais dans les moments les plus critiques.

Notre commandement a détecté le 17 août une grande énergie ; les réserves étaient généreusement dépensées et se portaient rapidement vers les points menacés. L'offensive, le soir du 17 août, des unités de la réserve de l'armée venant du flanc du I^{er} corps sibérien, bien que non menée jusqu'au bout, a cependant immobilisé les unités japonaises dirigées vers l'encerclement ; cette tentative du général-administrateur Kouropatkine de commencer des actions actives a eu un effet très bénéfique, facilitant le flanc droit du I^{er} corps sibérien le 18 août.

Notre artillerie, dispersée sur tout le front et dans les réserves, dans les secteurs les plus importants — sous le commandement du général de division Danilov et du général de brigade lieutenant Shtakelberg — était largement inférieure en nombre à celle des Japonais. La présence dans l'armée d'Oku d'une réserve d'artillerie particulière de l'armée, de la 1^{ère} brigade d'artillerie de campagne indépendante et de l'artillerie lourde de l'armée, lui a permis d'obtenir sur le secteur décisif une supériorité en nombre d'au moins trois fois. Mais la seule concentration de la masse des canons ne garantit pas le succès. La valeur du soutien d'artillerie dépend du lien qui existe entre l'artillerie et l'infanterie. Notre artillerie sur les positions avancées de Liao-Yang constituait une aide fiable pour l'infanterie ; profitant de positions masquées et couvertes, nos batteries n'hésitaient cependant pas à déplacer les canons sur les crêtes pour soutenir l'infanterie au combat rapproché. Quant à l'artillerie japonaise, elle n'a pas réussi à accomplir sa tâche difficile ; les actions de l'artillerie de campagne lourde improvisée pendant la guerre sont particulièrement discutables, n'ayant pas reçu une préparation tactique adéquate et causant autant de tort à ses propres troupes qu'à celles de l'ennemi.

Pour les Japonais, le combat s'est traduit par des attaques frontales contre les tranchées russes ; une correcte évaluation du terrain incitait les Japonais à choisir des approches avantageuses ; les attaques étaient menées avec une énergie extrême, et dès les premières heures après le déploiement à l'aube, le combat — le 17 contre le général-major Danilov, le 18 contre le général-lieutenant Shtakelberg — atteignait une tension maximale. La préparation d'artillerie du côté des Japonais présentait de grandes lacunes.

Pendant toute la guerre, ni sur le plan matériel ni sur le plan moral, la victoire n'a été aussi proche de nous que sur les positions avancées de Liao-yang.

Chapitre 14

Bataille de Liaoyang ; défense de Tet de Pona

Dans la nuit du 18 août, deux événements se sont produits : sur certains corps, une disposition conditionnelle concernant le retrait des positions avancées a été diffusée, et la 12e division japonaise traversait la rivière Taizihé.

Dans la disposition sur l'armée n° 3, il était indiqué :

« S'il s'avérait qu'un passage de forces importantes de l'ennemi vers la rive droite de la rivière Taizixhe pour contourner notre flanc gauche, j'ai décidé, afin de préserver le front de la défense sur la rive gauche de la rivière Taizixhe, de retirer les troupes vers une deuxième position fortifiée sur la ligne : villages de Jinertun — Xuwanzi — Chenjialintzi — Yuhuanmiao — Efa et, en regroupant les réserves, d'attaquer l'ennemi sur la rive droite de la rivière Taizixhe... »

Ainsi, le transfert d'une partie des forces japonaises à travers le Taïtszyhe offrait immédiatement aux Japonais un avantage considérable : la prise de positions importantes commandées par nos troupes, positions qui ne pouvaient être conquises par le combat ; une fois établis sur ces positions, les Japonais pouvaient ne plus craindre d'actions russes sur la rive gauche du Taïtszyhe.

Comme site pour le premier passage de la rivière Taizixhe, les Japonais ont choisi le village de Lentouwan, à seulement 8 verstes (à vol d'oiseau) du flanc du XVIIe corps. Ici, un gué a été trouvé. Un passage de la Taizixhe plus en amont aurait entraîné un mouvement détourné autour du massif montagneux difficilement accessible au nord-est du village de Sakan.

Le soir du 17 août, la 12e division commença à traverser la rivière. Le gué était profond, au-dessus de la taille, le courant rapide, et les hommes traversaient en se tenant par la main. À 4 h 45 du matin le 18 août, toute la division avait déjà traversé la rivière et se dirigeait pour occuper les hauteurs à l'est du village de Kvantun. 45 minutes plus tard, lorsque le jour se levait déjà, le cornette Romanov du 52e régiment de dragons de Nijinski, posté avec sa garnison près du village de Kvantun, informa de la traversée des Japonais son commandant de régiment, le colonel Stakhovich, qui en fit rapport à 6 h 30 au commandant de la division de flanc gauche du XVIIe corps.

À 9 heures du matin, le quartier général du XVIIe corps était déjà informé du passage d'une division japonaise. Au quartier général de l'armée, la première information fut reçue à la première heure du matin.

Dans l'après-midi du 18 août, le général d'armée Kouropatkine a télégraphié aux commandants de corps l'ordre d'exécuter la disposition conditionnelle n° 3. Les troupes, en se couvrant d'arrières, devaient se retirer des positions avancées de Liaoyang à la tombée de la nuit.

Le nettoyage des positions avancées de Liao-Yang, décidé par le commandant de l'armée, n'était en réalité pas une conséquence inévitable de la manœuvre de Kuroki. Les unités du XVIIe corps d'armée, du Ve corps sibérien et du Ie corps d'armée arrivant par chemin de fer étaient suffisamment fortes pour arrêter l'offensive des Japonais, dont la force, selon nos renseignements, atteignait jusqu'à la division de l'Est, selon nos informations. Simultanément à l'apparition des Japonais sur la rive droite de la Taizihe, leur forte concentration sur le front du Xe corps d'armée a été remarquée ; en effet, après un brigade de la 2e division japonaise qui avait suivi la 12e division pour traverser la rive droite de la Taizihe, une autre brigade se préparait également pour la traversée. Les Japonais pensaient manifestement que le matin du 18 août, les armées d'Oku et de Nodu seraient maîtres des positions avancées de Liao-Yang, assurant ainsi le flanc arrière de Kuroki. Cependant, Oku et

Nodu subirent un échec, et les Japonais ne réussirent pas à combler la brèche ouverte le 18. L'arrière de Kuroki restait sans défense.

L'agent militaire anglais auprès de l'armée de Kuroki, le général-lieutenant Hamilton, a consigné dans son journal :

« Le quartier général de l'armée de Kuroki venait à peine de se remettre de la frayeur causée par l'information reçue pendant la nuit, qui s'est ensuite révélée erronée, selon laquelle de grandes forces ennemies contre Swanmiaozu et Sitsuitzu, en nombre supérieur à une division, menaçaient le mouvement de Kuroki. »

« ...les seules forces assurément qui auraient pu s'opposer à la division ennemie sur les hauteurs entre Swanmyaoutzy et Sycouïtzy étaient en tout et pour tout 4 compagnies japonaises, deux en dessous de Sycouïtzy et deux un peu au nord de Swanmyaoutzy. Si la brigade russe était descendue de sa position et s'était jetée de manière écrasante sur ces 4 compagnies, ou si au moins un bataillon russe, les contournant par la gauche, s'était avancé dans la vallée de Tanhé, en aucun cas il n'aurait été possible de trouver ici des troupes ayant une mission de combat pour défendre Taampin contre une attaque surprise, mais seulement des masses de serviteurs aux bagages et aux transports. »

« Les Japonais se sont retirés avec l'avancée de l'obscurité partout où se trouvaient en face d'eux des unités non battues de l'ennemi. Une attaque audacieuse des Russes avec des forces considérables sur Taampin aurait complètement scindé les forces de Kuroki en deux, et même si elle avait été repoussée par hasard, elle aurait probablement perturbé et désorganisé à ce point les transports de Kuroki que la première armée serait restée inactive pendant plusieurs semaines à venir. »

L'attaque dans cette direction, qui aurait pu donner d'aussi riches résultats, a été commencée le matin du 18 août par le général-major Vassiliev avec l'aile gauche du X corps, contre laquelle une rupture s'est révélée dans le dispositif ennemi. Mais le commandant de l'armée n'a pas approuvé cette offensive ; ses motivations étaient le désir de retirer aussi de notre côté les troupes de la ligne de combat dans la réserve générale devant l'endroit de la rupture dans l'armée japonaise — l'initiative du choix du lieu de combat était entièrement laissée à l'ennemi, et l'inquiétude était que l'attaque commencée ne rallonge et n'affaiblisse encore davantage notre front...

La bataille décisive sur les positions de Liao-yang était attendue depuis longtemps par nos troupes, comme un tournant de la guerre, comme la fin d'une retraite interminable et pénible en vue de la concentration de l'armée.

L'énorme animation des troupes avant la bataille décisive se manifestait dans le fait que toutes les difficultés précédentes étaient oubliées, que les lacunes de la préparation tactique étaient compensées par un désir général de victoire ; l'information transmise aux troupes sur la reprise de l'assaut de Port-Arthur et la réussite des I^{er} et III^e corps sibériens provoquait une joie commune. Mais tous ces avantages moraux disparaissaient avec l'ordre de repli : au moment d'une telle tension nerveuse, il transformait les incroyables héros invincibles, qui, à coup sûr, auraient repoussé les attaques ultérieures d'Oku et de Nozu, en foules d'hommes fatigués, épuisés par les nuits sans sommeil et les combats, avec leurs espoirs de victoire brisés.

«Le retrait vers Liaoyang, qui peut suivre, ne doit en aucun cas être compris comme une reculade ou un échec des actions, mais au contraire comme une manœuvre habile, qui conduira à des résultats brillants, à la défaite complète de l'ennemi dans les conditions les plus défavorables pour lui », s'efforçait d'expliquer aux troupes notre mouvement en arrière le chef d'état-major du X^e corps.

Les Japonais, ayant découvert la retraite de l'ennemi, que briser semblait déjà impossible, se sont de nouveau encouragés et ont puisé dans le succès accompli la force morale pour poursuivre l'offensive. Leurs cris triomphants de « banzai », résonnant dans le

silence nocturne sur tout le front de nos positions abandonnées, ont profondément affecté le cœur des officiers et des soldats qui avaient défendu ces positions pendant deux jours.

Le matin du 19 août, sur la rive gauche de la Taytsyhe, restaient : IVe corps sibérien — 28 bataillons et 62 compagnies ; il occupait le front ouest — du fort n° 8 (sur la rive droite de la Taytsyhe) jusqu'au réduit D sur la voie ferrée ; IIe corps sibérien (5e division de la région de l'Est de la Sibérie, brigade du Xe corps), au total 20 bataillons et 50 compagnies, occupait le front sud de la voie ferrée jusqu'à la rivière Taytsyhe ; IIIe corps sibérien — 24 bataillons et 72 compagnies — en réserve, se trouvait au nord de la ville.

L'unité spéciale de Moutchansk assurait le flanc gauche.

Les troupes défendant les positions principales de Liao-yang étaient commandées par le général-lieutenant Zarubaev, qui avait reçu l'ordre de les défendre jusqu'au dernier homme.

La section la plus dangereuse était l'emplacement de la 5^e division de fusiliers de Sibérie orientale, qui s'étendait sur le flanc droit jusqu'à la voie ferrée. Ici, le tracé du fort forme un arc raide sortant, exposé à la couverture de tir des positions de l'artillerie japonaise. C'est ici que les Japonais ont dirigé leurs principales forces.

Le 19, à 13 h 30, l'artillerie japonaise (de campagne et de siège) commença le bombardement de Liaoyang, qui se poursuivit avec quelques interruptions jusqu'au soir du 21 août ; dès le début, une attention particulière fut portée au tir sur la gare, qui fonctionnait activement depuis le matin du 17 août pour l'évacuation des blessés et des biens des différents établissements de l'arrière accumulés à Liaoyang. À 16 h 30, le dernier train quitta la gare de Liaoyang I. Afin de pouvoir profiter des services du chemin de fer pendant le combat, une installation avait déjà été préparée à 2½ verstes au nord de la gare Liaoyang II.

Dans la journée, l'infanterie japonaise se limitait à des actions de reconnaissance. Le général en chef Kouropatkine reçut de fausses informations concernant le mouvement de forces japonaises importantes vers la rivière Taïtszykhé en dessous de la forteresse ; afin de protéger l'armée d'une attaque venant de l'ouest, une unité spéciale fut formée par le général de division Kondratovitch ; au total, pour la protection du flanc droit sur la ligne du fort n° 8 – Hechunpu-Xiaobeihe, se trouvaient les détachements : du lieutenant-colonel Likhachiov, du général de division Grekov et du général de division Kondratovitch, avec une force totale de un et demi bataillon, 12 centaines et escadrons, 22 canons ; de plus, pour attirer sur soi les forces ennemies susceptibles d'avancer à l'ouest de la voie ferrée vers la rivière Taïtszykhé, le commandant de l'armée ordonna au général de division Zaroubaev d'effectuer une transition démonstrative à l'attaque entre les forts n° 5 et n° 8.

La sortie a eu lieu le 20 août entre 1 et 3 heures de l'après-midi ; 14 bataillons y ont participé ; le poids principal du combat est tombé sur les régiments d'Eniseysk et de Semipalatinsk, qui ont affronté le flanc gauche de la 4^{ème} division japonaise à seulement un verst de la ligne des forts ; un combat acharné a éclaté sur la ligne des villages de Qianshicaozi et Shicaozi. Ayant rencontré ici des forces ennemies significatives et l'absence de l'ennemi plus près de Taizihe, après les succès initiaux nos troupes ont reculé en combattant, nos pertes augmentant surtout lors du passage de la esplanade de nos fortifications, complètement exposée et découverte par les canons ; les Eniséens et les Semipalatins ont perdu jusqu'à x/z de leur effectif. La sortie nous a coûté 1274 hommes, deux fois plus cher que les Japonais (469 hommes), qui se trouvaient dans des conditions plus favorables. Le courage élevé et l'ordre exemplaire, maintenus au combat et lors du lent et difficile repli, amènent à regretter que ces régiments n'aient pas été utilisés pour atteindre des objectifs plus importants.

En raison de l'importance considérable des événements sur la ligne Sykvantun — Kopi Yantai, le général-adjutant Kouropatkine a transféré sur la rive droite du Taïtszyhé 18 bataillons et 48 canons du IIIe corps sibérien ; sous le commandement du général-lieutenant Zarubaev restaient 56 bataillons, 128 canons et 10 compagnies, ce qui ne peut être que pleinement reconnu comme suffisant pour la défense de positions fortement fortifiées, sur

une longueur de 14 verstes. Et en effet, le 20 août, la garnison participa à un raid avec 14 bataillons, et dans la nuit du 21 août repoussa facilement l'assaut des Japonais. Dans un but d'économie de forces, une défense purement passive de ce type aurait pu être réalisée avec moins de bataillons ; de plus, cette tâche pouvait être parfaitement assumée par des régiments de réserve encore peu expérimentés du Ve corps sibérien. En revanche, les unités fiables et éprouvées des IIe et IVe corps sibériens auraient pu être utilisées avec beaucoup plus d'avantages dans le secteur décisif, à l'est, où la tâche difficile de manœuvre et de combat à Gaolyan revenait aux recrues de notre armée — les régiments de réserve à peine déployés. Il semble que nous ayons sous-estimé la force des positions fortifiées de Liaoyang, et que nous ayons surévalué le combat purement positionnel par rapport à des actions manœuvrables infiniment plus importantes contre Kuroki.

Ébranlés par les combats de Maëtunskaya et Tsofantunskaya lors des inspections de l'armée Oku et Nozu, ils se reposaient le 19 août. La 4^e division fraîche (de l'armée Oku) se déplaça après midi à l'ouest de la voie ferrée, s'installa à la ligne de tir à longue distance devant l'aile gauche du IV corps sibérien et, par quelques attaques isolées pendant la nuit du 20 août, se convainquit que nous n'avions pas encore reculé.

Le soir du 19 août, les armées de Oku et Nodzu reçurent des ordres pour poursuivre leur avance sur Liao-yang. L'arrière mal organisé des deux armées les obligeait à renoncer à l'idée d'envoyer une partie de leurs forces par un chemin détourné jusqu'à la rive droite du Taizihe. La bataille devait se terminer avant la fin d'une telle manœuvre. Elles ne pouvaient aider l'armée de Kuroki qu'en fixant par leurs attaques une partie des forces russes au tête-de-pont de Liao-yang.

Les deux divisions de Nozu sont parties dès la soirée du 19 ; la 3^e et la 6^e division de l'armée Oku ont avancé à l'aube du 20. Sur tout le front, elles étaient précédées par des unités de reconnaissance. À 9 heures du matin, jusqu'à 60 Japonais se sont déployés contre nos 24 bataillons, occupant les fronts sud et sud-est. Sous la couverture d'un feu d'artillerie puissant mais désordonné, l'offensive a commencé ; les Japonais s'accumulaient autour des villages les plus proches, s'enterrant, puis, en petits groupes, se déplaçaient vers de nouvelles positions de tir et s'y retranchaient de nouveau. À l'ouest du chemin de fer, ils ont creusé trois rangées parallèles de tranchées pour tireurs à des distances moyennes et courtes de nos fortifications.

La plus grande attention de l'artillerie japonaise était concentrée sur le secteur près du fort n° 3, et c'est là que l'assaut devenait également plus énergique ; déjà dans la journée, les pionniers et éclaireurs japonais s'approchaient des obstacles artificiels, et les tentatives pour les détruire se faisaient à un coût élevé.

Le feu d'artillerie qui s'était tu en soirée, dévorant une énorme quantité de munitions, reprit de plus belle à dix heures du soir. À dix heures du soir, après avoir lancé une fusée, l'infanterie japonaise se mit en mouvement sur tout le front, atteignit à 400 pas nos fortifications et s'y retrancha. Vers minuit, nous repoussâmes l'attaque contre le fort n° 3, à partir duquel les Japonais s'étaient installés à seulement 300 pas.

Au cours de la nuit, l'artillerie japonaise a été déplacée à la deuxième position et de nombreuses batteries se sont approchées à une distance de 2 verstes pour mieux soutenir l'attaque.

Le 2 août a éclaté un combat à feu à courte distance, entrecoupé de tentatives sporadiques des Japonais pour progresser davantage. Le moral de nos troupes était excellent ; par un malentendu, la rumeur de succès prétendument remportés par nous sur l'armée de Kuroki s'était répandue dans les rangs. Mais à 7 heures 12 minutes du matin, le général Zarubaev reçut l'ordre suivant du général en chef Kouropatkine : « Dès réception de cet ordre, commencez à vous retirer avec tout le garnison de Liao-Yang vers la station de Yantai. Les

Japonais repoussent notre flanc gauche. Détruisez tous les ponts derrière vous. Endommagez le pont ferroviaire de manière à ce qu'il ne puisse pas être utilisé pour le passage des troupes.

À 8 heures 40 du matin, le deuxième ordre a été reçu, confirmant l'ordre de retrait immédiat, mais précisant que le dégagement des forts devait idéalement avoir lieu au crépuscule. Entre-temps, sur la base du premier ordre, le général Zarubaev avait déjà ordonné un retrait général immédiat. L'annulation de cet ordre, effectuée une heure et demie plus tard, a trouvé le 18e et une partie du 17e régiment de fusiliers de Sibérie orientale ayant déjà dégagé les fortifications, sans coordination avec les voisins. À 9 heures du matin, dans notre position, entre la voie ferrée et le fort n° 3, un énorme cratère s'était formé. Si les Japonais y étaient tombés, le retrait de nos troupes, qui continuaient à tenir à droite et à gauche, aurait pu se terminer très mal. Mais pour les Japonais, qui avaient continuellement leurs positions en ligne de mire, le dégagement de celles-ci est passé inaperçu.

Dirigé depuis la réserve pour occuper les tranchées du 17e régiment, bataillon du 23e régiment de Sibérie orientale, ayant reçu des ordres peu clairs et ne connaissant pas l'emplacement des fortifications, il se dirigea d'abord vers la gare, puis se retrouva dans la position du régiment de Krasnoïarsk, occupant une position secondaire, et ce n'est que là qu'il reçut des instructions sur la manière de se rendre au secteur qu'il devait occuper. Les lacunes dans le service de transmission et le manque d'orientation des officiers subalternes sont passés inaperçus pour nous en raison de la fatigue excessive de l'ennemi.

À 19 h 30, nous avons commencé à nous retirer des lignes avancées des fortifications de Liaoyang. Leur défense pendant 3 jours nous a coûté peu—seulement 1095 hommes (sans compter les pertes lors des sorties). L'offensive japonaise, menée uniquement jusqu'à la position de départ pour l'assaut, a entraîné des pertes de 5905 hommes ; une attaque frontale d'une position fortifiée est impensable sans victimes très lourdes.

Chapitre 15

Bataille de Liao-yang ; combats à Sykwantung et à Kopéi Yantai

Au cours du 19 août, nous avons élaboré un plan pour les futures opérations, basé sur l'hypothèse suivante : « déployer le groupe de l'armée sur la rive droite sur le front Sykvantoun—kopi Yantai et, ensuite, en prenant pour axe la position de Sykvantoun, effectuer un contournement de l'armée par le flanc gauche afin de prendre en enfilade les positions des troupes japonaises ayant traversé à Kankwantoun sous le commandement du général Kuroki et les pousser vers la rivière Taïtszhe, franchissable à gué seulement en quelques endroits. Parallèlement, le groupe de Liaoyang devait défendre obstinément la position fortifiée de Liaoyang contre les armées du général Oku et du général Nodu. Pour les opérations offensives sur la rive droite de la rivière Taïtszhe, les unités suivantes ont été désignées : le 17^e corps d'armée, formant l'axe du contournement, dont la mission devait consister en la défense acharnée de la position à Sykvantoun, puis le X^e corps d'armée ainsi que les I^{er} et III^e corps de l'armée sibérienne sous le commandement général direct de l'armée du général-adjutant Kouropatkine.

Le 19 août, les troupes, ayant combattu sur les positions avancées et les ayant nettoyées pendant la nuit, se reposaient sur la rive droite de la Taïts 14* zykhe, près du passage. Le 1^{er} corps sibérien campait près du pont de chemin de fer, le X corps d'armée plus au sud, et la cavalerie de Mischenko plus au nord. Pour couvrir le flanc gauche du XVII^e corps, seule la cavalerie de Samsonov s'avança de bonne heure le matin, puis le général-major Orlov arriva avec une brigade du V corps sibérien. La répartition générale dans le temps avait été prévue par le général-adjutant Kouropatkine ainsi : « aujourd'hui se rassembler, demain se rapprocher, après-demain attaquer ». Mais les Japonais ne laissèrent pas l'initiative sortir de leurs mains, et le développement des événements s'accéléra.

Les forces japonaises, menaçant nos communications et nous contraignant à un retrait rapide des positions avancées de Liaoyang, se trouvaient dans la région de Kwantung-Kanyō et se chiffrent modestement à 20 × 2 bataillons, 60 canons et 6 escadrons, soit au total trois brigades d'infanterie. Dans la nuit du 20 août est arrivée une quatrième brigade. Disposant d'un triple avantage en forces, le 19 août, nous ne nous sommes toutefois pas suffisamment préoccupés de déployer notre dispositif de combat contre les unités de Kuroki.

Le XVII^e corps d'armée, au-dessus du flanc gauche duquel le groupe de Kurōki sur la rive droite, avec les détachements du général Yanzhula et de Muchansky, d'une force totale de bataillons et compagnies, continuait à occuper le courant de la rivière au-dessus de Liaoyang, assurant le flanc gauche des troupes qui occupaient le lieu. La réserve du corps - la brigade combinée du général de division Eck, forte de 7 bataillons, se trouvait à Tudaogou, surveillant la vallée de Tadzipu-Ludyafan. Contre Kurōki, seule la 35^e division du général de division Dobrzinsky, renforcée d'une partie du régiment Novo-Ingermanland de 18 bataillons et 104 compagnies, avait été directement déployée ; vers le soir du 19, elle occupait la disposition suivante : le village de Sykvantun et le versant sud de la colline de Nezine étaient occupés par une compagnie de Novo-Ingermanland ; la colline de Nezine - hauteur importante se détachant de la mer de gaolyan - était occupée par 4 bataillons de Nezine, 2 bataillons de Morshantsev et 2 compagnies de Bolkhovtsev, soit un total de 6,5/2 bataillons sous le commandement général du commandant du régiment de Nezine, le lieutenant-colonel Istomin. Six batteries étaient déployées en arrière. À droite, le cours de la rivière Taizihe était assuré par les Bolkhovtsev avec 7 compagnies sur la hauteur 131 et un bataillon en réserve derrière Sykvantun ; à gauche, le régiment Martynov avec le 140^e régiment de Zaraysk et trois batteries se disposait par terrasses sur les collines, à environ trois verstes au nord-ouest de la colline de Nezine. Pour l'isolement de la protection des batteries, il ne restait en réserve générale que 5 compagnies de Morshantsev, stationnées au village de Hoche Intai. La cavalerie

du général de division Orbeliani (12 escadrons et 6 compagnies) qui protégeait le flanc gauche, était en contact avec le détachement du général de division Orlov près de Kopie Yantai.

Poursuivant son objectif — couper les communications de Liaoyang avec le nord — Kuroki décida d'avancer et de s'emparer de la colline de Nejin. Pour cet objectif, la brigade Okazaki fut désignée, soutenue à droite par la brigade Kigoshi. La troisième brigade, Shimamura, avançait en avant-garde contre l'unité du général-major Orlov. Sept batteries, à 15 h 15, soutenaient l'attaque par le feu. Avançant lentement dans Gaoyang, à l'approche de la nuit, la brigade Okazaki atteignit à cent pas de nos positions.

L'attaque a commencé à neuf heures du soir ; les Japonais ont réussi à envelopper nos deux flancs. Sur le flanc droit de la rivière Sykwantung et du versant sud de la colline Nezhinsk, les nouveaux Ingrès ont cédé aux Japonais sans combat ; le commandant du régiment, sans en informer personne, les a retirés vers Sahu Tunju, entraînant avec eux la batterie située en arrière et la réserve privée — le bataillon du 138^e régiment de Bolkhov. Sur le flanc gauche, des compagnies japonaises ayant contourné la colline Nezhinsk par le nord se sont approchées à quelques dizaines de pas de deux bataillons de Nezhinskien en réserve, et par un feu de salve, semé le désordre dans leurs rangs.

À 9 heures du soir, il faisait complètement noir. Chez les Japonais dans le gaolyan, apparemment, des malentendus se produisaient également, et la poursuite de l'attaque fut reportée jusqu'au lever de la lune. Sur la colline Nè Jin, nous étions prêts pour le combat ; le feu des fusils ne cessait pas ; les batteries japonaises avaient repris le tir. La panique, déclenchée par les fuyards sur les deux flancs, s'est propagée à l'arrière.

Le colonel Istomin, ayant appris l'attaque imprévue des Novo-ingermalais sur le village de Sykvantoun et voyant la situation dangereuse de ses troupes, profitant de l'arrêt de l'avancée japonaise, alla personnellement informer le commandant de la division de la nécessité de renforcer les troupes sur la colline de Nezhin ou, à défaut, de se retirer. À ce moment-là, la lune se leva, et neuf bataillons japonais se précipitèrent à l'attaque de la colline.

Malgré notre supériorité générale en forces, nous avons subi l'attaque des bataillons japonais au point décisif avec seulement 5 1/2 bataillons (4 bataillons de Néchintsy, 1 bataillon de Morshantsy et 2 compagnies de Bolkhovtsy). Les 5 compagnies de réserve générale, avancées par le commandant de la division, n'ont atteint la colline qu'en partie par malentendu. L'attaque latérale d'un régiment japonais depuis le village de Sykvantun a décidé du sort du combat pour la crête. Mais la bataille a continué. L'attaque d'un bataillon de Morshansk a considérablement contenu les Japonais. À minuit, sur la partie ouest de la colline, nos troupes complètement mélangées tenaient encore, à l'est — les Japonais ; dans l'obscurité, les échanges de tirs ne s'arrêtaient pas et par endroits, on se jetait à la baïonnette.

Le colonel Istomin, prenant en considération l'épuisement et l'état nerveux des hommes, décida de se replier. Parmi les raisons ayant conduit au repli, on mentionnait également le manque de cartouches, dont le ravitaillement dans l'obscurité et à Gaolyan représentait une difficulté énorme, ainsi que l'absence de soutien d'artillerie. Mais les Japonais aussi étaient nerveux ; la tâche de conserver son sang-froid pendant le combat au corps à corps est généralement difficile. Cependant, dans le combat nocturne à Gaolyan, le manque de cartouches et l'absence de soutien d'artillerie avaient à peine une importance significative. — Notre front était fixé sur la ligne du village de Sahutun. L'intervention de la réserve de corps ne se manifesta que par le fait qu'un de ses régiments occupa une position sur la route entre le village de Tsochintzi et Sahutun et arrêtait ceux qui reculaient.

Le go-go août devait avoir lieu. Le corps d'armée X, composé de 21 bataillons et de 80 pièces d'artillerie, se dirigeait pour soutenir le XVII^e corps d'armée ; le corps sibérien I avançait pour renforcer le détachement du général-major Orlov et Samsonov. La réserve générale comprenait 18 bataillons et 48 pièces d'artillerie du III^e corps sibérien, envoyés de

Liao-Yang au village de Zhansuntun. La cavalerie de Mishchenko se dirigeait vers Xiaodalingou.

Contre le groupe japonais de la rive droite, le général-adjutant Kuroptakin avait envoyé au moins 57 000 baïonnettes, 5 000 sabres et 352 pièces d'artillerie. Les Japonais avaient réussi à concentrer sur la rive droite de la Taïtzyhe, selon les estimations les plus élevées, au maximum 23 520 baïonnettes, des sabres et 60 pièces d'artillerie. Le général Kuroki estimait que l'armée russe, n'opposant contre lui que des avant-gardes latérales, était déjà en plein retrait vers Moukden et, par conséquent, décida de poursuivre l'offensive.

Le commandant du XXV corps d'armée est arrivé à 8 heures du matin au village de Sakhutun et a ordonné au général de division Dobrzinsky de prendre le contrôle de la hauteur de Nezhinsk et du village de Sykvantun, indiquant en même temps que la 35e division pouvait compter sur le soutien de la brigade mixte du général Eck, qui se trouvait au village d'Erdaogu.

Le général de division Dobrzinski a formé une unité du colonel Orlov (régiment Volkhov, 2 bataillons de Morshantsev et 2 batteries), dont la mission consistait à occuper les hauteurs adjacentes au village de Sykvantun jusqu'à une position de tir à fusil adéquate. Sous la protection des unités du colonel Orlov sur le flanc droit et du colonel Martynov sur le flanc gauche, l'artillerie lourde devait se déployer et bombarder violemment la colline de Nezhin et le village de Sykvantun à plusieurs reprises au cours de la journée. Pendant ce temps, une troisième unité, sous le commandement du colonel Istomin (régiment de Nezhin, 2 bataillons de Morshantsev, 1 bataillon des Novoungermanlanders), était préparée et devait attaquer la colline et le village à 17 heures.

Le commandant de l'armée est arrivé au sommet près du village de Fandyatun à six heures du matin. Il a décidé de laisser les forces principales du X corps d'armée en réserve de l'armée, et n'a mis à la disposition du XVII corps que l'avant-garde du X corps (les régiments de Penza et de Kozlov avec 3 batteries). Au commandant de l'avant-garde, le général Vasilyev, le commandant de l'armée a ordonné personnellement de fournir toute l'assistance possible à la 35e division lors de l'attaque de la colline Nizhinskaya.

Le général-major Vassiliev déploya immédiatement ses batteries sur la position près du village de Yandyatoun et envoya le régiment de Penza à la partie combattante de la 35e division. Le général-major Vassiliev ne réussit pas à établir de liaison ni avec le général-lieutenant baron Bilderling, ni avec le général-lieutenant Dobrzinski, et sa brigade, installée dans le secteur de la 35e division, agissait tout le temps de manière entièrement autonome. Dans le même secteur de combat, plusieurs commandants prenaient des décisions de manière indépendante ; la direction générale, nécessaire dans tout combat, était perdue.

À l'époque où le 37e bataillon des X et XVII corps était en place, une offensive isolée des troupes de Penza et de Kozlov a commencé. Les 6 compagnies du 138e régiment d'infanterie de Bolkhov, de l'unité du colonel Orlov, n'ont pas non plus attendu la préparation d'artillerie, se sont déployées tôt le matin, ont mené une attaque partielle sur la colline de Nezhin, sont tombées sur les tranchées japonaises au pied de la colline, ont subi de lourdes pertes, se sont retirées et n'ont plus participé au combat.

Le général de division Eck, commandant la brigade de réserve du XVIIe corps, chargé de commander l'armée, a indiqué la nécessité de soutenir le détachement du général Vassiliev. Le commandant du XVIIe corps n'était pas au courant de la situation sur le flanc droit, et le général de division Eck, tout comme le général Vassiliev, ne connaissait ni le déploiement ni la méthode d'attaque choisie par la 35e division.

En complément de tous les malentendus, à 5 heures 40 minutes de l'après-midi, le général-adjutant Kouropatkine décida de renforcer le XVIIe corps avec les forces principales du Xe corps ; au commandant du X corps, qui était resté éloigné du champ de bataille toute la journée et non orienté dans la situation, il fut confié la coordination des actions lors de l'attaque. Après la prise des positions japonaises, il n'était pas prévu de poursuivre le succès. Le XVII corps devait les maintenir, tandis que les unités du X corps devaient se replier ; le

lendemain, le Xè corps devait recevoir une autre mission, en raison de l'échec de notre attaque à Jan-taï.

Le lieutenant-général Sloutchevski, commandant du Xè corps, jusqu'à ce qu'il ait pris connaissance de la situation, ne pouvait exercer aucune influence sur le combat ; il retint les forces principales du Xè corps sur la ligne Erdaogou-Sakhoutoun et envoya chercher le général Dobrzynski et Vassiliev ; mais personne ne parvenait à trouver le premier.

Lors de la préparation d'artillerie de l'attaque de la position de Sykvantu, 138 canons à tir rapide et certains obus à piston ont participé. L'artillerie japonaise, dont les munitions étaient presque épuisées, a à peine répondu. Malgré l'absence d'obstacles, la préparation d'artillerie n'a pas été très réussie. Bien que l'attaque ait été décidée dès le matin, de nombreuses batteries, qui avaient reculé pendant la nuit vers l'arrière, ont reçu l'ordre de se rendre en position seulement à 13 heures ; l'absence de commandement s'est ressentie dans le fait que les batteries n'ont reçu aucune indication claire sur les actions de cette journée et l'emplacement de leur infanterie. Toute la journée, il y avait la crainte de tirer sur ses propres troupes – en particulier sur le régiment de Penza qui avait avancé ; ensuite, l'inspecteur de l'artillerie de l'armée donna l'ordre de « garder les munitions, car le vrai combat aura lieu demain ». La reconnaissance des objectifs était très insuffisante ; cinq batteries de la 35e brigade d'artillerie n'ont tiré que 12 obus par canon, car certaines opinions suggéraient qu'il n'y avait pas un seul Japonais sur la colline de Nejinsk.

Le feu d'artillerie désordonné n'a pas infligé de pertes matérielles importantes aux Japonais, dont certains s'étaient cachés dans les tranchées sur les pentes arrière, et d'autres étaient descendus vers le pied de la colline. Néanmoins, la nette supériorité de l'artillerie russe, en raison du silence de ses propres batteries, a produit un certain effet sur les rangs japonais et les a empêchés de se fortifier de manière sûre.

Le feu d'artillerie n'est efficace que lorsqu'il coïncide dans le temps avec l'offensive de l'infanterie. Si notre feu a infligé aux Japonais des pertes connues, ce n'est que suite à des attaques dispersées qui avaient déjà commencé. Penzentsev, Kozlovtssev, Bolkhovtsev. Ces attaques, menées en dépit du plan général – d'abord le feu d'artillerie, puis l'attaque d'infanterie – ne peuvent être considérées comme inutiles. Ces attaques ont freiné l'avancée japonaise et infligé des pertes importantes aux unités japonaises avancées et, en perturbant l'ordre de bataille japonais, en liaison avec le feu d'artillerie, elles ont seulement pu préparer l'assaut général. L'artillerie doit être prête à remplir sa mission malgré l'évolution incertaine et mouvante du combat d'infanterie, et pour cela, il est nécessaire d'établir le lien le plus étroit possible entre les petites unités d'artillerie et les unités d'infanterie. Lors de l'attaque de la position de Xuantun, avec un tel lien, il aurait été plus correct pour l'infanterie de ne pas attendre les résultats de la préparation d'artillerie, mais de commencer l'offensive en même temps que l'ouverture du feu d'artillerie et, en s'appuyant sur un puissant soutien d'artillerie, d'engager le combat d'infanterie, en se rapprochant progressivement à des distances plus réduites. En l'absence de ce lien, l'artillerie pouvait bombarder indépendamment (ce qui est toujours infructueux) les positions ennemies, mais ne pouvait pas travailler main dans la main avec l'infanterie.

Il était initialement prévu de lancer l'attaque générale à 5 heures de l'après-midi ; mais à ce moment-là le feu de l'artillerie vivante venait seulement de commencer. C'est pourquoi le colonel Istomin, qui devait diriger l'attaque principale, a été forcé de reporter l'attaque d'une demi-heure. En réalité, le bombardement s'est encore prolongé, et seulement vers sept heures du soir, lorsque la nuit commençait à tomber, l'offensive générale a commencé. L'attaque s'est déroulée de nuit contre notre volonté ; en effet, malgré la supériorité générale en forces, et en particulier en artillerie, avec la fatigue des troupes due aux combats précédents et le mélange général des unités sur le champ de bataille envahi par la végétation, il nous aurait été avantageux de nous installer et de nous organiser sur les secteurs conquis à la lumière du jour.

Mais, en tout cas, l'avancée de la nuit ne doit pas empêcher les troupes d'accomplir les tâches qu'elles n'ont pas réussi à terminer pendant la journée ; notre attaque tardive restait néanmoins appropriée à la situation.

Les Japonais avançaient lentement depuis le matin, et leurs unités d'avant-garde ont été rencontrées par nos troupes au pied de la colline et aux sommets à l'ouest et au sud-ouest du village de Sykwantoun. Lors de l'avancée, nos unités repoussaient les Japonais de leurs tranchées par le feu et la baïonnette. Dans tout Gaolyan, un feu ininterrompu continuait dans toutes les directions.

Au total, 25 bataillons ont pris part à l'attaque, disposés en formation d'échecs selon des directions convergentes et se croisant ; la position de départ pour l'attaque à 18 heures représentait un arc de 3/2 verstes, à 1500-2000 pas de la colline de Niezjinskaïa ; presque toutes les unités avaient pour objectif le sommet saillant de la colline.

L'assaut sur la colline a été lancé par le 121^e régiment de Gienzen, dont le commandant, le colonel Markov, a été gravement blessé avant l'attaque. À gauche, avançait le 123^e régiment de Kozlov. Par la suite, le 33^e régiment d'Elets, mis à la disposition du général Vasilyev, s'est mêlé aux troupes de Penzense et de Kozlov.

Sur le même secteur, sur la deuxième ligne, avançait la brigade du général-m Jó. Ekka, qui vers 16 heures se trouvait à quelques verstes derrière; le régiment de Vyborg a avancé, repoussant les Japonais du village de Sykwantoun. Les Penzéiens, qui grimpaient à la colline à 20 heures, sont tombés sous le feu de leurs propres troupes depuis le village de Sykwantoun.

Certaines compagnies de Tchembartsev ont pris dans l'obscurité pour ennemis des unités des Penzents et des Viborgs, ont attaqué les leurs et ont été attaquées par les leurs ; il a été à peine possible d'éviter la catastrophe.

Le régiment Kozlovsk s'est dispersé, est tombé sous le feu de ses propres troupes, a perdu un cinquième de son effectif et n'a pas pu atteindre les Japonais avec la masse principale.

Dans un ordre considérablement désorganisé, le régiment Istomin attaqua au centre. Les 4 bataillons du régiment de Nijni Novgorod, après un bref échange de tirs, se sont précipités à l'assaut à huit heures du soir. Plus à gauche, le 1^{er} bataillon de Novogermanland s'était détaché, mais a également frappé les Japonais. Afin de combler l'espace créé, le régiment Istomin lança deux bataillons de Morshantsy, qui avancèrent en deuxième ligne. À 8h30 du soir, les Japonais avaient nettoyé leurs tranchées, et la colline était entre leurs mains.

Voyant que ses unités étaient mélangées et tiraient sans but dans toutes les directions, et désirant rétablir l'ordre, le général Okasaki donna le signal de « cessez-le-feu », et le feu provenant du côté japonais commença à s'interrompre. Le désordre, important chez les Japonais également, était cependant moindre que chez nous, en raison de leur nombre inférieur, de l'unité de commandement et de l'absence de confusion parmi leurs unités. Les Japonais se sont couchés près du sommet.

Nous avons également joué avec les signaux. Le régiment de Chembarsk, en reculant précipitamment et en dispersant la réserve de son propre régiment, reconnut ses hommes et fut quelque peu calmé seulement par l'orchestre du régiment, qui joua la marche du régiment. Simultanément, les signaux « retraite » et « rassemblement en colonne » furent donnés, et le régiment de Chembarsk, en regroupant les soldats égarés des autres régiments, se retira vers le village de Sahutun. Les troupes en retraite entraînaient avec elles les compagnies et les bataillons rencontrés sur le chemin, et répandaient l'alarme parmi les réserves et l'artillerie. Le général Vasilyev, observant ce mouvement de recul, envoya ses batteries, sous la protection d'un bataillon de réserve, à l'arrière et, vers 21 heures, informa le commandant du X corps de l'échec général de l'attaque. Confrontés à des soldats qui évitaient de continuer le combat et en ignorant les efforts héroïques des unités qui continuaient à se battre, nos chefs furent envahis par un pessimisme.

La foule, paniquée et principalement composée de passifs, s'est retirée ; mais la colline et le village de Sykvantun restaient entre les mains de nos compagnies les plus courageuses et énergiques de divers régiments. Après dix heures du soir, l'échange de tirs s'est calmé ; nous étions allongés sur la hauteur, les Japonais — non loin de là.

Vers minuit, la situation s'éclaircit, et le général Vasilyev apprit que nos troupes restaient en avant, y compris une partie du régiment d'Yelets. Ayant en vue que le X corps devait se rassembler sous les ordres du commandant de l'armée, le général Vasilyev ordonna que les unités des régiments qui lui étaient subordonnés se retirent en direction du sud-ouest.

Le colonel Istomin, blessé par un choc, a transmis le commandement au lieutenant-colonel Matov, qui, après avoir pris connaissance du rapport de l'état-major de la 31^e division d'infanterie concernant le repli des unités du X corps, ordonna de se retirer et aux unités du XVII corps restant sur la colline. À 2 heures du matin, la colline de Niejin et le village de Sykvantoun ont été dégagés.

Les unités démoralisées des corps X et XVII se retiraient dans l'obscurité, ayant perdu tout lien et toute organisation, vers le village de Sakhutun et le hameau d'Erdaogou. Nos pertes dans les combats pour Sykvantun s'élevaient à 112 officiers et 3280 soldats ; les Japonais avaient perdu 1291 hommes.

Les forces japonaises étaient définitivement épuisées ; bien qu'une autre brigade de la 2^e division se soit concentrée derrière le secteur du général en chef Okasaki, elle était fatiguée par la traversée forcée de la rive gauche du Taïtszyhé et ne pouvait pas entrer en combat.

L'entrée en combat des unités du X corps sur le secteur étroit du XVII corps a plutôt gêné ce dernier qu'il ne l'a aidé à accomplir sa mission, et en tout cas a sensiblement amplifié, par la large diffusion du désordre, l'ampleur de l'échec subi. L'orientation du X corps, plus à gauche que celle du XVII corps, contre le front étendu de la brigade Kigoshi, pour envelopper la colline de Niezhin par le nord, offrant le champ libre pour le redéploiement de nos forces, semblait plus avantageuse.

Lors de la bataille pour la position de Sykvantun, aucune direction n'était assurée par nos troupes ; les unités s'accumulaient simplement, et l'accumulation seule des forces s'est révélée insuffisante pour vaincre.

Au cours du 19 août, près des puits de Yantai, à l'exception de la cavalerie du général Samsonov (19 escadrons et 6 canons), se concentra également le détachement du général Orlov, composé des 215^e Buzoulouk, 2216^e Insar et II^e régiments d'infanterie Giskovski, de 4 compagnies de Stretentsevs et de Novoinigermanlands, soit au total 12 bataillons, 22 canons et 2 escadrons. La cavalerie du général Samsonov se positionna en retrait sur son aile gauche. La cavalerie du général Orbeliani (II escadron et escadrons et 6 canons) se trouvait sur l'aile droite et maintenait la liaison avec le XVII^e corps. Le 20 août devait arriver le I Corps sibérien (18 bataillons, 54 canons, 8 escadrons), partant à 5 heures du matin du bivouac sur la rive droite du Taïtsyhe, près du pont ferroviaire, accompagné de la cavalerie de Mishchenko (19 escadrons et 12 canons). Au total, devaient se rassembler 30 bataillons, 10 canons et 57 escadrons et escadrilles, dans une position très favorable, contre le flanc de l'armée de Kuroki, formée par la colonne de droite du général Shimamura — 6 bataillons, 18 canons de montagne et 3 escadrons.

Le soir du 19 août, le général-major Orlov reçut du commandant du XVII^e corps une note de terrain dans laquelle il était écrit : « Demain matin, les Japonais vont probablement m'attaquer. Je vous prie, dès l'aube, si possible plus tôt, de vous déplacer et de vous hâter pour soutenir mon flanc gauche. Le succès de demain dépend de votre mouvement, car le commandant de l'armée a décidé de passer à l'offensive demain contre les unités japonaises qui ont traversé. »

Le général-major Orlov répondit : « Si les Japonais attaquent le 17^e corps, je passerai à l'offensive. Si les Japonais m'attaquent, je demande de prêter assistance et d'attaquer les Japonais sur le flanc. »

La disposition de l'armée, dans laquelle il était prescrit au général-major Orlov de « suivre en direction de la localité de Khvankufen, en ajustant son mouvement à celui du général-lieutenant baron Stackelberg », a été reçue seulement après le début de la bataille du 20 août. Pendant la nuit, un nouvel ordre est arrivé du commandant du XVII^e corps — commencer l'offensive à l'aube, et à l'aube du 20 août, le général-lieutenant Dobrzinsky a été informé qu'il y avait eu un combat pendant la nuit pour la colline de Nizhyn, et qu'il était inconnu à qui elle était restée.

Le détachement du major-général Orlov était positionné sur les hauteurs au sud du village de Kopéi Yantai, faisant face à l'est et au sud-est. Son flanc droit, au sud du village de Fanshen, était à seulement 5 verstes du mont Nejinsk. Les chasseurs et la cavalerie ont découvert que le village de Taya et la colline « à quatre têtes » au sud de celui-ci étaient occupés par l'ennemi ; la nuit, les Japonais s'étaient retranchés sur la colline. Les observations directes ont confirmé que le mont Nejinsk était entre les mains des Japonais ; le début des tirs des batteries du XVII^e corps a été pris pour le commencement d'une attaque japonaise contre le XVII^e corps, et le général-major Orlov décida de lancer l'offensive en direction du mont Nejinsk.

À 8 heures du matin, le régiment d'Insar s'est dirigé vers le sud, en direction du village de Dayapu. Certaines unités se sont détachées en direction du village de Tayao. À gauche d'Insar, le 1^{er} régiment de Pskov devait avancer, suivant la direction Tsyshan-Sykvatun selon la boussole ; en réserve, le régiment de Buzuluk avançait, et il a été utilisé vers midi pour continuer notre formation de combat vers la droite.

Pendant ce temps, le danger menaçait non pas le flanc droit, protégé par toute la situation de la bataille, mais le flanc gauche. Les avantages de la position du détachement du général-major Orlov résidaient dans le fait qu'en avançant dans la direction sud-est, nous entourions l'ennemi et nous nous placions derrière lui. Notre propre progression, en s'inclinant vers nos lignes, vers Sakhutun, entraînait un mouvement de flanc devant le front japonais de Sykwantun-Taya, non couvert par un avant-garde de flanc, ce qui nous faisait passer du flanc au front de l'ennemi. La brigade de Shimamura passa à l'offensive en même temps que nous, et porta son attention sur l'encerclement de notre flanc gauche exposé. Cinq bataillons se déployèrent en une seule ligne, la majeure partie plus à l'est de Taya ; un bataillon progressait encore plus à l'est, en contournement, vers les carrières de Yantai.

Sur les hauteurs au sud des mines de Yantai, d'où notre infanterie avait disparu dans les fourrés inextricables de gaolyan, il ne restait qu'un seul bataillon, 8 canons et 3 centaines. 20 canons du général-major Aliyev ont quitté les hauteurs pour se déplacer vers une position plus proche dans le gaolyan, en commençant par descendre les canons, puis seulement ont commencé à chercher et n'ont trouvé aucune position en bas. Seule une des batteries du général-major Aliyev a ouvert le feu dans le gaolyan, bombardant les fourrés occupés par ses propres Buzuloks et Insarites.

En ce qui concerne les 8 pièces restantes, tous les 18 canons de montagne japonais ont été projetés dessus ; ils ont été rapidement retirés, emportant avec eux le bataillon laissé derrière. La cavalerie pressée du major-général Samsonov se tenait sur la périphérie nord des hauteurs.

Ainsi, les trois régiments descendus à Gaolyan se sont retrouvés sans soutien d'artillerie et sans point d'appui à l'arrière. Tout d'abord, les Japonais ont enveloppé le régiment d'Insarsk depuis le flanc gauche. Déjà à 11 heures 20 minutes, le commandant du régiment signalait : « Le 1^{er} bataillon s'est perdu à Gaolyan. S'orienter à Gaolyan est plus que difficile ». À 12 heures 5 minutes, il signalait que tout le régiment s'était dispersé à Gaolyan et

qu'il ne pouvait plus avancer sans renforts. Les autres régiments étaient pris sous le feu de flanc venant de l'est et se regroupaient tant bien que mal par le flanc droit.

Vers une heure de l'après-midi, la partie combattante était en désordre, mais résistait ; dans les réserves de ferraille, il restait encore 3 bataillons. Mais la situation défavorable dans laquelle se déroulait le combat obligea le général Orlov à renoncer à poursuivre l'offensive et à commencer la retraite. Le repli sous la pression de l'ennemi sans le soutien du feu d'artillerie représente l'une des tâches les plus difficiles, réalisable seulement pour les meilleures troupes. Les foules de réservistes se dispersèrent progressivement, et le mouvement en arrière, initialement relativement ordonné de certaines unités, prit bientôt le caractère d'un désordre complet.

Les Japonais ont perdu seulement 181 hommes dans l'affrontement avec le détachement du général-major Orlov ; nos pertes atteignaient 1502 hommes, principalement à cause des tirs sur nos propres troupes. Les unités ont complètement perdu leur orientation et, en reculant, tiraient dans toutes les directions. Encore dans la soirée, les batteries du général-major Aliyev ont bombardé avec des shrapnels, à tir nul, le convoi du I corps sibérien. Depuis le poste de garde n° 8, la panique s'est propagée le long de la voie ferrée jusqu'à la gare de Yantai. L'importance du retrait du champ de bataille du 12^e bataillon du détachement du général-lieutenant Orlov était moindre que l'impact moral lourd de cet épisode sur l'ensemble des troupes de l'armée de Mandchourie. En impliquant les unités de réserve dans le combat sur le terrain, il faut soigneusement mesurer les missions qui leur sont confiées en fonction de leurs forces, afin que les échecs des unités plus faibles ne pèsent pas lourdement sur les actions de combat des régiments regroupés.

Il existait l'hypothèse de débarquer près des mines de Yantai les unités arrivant du I^{er} corps d'armée, ce qui nous aurait permis d'opposer à la brigade de Shimamura non seulement des forces plus nombreuses, mais aussi des unités solidement organisées. Cependant, le retrait rapide du détachement du général-major Lioubavine, opérant dans la direction opérationnelle Bensikou-Moukden, devant une brigade de réserve combinée équivalente de Umesawa, suscita des craintes pour notre arrière lointain, et il fut donc décidé de débarquer le I^{er} corps d'armée à Moukden, bien que sa présence sur le champ de bataille aurait placé les Japonais dans des conditions totalement impossibles. Les actions de notre détachement de flanc nous montrent quelle responsabilité incombe au commandant même lors d'opérations apparemment secondaires, et combien il est important de peser soigneusement les rapports qui peuvent provoquer une fausse alerte.

Le I^{er} corps sibérien, parti à 5 heures du matin du bivouac près du pont de chemin de fer, a mis 8 heures pour parcourir 15 verstes jusqu'à Syaodalingou. Ici, sa tête est entrée en contact avec les unités en retraite vers le chemin de fer sous le commandement du général-major Orlov. Le général de division baron Stackelberg a tenté en vain de les arrêter ; sur son ordre, le général-major Orlov, avec le dernier bataillon des Buzuluktsi, a lancé une attaque contre les Japonais, mais sans succès, et a été lui-même blessé, ce qui a accéléré encore plus la désagrégation de son détachement.

La position du I^{er} corps de Sibérie face à la brigade Shimamura dispersée et épuisée par le combat semblait très avantageuse ; une offensive rapide aurait pu conduire le 15 à une victoire décisive. Mais le retrait des unités du général de division Orlov créa une situation morale extrêmement difficile. De plus, l'amiral général Kouropatkine avait prévenu qu'après l'échec du général de division Orlov, le général-lieutenant baron Shtakelberg serait prudent et ne permettrait pas à l'ennemi de le vaincre avant d'être soutenu par des réserves. Et ces soutiens ne pouvaient être prêts le 20 août, car la tâche de ce jour était la prise de Sykvantunem.

En raison de ces considérations, le général-lieutenant baron Stackelberg engagea au combat un seul régiment et passa à la défense. Ayant appris la suspension de son offensive, le général Samsonov, qui gardait encore les rives du Yantai, se retira vers le nord.

Le 2 août, le général d'armée Kouropatkine voulait poursuivre l'opération offensive contre l'armée de Kuroki ; mais dans la nuit du 2 août, de toutes les directions du champ de bataille, lui parvenaient des rapports décrivant la situation dans des termes extrêmement pessimistes.

Le lieutenant-général Zarubaev a rapporté de Liaoyang que les troupes du lieutenant-général Zasulich, qui subissaient principalement l'attaque des armées d'Oku et de Nozu, manquaient de cartouches pour canons ; ce rapport était basé sur un malentendu. Ensuite, le lieutenant-général Zarubaev a demandé un renfort — une brigade — pour renforcer sa réserve.

Le baron lieutenant-général Shtakelberg a rapporté : « Ma situation est grave et, étant donné les pertes énormes subies par mes régiments au cours des cinq derniers jours, je ne peux absolument pas, sans un soutien sérieux, non seulement passer à l'offensive, mais même engager le combat. C'est pourquoi j'ai décidé de me replier cette nuit sur Liliengau, où j'attendrai les instructions ultérieures. »

Le dernier coup de détermination de l'adjudant-général Kouropatkine pour poursuivre la bataille (« je ne quitterai pas Liaoyang ; Liaoyang est ma tombe »)... a été porté par le général baron Bilderling, qui a rapporté l'échec de l'attaque nocturne sur la position de Sykvantun. « Par conséquent, au matin du 21, nous n'étions pas en mesure de tenir Sykvantun et les hauteurs situées devant nous, qui constituaient l'axe de l'avancée, mais nous avons été contraints de reculer. »

Sur cette note, le général d'armée Kouropatkine a écrit :

« Très triste. En raison de la retraite et de Shtakelberg, il faut prendre la décision de se retirer vers Mukden et de là. Là, se rassembler, se renforcer et avancer. 21/8 Kouropatkine »

Dans la nuit du 22 août, nous avons nettoyé la rive gauche de la rivière Taïtszyhé ; les Japonais étaient trop désorganisés et affaiblis pour nous poursuivre. Vers le soir du 24 août, nos arrière-gardes se sont retirées derrière la ligne de la rivière Shakhé, et l'armée est définitivement sortie des assauts japonais.

Lors de la bataille de Liao-Yang, la situation nous a offert une opportunité favorable pour infliger aux armées japonaises une défaite décisive. En réalité, sur le plan matériel, vers la fin de la bataille, la situation se présentait pour nous aussi avantageusement qu'au début. Mais les forces morales de l'armée avaient été dissipées par la timidité de la direction, qui cherchait non pas à anéantir l'ennemi, mais seulement à lui infliger une défaite partielle. Nous avons renoncé à exploiter les succès sur la rive gauche du Taïtzouhé, préférant laisser les Japonais se heurter à long à nos positions défensives renforcées. Au lieu de lancer nos troupes en avant après les premiers succès, nous les avons retirées sur la rive droite du Taïtzouhé, obéissant à la volonté de l'ennemi. Nous nous préoccupions uniquement de concentrer une supériorité numérique écrasante, mais la majeure partie de l'armée remplissait des tâches purement passives ; nous n'avons pas entrepris les actions actives qui seules auraient pu nous garantir la victoire.

La direction japonaise présente des caractéristiques inverses : les forces étaient trop dispersées ; en même temps qu'une avancée offensive sur le flanc droit, une avancée défensive était maintenue sur le flanc gauche. Mais la gestion des troupes découlait de la décision d'imposer sa volonté sur le champ de bataille. Dès le début des opérations, les commandants japonais étaient convaincus que l'ennemi, ayant subi une plus ou moins grande quantité de frappes, reculerait — et pour ces frappes, malgré le contexte difficile, les commandants japonais ne faisaient pas de retenue.

La bataille de Liaoyang montre que la défense la plus vaillante mène à l'échec, car en fin de compte chaque succès dans l'attaque est évalué bien au-delà de la perte infligée à l'ennemi lors de la défense d'une position. Cependant, l'échec du lieutenant-général Orlov lors de sa manœuvre tout à fait appropriée, bien que menée sans moyens suffisants pour passer à

l'attaque, a donné à de nombreux commandants une base pour tirer la conclusion erronée que l'on ne peut engager l'attaque qu'en cas de circonstances extrêmement favorables, quand la situation est exactement connue, quand nous avons une supériorité numérique assurée et qu'une enveloppe de l'ennemi est possible. L'action offensive de nos troupes en Mandchourie devenait de plus en plus une exception rare. Et à un seul échec du major-général Orlov, on pourrait opposer des dizaines de cas où l'initiative privée d'un des commandants dans l'attaque aurait tourné le succès de la bataille en notre faveur.

Chapitre 16

Bataille sur la rivière Shakhé ; avance de l'escadron oriental.

Au début du retrait de Liao-Yang, le général en chef Kouropatkine n'avait pas encore pris de décision précise sur l'endroit où arrêter l'armée pour une nouvelle résistance contre l'ennemi. Aussi grande que fût l'importance politique de Mukden, la capitale de la Mandchourie, aussi précieuses que soient les vastes réserves concentrées autour, aussi crucial que soit pour l'exploitation du chemin de fer de conserver entre nos mains les mines de charbon de Fushun, néanmoins notre armée se serait probablement retirée directement vers le Tielin si les Japonais nous avaient poursuivis.

Mais les troupes japonaises étaient fatiguées et démoralisées par l'opération de Liao-Yang bien plus que les nôtres. Selon le témoignage du général-lieutenant Hamilton, « lorsque les Russes se retirèrent, tout le monde fut sincèrement heureux de se débarrasser d'eux ». Nos troupes se retirèrent sans encombre jusqu'à Mukden, se déployèrent ici le long de la rivière Hunhe, se renforcèrent et se reposèrent. Déjà le 27 août, le général-amiral Kouropatkin rapportait que l'armée avait passé plusieurs nuits calmement, bien approvisionnée et prête pour un nouveau combat.

Après la bataille de Liao-Yang, nos forces ont été renforcées par la Ire armée et le VIe corps sibérien. Au total, en septembre, dans nos neuf corps (I-VI sibériens, I, X, XV armées), il y avait 257 1/2 bataillons d'infanterie, soit 195 000 baïonnettes, 143 escadrons et centaines, 758 canons et 32 mitrailleuses. Les forces japonaises se composaient des mêmes huit divisions ayant participé à la bataille de Liao-Yang et complétées à leur effectif normal, ainsi que de 5 à 8 brigades de réserve. Le faible nombre des troupes japonaises, tant contre l'armée de Mandchourie que sous le commandement d'Arthur, a contraint le Japon à faire de nouveaux efforts extraordinaires ; une série entière d'unités supplémentaires a été mobilisée ; il a été décidé d'abandonner l'idée d'une opération vers Vladivostok. De puissants renforts ont été envoyés en Mandchourie, mais leur tête — la 8e division et la 5e brigade de réserve — n'est arrivée qu'au début d'octobre et n'a pas participé à la bataille sur la rivière Shahe.

La bataille de Liao-Yang nous a ouvert les yeux sur la puissance de l'armée japonaise, et en septembre notre détachement de reconnaissance, ayant estimé le nombre de troupes japonaises à 144 000 baïonnettes, 6 300 sabres et 648 canons, était très proche de la vérité.

Nous ressentions une supériorité dans nos forces ; la concentration de l'armée mandchoue pouvait être considérée comme terminée. La situation progressivement clarifiée à la fin de la bataille de Liao-yang montrait l'épuisement de l'ennemi et l'erreur que nous avions commise en interrompant le combat par notre retraite. En attendant plus longtemps, nous aurions pu espérer renforcer encore notre armée, mais l'ennemi se renforçait tout autant ; retarder le passage à l'offensive pour encore modifier les conditions numériques en notre faveur aurait été inutile. La position d'Arthur inspirait des craintes et obligeait à se dépêcher de frapper l'ennemi dès que l'arrière de l'armée serait préparé pour l'offensive. Les conditions climatiques de l'automne mandchou favorisaient le développement d'actions actives.

La garde japonaise se trouvait sur la ligne Sandeppu—Vanya Puza—Chinhizai. Les informations sur les forces japonaises les présentaient comme regroupées sur la ligne Liaoyang—colline Yantai—Vanya Puza. À Vanya Puza, un contact direct avec les Japonais a été établi, une attention particulière y était portée, et il est donc compréhensible que les forces faibles envoyées par les Japonais à Vanya Puza — la brigade de réserve d'Umesawa — aient été fortement exagérées par nous.

Le général d'armée Kouropatkine décida de passer à l'offensive et d'attaquer l'ennemi dans sa position occupée, ayant pour objectif initial de s'emparer de la rive droite de la rivière Taizihe.

Dans l'ensemble, l'idée de passage général à l'offensive répondait autant à la situation, que la difficulté de s'accorder avec l'objectif initial — repousser l'ennemi au-delà de la rivière Taïtzyhe. Cela n'aurait pu être accompli que par une défaite générale de l'armée japonaise, nécessitant une manœuvre audacieuse et l'enveloppement des flancs des positions japonaises, si celles-ci s'étaient trouvées attachées à la rivière Taïtzyhe, qui en septembre, en raison de la baisse du niveau de l'eau, ne présentait pas de sérieux obstacles pour la traversée.

Pour réussir lors de l'offensive imminente, afin d'assurer la détermination des actions et de tracer une ligne nette entre la période précédente de repli, le général Kuro Patkin a transmis, par ordre dans l'armée du 19 septembre, sa décision de prendre l'initiative avec une large publicité : « Jusqu'à présent, notre ennemi, profitant de sa supériorité numérique et de la disposition de ses armées nous encerclant, agissait à sa guise, choisissant le moment qui lui convenait pour nous attaquer. Mais maintenant est venu le temps souhaité et attendu depuis longtemps par toute l'armée pour avancer nous-mêmes à la rencontre de l'ennemi. Il est venu pour nous le temps de contraindre les Japonais à obéir à notre volonté, car les forces de l'armée de Mandchourie sont désormais suffisantes pour passer à l'offensive. » Si cet ordre a été accueilli avec scepticisme par certains chefs, qui ne pouvaient encore sortir du cercle des idées purement défensives, dans la masse de l'armée il a été reçu avec enthousiasme. La nouvelle de l'offensive a suscité une joyeuse réaction dans le cœur des soldats.

La disposition de nos forces était la suivante :

Le détachement oriental du général-lieutenant baron Shtakelberg — 1er, 2e et 3e corps sibériens et le détachement du général-lieutenant Rennenkampf — au total 86 bataillons, 32 compagnies de mitrailleuses, 198 canons, 50 escadrons, — avançait sur le front des villages de Padyaza — Khishinpu — Taidyamouz afin de porter le coup principal à l'ennemi de face et sur son flanc droit. L'objectif initial des opérations était de s'emparer des positions ennemies près de Vanyapouza.

Le détachement occidental du général-lieutenant Baron Bilderling — Xè, XVIIè corps d'armée et le détachement du lieutenant-général Dembowsky — en tout 77 bataillons, 222 canons, 56 escadrons et compagnies — se dirigeait vers la ligne de la rivière Illaxə pour poursuivre l'avance le long du chemin de fer ; le détachement occidental, dans les premiers jours après le rapprochement avec les Japonais, devait agir avec une extrême prudence, en ralentissant l'avancée, en renforçant rapidement les positions occupées, tout en étant en constante préparation pour repousser les attaques japonaises.

La réserve générale était formée de deux groupes ; le plus grand groupe — le IVè Sibérien, le 1er corps d'armée et le détachement du général Mishchenko — au total 56 bataillons, 228 canons, 20 escadrons, se déplaçait en relai derrière un intervalle de 12 verstes entre les détachements Est et Ouest et devait naturellement bientôt rejoindre la partie de combat, formant le secteur central ; l'autre groupe — le VIè corps sibérien — 24 bataillons, 96 canons et 6 escadrons — se dirigeait en relai derrière le flanc droit du détachement Ouest ; deux régiments du corps restaient pour la garde des fortifications de Mukden et Telin.

Le plan du général en chef Kouropatkine consistait à envelopper le flanc droit japonais et à lui porter un coup décisif. Cependant, l'artère principale qui alimentait l'armée japonaise était la voie ferrée Dalny-Liaoyang, contrôlée par eux ; ce n'est qu'en repoussant les Japonais de cette voie ferrée que leur défaite serait décisive. Pourtant, atteindre cet objectif était incomparablement plus facile en opérant pour envelopper le flanc gauche japonais.

Le choix de l'orientation de l'attaque principale sur le flanc droit japonais entraînait en outre le transfert des actions les plus importantes vers la partie montagneuse du théâtre des opérations ; et, en même temps, dès le début de la guerre, on ressentait déjà nettement notre manque de préparation aux opérations en montagne. À l'exception des rapports sur les itinéraires, laissant d'immenses étendues complètement inexplorées, nous ne disposions d'aucune carte de la région montagneuse où devait se dérouler l'offensive, ce qui plaçait les troupes dans des conditions particulièrement difficiles.

Apparemment, il avait été décidé de porter le coup principal à l'est parce que, sur le cours supérieur de la rivière Hunhe, les corps sibériens les plus expérimentés commençaient déjà à se regrouper, en lesquels le général-adjutant Kouropatkine avait davantage confiance, et qu'en raison de rumeurs inquiétantes concernant la concentration de forces importantes de l'armée de Kuroki à l'est et l'avancée de l'aile droite japonaise par la crête vers Wanyapuzi, il fallait se protéger solidement de ce côté.

La répartition des forces ne correspondait pas à l'idée offensive adoptée. Les forces faibles, en nombre de lignes de corps, du détachement oriental ne représentaient qu'un quart de l'armée ; il fallait tenir compte du fait que les Japonais allaient rapprocher leur flanc de la rivière Taizihé et avoir la possibilité d'étendre largement l'encerclement le long de sa rive gauche. La force du détachement occidental était également insuffisante. Avec une décision ferme d'attaquer, le détachement occidental ne pouvait pas se contenter de se déployer face aux Japonais. Il devait lier le front japonais par ses attaques, et pour cela, les forces du détachement occidental étaient trop faibles. La cavalerie était répartie également entre lui et le détachement oriental, bien qu'il fût difficile d'agir en montagne.

Les troupes recevaient l'ordre de « se rappeler en permanence que pour vaincre un ennemi fort et courageux, outre la supériorité numérique, une ferme détermination de tous les échelons de l'armée, du plus petit au plus grand, était nécessaire pour remporter la victoire, quels que soient les sacrifices requis pour cela ». Cependant, dans le regroupement des troupes, cette ferme détermination faisait défaut — trop de forces étaient maintenues en réserve. Il était plus simple de répartir le groupe central de réserve — le Ier corps d'armée et le IV corps sibérien — entre les détachements oriental et occidental, en ne laissant en réserve qu'un VI corps sibérien. Le maintien d'une brigade du VI corps sibérien pour la garde de Telin et de Mukden ne correspondait pas au principe fondamental de l'art de la victoire — la concentration de toutes les forces afin d'obtenir la décision.

Après la bataille de Liaoyang, les armées d'Oku et de Nodzu se sont rassemblées près de la ville elle-même, tandis que l'armée de Kuroki s'est installée entre les positions de Yantai et de Liaoyang. La brigade de réserve de la garde d'Umesawa (6 bataillons et 6 compagnies), qui n'avait pas été touchée à Liaoyang, a été avancée en direction nord-est vers Wanyaopu, assurant ainsi le flanc droit et les communications de l'armée de Kuroki avec l'embouchure du fleuve Yalu. La position avancée de la brigade Umesawa pouvait facilement la protéger d'une attaque isolée. Cela s'explique en partie par l'inconnaissance totale des Japonais des régions montagneuses entre les positions de Yantai et de Wanyaopu, car les cartes russes habituellement utilisées par les Japonais n'avaient pas été préparées pour cette zone. La 2^e brigade de cavalerie, qui liait l'armée de Kuroki avec le détachement d'Umesawa, a déterminé l'ampleur de l'intervalle. Pendant ce temps, les reconnaissances renforcées de nos troupes vers Wanyaopu ont attiré l'attention de Kuroki sur son flanc droit et l'ont poussé à avancer ses forces principales quelque peu vers l'est.

Dans la vingtaine de jours de septembre, la disposition des Japonais était la suivante : au centre, entre le chemin de fer et les mines de Yantai, se déployait la IV^e armée de Nozu — 2 divisions (la 5^e et la 10^e) et des brigades de réserve ; l'aile gauche — à l'ouest du chemin de fer — était formée par la II^e armée d'Oku (la 3^e, la 4^e et la 6^e divisions) ; l'aile droite, à l'est des mines de Yantai, était constituée des forces principales de l'armée de Kuroki — 3 divisions et un régiment de réserve. La réserve générale — jusqu'à 3 brigades de réserve avec de l'artillerie lourde — occupait Liaoyang. Devant l'aile gauche, jusqu'à la rivière Hunhe, avançait la 1^{re} brigade de cavalerie d'Akiyama ; devant l'aile droite, la 2^e brigade de cavalerie du prince Kan'in ; et plus à droite se tenait à Wanyapu la brigade de réserve d'Umesawa.

Les messages de l'armée de Kuroki étaient dirigés vers l'embouchure du Yalu. À Bensihu et à Siheyang se trouvaient les étapes les plus proches, où des entrepôts de divers biens avaient été installés ; un grand nombre de cartouches pour les fusils Murata y avaient

été spécialement stockées, pour les troupes de réserve dont les actions devaient principalement se dérouler ici.

Mais l'hiver qui approchait devait geler les ports près de l'embouchure du Yalu ; la ligne de communication avec les ports coréens était trop longue ; c'est pourquoi il était particulièrement important d'avoir un service rapide et pratique avec le port équipé et non gelé de Dalny. Au moment de la bataille de Liao-Yang, le chemin de fer avait déjà été converti en voie étroite jusqu'à Gaizhou par les Japonais, et au 20 septembre, le trafic avait été rétabli jusqu'à Liao-Yang. Pour décharger le chemin de fer, les Japonais utilisaient également la voie navigable depuis Yingkou en suivant la rivière Liaohe.

Les Japonais ne s'attendaient pas à ce que notre armée se reconstitue rapidement après la bataille de Liao Yang, et notre passage à l'offensive, commencé le 22 septembre, leur est apparu complètement inattendu. Les rapports du 24 septembre des unités avancées et, principalement, des espions ont permis aux Japonais de découvrir l'offensive russe sur le front Mukden-Fushun. Le maréchal Oyama décida de ne pas se limiter à la défense passive, mais de passer à l'offensive. Initialement, il voulait toutefois attendre que les Russes se désorganisent en attaquant la position renforcée des Japonais, pour ensuite porter un coup décisif aux Russes. Dans la nuit du 25 septembre, la brigade Umesawa, déjà engagée par les unités du détachement de l'Est, se retira précipitamment.

Le 23 septembre déjà, l'Escadron de l'Ouest a avancé avec ses forces principales jusqu'à la ligne de la rivière Shakhé, s'y est fortifié et a envoyé en avant ses avant-gardes sur 6 à 7 verstes. L'Escadron de l'Est avait déjà occupé, au soir, une position menaçante, encerclant le flanc droit d'Umesawa. L'extrême flanc gauche — l'escadron du général-lieutenant Rennenkampf — a atteint la rivière Taïtzyhé.

Nos agents secrets, des Chinois, qui ont travaillé de manière très insatisfaisante, ont fourni l'information que dans la région de Wanyangpu, les forces japonaises atteignent 200 000 hommes. Mais les services de renseignement militaires indiquaient qu'il n'y avait ici que des forces très modestes, et le général-major Mischenko rapportait qu'il était presque convaincu qu'en cas d'offensive, le détachement de l'Est ne rencontrerait aucune résistance sérieuse. Néanmoins, le 24 septembre, alors que la situation nous était extrêmement favorable pour attaquer la majeure partie des forces du détachement de l'Est, soit 6 bataillons d'Umesawa, et les disperser, nous avons perdu lors de la reconnaissance, bien que la position de Wanyangpu ait été étudiée par nous avant le début de l'offensive. Le matin du 25 septembre, nous avons remarqué la disparition des Japonais ; la première occasion favorable de frapper les forces ennemies vivantes a été manquée, mais, en évaluant les événements du point de vue de la tactique de position, le commandant de l'armée a à ce moment considéré la prise de la position de Wanyangpu sans effusion de sang comme un succès important, accompli grâce au bon commandement des colonnes du détachement de l'Est.

Le matin du 25 septembre, la ville d'Umesawa se préparait à occuper de nouvelles positions. À Benshikhu, pour protéger l'étape, se trouvaient 3 compagnies de réserve du colonel Hirata ; l'étape de Siheyuan, située 14 verstes au sud de Benshikhu, était gardée par 1 compagnie. En raison des grandes réserves concentrées à Benshikhu, il était indésirable de nettoyer ce point. Entre-temps, les avant-postes du général-lieutenant Rennenkampf, ayant repoussé les garnisons de l'étape, avaient déjà capturé Iogu et Uynin.

G. Umesawa a renforcé la garnison de transit avec un bataillon de réserve et deux pièces d'artillerie ; sept compagnies japonaises se sont déployées en ligne fine, en demi-cercle à l'est de Benshihu, sur des positions escarpées, sur une longueur totale de 9 verstes. Il ne restait aucune réserve à Benshihu. Une section de sapeurs gardait le pont sur la rivière Taiziye.

Les hauteurs au col de Tumylnin Est, mont Umésava, ont été occupées par 3 bataillons, le col de Tumylnin Ouest par 2 compagnies. La réserve (jusqu'à 1,5 bataillon) s'est concentrée derrière le col de Tumylnin Est.

Le matin du 26 septembre, devant le détachement de l'Est, se trouvait ce rideau liquide de 7 bataillons, étirés sur 20 verstes. Le général Kuroki, ayant parfaitement déterminé la direction des forces très importantes contre Umesawa, décida de le renforcer ; après midi, sa 12e division de flanc droit fit mouvement. Deux régiments restèrent au col de Chengoulin, un régiment se hâta vers la ligne ouest de Tumyn, et le général Shimamura avec un régiment atteignit déjà tard dans la nuit Bensihu et secourut le détachement épuisé du colonel Hirata.

Pour retarder la progression des Russes sur la rive gauche du fleuve Taïdzihi, derrière les lignes japonaises, la brigade de cavalerie du prince Kan'in fut envoyée à Sihéyan. Au quartier général de Kuroki, on pensait que ce point stratégique avait déjà été pris par les Russes ; mais le prince Kan'in réussit le 28 à occuper Sihéyan et le 29 à avancer jusqu'au champ de bataille de Bensihu, sans rencontrer de forces russes.

Ainsi, contre la masse concentrée du détachement oriental — 86 bataillons, 198 canons, 50 compagnies — les Japonais ont seulement déployé successivement 19 bataillons, 48 canons et 12 escadrons, en les exposant successivement à nos attaques. Néanmoins, nous n'avons pas réussi à obtenir de succès.

Le général en chef Kurolatkine, malgré l'absence de cartes et, par conséquent, de connaissance de la région des opérations du détachement oriental, pensait que les Japonais avaient dégagé la position avancée de Van'yapouza pour occuper ensuite la position principale plus au sud. Le 26 septembre, nos troupes ne devaient pas attaquer cette position principale, mais seulement se préparer à son assaut.

Depuis le matin du 26 septembre, la cavalerie du général Samsonov s'est déployée en face des montagnes à l'est du col V. Tuminlin, où elle a été accueillie par des tirs. Plus à droite, en face des cols V et 3 Tuminlin, les avant-gardes du corps sibérien I se déployaient. À gauche, sur le front de Kaotaitzy, se déployait le IIIe corps sibérien, ayant avancé le 24e régiment d'infanterie de l'Est-Sibérien pour soutenir la cavalerie de Samsonov. Le détachement du général-lieutenant Rennenkampf avait occupé les hauteurs de la vallée de Iogu-Uynunin la veille, avait effectué une progression avec de petites unités en direction de Bensikhu, mais avait été accueilli par des tirs venant des montagnes hautes et escarpées et s'était arrêté. Pour assurer le passage de la rivière Taïtszyhé sur sa rive gauche, le détachement du régiment Droujinin est avancé. Le détachement du général-maj. Lioubavin s'est avancé encore plus bas le long de la rive gauche de la Taïtszyhé et a détruit l'artillerie montée ennemi dans les arrières de la position japonaise. Nulle part nous n'avons rencontré de résistance sérieuse, mais nous ne faisons pas non plus de grands efforts, car l'attaque de la position principale a été reportée. Le IIe corps sibérien s'était arrêté à Wanjapzy, formant la réserve du détachement oriental, et à lui, sous prétexte de routes montagneuses difficiles, une partie importante de l'artillerie de campagne du IIIe corps sibérien fut rattachée, exactement celle dont il avait besoin pour ses opérations actives.

Quelle que fût la lenteur du déploiement des troupes de la formation de l'Est, les faibles forces japonaises devaient concentrer tous leurs efforts pour contenir leur offensive. Sept compagnies japonaises à Bensihu ont perdu les deux tiers de leur effectif lors de nos opérations de reconnaissance et ont été contraintes de libérer deux importants sommets rocheux. Le sommet de Lautkhalaza (« Rocher du Cerf »), qui commandait toutes les positions japonaises et les nôtres, avait une importance particulière en tant qu'excellent point d'observation. Bien que nos approches aient été protégées par d'immenses falaises de quinze coudées, la 9e compagnie et l'équipe de chasseurs du 24e régiment de Sibérie orientale ont réussi, à la tombée de la nuit, à gravir le sommet et à chasser les Japonais. Mais nos tireurs n'ont pas réussi à communiquer avec les autres unités, et le matin du 27 septembre, ils ont été

rejetés du point crucial qu'ils avaient capturé par une contre-attaque des compagnies arrivées de la ville de Shimamura.

Le 27 septembre, les Japonais n'avaient pas encore trouvé leurs repères et — s'ils n'avaient pas été renforcés sur leurs falaises — une attaque énergique avait beaucoup de chances de réussir. Mais nous nous sommes limités au déploiement de forces importantes contre Lautkhalazi. Isolée sur le flanc de deux bataillons, sans objectif clairement défini — repousser l'ennemi à tout prix — l'opération n'a pas eu de succès, mais elle a obligé le commandant de la 12^e division japonaise à déplacer du flanc gauche — depuis le col de Chengoulin — les unités laissées là par la brigade plus proche de son flanc droit. La pause dans nos actions est survenue plus tard, lorsque le général-lieutenant baron Stakelberg décida de continuer la préparation à l'attaque le 27 septembre et de consacrer cette journée à des opérations de reconnaissance. Étant directement sous les hauteurs occupées par l'ennemi, il nous était très difficile de sonder quoi que ce soit. Les Japonais, eux, observaient chacun de nos mouvements et pouvaient se concentrer calmement sur les points menacés.

Les actions décisives ont commencé le 28 septembre ; les unités du III^e corps de Sibérie et le détachement du général-lieutenant Rennenkampf ont attaqué les positions japonaises de front, bien que rien n'empêchait de réaliser un contournement. On a refusé l'avance le long de la rive gauche de la rivière Taïtszihé, qui permettait d'encercler et d'attaquer les Japonais par l'arrière, car elle constituait une marche flanquante à 2-3 verstes de la position ennemie et le chemin de repli de la colonne de contournement aurait pu être exposé au feu d'artillerie. De plus, le terrain de la rive gauche de la Taïtszihé, où le général-lieutenant Rennenkampf proposait de développer un coup d'importance capitale, était considéré comme difficile d'accès pour des forces significatives. Mais, bien sûr, une avancée à travers ce terrain n'aurait pas rencontré de plus grands obstacles que l'assaut frontal sur les falaises escarpées de Lautkhalaza. Apparemment, les tireurs n'ont pas capturé la ville de Lautkhalaza elle-même, mais le sommet à l'ouest de celle-ci.

Dans la préparation de l'attaque, 24 fantassins et 14 artilleurs ont pris part, disposés en arc du nord et de l'est ; l'ennemi ne disposait au total que de 8 pièces, disposées de manière camouflée, ce qui leur permettait de tirer sur notre infanterie jusqu'à la fin du combat. Bien entendu, le détachement de l'Est, disposant au total de 198 pièces d'artillerie, aurait pu également affecter une artillerie beaucoup plus puissante pour soutenir l'attaque principale. De puissantes batteries, déployées sur la rive gauche du Taïtsouhé, auraient probablement forcé l'ennemi à se retirer immédiatement.

L'offensive était organisée de la manière suivante : de 9 heures à 13 heures 30, l'artillerie tirait, puis l'infanterie entamait l'assaut. Le tir d'artillerie avant le début de l'offensive d'infanterie frappait les rochers inoccupés par quiconque, et à la moindre diminution de son intensité, le feu des fusils des Japonais reprenait avec la même force ; c'est pourquoi le tir d'artillerie devait continuer également pendant l'offensive de l'infanterie, jusqu'à 14 heures. De telles restrictions dans le tir de l'artillerie avaient été introduites par crainte de tirer sur nos propres troupes, un danger toujours présent lorsque les unités d'infanterie sont soutenues par des batteries non coordonnées avec elles dans une organisation commune ; dans le cas présent, l'attaque de la 6^e division de fusiliers de Sibérie orientale sur Lauthalaza était soutenue par 2 batteries de la 3^e division de fusiliers de Sibérie orientale, mais directement subordonnées au commandant du corps. Il y avait une autre raison : ne connaissant pas bien le relief, nous pensions attaquer Lauthalaza en l'entourant presque en cercle et nous avions peur de tirer sur nos propres troupes par-dessus. En réalité, il n'y avait aucun encerclement.

Quatre colonnes du général de division Danilov, au total 1,5 bataillons, furent dirigées pour attaquer Lauthalazy ; un demi-bataillon du général-lieutenant Rennenkampf avançait vers les cols à l'est de Bensikh avec la direction du village d'Uynunin. Le 24^e régiment restait en liaison avec le 1^{er} corps sibérien sur le flanc droit ; une faible détachement du général de

division Samsonov (1 bataillon, 2 compagnies, 12 cents) couvrait l'artillerie du général-lieutenant Rennenkampf, le pont et soutenait la communication avec la ville de Lyubavino sur la rive gauche de Taizykhe. La réserve était maintenue composée de neuf demi-bataillons.

Aux approches, l'armée ne s'était pas suffisamment renseignée et s'est heurtée à des rochers escarpés lors de l'assaut. Le soutien de l'artillerie laissait beaucoup à désirer. Malgré le courage des troupes assaillantes, l'offensive a été repoussée sur tout le front.

Une autre déconvenue fut l'avancée plus prudente du 1er corps sibérien vers les cols de Chengoulin ainsi que vers les Tumynlins ouest et est. Faute d'un soutien d'artillerie suffisant pour les troupes attaquantes sur tout le front, les commandants penchaient pour l'idée de reporter l'attaque décisive à la nuit.

L'attaque nocturne du détachement de l'Est était prévue pour 2 heures du matin afin que les troupes aient le temps, avant l'aube, de s'installer sur les positions conquises ; mais à minuit, le 29 septembre, le général-lieutenant baron Stackelberg, voyant l'inefficacité des combats et ayant perdu confiance dans le succès de l'opération, annula l'attaque nocturne et ordonna, profitant de l'obscurité, de retirer immédiatement de la ligne de combat tout ce qui était possible pour renforcer les réserves du corps, et de se retrancher sur les positions occupées.

L'ordre d'annuler l'attaque de nuit n'est pas parvenu complètement aux 34^e et 36^e régiments de fusiliers de Sibérie orientale, qui avaient pris les hauteurs près de Tumynlin oriental par une attaque décisive, ni aux unités du détachement du général-lieutenant Rennenkampf, soutenues par cinq bataillons de la réserve du III^e corps de Sibérie ; l'attaque du 9^e régiment et des éléments des 22^e et 23^e régiments de fusiliers de Sibérie orientale avait également été initialement couronnée de succès — les tranchées japonaises avaient été prises après un combat à la baïonnette. Mais ces unités, sans aucun soutien, sont devenues la cible du feu concentré des Japonais et de contre-attaques vigoureuses. En raison de la transition générale à la défense, les positions si durement conquises ont été abandonnées. Sur la colline « Znamennaya » près de Tumynlin oriental, parmi de nombreux cadavres, les Japonais ont trouvé le chef d'état-major du 9^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale tué [général d'état-major sous-colonel Pekuta, étendu avec son sabre découvert à la main ; le plan qu'il avait dans son sac a éclairé les Japonais sur tous les détails de la situation et les a particulièrement fait craindre pour leur aile droite à ce moment-là, alors que nous avions déjà abandonné toute poursuite des actions actives ici.

L'arrêt de notre avance a été lié au mouvement en retrait de notre flanc gauche sous l'effet de l'attaque de la cavalerie japonaise. Le prince Kan'in est parti le 29 septembre à 6 heures du matin avec sa brigade de cavalerie depuis Shiheyen, emmenant avec lui tout le garnison de l'étape — 359 fantassins. À midi, il réussit à occuper avec ses tireurs et ses 6 mitrailleuses les hauteurs à l'arrière et sur le flanc de la faible unité du général Samsonov, que le commandant du III^e corps sibérien avait indiqué pour le soutenir. En résultat, la rive gauche de la rivière Taïtszyhe a été nettoyée par nous, et notre infanterie sur la rive droite, qui se trouvait le dos à la rivière, a été prise sous le feu des mitrailleuses dans des rangs serrés et a reculé avec des pertes importantes.

Ainsi s'est terminé l'offensive de la troupe orientale, entreprise dans le but de porter un coup décisif. L'ennemi était faible, épuisé par nos attaques, ses unités étaient dispersées et mêlées ; ses pertes atteignaient 1 750 hommes. Le matin du 29 septembre, alors que le commandant de la troupe orientale n'avait plus la détermination de poursuivre l'offensive, la situation nous était favorable ; une attaque réussie contre le Tumynlin oriental, où le terrain était tout à fait accessible, soutenue par ses réserves, permettait une percée et la destruction complète de tout le flanc extrême japonais.

Il ne faut pas attribuer notre échec à l'inaccessibilité des falaises de Lautchalazy ; les actions réussies des unités 9, 22, 23, 24, 34 et 36 des régiments de fusiliers de Sibérie orientale, qui se sont rendues sur les positions japonaises, prouvent que pour de bonnes

troupes, il n'existe pas de lieux imprenables. La responsabilité de cet échec incombe sans aucun doute non pas aux troupes, mais à la direction.

Les troupes de la détachement oriental étaient subordonnées au lieutenant-général baron von Stakelberg non pas immédiatement après la décision de regrouper les forces pour l'offensive, mais seulement au début de celle-ci, ce qui soulignait le caractère temporaire de son commandement. De plus, le 26 septembre, le baron Stakelberg reçut une directive que le général-adjutant Kouropatkine conclut ainsi : « Je préviens pour l'avenir que donner à vos troupes des ordres de combat ayant une importance décisive avant d'avoir reçu mon approbation des principales bases de l'ordre ne peut être admis afin de coordonner vos actions avec celles d'autres corps et détachements. Occupez les fortifications abandonnées par l'ennemi avec prudence, en redoutant les mines. » Ainsi, même un commandant aussi haut placé que le chef du groupement de corps se voyait privé d'initiative. La gestion se réduisit à la forme d'une consultation avec les principaux officiers sur chaque question et devint trop lourde pour exploiter les avantages de la position. En l'absence de cartes et, de manière générale, de toute représentation du terrain, il était naturel de laisser l'initiative à ceux qui observaient directement le terrain et de permettre à chaque commandant de lancer l'offensive lorsqu'il voyait la possibilité de progresser.

Le terrain permettait de percer sur le relief relativement doux l'étendue de la disposition des Japonais dans les cols de Tumynlinsky ; il était encore plus avantageux, en profitant de l'énorme supériorité numérique, de recourir simultanément à un contournement du flanc droit japonais, dont les obstacles n'existaient que dans notre imagination. Le terrain rendait l'avancée particulièrement difficile en direction de Lauthala et dans l'étroit passage entre Lauthala et Taïtzuhe ; notre commandement le choisit pour une attaque décisive et, de plus, retarde avec succès les troupes progressant également ici jusqu'au moment où l'ennemi parvient à recevoir des renforts dans les zones menacées, s'oriente dans la situation et construit des tranchées.

Profitant de la division des différentes sections du champ de bataille, en montagne, on peut réussir par des frappes rapides et soudaines ; nous, sous prétexte de reconnaissance, à laquelle nous ne nous sommes pas livrés, avons piétiné pendant deux jours sur place et avons précisément indiqué la direction de l'attaque.

L'absence de coordination entre l'infanterie et l'artillerie a eu des répercussions graves sur l'offensive. Les batteries du 3^e corps sibérien n'ont presque pas profité du quasi manque de canons chez l'ennemi pour s'avancer vers des positions d'où elles auraient pu soutenir l'attaque d'infanterie de la manière la plus énergique.

Une énorme quantité de batteries a été laissée derrière. Les pertes, dépassant des milliers de personnes, concernent presque exclusivement la moitié des régiments participant à l'offensive. La moitié des forces de la troupe de l'Est restait encore complètement fraîche lorsque nous, ayant renoncé à poursuivre l'offensive, avons ainsi reconnu notre défaite. Par conséquent, l'offensive a été lancée par les commandants supérieurs sans cette ferme détermination à vaincre ou périr, détermination sans laquelle elle ne peut jamais aboutir au succès.

Malgré un plan d'offensive qui n'était pas entièrement adapté aux circonstances, dans la nature même des actions actives, liées à la prise d'initiative, il y a tellement d'avantages que nos troupes, entre le 25 et le 29 septembre, se sont trouvées à plusieurs reprises dans une position très favorable et ont été très proches de leur première grande victoire individuelle. Même en subissant un échec, même avec toutes les erreurs commises, notre offensive a fait une impression profonde sur l'ennemi. Non seulement l'aile droite extrême de l'armée japonaise est restée inactive pendant toute l'opération, mais sur l'aile gauche japonaise, une petite part de l'effort volontaire que nous avons déployé à Laut-halazy a également trouvé un large écho.

Chapitre 17

Bataille sur la rivière Shakhé ; passage des Japonais à l'offensive

Le plan initial du maréchal Ōyama consistait à fatiguer les troupes russes par des attaques sur les positions fortifiées qu'elles occupaient, puis à les renverser par une contre-offensive. Cette méthode d'action est théoriquement reconnue par beaucoup comme la plus avantageuse, car elle permet d'exploiter les avantages du combat de tir depuis les tranchées contre un adversaire avançant à découvert. Dans la pratique, cependant, l'attente passive d'une attaque ennemie présente d'énormes inconvénients. Le commandant japonais le ressentit immédiatement. Au cours du 26 septembre, les troupes russes se déployèrent sur tout le front en position semi-avancée et creusèrent des tranchées plus rapprochées, tandis que d'énormes forces se rassemblaient contre le faible flanc droit japonais. Rester dans cette position signifiait condamner le flanc droit — 12^e division et la brigade Umetsu — à une défaite isolée. Il était nécessaire soit de renoncer à la concentration des armées au nord de Liao Yang et, se conformant à notre volonté, de renforcer rapidement le flanc droit à Benxi afin de repousser passivement nos attaques, soit de saisir l'initiative en lançant une offensive générale sans attendre notre attaque sur ses positions fortifiées. Le maréchal Ōyama choisit cette dernière option. En laissant le flanc droit sans soutien face à la division est, le maréchal Ōyama pouvait espérer que la supériorité en forces sur le secteur ouest du champ de bataille serait de son côté.

Le temps pour des manœuvres complexes était déjà passé. Les troupes russes étaient trop proches pour qu'il fût possible d'entreprendre une manœuvre complexe en se précipitant sur leurs communications. Cependant, le maréchal Oyama ne voulait pas se limiter à une seule attaque de front, qui aurait repoussé les Russes vers la position déjà préparée à Mukden. Selon les informations dont il disposait, le flanc droit russe se terminait à 4 verstes à l'ouest du chemin de fer ; les réserves russes étaient supposées à Fyndiap ; quant à la position du VI^e corps sibérien et de l'unité Dembowski derrière le flanc, les Japonais n'en avaient pas connaissance. C'est pourquoi le maréchal Oyama considérait l'encercllement du flanc droit russe, affaibli par la détention de forces plus importantes vers l'est, comme tout à fait possible avec les forces de l'armée Oku. Parallèlement, le maréchal Oyama comptait également porter un coup puissant au centre.

Dans la nuit du 27 septembre, les armées japonaises reçurent des ordres pour une offensive générale, dans le but d'encercler le flanc droit des Russes et de les repousser en direction nord-est. La Ire armée resta en place le 27 septembre, tandis que les IV^e et II^e armées avancèrent ; le front commun des armées japonaises s'avança légèrement sur l'aile gauche.

Au cours du 28 septembre, les Japonais ont repoussé nos unités avancées et le centre qui s'était avancé ; le combat a fait rage sur tout le front. Dans la nuit du 29 septembre, la situation était la suivante : à l'est, nous avons subi un échec, mais nous avons l'intention de renouveler l'attaque pendant la nuit ; au centre se trouvait le IV corps sibérien, détaché depuis trois jours de la réserve générale, se consolidant sur les hauteurs au nord-est du village de Tsunyo ; la détachement avancé du général Shileyko tenait les hauteurs de la rive gauche de la vallée de Tsunyo. Sur le flanc gauche du IV corps sibérien, la détachement du général-major Mishchenko battait en retraite, tandis que sur le droit, la détachement du général-lieutenant May (la brigade X et la brigade du I corps d'armée) se rapprochait du mont Dvuroga. Dans la détachement de l'Ouest, le corps X avait ses forces principales entre les villages de Hunboasan et Ningguatun, avec l'avant-garde du général-major Ryabinkin en position le long de la ligne Hundiajchuàn–Impan. Le XVII corps se trouvait le long de la ligne Tsunlunyantun–Shilihe. Le VI corps sibérien occupe la région en surplomb près des villages de Shoyalinsa–Suzjatatay. Dans la réserve générale, derrière le centre, restait le I corps d'armée, sans une brigade.

Les armées japonaises se sont déployées : la garde et la 2^e division de Kuroki contre le IV^e corps sibérien. L'armée de Nozu avait placé la 5^e division en avant-garde contre le X^e corps, se préparant à l'attaque nocturne de la colline à double sommet. Derrière l'armée de Nozu se trouvaient également les brigades de réserve de la réserve générale d'Oyama. Enfin, la 3^e division d'Oku se préparait à l'attaque décisive du XVII^e corps, en enveloppant son flanc droit.

Dans la nuit du 29 septembre, en plus des attaques décrites ci-dessus à l'est, nous avons lancé une attaque sur le village d'Endoniulu. Ce village avait été occupé dans la journée par le 33^e régiment japonais. Sous le commandement général du colonel Martynov, le 139^e régiment de Morshansk et deux bataillons du 140^e régiment de Zaraysk se déployèrent au nord du village à neuf heures du soir ; quatre bataillons formaient la force de combat, et deux constituaient la réserve. Les compagnies étaient alignées en colonnes de deux pelotons ; l'ensemble de la force de combat formait une seule ligne d'une longueur d'environ 1 000 pas, avec des intervalles de 30 pas entre les compagnies. À dix heures du soir, la ligne de combat, sans ouvrir le feu, avança, contourna le village d'Endoniulu par l'ouest et l'est et pénétra simultanément à partir de trois directions, surprenant les Japonais ; une partie des Japonais fut exterminée, les autres s'enfuirent vers le sud. La défense de ce village fut immédiatement organisée.

La même nuit du 29 septembre, les Japonais attaquèrent sur tout le front. Encore dans la journée, la brigade de l'aile gauche de l'armée de Kuroki (du général Okasaki, 2^e division) s'empara de la colline avec le sanctuaire, repoussant les unités du général-lieutenant May. Au cours de cette nuit, après des attaques à la baïonnette sanglantes, la garde et la 2^e division réussirent à repousser toutes nos unités situées au sud de la vallée de Shilihe près de Tsunyu. Le 29 septembre, Kuroki prit également les hauteurs de la rive droite de la même vallée ; le commandement de la position au nord fut courageusement défendu par les unités du IV^e corps sibérien et de l'unité du général Mishchenko, qui subirent des pertes importantes. Le succès de Kuroki fut dû à ses attaques nocturnes persistantes et méthodiquement conduites ainsi qu'au soutien puissant de l'artillerie lors des attaques diurnes. Notre artillerie n'infligea que peu de dégâts aux Japonais. Cependant, le succès de Kuroki fut loin d'être complet ; après avoir renforcé le IV^e corps sibérien avec des unités de la réserve générale (1^{er} corps d'armée), nous étions prêts ici à une résistance acharnée ultérieure.

Dans la région à l'ouest de la route du Mandarin, les Japonais prévoyaient une percée de notre front sur une grande étendue, pour laquelle les unités de réserve du maréchal Oyama se sont rapprochées de la position de la IV^e armée de Nozu. Mais le coup dans la direction le long de la route du Mandarin n'a pas eu lieu — peut-être qu'en raison de notre contre-attaque près du village d'Endoniulu, les Japonais n'ont pas osé attaquer le village fortifié de Shilihe et se sont limités ici à s'enterrer à des distances moyennes de tir de nos positions. Une grande attaque nocturne n'a eu lieu que dans la direction vers la colline de Dvurogu.

Lors de la défense de la colline, seulement 6 bataillons ont participé (le 145^e régiment de Novocherkassk et un bataillon de chaque des régiments de Tsaritsyne et de Samara) avec 2 batteries. Les Japonais ont envoyé pour attaquer la colline depuis le sud une brigade (la 20^e), et depuis le sud-est une autre brigade (la 8^e) de la 10^e division, renforcée par un régiment de réserve. Quatre bataillons de la 2^e brigade de réserve avançaient plus à droite.

À la première heure de la nuit, l'attaque de la cigarette légère a commencé. Les compagnies jetaient leurs sacs à dos, mettaient des manteaux et des bandages blancs sur leurs manches gauches pour distinguer les leurs dans l'obscurité. Les Japonais s'approchaient silencieusement dans les directions qui avaient été déterminées pendant la journée. Les gens de Novotcherkassk, cependant, les balayèrent à temps et les accueillirent par un feu nourri. Dans la 20^e brigade, le régiment du flanc gauche avait toutes les batailles en première ligne, et le régiment du flanc droit les plaçait sur des corniches. L'offensive a été menée sur la partie sud du village. Tankhaishi (Sanquaishi) devant les chamois. Les Japonais se couchent sous le feu et ouvrent un feu sans résultat. Les unités qui ont fait irruption dans le village ont été

capturées au corps à corps avec le 4^e bataillon des Novoherkasiens. Les défenseurs refusèrent l'offre de se rendre. Le village a été incendié, et après une résistance obstinée, les défenseurs héroïques ont été exterminés. Ce n'est qu'après avoir épuisé toutes ses réserves que la 20^e brigade a détruit nos centres de fusiliers depuis les tranchées au sud de la colline.

L'avancée de la 8^e brigade se développait encore plus lentement. Les batteries, qui se trouvaient parmi les Japonais en offensive, nous avons réussi à les sauver — un grand désordre régnait dans leurs rangs. Mais à l'aube, une compagnie japonaise réussit à repousser une partie des défenseurs de la chapelle au sommet de la colline, et nous avons progressivement purifié la position. Nos pertes furent importantes, mais les Japonais perdirent aussi 60 officiers et 1 250 hommes. Mais, ce qui est le plus important, la 10^e division qui avait participé à l'attaque nocturne fut tellement affectée par les impressions du combat que le général Nozu jugea nécessaire de la retirer du front : l'avancée ultérieure à l'aube fut menée par les 10^e et 2^e brigades de réserve, à l'abri desquelles la 6^e division se réorganisait. Tombant sur nos unités assiégeantes, les brigades de réserve s'arrêtèrent et se rendirent compte que la balance du combat penchait du côté russe. En général, la IV^e armée, ayant épuisé ses réserves, n'obtint que des résultats très modestes.

Sur notre flanc droit, l'encerclement imminent par les Japonais était évident. Dès le 27 septembre, le général baron Bülow-Derling, chef de l'unité de l'Ouest, demanda au commandant du VI^e corps sibérien, le général Sobolev, de se porter en avant afin de sécuriser le flanc droit du XVII^e corps. Cependant, le général Sobolev ne jugea pas possible d'exécuter cet ordre en raison de l'instruction du Commandant de l'armée, selon laquelle le VI^e corps sibérien constituait la réserve stratégique de l'armée, qui ne pouvait être déplacée qu'avec son autorisation. En réalité, le général Sobolev partageait l'avis sur le caractère souhaitable du déploiement du VI^e corps sibérien, car il estimait que, placé à 8 verstes derrière le flanc, le corps assurait suffisamment la protection de l'unité de l'Ouest contre un contournement. Renforçant cette position, le général Sobolev préférait ne pas avancer, mais livrer la bataille à cet endroit ; selon lui, le rapprochement avec le flanc du XVII^e corps se produirait naturellement si le XVII^e corps était contraint de reculer.

À 4 heures du matin du 29 septembre, le général d'armée Kouropatkine avertit le chef de l'escadre occidentale que, d'après toutes les informations recueillies, on pouvait supposer que les Japonais tenteraient aujourd'hui un contournement de notre flanc droit ; pour détourner le flanc et rassembler les réserves de corps disséminées dans la partie de combat, le général d'armée Kouropatkine jugea nécessaire de dégager la rivière Illihé et de diriger l'escadre occidentale vers la position principale le long de la ligne Lütangou — Hunboasan. Mais le XVII^e corps était engagé depuis le matin dans un combat intense sur la rivière Shilihé ; exécuter, à la lumière du jour et au cœur de la bataille, la retraite prescrite était très risqué ; cela aurait provoqué de lourdes pertes. Le XVII^e corps reporta sa retraite jusqu'au soir ; sa situation devenait d'autant plus dangereuse que le Xe corps avait déjà commencé à se replier à cette heure sur la dite « position principale ». L'ordre au commandant du Xe corps fut transmis sans passer par le chef de l'escadre occidentale.

Bien que toute la situation qui se développait nous obligeait à être particulièrement vigilants envers le côté droit du XVII^e corps, l'encerclement japonais s'est néanmoins avéré pour nous complètement imprévu. Dans la nuit du 29 septembre, la 6^e division japonaise s'approcha de notre position ; lorsque nous ouvrons un feu intense, les Japonais s'arrêtaient et se retranchaient, puis, profitant des accalmies, avançaient à nouveau ; à l'aube, les tranchées japonaises se trouvaient à une distance de 800 pas de nos positions, l'artillerie ayant pris position à seulement 2–3 verstes, et à l'aube commença un combat acharné. Derrière notre ligne de défense le long de la rivière Shilihé, il n'y avait pas de réserves locales, et lorsque les Japonais, contournant notre position, la soumièrent à un feu longitudinal depuis 500 pas, il nous fut impossible de résister. Nos pertes s'élevèrent à de très grands nombres ; à 13h30, les Japonais s'emparèrent du village d'Ershidiya, et deux heures plus tard, après une attaque à la

baïonnette, le village de Liangzigai tomba également entre leurs mains ; deux batteries furent capturées, le commandant de secteur, le général de division Zashchuk, fut blessé ; les restes du 9e régiment d'Ingermanland et du 10e régiment de Novouingermanland se retirèrent vers le nord.

La division de l'extrême aile gauche de l'armée Oku, la 4e, après avoir examiné le 29 septembre la présence d'une forte position—des unités du VIe corps sibérien, avançait très prudemment, ce qui a permis à une petite unité du colonel Stakhovich de rester à Tsunlunyutun jusqu'à 15h30. Ce n'est qu'après 14 heures qu'un renfort est arrivé du VIe corps sibérien ; le XVIIe corps se retirait déjà sur tout le front vers le nord. Bien que nos troupes aient occupé une zone au nord de la rivière Shilihe depuis cinq jours, les officiers n'étaient pas disponibles pour la 2e brigade de la 52e division d'infanterie, qui se trouvait à Chenlyutangou en réserve et se déplaçait de là pour soutenir notre aile droite. Le 219e régiment d'infanterie Youkhnovsky est allé beaucoup plus à gauche, s'est retrouvé dans des formations serrées sous un feu intense, a reconnu son erreur, a tourné vers l'ouest et, ayant subi de lourdes pertes, s'est replié sur sa position initiale.

Le détachement occidental s'est retiré, en général, de 8 verstes ; le centre a cédé après le combat une bande de terrain de 3 à 4 verstes ; le détachement oriental est passé définitivement à la défense. Ainsi, les Japonais, ayant fait le 29 septembre leurs efforts extrêmes sur tout le front, ont partout connu le succès. Mais cela leur a coûté cher. De nombreuses unités ont été complètement désorganisées, tandis que du côté russe, de nouvelles troupes sont apparues partout, continuant avec ténacité la défense. Malgré le succès du combat sur une étendue de 30 verstes du cours de la rivière Shilihe, la situation qui s'est créée au soir du 29 septembre n'était pas aussi favorable que le maréchal Oyama l'espérait. Le contournement, au sens large, du dispositif russe par l'ouest a échoué, car derrière le flanc droit russe s'est révélé un fort retrait. Les Russes se sont retirés directement vers le nord. Les repousser vers le nord-est et rompre leur communication avec Mukden s'est avéré impossible. Avec l'avancée de l'armée japonaise, la 12^e division et le détachement d'Umesawa se sont retrouvés considérablement en arrière. L'armée japonaise s'était étirée sur une grande distance, de nombreux régiments avaient déjà épuisé toutes leurs forces, et les deux flancs étaient découverts, avec au-dessus eux les nouvelles forces russes : le VI^e corps sibérien et le détachement de Dembowsky à l'ouest, et à l'est, les troupes du baron Stackelberg. Nulle part chez les Japonais il n'y avait suffisamment de forces pour transformer par une poursuite incessante l'échec des Russes en défaite.

Toutes ces considérations ont poussé le maréchal Ōyama, après la bataille réussie du 29 septembre, à renoncer à son objectif initial — infliger aux Russes une défaite décisive. La directive qu'il a donnée le 29 septembre après-midi indiquait la tâche : repousser les Russes derrière la rivière Shakhe. « Si l'ennemi occupe avec de grandes forces une position fortifiée sur la rive droite de la rivière Shakhe, il ne faut plus l'attaquer ». Ainsi, la persévérance de notre centre n'a pas été vaine — l'ennemi a considérablement limité ses ambitions.

Au cours du 29 septembre, le flanc droit de la division de la garde s'est retrouvé exposé aux frappes de la fraction orientale. Malgré l'idée du général-lieutenant baron de Stackelberg de diriger une telle attaque, elle ne s'est pas réalisée, car le IIe corps sibérien — réserve de la fraction orientale — était destiné par le commandant en chef de l'armée à soutenir directement le IVe corps sibérien. Un soutien avec une attaque sur le flanc des Japonais en avance aurait sans aucun doute conduit aux résultats les plus favorables pour le IVe corps sibérien.

Le matin du 30 septembre, la garde japonaise, cherchant à envelopper le IVe corps sibérien depuis l'est, mit toutes ses forces dans une série d'attaques acharnées contre le détachement du général-major Mishchenko (4e régiment de tirailleurs de Sibérie orientale, 2 compagnies du régiment de Tobolsk, 1er régiment de cosaques de Verkhneudinsk et 1er

régiment de cosaques de Tchita, 6 chevaux, pièces d'artillerie, puis le 1er bataillon du 85e régiment de Vyborg). Dans certaines de nos compagnies, il ne restait que 25 tireurs ; toutes les cartouches avaient été dépensées, mais sous la direction du général-major Mishchenko, nous ne nous sommes pas rendus. Vers 14 heures, le feu atteignit son apogée — les Japonais attaquèrent de très près, en particulier sur le secteur de la 10e compagnie du 4e régiment de tirailleurs de Sibérie orientale.

Le capitaine Trikovski se tenait dans sa tunique déboutonnée sur la tranchée, revolver à la main, au milieu de 20 à 25 tireurs et 12 à 15 hommes de Vyborg également montés sur le remblai. L'un des tireurs, saisissant une pierre, la lança en avant en proférant des jurons, ce que les autres soldats situés sur le secteur gauche commencèrent aussi à faire. À ce moment, trois tireurs apportèrent six boîtes de cartouches, le feu dans la tranchée crépita de nouveau par salves et... l'attaque des Japonais fut repoussée. Les premiers tués étaient étendus à quinze pas de la tranchée, et toute la pente sur environ 800 pas était jonchée de corps de Japonais.

Pour soutenir la troupe du général-major Mischenko, le 2e corps sibérien a dirigé sur le flanc des Japonais 6½/2 bataillons, 4 bataillons, 1 escadron. Cette attaque était à la fois tardive et faible, et de plus, elle a rapidement été arrêtée par nous. Mais elle produisit une telle impression sur les Japonais qu'ils renoncèrent à l'attaque contre le général-major Mischenko et se précipitèrent en arrière. Certaines unités de la garde se trouvèrent dans la soirée dans la vallée de Shilihe, c'est-à-dire à une distance de 6 à 8 verstes.

La position avancée de notre détachement oriental inquiétait fortement le maréchal Oyama ; c'est pourquoi, du 30 septembre, il renonce aux avantages que lui offrait le regroupement des troupes au centre et transfère jusqu'à un et demi de division (3 régiments de la 5e division et 2 régiments de la 2e division) vers l'est afin de combler le vide et d'attaquer lui-même le détachement oriental. Le général-adjutant Kouropatkine, de son côté, inquiet pour la position avancée du détachement oriental et cherchant à reconstituer une réserve sous son commandement pour renforcer le centre et l'aile droite, prit la décision de replier le détachement oriental, ce qui fut exécuté dans la nuit du 1er octobre, et de prélever sur sa composition une réserve de l'armée, d'une force de 22 bataillons et 4 batteries ; sous le commandement général du général-lieutenant Gerngross, cette réserve partit le 2 octobre en direction de l'ouest, vers le centre. Le mouvement simultané des réserves japonaises vers l'est et des Russes vers l'ouest rétablit l'équilibre rompu par les combats sur tout le front de la bataille, qui s'était provisoirement déplacé à notre désavantage dans le secteur des I, X et XVII corps.

Le 30 septembre, avec le refus des deux commandants de poursuivre les objectifs décisifs, une partie importante de l'opération de Nakhey peut être considérée comme terminée. Mais les deux armées restaient en contact très étroit ; l'agitation militaire ne s'était pas calmée, personne ne voulait se reconnaître vaincu ; les deux camps conservaient encore des unités fraîches et se hâtaient de les utiliser pour maintenir des positions avantageuses à la fin de la bataille.

En octobre, profitant de la 3e division encore relativement fraîche, renforcée par les derniers bataillons de réserve générale, les Japonais exécutent le plan conçu déjà lors de la période des opérations décisives : percer notre dispositif le long de la route de Mandarine. Pour que toutes les forces de la division puissent participer à l'attaque, la tâche de couvrir ses deux flancs a été confiée à la 6e division. Trois bataillons étaient dirigés pour attaquer la colline d'Houthai, et neuf bataillons avançaient à l'ouest pour attaquer le village de Yudellada. Après minuit, les troupes avaient déjà atteint la ligne de la lisière nord du village d'Houthai.

Le coup des Japonais était dirigé contre notre X corps, dont une unité, sous le commandement du général Gershelman, était disposée dans la nuit du 1er octobre comme suit : la crête de la colline Kout Hai était occupée par un bataillon du régiment de Sevsk ; le village de Yudel ladu était occupé par le régiment de Kozlov ; jusqu'au village de Lamattoun se

trouvaient deux bataillons du régiment de Voronej ; le secteur gauche, de la colline Kout Haï au village de Chanlinza, était défendu par les régiments de Sevsk et de Yelets et deux bataillons de Voronejtsev. L'artillerie était disposée sur les deux rives du Shakhe : une division sur la rive droite, protégée par un bataillon de Briansk, et une division du 9^e régiment d'artillerie du colonel Smolensk se trouvait dans les tranchées au nord du village de Yudellady. La réserve se composait d'un bataillon du régiment de Yelets au village de Shakhepu.

Vers 2h30 du matin le 1^{er} octobre, les Japonais lancèrent la première attaque, mais elle fut repoussée. Vers 5 heures du matin, la deuxième attaque fut également repoussée, mais le bataillon de Sévtsev se retira de la colline de Khoutaï sans en informer ni le commandant du secteur ni le chef du bataillon d'artillerie. Le commandant du bataillon de Sévsk avait également sous ses ordres les 3 compagnies les plus proches de Kozlovtssev, qu'il entraîna également dans sa retraite.

Les premières attaques infructueuses ont été menées par les Japonais presque sans tir ; la troisième attaque, dans le brouillard matinal, ils l'ont menée en soutenant un feu d'armes à feu intense. Depuis le village de Yudeladda, les Kozlovtsy ont été repoussés et ont également reculé sans prévenir l'artillerie. À travers la brèche énorme formée dans nos positions, les Japonais ont déferlé vers la position du bataillon du colonel Smolensky. Le colonel Smolensky était convaincu qu'il voyait devant lui les unités en retraite du régiment de Sevsk et de Kozlov. Trop tard, les artilleurs ont découvert leur erreur, ouvert le feu et ont péri sur leurs propres batteries, tombées aux mains des Japonais.

Le Xe corps, le 29 septembre, envoya sa réserve — 2 régiments — pour prendre en charge le flanc droit replié du XVII^e corps ; au matin du 1^{er} octobre, la majeure partie n'était pas encore revenue ; les deux autres régiments, sous le commandement du général de division May, avaient été dès le début de l'opération affectés au renforcement du flanc droit du IV^e corps sibérien. Ainsi, au moment de la percée du front, le corps ne disposait presque pas de réserves ; il y avait très peu de forces pour contrer les Japonais, et dès 10 heures du matin, les Japonais avaient chassé le Xe corps de e. Shahepu. Les Japonais ne rencontrèrent sur le front qu'une faible résistance, mais ici se manifestèrent les inconvénients de toute percée : le secteur gauche du XVII^e corps, sous le commandement du colonel Martynov, résista fermement aux attaques japonaises près du village de Lamatun, et une partie des unités d'El'tsev et de Sevtsev tint le flanc gauche du Xe corps, en changeant l'orientation du front vers l'ouest. Ainsi, la 3^e division japonaise et ses réserves de soutien se retrouvèrent dans un sac de feu, avec une étendue de 4 verstes — donc entièrement sous le feu des fusils, et malgré tous les succès obtenus, dans une situation très difficile.

Le général en chef Kurapatkine, ayant correctement évalué la situation difficile du percée de l'ennemi, exigea du I^{er} corps d'armée de passer à l'offensive dans la direction ouest, sur le flanc des Japonais. Le I^{er} corps d'armée lui-même, avec le retrait du IV^e corps sibérien sur la rive droite du Shaho, se trouvait encerclé par les Japonais (la 6^e division de l'armée d'Oku, la 10^e et ce qui restait de la 5^e division de l'armée de Nodzu, ainsi que le reste de la 2^e et de la division de la garde de l'armée de Kuroki) de trois côtés. La 37^e division avancée se trouvait elle-même être la cible de tous les efforts japonais et ne pouvait donc pas penser à l'offensive ; l'unité du général May, qui était censée couvrir son flanc gauche, s'éloigna vers le nord, et la division aurait probablement été encerclée si le général Mischenko, selon sa propre initiative, ne s'était pas arrêté au sud du village de Fyndyapu. Seule une partie de la 22^e division d'infanterie infligea un coup de flanc aux Japonais ; la 37^e division d'infanterie fut contrainte à une retraite précipitée sur la rive droite du Shaho.

Le même jour, les Japonais ont pris le village de Linshinpu sur le flanc droit du XVII^e corps, et le 2 octobre — le village de Lamatun, que nous avons nettoyé par erreur. Les unités du VI^e corps sibérien, placées après l'enveloppement du flanc droit de la détachement de l'Ouest sous la disposition du général-baron Bilderling, étaient en combat depuis le 29 septembre. Le conseil donné par le général-adjutant Kouropatkine dans sa note du 29

septembre de « dépenser la réserve avec parcimonie » a été interprété par le commandant du corps comme signifiant d'engager ses unités progressivement, par petites fractions. Cette méthode d'action, accompagnée de lourdes pertes pour les unités envoyées isolément, ne pouvait évidemment pas créer ici à notre avantage un renversement de la bataille, bien que nous disposions ici, dans le VI^e corps sibérien et le détachement du général Dembowski, d'une supériorité écrasante en forces face à la 4^e division japonaise.

Le 2 octobre, grâce au déplacement de la réserve du général-lieutenant Gerngross depuis l'est, une offensive générale sur l'aile droite était prévue. Mais le matin du 3 octobre, le détachement du général Yamada a occupé « la colline avec un arbre », plus tard appelée Novgorodskaya, évacuée par erreur par des unités du I corps d'armée. Étant donné l'importance stratégique de cette hauteur, d'où il était possible d'envelopper la vallée de la rivière Shakhé vers l'ouest et vers l'aval, le commandant de l'armée décida avant tout de reprendre cette position.

Les troupes japonaises étaient extrêmement épuisées par les combats qui duraient déjà depuis six jours. Le réarrangement des unités avait atteint des proportions considérables. Les 2^e, 5^e et 6^e divisions avaient été dispersées en différents groupes. L'objectif fixé par le maréchal Oyama — la sécurisation de la rive gauche de l'Ilhahe contre les troupes russes — avait été atteint vers 17 heures. Les Japonais s'arrêtèrent et se répartirent par unités. Depuis le sud, de nouvelles troupes approchaient de l'armée : la 5^e brigade de réserve pour le flanc droit et la 8^e division par la route Mandarine.

Le détachement du général Yamada, ayant occupé la colline avec l'arbre, en raison de l'absence de cartes et de la nécessité de s'emparer des points de commandement, s'est avancé plus loin que ce que prévoyaient les commandants en chef japonais, et s'est détaché des autres unités. Il se composait d'un seul régiment (n° 41) de la 5^e division (les trois autres frappaient par voie aérienne dans la direction est), et d'un régiment de réserve (n° 20) à deux bataillons avec 2 batteries de campagne et 3 batteries de montagne, soit au total 5 bataillons et 30 pièces d'artillerie. Sa tâche consistait à combler le vide entre les II^e et IV^e armées japonaises, créé du fait que les unités de la 6^e division, qui assuraient la liaison, étaient parties rejoindre leur division à Jla matun.

Pour l'attaque de la colline avec l'arbre, trois régiments de la 22^e division, sous le commandement du général de division Novikov, stationnés près du village d'Udyatun, et deux régiments (19^e et 20^e) de la 5^e division de fusiliers de Sibérie orientale, sous le commandement du général de division Putilov, arrivés au même village, étaient désignés. Selon l'accord entre le général de division Novikov et Putilov, qui a eu lieu vers 16 heures, les unités de la 22^e division devaient attaquer à 18 heures depuis le front, tandis que les fusiliers devaient attaquer simultanément en contournant la colline par l'ouest. Le chef de la réserve générale, le général de division Gerngross, est arrivé de manière autonome à la conclusion que la colline serait avantageuse à attaquer également depuis l'est, et il a demandé l'autorisation du commandant de l'armée d'envoyer le 36^e régiment de fusiliers de Sibérie orientale pour attaquer la colline avec l'arbre depuis l'est, du côté du village de Sakhetun. De plus, pour l'attaque, les régiments de Semipalatinsk et d'Enisey, initialement envoyés pour soutenir le Xe corps d'armée, ont été redirigés depuis la marche pour soutenir les unités de la 22^e division. Au total, 25 bataillons ont ainsi été envoyés. La direction générale de toutes les troupes lors de l'attaque était confiée au général de division Putilov ; le chef d'état-major temporaire a été nommé parmi les officiers de combat distingués, le colonel d'état-major général Zapolski.

La préparation d'artillerie de l'attaque a été menée par les batteries de la 22^e division, une batterie cosaque et deux batteries du IV corps de Sibirska, à partir de 3 heures de l'après-midi. Nous n'avons pas pleinement utilisé notre nombreuse artillerie et n'avons pas réalisé la couverture de feu possible grâce à la position avancée de la brigade du général Yamada.

À cinq heures du soir, les avant-postes de nos troupes se trouvant dans le village de Sa kheyen furent pris sous le feu de leur propre artillerie ; il fut remarqué qu'ils commençaient à reculer ; alors, avec le consentement général des commandants des 86e, 87e et 88e régiments — les colonels Savitsky, Rudenko et Apukhtin — il fut décidé de lancer l'attaque immédiatement, tant que le village de Sa kheyen était encore entre nos mains. À 16 h 50, les régiments avancèrent et, sous un feu intense de fusils et d'artillerie, traversèrent la rivière Shakhe ; le régiment de Semipalatinsk arriva par l'arrière.

À 8 heures du soir, il faisait presque complètement nuit ; les trois commandants de régiment ont été blessés presque en même temps ; les hommes de différents régiments se sont mélangés et dispersés sur les pentes de la colline. Le sommet avec l'arbre a été vigoureusement tiré de toutes parts.

À 16 heures, en direction des villages de Sandyaz, Sakhetun et Litsyatun, le 36e régiment de tirailleurs de Sibérie orientale s'est mis en marche pour envelopper la colline par le sud ; malgré un feu d'obus et l'opposition de petites unités, le régiment a réussi à accomplir cette marche. À 18 heures, le régiment tourne son front vers le nord-est, derrière la brigade du général Yamada, en mettant son flanc et son arrière à l'abri des unités japonaises de réserve situées à 2 verstes, et avance avec deux bataillons en première ligne et un en réserve. Cette attaque fut une surprise pour les Japonais.

Le général Yamada s'assura qu'au soir des forces supérieures s'étaient une fois de plus opposées à lui, ce qui lui permit de considérer sa position comme avancée et qu'il était temps de la purger. Avec la tombée de la nuit, les batteries devaient se retirer à l'arrière ; ensuite, le 20e régiment de réserve, occupant le secteur gauche, prévoyait de se replier ; le 41e régiment d'infanterie, qui avait déjà engagé plus de deux bataillons au combat, devait couvrir la retraite en défendant la colline avec l'arbre.

Les Japonais ont dû faire connaissance avec les charmes de la retraite ; le mouvement était retardé par des voitures et des équipements coincés dans la boue profonde. À la première alerte à l'arrière, le drapeau du 41e régiment a été rapidement enlevé du champ de bataille.

À ce moment-là, alors que le mouvement de la 22e division sur le front s'était arrêté, avec l'arrivée de l'obscurité, la brigade du général Putilov, ayant en tête le 19e régiment, attaqua au corps à corps le secteur de gauche depuis le nord-est, tandis que le 36e régiment attaquait les réserves du secteur droit par l'arrière. Le 20e régiment de réserve japonais ne résista pas à la pression de la brigade du général Putilov et battit en retraite. En les poursuivant, nous avons capturé 9 canons sur la gauche, 5 canons de montagne et 1 mitrailleuse. À minuit, il n'y avait plus de Japonais sur les pentes occidentales ; mais nos tireurs s'étaient également dispersés, et le reste de la nuit dut être consacré à les rassembler.

Le 36e régiment de fusiliers de Sibérie orientale, après un combat à la baïonnette acharné avec 3/3 compagnies de la réserve du régiment japonais n°41, a pris la colline avec un arbre dans le dos de la partie de combat du 41e régiment, mais a été soumis à un feu intense des unités de la 22e division d'infanterie ; les Japonais continuaient à percer avec leurs baïonnettes à travers ses positions ; notre régiment a subi de lourdes pertes, les compagnies se sont mélangées et il n'a pas été possible d'entrer en communication avec nos troupes. Le commandant du régiment l'a retiré au village de Sakhetoun.

À 4 heures du matin, les unités de la 22e division d'infanterie se sont installées, et une compagnie avec les chasseurs du régiment de Neishlott a chassé l'arrière-garde japonaise du sommet de la colline. Ainsi, nous nous sommes retrouvés victorieux.

Le combat pour la colline avec l'arbre met en évidence les aspects négatifs de l'occupation des positions avancées, qui doivent être abandonnées au cours de la bataille. Cette tactique, que nous suivions généralement, est la raison pour laquelle les Japonais doivent leur défaite dans ce cas précis. Cependant, nos pertes, atteignant 84 officiers et 2996 soldats de rang inférieur, étaient supérieures aux pertes du côté japonais. Mais la signification

morale de la victoire et la capture des trophées nous donnaient évidemment un énorme renforcement de nos forces et compensèrent largement le sang des soldats versé lors de cette attaque vaillante.

Il faut noter chez nous : une mauvaise préparation de l'artillerie, une connaissance insuffisante des unités sur ce que font les colonnes voisines, et l'inexpérience des actions nocturnes, ce qui a entraîné un effondrement rapide de l'organisation et a rendu difficile la conduite d'un combat de nuit prolongé. Chez les Japonais : l'artillerie soutient l'infanterie pendant toute la durée du combat ; les batteries perdues se sont rentabilisées ; la garde est faible — le 36^e régiment de Sibérie orientale n'a pas été détecté à temps. Le lien interne entre les troupes, apparemment perturbé par les actions de combat précédentes, s'est rompu, car le général Yamada ne reçoit de soutien de personne, et les unités de réserve japonaises ont permis au 36^e régiment de Sibérie orientale d'effectuer directement devant leur front un contournement du talus boisé sans tenter de le repousser vers le nord. Apparemment, le maréchal Oyama avait raison de renoncer à toute avance supplémentaire, en tenant compte de l'état des forces. Une différence significative est observée dans l'obstination à la défense entre les régiments de réserve et de terrain japonais.

L'assaut de la colline avec l'arbre a mis fin à la bataille sur la rivière Shakhé. Nos troupes ont reçu la satisfaction morale qu'elles méritaient. L'idée de s'ouvrir immédiatement la route vers Port-Arthur a dû être abandonnée. Notre armée a perdu 43 canons et, parmi les officiers, 1021 ont été tués, blessés ou portés disparus, et 39 748 hommes de troupe ont subi le même sort. Les pertes japonaises ont été deux fois moindres et, de plus, un soutien est arrivé pour eux — la 1^{ère} division ; de ce fait, notre supériorité numérique n'existait plus. Les deux camps étaient trop épuisés pour pouvoir changer le résultat indécis qui s'était manifesté.

Quelle que fût la lenteur de notre opération, quelles que furent les erreurs importantes que nous avons commises lors de l'avancée, il ne faut pas moins reconnaître que son issue est plus réussie que celle de la bataille de Liao Yang sur des positions abondamment fortifiées. La manifestation même de notre faible volonté active déstabilise l'adversaire et l'oblige de manière cohérente : 1) à renoncer à nous affronter sur une position fortifiée ; 2) à éviter de contourner notre flanc droit et de percer le centre ; 3) à transférer des réserves vers la direction est ; 4) à commencer à fragmenter les divisions ; 5) à renoncer à obtenir des résultats décisifs. Les troupes japonaises agissent encore plus brillamment que lors de Liao Yang, mais leurs efforts restent stériles. L'issue indécise s'explique en grande partie par les hésitations dans les décisions du commandant en chef japonais, lesquelles ont conduit, finalement, à une série d'affrontements purement frontaux, sans idée opérationnelle globale. Mais face à ces hésitations, le maréchal Ōyama, développant ses opérations de manière extrêmement cohérente et persistante, lorsque nous jouions le rôle de l'adversaire sur nos positions fortifiées, n'a été confronté qu'à nos efforts actifs.

La bataille sur la rivière Shakhé nous prouve que, malgré toutes les améliorations des moyens de destruction et des techniques de fortification, la méthode offensive reste la plus avantageuse, sinon la seule, pour atteindre la victoire. Appliquant cela à la force du feu moderne, les deux parties ont déplacé le centre de gravité du combat vers les actions nocturnes.

Chapitre 18

Attaque rapide de Port-Arthur

Au 17 juillet, c'est-à-dire au jour du siège étroit de la forteresse, la capacité de défense de Port-Arthur avait considérablement augmenté, car pendant les 5 mois et demi précédents, les travaux de renforcement avaient été menés avec beaucoup d'énergie. À ce moment-là, le front terrestre de la forteresse se trouvait dans l'état suivant :

Le front oriental — de la batterie n° 22 à la vallée de la rivière Lunhe — se composait de : trois forts permanents (n° I, II et III) et d'un ouvrage permanent n° 3 — avec une défense de flanc constituée de fossés, deux batteries permanentes (A et B) et plusieurs ouvrages temporaires ainsi que des batteries intermédiaires. Les ouvrages du front oriental étaient reliés par un talus d'une hauteur de 8 à 10 1/2 pieds, construit par les Chinois et appelé le Mur chinois. Les approches des forts et des ouvrages étaient barrées par des filets traînés.

En termes d'achèvement, le front oriental représentait le secteur de défense le plus solide ; cependant, en raison du caractère accidenté du terrain environnant et de la planification imparfaite des forts, même directement devant les forts, il y avait beaucoup d'espaces morts et le soutien mutuel entre les forts était presque inexistant. Pour remédier à cette lacune, il a été nécessaire d'adapter deux anciennes fortifications chinoises situées devant la ligne des forts pour la défense, en les transformant en deux redoutes temporaires (n° I et II), et de construire deux petites fortifications de terrain, appelées caponnières ouvertes n° I et II, à partir desquelles les approches les plus proches des forts n° II et III étaient flanquées. De plus, en raison de l'absence presque totale de tirs rapprochés sur les approches du fort n° III, il a été nécessaire d'aménager devant lui une ligne de tranchées.

La construction de ces fortifications temporaires a permis en partie de remédier au manque de tirs rapprochés et de renforcer la défense des intervalles entre les forts, mais on ne pouvait guère compter sur les ouvrages de terrain pour une défense prolongée.

Presque toutes les batteries intermédiaires ont été construites à l'air libre au sommet des collines et déguisées de manière insatisfaisante ; les autres pièces d'artillerie à longue portée ont été placées, pour des raisons économiques, dans les forts et les fortifications. Enfin, la majeure partie des routes reliant le centre de la forteresse aux forts a été tracée de manière à être visible de loin par l'ennemi.

Le front nord — à l'ouest de la fortification n° 3 jusqu'à la fortification n° 4 inclusivement — se composait de : entièrement achevé le fort durable n° IV et la fortification n° 4, une batterie permanente (des sapeurs) et plusieurs fortifications et batteries temporaires. Ce front était naturellement fort, car ses fortifications étaient situées sur des hauteurs difficiles d'accès, d'où toute la vallée de la rivière Lunhe pouvait être bien canonnée. Devant le front nord, deux redoutes temporaires ont été construites : le Redoute de l'Aqueduc et le Redoute de Kumirnensky.

Le front occidental — du fort n° V au Beliy Volk — était le moins préparé du point de vue de l'ingénierie. Il ne comportait ici que deux positions semi-permanentes (M 5 et la batterie de la lettre D) ; au fort n° V, seul un fossé avait été creusé, et à partir de la terre et des pierres extraites, un parapet avait été rapidement construit. Toutes les autres fortifications, y compris le fort n° VI, avaient le caractère de défenses de campagne de profil faible. La faiblesse du front occidental était aggravée par la présence devant lui de Laoteshan, qui, au 17 juillet, n'était pas du tout fortifié ; seules des pièces d'artillerie à longue portée y avaient été installées au sommet. Tant devant le front occidental que devant le front nord, des réseaux de fils de fer et des fosses à loups ont été construits, et des engins explosifs ont été placés.

Devant la ligne de forts se trouvaient des positions avancées sur Dagushan, Xiaogushan, Panlungshan, Haute, Longue et Angulaire. Les fortifications de ces hauteurs étaient composées de tranchées et de redoutes de profil de terrain.

L'armement de la forteresse au 17 juillet comprenait 646 pièces d'artillerie de calibres divers (de 37 mm jusqu'à 10 dm) et 62 mitrailleuses ; sur ce nombre, 123 pièces et 5 mitrailleuses se trouvaient sur le front maritime. Du nombre total de pièces, la forteresse ne possédait que 63 mortiers, dont seulement 28 sur le front terrestre. Il y avait environ 350 obus par pièce.

L'effectif total de la garnison au début du siège étroit atteignait (sans compter les marins) 41 000 personnes ; parmi eux, le corps de garnison d'infanterie (fusils) comptait environ 30 000 hommes.

Ce garnison était réparti de la manière suivante. La défense du front est (général Major Gorbatovski), avec une position à Dagushan, était confiée à 7 bataillons (le 1er et le 25e régiments et le 3e bataillon de réserve) ; la défense du front nord et de Panlunshan (colonel Semenov) à 7 bataillons (le 15e et le 26e régiments et le 7e bataillon de réserve) ; et la défense du front ouest avec des positions avancées à Uglovaya, Vysokaya et Laoteschan (colonel Irman) à 12 bataillons (5e, 27e et 28e régiments). La réserve générale (général Fok) comprenait 7 bataillons. En tout, pour la défense des positions avancées, environ 8 000 baïonnettes ont été affectées, et pour la défense des fortifications supérieures, 1 000 ; la réserve générale comptait 6 000 hommes. Le général-lieutenant Kondratenko a été nommé commandant de toute la défense terrestre.

Stocks de l'intendance. Au 17 juillet, l'approvisionnement en provisions était le suivant : farine pour 6 mois, viande et conserves pour 1 mois, sucre pour 6 mois et thé pour 1 an ; la quantité de légumes frais, d'oignons et d'ail était extrêmement limitée. En raison du manque d'autre viande, à partir de la seconde moitié de juillet, le garnison passa à la satisfaction avec la viande de cheval.

La IIIe armée du général Nogi, chargée d'attaquer Port-Arthur, ayant occupé les montagnes de Wolchi, s'est déployée sur la ligne de siège dans l'ordre suivant : sur le flanc droit — la 1re division, au centre — sur les montagnes de Wolchi — la 9e division, et sur le flanc gauche — sur les hauteurs à l'est de Dagushan — la 2e division ; les 1re et 4e brigades de réserve formaient la réserve générale. L'effectif total de l'armée de siège, hors l'artillerie et les troupes auxiliaires, atteignait 54 bataillons, soit 46 à 48 000 baïonnettes, c'est-à-dire qu'à cette époque elle surpassait seulement d'une fois et demie le garnison de la forteresse.

À partir du 17 juillet, les Japonais ont commencé à se retrancher sur les montagnes de Loup et ont simultanément entrepris la construction de batteries de siège, dont les canons ont commencé à arriver dès le lendemain.

L'attaque de Dagushan et Xiaogushan. Avant de passer à l'action contre la forteresse, les Japonais devaient s'emparer de Dagushan et Xiaogushan. Ces hauteurs, situées sur leur flanc gauche, dominaient la ligne de siège et permettaient d'observer une grande partie de la vallée au-delà des Monts du Loup ; tant qu'elles n'étaient pas conquises, les opérations contre le front est de la forteresse étaient impossibles.

L'attaque de Dagushan et Xiaogushan a été confiée à la division Yi-Yu, dont un brigade devait attaquer Dagushan et l'autre Xiaogushan. Pour préparer l'attaque, en plus de l'artillerie de campagne, des obusiers de 16–12 cm ont été affectés.

Après-midi du 25 juillet, l'artillerie japonaise a ouvert le feu sur les sommets de Dagushan et de Xiao Gu Shan ; vers cinq heures du soir, l'infanterie est passée à l'assaut.

Les fortifications de ces hauteurs consistaient uniquement en des tranchées étroites pour les tireurs, et à Dagoushan, ces dernières ne permettaient de tirer qu'en position couchée ou à genoux ; il n'y en avait pas d'autres couvertes. Les montagnes étaient défendues par un seul bataillon du régiment correspondant chacune.

Toutes les attaques japonaises du 25 juillet ont été repoussées par notre feu de fusil. La nuit, une forte pluie s'est abattue, suspendant temporairement l'avancée des Japonais, mais à l'aube du 26, le combat a repris. Vers 9 heures du matin, le croiseur « Novik », la canonnière « Bobr » et dix torpilleurs se sont approchés de la baie de Tahe, ouvrant un feu de flanc sur les

positions japonaises, ce qui a forcé les Japonais à se retirer des pentes de Dagushan et de Xiaogushan.

Dans l'après-midi, la flottille de nos navires est retournée à Port-Arthur, et l'infanterie japonaise a de nouveau avancé jusqu'au pied des hauteurs attaquées.

Malgré les demandes du général Kondratenko, le commandant de la forteresse n'a envoyé aucune assistance aux tireurs du régiment ib.

Entre-temps, dès le matin, les tranchées fragiles de Dagushan et de Xiaogushan avaient tellement souffert du feu de l'artillerie japonaise que les tireurs durent chercher protection contre le feu japonais derrière les rochers et les pierres.

Vers 19 heures, les Japonais ont réussi à pénétrer dans les tranchées sur le flanc droit de Dagushan, puis à occuper le sommet oriental de la montagne. La tentative de les en déloger n'a pas réussi, et ensuite, M. Dagushan a été nettoyé ; seulement, au sommet occidental, un petit groupe de nos tireurs sans officiers est resté là jusqu'à l'aube du 27 juillet, lorsque les batteries de forteresse ont ouvert le feu sur le sommet de la montagne.

Au cours de la nuit du 26 au 27 juillet, les Japonais nous ont chassés de Xiaogushan à coups de grenades à main et de baïonnettes.

Ces derniers jours, deux contre-attaques tardives ont été lancées sur Dagushan et Xiaogushan ; ces contre-attaques, entreprises de jour et avec des forces limitées, ont été facilement repoussées par les Japonais.

Ainsi, les Japonais se sont établis sur leur première position d'artillerie et ligne d'encerclement, sans rencontrer de résistance sérieuse de notre côté.

Avec la prise des montagnes de Volchyi et de Dagushan, les Japonais ont obtenu un excellent écran pour leur arrière, et Dagushan, en plus de cela, est devenu pour eux un excellent point d'observation pour corriger le tir des batteries de siège opérant contre le front oriental.

Bataille navale du 28 juillet. Depuis le 25 juillet, les Japonais ont commencé à bombarder la forteresse et à tirer sur l'escadre avec 4 canons de 120 mm installés derrière les Monts Loups — près de la route de Mandarin. L'un des premiers obus à éclater sur la passerelle du "Tsesarevitch" a blessé le commandant de l'escadre, le contre-amiral Witgeft, et le 27, les Japonais ont réussi à infliger une brèche sous-marine au cuirassé "Retvizan".

Dans de telles conditions, la flotte n'avait que deux choix : soit accepter sa perte au mouillage intérieur, soit tenter une percée décisive jusqu'à Vladivostok. Conformément aux instructions reçues du vice-roi, l'amiral Vitgeft opta pour la seconde option, et tôt le matin du 28 juillet, la flotte prit la mer. Ayant heureusement évité la zone jonchée de mines japonaises, la flotte atteignit les eaux libres et prit la direction du sud. Cependant, l'amiral Togo réussit à concentrer une grande partie de ses forces à temps et se dirigea pour couper la route de notre escadre. Après midi, vers midi, les deux camps ouvrirent le feu d'artillerie. Cet affrontement se déroula à de grandes distances, ce qui entraîna une consommation importante de munitions sans résultats décisifs ; il continua avec des succès variables jusqu'à environ 18 heures, lorsque les escadres se rapprochèrent, et le navire amiral japonais "Mikasa" commença à souffrir fortement de notre feu. En même temps, l'un des obus japonais de 12 dm, frappant la passerelle du "Tsesarevitch", tua l'amiral Vitgeft, et à la suite de dégâts au gouvernail, le "Tsesarevitch" perdit temporairement sa capacité de manœuvre et fut mis hors de combat.

Cela a semé la confusion dans notre escadre, et le vice-amiral du contre-amiral Witgeft, le prince Ukhtomsky, qui se trouvait sur le « Peresvet », a tourné vers Arthur. Derrière le «Peresvet», presque toute l'escadre a tourné.

Vu que certains navires japonais ont également subi des pertes assez sensibles et que les munitions commençaient à s'épuiser, l'amiral Togo n'a pas profité de l'affaiblissement de notre escadre et n'a envoyé pour sa poursuite que des torpilleurs.

Après avoir heureusement repoussé plusieurs attaques de mines, le 29e escadron retourna à Port-Arthur avec l'exception des «Diana», «Askold», «Tsesarevich» et de quatre

dragueurs de mines qui s'étaient réfugiés dans des ports neutres. Seul le croiseur «Novik» se dirigea vers Vladivostok, mais il ne réussit pas à y parvenir et, après un combat acharné avec les croiseurs japonais au poste de Korsakov, il fut contraint d'y être coulé.

Après la mort de l'amiral Witgeft, aucun nouveau commandant de l'escadre n'a été nommé : le contre-amiral Wirén a pris le commandement des croiseurs et des cuirassés. Ni le commandant du port, ni le chef de l'escadre de mines n'étaient subordonnés à l'amiral Wirén. Ainsi, à la tête de toutes les forces et moyens navals stationnés à Port-Arthur, se trouvaient trois chefs indépendants les uns des autres.

Lors de la réunion du personnel commandant de l'escadre, qui s'est tenue après le retour du dernier navire à Port-Arthur, la possibilité de tenter à nouveau de percer vers Vladivostok et de combattre les Japonais en mer a été rejetée, et il a été décidé de désarmer progressivement les navires au profit de la forteresse.

On aurait dit qu'à partir de ce moment, le personnel devait inévitablement se fusionner avec la garnison, et que l'autorité maritime devait être subordonnée à l'autorité terrestre, car ce n'est que dans ce cas qu'on pouvait espérer l'unité des efforts ; malheureusement, cela n'a pas été fait, et en fin de compte, des divergences sont rapidement apparues entre l'autorité maritime et l'autorité terrestre.

Attaque des contreforts de la montagne Ouglovaïa. À la fin du mois de juillet, la construction et l'armement des batteries destinées aux opérations contre les fronts Est et Nord de la forteresse étaient terminés, et à ce moment-là, l'artillerie de l'armée de siège atteignait un nombre de 400 pièces (canons, obusiers et mortiers), de calibre allant de 3 à 6 pouces. La construction par les Japonais de batteries contre les fronts Ouest et Nord et, plus généralement, les actions du flanc droit de l'armée de siège étaient en grande partie gênées par notre occupation des contreforts d'Ouglovaïa — les collines : Peredovaïa, Trekhgoloaïa et Bokovaïa. C'est pourquoi, dans la nuit du 1er août, le flanc droit des Japonais lança une attaque contre ces hauteurs et, après un combat acharné qui dura plus de vingt-quatre heures, réussit à les prendre le matin du 2 août. Les Japonais repoussèrent alors notre poste de garde vers l'ouest d'Ouglovaïa et occupèrent la péninsule entre les baies de M. Goloubina et de Louise.

La première attaque générale. Ayant assuré la liberté d'action de leur flanc droit, les Japonais décidèrent d'attaquer la forteresse par la force ouverte, afin de la prendre immédiatement, comme ils avaient réussi à le faire en 1894 lors de la guerre avec la Chine. En faveur de l'attaque par la force ouverte parlaient l'absence de préparation de la forteresse et le moral élevé qui régnait dans les rangs des Japonais ; enfin, l'opinion publique au Japon exigeait également de l'armée du général Nogi de s'emparer rapidement de Port-Arthur.

Les Japonais ne doutaient pas du succès de cette entreprise ; le 6 août, le général Nogi annonça aux correspondants étrangers présents auprès de l'armée que dans les prochains jours, ils seraient témoins de la chute de la forteresse.

Les Japonais ont choisi comme point principal d'attaque l'espace entre les forts n° II et III du front est. Bien que, comme cela a été dit, ce front fût le mieux préparé sur le plan technique, il ne disposait pas de 18 positions avancées, et le terrain offrait plusieurs approches couvertes. De plus, juste derrière ce front se trouvaient les parties les plus vitales de la forteresse : le port et la vieille ville. Simultanément à la direction de l'attaque principale sur le front est, les Japonais décidèrent d'attaquer la colline Angulaire ainsi que les redoutes de Kumirnsk et du Service des Eaux, comptant sur des attaques secondaires pour détourner des forces importantes de la garnison et ainsi faciliter l'attaque principale.

27 bataillons, c'est-à-dire la moitié de l'armée de siège, devaient attaquer le front Est, tandis que les 27 autres bataillons étaient dirigés contre les forteresses des fronts Ouest et Nord.

Depuis le matin du 6 août, l'artillerie japonaise a ouvert le feu sur tout le front de la forteresse, puis une offensive de l'infanterie japonaise contre la montagne Uglovaya s'est révélée.

Attaque auxiliaire du mont Anguleux. Les fortifications du mont Anguleux consistaient en une batterie de deux canons de 120 mm installée au sommet est de la montagne, ainsi que des tranchées pour fusiliers entourant la montagne, qui s'étendaient depuis le mont Anguleux le long du versant de la crête reliant le mont Anguleux au mont Selle. Ces tranchées étaient défendues par la moitié d'un bataillon du 5e régiment, à qui six pièces de campagne avaient été attribuées. À l'aube du 6 août, les pièces de campagne japonaises et les obusiers de 12 cm ouvrirent le feu sur le mont Anguleux, tandis que les 1er et 15e régiments de réserve lançaient une attaque en colonnes serrées, soutenus à l'arrière par des renforts.

Après un court laps de temps, les pièces d'artillerie stationnées à l'Angle furent écrasées par le feu de l'artillerie japonaise, mais néanmoins, la première attaque des Japonais sur le front et le flanc gauche de l'Angle fut repoussée par le feu des fusils. Les Japonais se réfugièrent dans les ravins et, en petits groupes, commencèrent progressivement à avancer, se regroupant dans les zones mortes, aussi bien contre la montagne de l'Angle que contre la crête qui la relie à la Selle. Les batteries fixes ne pouvaient pas apporter de soutien à l'Angle, car les approches vers celle-ci n'étaient pas visibles depuis elles, et les tirs sur les zones ouvertes n'étaient pas encore organisés à ce moment-là. De plus, en raison de la nature du terrain devant l'Angle, seules les mortiers pouvaient lui apporter un soutien direct, et il n'y en avait pas sur le front occidental.

Vers neuf heures du matin, les Japonais ont de nouveau lancé une attaque et ont réussi à pénétrer dans la tranchée sur le versant derrière le sommet 18* du Pic Angulaire, fortement endommagé par le feu de leurs obusiers.

La tentative des Japonais de prendre le sommet de la montagne a été repoussée par le feu des fusils de nos tireurs, positionnés derrière les pierres sur celle-ci.

Dans l'après-midi, les Japonais renforcèrent la partie combattante de la 1re brigade avec un régiment de réserve et plusieurs bataillons de la 1re division, mais toutes leurs attaques ultérieures le 6 août et l'attaque nocturne de la crête de l'Union furent repoussées par le feu des armes.

D'un autre côté, bien que le garnison d'Uglovoy ait été soutenue par 2 bataillons de la réserve générale, nos multiples contre-attaques sur les positions occupées par l'ennemi devant le sommet ouest de la montagne, où les Japonais avaient réussi à installer 2 mitrailleuses, sont également restées infructueuses.

À l'aube du 7 août, l'artillerie japonaise ouvrit de nouveau le feu sur Ugolnaya, où presque tous les abris avaient été détruits par les obus de mortier la veille. Vers 10 heures du matin, toutes les tranchées sur le sommet est d'Ugolnaya étaient détruites et les unités défendant la montagne, ayant subi d'énormes pertes à cause de ce tir, faiblirent et commencèrent à se replier. En apercevant cela, les unités avancées des Japonais, cachées dans les espaces morts sur les flancs de la montagne, à seulement 50 pas de nos tranchées, se lancèrent à l'attaque et prirent facilement le sommet de la montagne. Suite à cela, nous avons libéré la crête de la Jonction et la montagne Sédlovaya.

Attaque de la Longue. Le soir du 8 août, la 1re brigade de la 1re division passa à l'offensive contre la montagne Longue, qui était défendue par quatre compagnies. Au matin du 9 août, elle réussit à nous chasser de la colline située sur son flanc droit, appelée « Tête de Mort ». Jusqu'à midi, les Japonais entreprirent plusieurs attaques contre la Longue, mais furent repoussés par le feu des armes à feu avec de lourdes pertes, après quoi ils interrompirent leur offensive contre le front occidental de la forteresse.

Assaut des redoutes de Vodoprovodny et de Kumirnensky. Comme il a déjà été dit, devant le front nord se trouvaient les redoutes de Kumirnensky et de Vodoprovodny, de profil solide, avec des fossés de 12 pieds de largeur et de profondeur, et des abris assez solides. Derrière la redoute de Vodoprovodny se trouvait une petite redoute rocheuse, et derrière la redoute de Kumirnensky, deux petits lunets. Les redoutes étaient reliées entre elles par des tranchées de tir et, devant elles, un obstacle de fil de fer avait été installé. Toutes ces

fortifications formaient un groupe fortifié dont la défense était confiée à 5 compagnies et 3 équipes de chasseurs. En particulier, les redoutes de Kumirnensky et de Vodoprovodny étaient occupées chacune par une compagnie.

L'attaque de ce groupe fortifié a été confiée à la 18e brigade de la 9e division. Dès le matin du 6 août, les redoutes de Kumirnensky et Vodoprovodny ont été soumises à un intense bombardement d'artillerie, et à 12 h 30, un bataillon japonais s'est lancé à l'assaut de la redoute de Vodoprovodny, mais a été repoussé par le feu des fusils.

À 5 heures, cette attaque a été répétée par 2 compagnies, qui ont réussi à percer à travers les barbelés et à occuper une partie de la tranchée devant le réduit. À ce moment-là, le feu de nos batteries fortifiées avait tellement diminué qu'elles ne pouvaient pas soutenir les réduits. En outre, nous ne nous sommes pas occupés à temps de nettoyer l'esplanade des gaolians et du maïs, ni de détruire les arbres chinois, ce qui a permis à l'infanterie japonaise d'avancer presque totalement à couvert.

À 7 heures du soir, les Japonais ont attaqué la redoute pour la troisième fois, descendus dans le fossé et se sont jetés sur le parapet, lançant des grenades à main.

Rencontrés par les baïonnettes de la garnison du redoute, les Japonais ont été repoussés dans le fossé, où ils se sont arrêtés. Simultanément à l'assaut du redoute de Vodoprovodny, les Japonais ont occupé le village de Shuishu, puis ont attaqué la redoute de Kumirnensky, mais ont été repoussés par le feu de fusil et de mitrailleuse aux barbelés.

Au cours de la nuit, les Japonais ont attaqué à plusieurs reprises le réduit du Canal d'eau, et ils ont réussi à s'établir sur son parapet, où ils ont installé deux mitrailleuses avec lesquelles ils ont repoussé nos contre-attaques.

Au matin du 7 août, lorsque les Japonais reprirent le tir d'artillerie, la situation du réduit était très difficile. Cependant, vers midi, la compagnie de la garde frontalière envoyée en renfort du réduit se lança dans une contre-attaque sur les flancs du réduit contre les Japonais installés dans le fossé, tandis que la garnison se jeta à la baïonnette sur le parapet.

Les Japonais n'ont pas supporté le coup de baïonnette et se sont précipités en arrière, dégageant à la fois le fossé du réduit et les tranchées devant lui, et n'ont plus osé attaquer le réduit.

Au cours du 7 août et jusqu'à midi le 8 août, les Japonais ont tenté à plusieurs reprises, sans succès, de lancer une offensive contre la redoute de Kumirnensk.

Assaut du redoute de Panlouniansk. Pendant que la lutte se poursuivait pour les redoutes de Vodoprovodny et de Kumirnensk, la 2e brigade de la 1re division passa à l'attaque contre Panlounshan et, avec l'arrivée de l'obscurité le 7 août, elle réussit à nous expulser du petit redoute peu fortifié qui y avait été construit.

Dans la nuit du 7 au 8 et le matin du 8 août, deux contre-attaques ont été lancées contre ce réduit ; à chaque fois, nous avons repoussé les Japonais à la baïonnette, mais l'artillerie japonaise ouvrait immédiatement un tel feu sur le réduit que nous ne pouvions pas le tenir, et le 8 août, nous avons dû l'abandonner définitivement.

C'est ainsi que se sont terminées les attaques auxiliaires japonaises sur les fronts Ouest et Nord de la forteresse. Bien qu'elles n'aient réussi qu'à Ugolovaïa et Panlunchan, elles ont atteint leur objectif en immobilisant sur ces fronts la moitié de toute la garnison, nous obligeant à y envoyer le 13e régiment, qui constituait la moitié de la réserve générale de la forteresse. Par leur persévérance et leur ténacité, ces attaques ne différaient en rien de l'attaque principale sur le front Est de la forteresse.

Assaut du front est. L'attaque du fort du front est a été confiée à la division d'infanterie p-et à la 6e brigade de la 9e division ; la 4e brigade de réserve constituait leur réserve partielle; le coup visait la section allant du lunette de Kouropatkinsky jusqu'au fort n° 5, occupée par les 7 compagnies des 25e et 16e régiments.

Le bombardement du front oriental a commencé à 5 heures du matin le 6 août, a continué toute la journée et a repris le matin du 7 août. L'artillerie japonaise a immédiatement

pris le dessus sur les batteries de la forteresse, dont les pièces étaient installées à découvert ; quelques heures après le début des combats, nos batteries ont commencé à se taire. Au 8 août, sur les 36 pièces d'artillerie longue portée stationnées sur le front oriental, 18 avaient été détruites ; de plus, plusieurs pièces avaient leurs plateformes endommagées, et les autres étaient tellement couvertes d'obus qu'elles ne pouvaient tirer qu'occasionnellement. Seule la batterie de gros mortiers (Loups) de 9 dm et quelques pièces anti-assaut ont continué à tirer jusqu'à la fin de la tempête. Il a fallu recourir à l'aide de celles des batteries maritimes qui disposaient d'artillerie à installation circulaire. Les parapets de nos fortifications et les abris en bois ont été très endommagés par le feu japonais, notamment sur les redoutes n° 1 et 2.

Après deux jours de préparation d'artillerie pour l'assaut, l'infanterie japonaise passa à l'attaque : la 2e brigade de la 1re division (22e et 44e régiments) se dirigea pour attaquer le secteur du lunette de Kouropatkine jusqu'au fort n° X, et la 6e brigade vers les redoutes n° 1 et 2.

Le terrain accidenté et les gaoliens ont favorisé le déplacement furtif des Japonais ; dans la nuit du 7 au 8 août, les compagnies avancées japonaises ont repoussé notre garde de l'avant jusqu'à la ligne des forts. À ce moment-là, le secteur entre les forts n° II et III avait été renforcé par 2 compagnies sur 2, et un bataillon du 14e régiment, provenant de la réserve générale, avait été déplacé vers le front est.

Vers 2 heures du matin le 8 août, les 2 bataillons du 44e régiment, avançant par petits groupes, se sont discrètement approchés des vallons près de l'obstacle de fil de fer devant le fort n° II, dont le projecteur avait été détruit. Après avoir coupé l'obstacle de fil de fer, les Japonais sont apparus de manière complètement inattendue sur le glacis du fort. Les échelles de siège qu'ils avaient apportées étaient trop courtes ; des individus ont commencé à sauter dans le fossé. À ce moment-là, l'ennemi a été repéré et le garnison a ouvert le feu à la fois avec des fusils et des mitrailleuses sur le glacis, tandis que les Japonais descendant dans le fossé étaient confrontés au feu venant de la galerie de contrescarpe. Les Japonais n'ont pas supporté notre feu et se sont retirés en arrière.

À ce moment-là, le troisième bataillon du 44e régiment se lança à l'assaut du lunette de Kouropatkine ; il réussit à s'établir sur le parapet, mais il en fut bientôt chassé. Le bataillon du 22e régiment, ayant attaqué contre la batterie de la lettre B, atteignit les tranchées devant la batterie, mais après un combat à la baïonnette, il fut repoussé.

Pendant ce temps, des unités de la 6e brigade s'avançaient furtivement à travers les vallons vers les obstacles en fil de fer devant les redoutes n° I et 2 ; dès 5 heures du matin, ces unités, ayant aménagé des passages à travers les obstacles, ont lancé une série d'attaques simultanées contre les redoutes et le caponier ouvert n° 2, en dirigeant le coup principal, selon le schéma n° 28, sur la redoute n° I ; malgré le fait que les défenseurs des redoutes aient subi d'énormes pertes dues au feu d'artillerie ennemi et que presque toute l'artillerie du front oriental de la forteresse ait été réduite au silence, ces attaques, qui se sont poursuivies jusqu'à 11 heures du matin, ont été repoussées par le feu de nos fusils et les Japonais n'ont pas réussi à passer les obstacles en fil de fer.

Après une pause de deux heures, les Japonais ont repris leurs attaques contre le réduit n° 1. Le combat pour le réduit a duré presque jusqu'à 5 heures du soir ; plusieurs fois, les Japonais ont escaladé l'ouvrage du réduit, mais les défenseurs de ce dernier, soutenus par une compagnie du réserve, les ont chaque fois repoussés à coups de baïonnette. À 17 heures, le combat a cessé. Vers le soir du 8 août, 7 compagnies de débarquement naval ont été envoyées en renfort du front est. Vers 1 heure du matin, les Japonais ont de nouveau attaqué le réduit n° 1, mais ont encore été repoussés.

À l'aube du 9 août, l'artillerie de siège commença à bombarder intensivement les fortifications du front est, et vers 9 heures du matin, la 6e brigade se mit en marche pour attaquer les redoutes n° 1 et 2.

Jusqu'à quatre heures, les Japonais ont mené une série d'attaques acharnées contre les redoutes ; plusieurs fois, ces fortifications ont changé de mains, mais, finalement, après une série de combats à la baïonnette, où les compagnies d'assaut se sont particulièrement distinguées, les Japonais ont été repoussés et se sont retranchés derrière les réseaux de barbelés.

Cependant, à ce moment-là, toute la réserve privée du front oriental était épuisée, et le commandant de la forteresse ne jugea pas possible de soutenir le général Gorbatovski depuis la réserve générale — qui ne comptait plus que 3 bataillons — en vue de la poursuite de l'assaut. C'est pourquoi, lorsque l'artillerie japonaise ouvrit un feu intensifié sur les redoutes n° 1 et 2, déjà complètement détruites par les bombardements précédents, les restes de leurs garnisons se retirèrent derrière la Muraille de Chine.

Ayant vu que les redoutes avaient été nettoyées, les Japonais, couchés sous les barbelés, se précipitèrent en avant et les occupèrent, ne rencontrant cette fois aucune résistance de notre côté.

Le même jour au matin, plusieurs compagnies du 22^e régiment attaquèrent de nouveau la batterie lettre B, gravirent le parapet et arrivèrent presque jusqu'aux canons, mais furent repoussées par le feu de fusils et de mitrailleuses.

Ce n'est qu'à l'arrivée de l'obscurité que le général Smirnov ordonna une contre-attaque des redoutes n° 1 et 2. À cette fin, les 3 compagnies devaient se diriger depuis la redoute de l'Aqueduc pour attaquer le flanc, et le bataillon du 14^e régiment, envoyé depuis la réserve générale, devait se lancer à la baïonnette depuis la Muraille chinoise.

Les compagnies, parties du redoute de l'aqueduc, se sont égarées dans un terrain inconnu et sont sorties à l'aube dans l'arrière du front est. C'est pourquoi la contre-attaque a été menée uniquement par le bataillon du 14^e régiment. Deux compagnies, se jetant sur la redoute n° 2, ont été repoussées, mais deux autres compagnies ont réussi à nettoyer la redoute n° 1 des Japonais à coups de baïonnette. Néanmoins, en raison du tir d'artillerie japonais, il n'a pas été possible de conserver ce fortification en partie détruite, et pendant la journée, elle a de nouveau été dégagée.

Assaut de la muraille chinoise. Les 15-16 août ont été consacrés par les Japonais à la remise en ordre des unités, démoralisées par les combats sanglants précédents, afin de pouvoir, dans la nuit du 16 au 17, achever la forteresse par un coup décisif. À cette fin, l'assaut de la muraille chinoise entre les forts n° II et III a été confié aux 6^e et 7^e brigades de campagne ainsi qu'à la 4^e brigade de réserve. Après avoir pris possession de la muraille, elles devaient occuper la crête des Dragons et ainsi s'établir à l'arrière des forts. La 18^e brigade formait la réserve des unités assaillantes. Les colonnes d'assaut devaient se rassembler à minuit dans les ravins derrière les redoutes n° I et II, puis se diriger vers l'assaut, les unités rassemblées dans les redoutes étant en tête.

À la nuit du 10 août, le secteur entre les forts n° II et III avait été renforcé par des compagnies fraîches et en réserve du Front oriental se trouvait un bataillon. En raison de l'obscurité, la concentration vers le point de rassemblement des principales colonnes d'assaut fut quelque peu retardée, et les unités occupant la redoute n°, à minuit, sans attendre l'arrivée des forces principales, avancèrent seules à l'assaut.

S'approchant discrètement du mur chinois, ils l'ont franchi et se sont précipités sur la batterie de Zaredut; la réserve arrivée à temps a aidé à repousser cette attaque; les Japonais ont été repoussés derrière le mur chinois.

Entre-temps, après la rassemblement des principales colonnes d'assaut, les dernières, vers 2 heures du matin, se sont dirigées vers l'assaut. Une colonne d'assaut, en approchant du rempart chinois du côté du redoute n° 2, avec le cri « banzai », se jeta à l'assaut, renversa les défenseurs du rempart avec des grenades à main et des baïonnettes et se dirigea vers la zone avant la redoute, mais y fut confrontée au feu et aux baïonnettes et repoussée vers le bas.

Une autre colonne d'assaut a percé près du Mur chinois contre le caponier ouvert n° 2 et s'est dirigée vers le Grand Nid d'Aigle. Derrière elle, venant du Mur chinois, de nouvelles colonnes sont apparues et se sont de nouveau précipitées sur la Redoute, tout en essayant simultanément de se déployer à gauche vers la grande batterie de mortier et dans le dos du fort n° III. Toutes les réserves du front Est avaient été consommées à ce moment-là ; la situation était extrêmement difficile.

Heureusement, à ce moment critique, le hasard nous est venu en aide : le 8e régiment de réserve, qui devait attaquer le Redoute n° 2 depuis le retranchement, a refusé d'avancer sous le feu intense de nos fusils et est resté cloué dans le no man's land devant le mur. Cette circonstance a permis au commandant de secteur, le capitaine Chabourov, de retirer de la muraille chinoise deux compagnies qui se tenaient face au Redoute n° 2 et, en les déployant perpendiculairement au mur, de se jeter à la baïonnette contre les Japonais qui avançaient depuis le Redoute intermédiaire. Simultanément, deux autres compagnies arrivées de la réserve générale, contournant le Grand Nid d'Aigle par le sud, se sont jetées à la baïonnette sur le flanc des Japonais progressant vers le Grand Nid d'Aigle. Il s'ensuivit un combat acharné à la baïonnette. Pressés des deux flancs, les Japonais ne résistèrent pas et se replièrent vers les redoutes, dispersant les unités qui y étaient postées et n'étant arrêtés qu'au niveau de la voie ferrée par la 18e brigade de réserve. Vers quatre heures du matin, l'assaut fut définitivement repoussé et un calme relatif s'installa.

Les pertes des Japonais lors des actions contre le front Est du 6 au 10 août atteignaient 15 000 hommes ; des deux côtés le long de la Grande Muraille de Chine et sur le lieu de la percée, jusqu'à 2 500 cadavres ont été dénombrés. Nos pertes sur le front Est dépassaient 3 000 hommes.

Les pertes générales des Japonais lors de la première grande attaque de Port-Arthur atteignaient 20 000 ; les nôtres dépassaient 6 000 hommes.

L'échec de l'assaut d'août sur la forteresse s'explique par la faiblesse des forces de l'armée de siège, ainsi que par la faiblesse de l'artillerie de siège à cette période du siège, bien qu'elle ait réussi à éteindre le feu de l'artillerie de la forteresse, mais s'est révélée impuissante contre les constructions en béton.

Parmi les facteurs imprévus ayant également contribué à l'échec de l'assaut, il convient de noter la dispersion des actions des colonnes d'assaut dans la nuit du 10 au 11 août, ce qui a considérablement affaibli l'attaque japonaise.

Néanmoins, même dans de telles conditions, la forteresse de Saint-Augustin se trouvait dans une situation difficile : le feu de son artillerie était écrasé, et dans la réserve générale ne restait qu'un seul bataillon.

La défense des assauts d'août de Port-Arthur a eu une énorme importance morale et matérielle non seulement pour le garnison de la forteresse, mais aussi pour l'armée mandchoue. L'assaut repoussé représentait le premier succès significatif de l'arme russe et a remonté le moral de la garnison. En même temps, les Japonais ont subi de telles pertes que leur énergie a été brisée ; ils ont dû recourir à une attaque progressive, ce qui a considérablement retardé le siège de la forteresse et a immobilisé l'armée du général Nogi à Port-Arthur pendant longtemps.

Chapitre 19

L'attaque progressive de Port-Arthur

Ayant échoué dans leur tentative de prendre la forteresse par la force, les Japonais décidèrent de commencer une attaque progressive et le 11 août, ils établirent la première parallèle, qui, en partant du village de Shui-shuin, se trouvait à 250 sazhen du redoute de l'Aqueduc, puis se tournait vers le sud-est, et s'étendait parallèlement au front Est, à 500-700 sazhen de nos positions fortifiées. Simultanément, les Japonais commencèrent à relier les redoutes n°1 et n°2 à leur parallèle par des communications, et à partir des redoutes, des sapes se dirigèrent vers les caponnières couvertes n°2 et n°3.

La prise des redoutes a grandement facilité aux Japonais la conduite de l'attaque progressive, car ces fortifications se trouvaient à proximité immédiate des forts, et avec leur perte, les abords les plus proches des forts étaient très peu bombardés.

Dans les jours qui suivirent la fin de l'assaut d'août, la garnison fut intensément occupée à nettoyer les troupes japonaises devant les forts. Mais les Japonais secouèrent notre traîneau de feu, et avec beaucoup de peine, seuls les cadavres qui gisaient devant les abris furent enlevés ; le reste des cadavres continuait à giser devant notre front, se levant[^] l'air et rendant très difficile de rester sur les forts du front de l'Est.

La seconde moitié d'août et le début de septembre se sont déroulés relativement calmement ; et toutes les actions des Japonais pendant cette période de siège étaient consacrées aux travaux de sape et au bombardement de la forteresse.

Nos actions consistaient en des sorties en petits groupes, dirigées principalement contre les réduits n° 1 et 2. En cas de vigilance des Japonais, ces sorties n'avaient généralement pas de résultats significatifs.

Lors de telles sorties, nous avons également commencé à utiliser des grenades à main, qui ont été fabriquées dans la forteresse de manière artisanale, car pendant les assauts d'août, lorsqu'elles n'étaient détenues que par les Japonais, la garnison a constaté par une amère expérience l'utilité de leur emploi.

Attaque de septembre. Au début du mois de septembre, les pertes subies par l'armée du siège avaient été comblées par l'arrivée de recrues et de conscrits, et le général Nogi décida de reprendre les opérations actives. Les objectifs de l'attaque étaient les redoutes de la Haute, de Kumirnensk et de l'Aqueduc. La prise de la Haute visait à repousser nos troupes sur le front ouest jusqu'à la ligne de forts et en même temps à acquérir un poste d'observation pour ajuster le tir de l'artillerie sur l'escadre ; quant à la prise des redoutes avancées du front nord, elle était nécessaire aux Japonais pour mener l'attaque sur le fort n°3 et sur l'ouvrage fortifié n°3.

Les attaques de la Haute et de la Longue. En septembre, les fortifications de la Haute comprenaient une tranchée de tir qui ceinturait la colline. Pour mieux tirer sur la pente raide de la Haute, la tranchée avait été aménagée sans parapet. Dans la tranchée, des abris et des auvents pour shrapnels avaient été installés ; sur une assez grande longueur, elle avait été recouverte de traverses, ce qui, comme nous le verrons plus loin, s'est avéré très désavantageux. Devant la tranchée, un obstacle en fil de fer avait été installé.

En bas, sur la pente, un autre tranchée avait été aménagé, qui s'est avéré mal adapté au terrain ; son occupation a été abandonnée. On décida d'utiliser cette tranchée comme tranchée avancée et, sur une certaine longueur, le parapet de l'arrière a été coupé afin de l'aligner avec les tirs. Devant la tranchée des fusiliers, sur la montagne, notamment sur le flanc gauche, se trouvaient d'importantes zones d'espace mort.

Au sommet de la montagne, deux batteries ont été construites, mais leurs canons, installés au grand air, ont été déjà en août recouverts de shrapnel japonais ; il a fallu renoncer à tirer avec eux.

Le même caractère revêtaient les renforcements de la Division, Longue et Fausse.

La défense de toutes ces montagnes a été confiée au 5e régiment ; le commandant de ces positions avancées était le colonel Tretiakov. À l'ouest de Vysokaya — le long de la ligne des villages de Yanshu Fanshen-Fanzhiatun, jusqu'à la rive de la grande baie Goloubina — était stationné un détachement mixte d'environ 1000 baïonnettes, auquel incombait la mission de contrer le contournement du front ouest de la forteresse et de couvrir Laoteshan.

L'attaque sur Vysokaya a été confiée à la i-ème brigade de campagne et à la i-ème brigade de réserve : 4 bataillons devaient attaquer Dlinnaia, et 8 bataillons — Vysokaya ; 3 bataillons formaient la réserve. Pour préparer l'attaque, 86 pièces d'artillerie ont été désignées, parmi lesquelles des obusiers de 6 dm.

Le bombardement de la Haute et Longue montagne a commencé à 14 heures le 6 septembre. Vers le soir, les troupes japonaises, profitant des ravins, se sont approchées à environ 200 pas du flanc gauche de la montagne et, à l'approche de l'obscurité, ont occupé le fossé avancé et ont commencé à détruire les obstacles en fil de fer.

À 2 heures du matin le 7 septembre, 9 compagnies se sont précipitées à l'assaut de la moitié gauche de la tranchée de la Colline Haute et un combat acharné y a commencé, les deux côtés utilisant largement des grenades à main. Au matin, les Japonais ont réussi à occuper la moitié gauche de la tranchée, puis le sommet occidental de la colline ; avec deux compagnies de réserve privée, les Japonais ont rapidement été repoussés et ont reflué dans la tranchée avancée, où ils se sont retranchés dans un espace mort.

À l'aube du 7, le bombardement de la hauteur a repris. Bientôt, presque tous les abris furent détruits, les mitrailleuses neutralisées ; le plafond du fossé, endommagé par endroits, rendait très difficile la communication le long de celui-ci ; néanmoins, les trois nouvelles compagnies envoyées en renfort sur la montagne ont permis de repousser toutes les attaques japonaises au cours de la journée du 7 août ; au-delà du fossé avancé, les ennemis ne purent progresser.

À la tombée de la nuit, les Japonais ont de nouveau attaqué la 19e ascension de la montagne ; après un long et acharné combat au corps à corps et avec des grenades à main, ils ont réussi à occuper une partie de notre tranchée sur le versant nord-ouest de la montagne. Nos tentatives pour les en chasser ont échoué. Pendant ces attaques, le revêtement des tranchées a rendu un mauvais service, privant nos tireurs de la possibilité d'agir avec leur arme, tandis que les Japonais, en grimpant dessus, lançaient impunément des petites bombes dans les embrasures.

Au matin du 8 septembre, nous possédions les deux sommets de la montagne, la tranchée sur le flanc gauche de la montagne et toute la tranchée du flanc droit, nous isolant des Japonais par des traverses. Pour arrêter l'avancée ultérieure des Japonais vers le sommet ouest de la montagne, une compagnie se plaça le long de la crête de la montagne, adossant son flanc gauche à la tranchée du flanc gauche que nous occupions, à seulement 30-35 pas des Japonais, et échangeait avec eux des grenades.

Le 8 septembre, la garnison de Vysokoye a été renforcée par des mesures prises sur le front oriental ; après midi, une nouvelle contre-attaque infructueuse a été menée contre le secteur de tranchées que nous avions perdu. En fin de compte, au cours de la journée du 8 septembre, la situation des deux côtés n'a pas changé.

Avec l'avancée de l'obscurité et tout au long de la nuit du 8 au 9 septembre, les Japonais, renforcés par des réserves, ont plusieurs fois lancé des offensives, mais ont de nouveau été repoussés, et au matin du 9, la situation à Vysokaya restait la même que la veille.

Après midi, le 9, les Japonais concentrèrent sur le flanc de la Haute colline, dans un espace mort, leur réserve, forte d'environ six bataillons, ayant l'intention, avec une avancée dans l'obscurité, de porter un coup décisif. Voyant que les canons de la forteresse ne pouvaient atteindre les Japonais à cet endroit, le commandant du front occidental, le colonel Irman, décida de bombarder les Japonais sur le flanc et ordonna au peloton d'artillerie à tir rapide du

capitaine Yasensky, situé sur les contreforts de Lao-te Shan, de se rendre à une position au nord-ouest de la fortification n° 5 et d'ouvrir le feu sur les Japonais. Vers 17 heures, ce peloton, restant inaperçu des Japonais, se rendit à la position au nord-ouest de la fortification n° 5 et à une distance d'environ 4 verstes, ouvrit le feu de shrapnel sur la réserve japonaise.

Ce feu, ouvert complètement à l'improviste pour les Japonais, au moment où le combat atteignait le maximum de tension, leur fit une impression stupéfiante. La réserve japonaise se précipita en désordre en arrière, sortit de l'espace mort et, prise sous le feu du fort n° V et de l'ouvrage n° 5, fut définitivement dispersée.

À la suite de cela, tout le flanc de la montagne avait été débarrassé des Japonais, mais 2 à 3 compagnies ennemies, occupant une partie de notre tranchée sur le flanc gauche et le blockhaus construit là, tenaient fermement. C'est pourquoi, dans la nuit du 9 septembre, le général Kondratenko confia au lieutenant Podgurskiy la mission de les en chasser à l'aide de charges de pyroxyline. Cette tâche fut accomplie brillamment. Rampant jusqu'au blockhaus japonais et sans être repéré par les sentinelles japonaises, le lieutenant Podgurskiy et les 2 chasseurs qui l'accompagnaient lancèrent plusieurs charges de pyroxyline sur le toit du blockhaus. L'explosion des charges détruisit le blockhaus et fit simultanément exploser les bombes qui y étaient entreposées. Paniqués, les Japonais s'enfuirent en direction de la montagne, tandis que nos tireurs prenaient rapidement possession de la tranchée qu'ils avaient abandonnée. L'assaut de la Haute fut définitivement repoussé.

Dans la Longue, les actions des Japonais se sont déroulées incomparablement mieux. Déjà le soir du 6, ils avaient pris possession d'une partie des tranchées du niveau inférieur, et le lendemain matin, par une forte poussée, ils ont repoussé les défenseurs de la montagne et en ont pris le contrôle.

Les pertes des Japonais lors de leurs opérations contre le front occidental du 6 au 10 septembre ont atteint 6 000 ; après l'attaque repoussée sur la Haute Colline dans sa tranchée avancée, qui avait été comblée par nos soins, plus de 1 700 cadavres ont été enterrés. Selon le témoignage des Japonais, parmi les unités ayant assailli la montagne, réparties en 23 compagnies dont le nombre atteignait de 19* à 4 600 hommes, seulement 300 ont survécu. Nos pertes atteignaient 1 500 hommes.

La reprise de l'assaut de septembre de la Haute avait pour nous une importance énorme, car avec sa prise, notre escadre aurait inévitablement été anéantie. De plus, la prise d'un point d'observation aussi important par l'ennemi aurait sans doute considérablement compliqué la défense même de la forteresse.

Chute des réduits de Vodoprovodny et de Kumirnensky. Après l'assaut raté d'août sur les réduits de Kumirnensky et de Vodoprovodny, les Japonais se sont avancés vers eux en sape ; le 6 septembre, ils étaient à 60 pas du réduit de Kumirnensky et avaient atteint la tranchée avancée du réduit de Vodoprovodny, où ils ont commencé à démolir notre barrière de fils de fer.

Le Sturm du redoute de Vodoprovodnaïa a été confié à la 18e brigade, et celui de Kumirnenskaïa au 3e régiment. Pour préparer l'assaut, 40 pièces d'artillerie lourde et 84 canons de campagne et de montagne ont été désignés, qui ont ouvert le feu vers midi le 6 septembre.

À six heures du soir, les Japonais ont pris d'assaut le redoute du Canal, fortement endommagée par le feu de leur artillerie ; d'abord repoussés, ils se sont ensuite établis sur le parapet de la face principale, tandis que la garnison du redoute se retirait vers la contrescarpe.

Les contre-attaques entreprises pendant la nuit n'ont pas été couronnées de succès, car les Japonais ont réussi à installer des mitrailleuses sur le parapet, et les compagnies attaquantes, en raison de la présence de la gorge avec un passage étroit, ont dû se jeter à la baïonnette sur un front étroit.

Ayant repoussé les contre-attaques, les Japonais passèrent eux-mêmes à l'attaque et vers trois heures du matin le 7 septembre, ils prirent possession de la ligne de tranchées.

Le réduit de Koumirnensk a survécu à son voisin pour peu de temps. Déjà le 6 septembre, presque toutes les fermetures du réduit avaient été détruites, mais toutes les attaques japonaises du 6 et pendant la nuit du 6 au 7 ont été repoussées.

Après l'occupation du Redoute du Canal, les Japonais nous ont chassés de la tranchée entre les redoutes, puis ont attaqué le Redoute de Koumirnensk du côté droit et ont pris son flanc droit. Les restes de la garnison ont résisté quelque temps sur la moitié gauche du redoute, mais ensuite, vers 8 heures du matin, lorsque les Japonais ont commencé à contourner le redoute par la gauche, ils ont été contraints de se replier. Par la suite, les tranchées adjacentes aux redoutes et le Redoute de la Roche ont été nettoyés.

Il y avait des obusiers de 18 cm. À partir du 18 septembre, les Japonais ont commencé à bombarder la forteresse avec des obusiers de 18 cm (28 cm). L'apparition de ces pièces d'artillerie a eu des conséquences très défavorables sur la défense de la forteresse, car les voûtes des constructions en béton de la forteresse avaient été conçues pour résister uniquement aux obus de calibre 6 cm, en supposant que les conditions des opérations amphibies sur le Liaodong ne permettraient pas de transporter des pièces d'artillerie de calibre plus important. L'apparition de M. Dalny n'a pas été prise en compte à temps; les Japonais ont profité de ce port, ont facilement déchargé les obusiers, retirés de l'armement des batteries côtières, et les ont transportés jusqu'à la forteresse, augmentant par la suite leur nombre à 18.

Le premier transport de ces pièces d'artillerie a été expédié du Japon dès le mois de juin à bord du navire à vapeur « Hitachi Maru », mais ce dernier a été coulé par des croiseurs de Vladivostok ; le second transport a été quelque peu retardé, ce qui a conduit les Japonais, en août, à décider d'attaquer la forteresse avant l'arrivée des obusiers ; l'installation de ces obusiers nécessitait beaucoup de temps, ce qui a sans aucun doute facilité la défense de la forteresse pendant les deux premiers mois de son siège.

Début des travaux de minage. Au 1er octobre, les Japonais avaient atteint avec leurs sapes le pied de l'élévation sur laquelle le fort n° était construit, et y avaient installé leur 6e parallèle dans un espace mort, à seulement 40 pas du fossé extérieur du fort ; de là, ils ont conduit une galerie de mines contre la tête du caponier du fossé, dans le but de détruire la défense flanquante du fossé.

En face du caponier ouvert n° 2, la tranchée japonaise avançait sur 300 pas, tandis qu'en face du caponier ouvert n° 3, l'ennemi avait progressé jusqu'au réseau de fils de fer.

Les travaux de tranchée contre le fort n°3 et l'ouvrage n°3 n'ont pleinement progressé qu'après la chute du réduit du conduit d'eau ; au début d'octobre, leur avancée la plus proche du fort n°3 se trouvait à 60 pas de son avant-tranchée, et contre l'ouvrage n°3, les Japonais ont pris le tronçon de la voie ferrée.

Afin de gêner les travaux de mines japonais, à partir du 1er octobre, les travaux de contre-mines ont été entrepris au fort n° II. À cet effet, il a été décidé d'avancer depuis les angles de sortie du fossé avec deux galeries de contre-mines. Un peu plus tard, des travaux de contre-mines ont été entrepris au fort n° III et à l'ouvrage renforcé n° 3. Cependant, comme indiqué dans le plan n° 31, étant donné que les bras des galeries de contre-mines n'avaient pas été préalablement aménagés, ce travail progressait très lentement.

Le 13 octobre, après un intense bombardement, les Japonais ont attaqué le caponier ouvert n° 3 et les tranchées devant le fort n° ni, et après un combat acharné, ils les ont pris.

Au 13 octobre, notre galerie contremine gauche au fort n° II s'était rapprochée de la galerie japonaise à tel point que le lendemain, ils décidèrent de faire exploser le premier camouflet. Bien que l'explosion ait détruit la galerie de mines japonaise, elle avait tellement ameubli le sol qu'elle révéla la voûte du coin gauche de notre caponier. Les Japonais en profitèrent et dès le lendemain firent sauter cette voûte par le dessus ; au 17 octobre, la défense flanquante du fossé du flanc gauche du fort avait été détruite.

Au fort n° III, les Japonais ne nous ont pas laissé développer nos travaux de contre-minage ; après avoir pris la tranchée avancée, ils ont avancé par une sape vers le glacis et ont couronné sa partie centrale ; dans la nuit du 17 octobre, ils ont fait sauter la voûte au-dessus du coffre droit et nous ont obligés à dégager ce dernier.

Ainsi, à la moitié du mois d'octobre, les Japonais avaient creusé des tranchées autour des glacis des forts n° II et III.

Assaut d'octobre du front oriental. Le succès des travaux de sape contre le front attaqué et l'action destructrice des obus et des canons de gros calibre, dont tous les forts ont fortement souffert, ont conduit le général Nogi à décider de reprendre l'assaut du front oriental de la forteresse, sans attendre l'anéantissement total de la défense des flancs des tranchées et la réalisation des passages à travers celles-ci. L'assaut fut fixé au 17 octobre et, dès le matin, l'artillerie de siège ouvrit un feu renforcé sur le secteur allant de la batterie de la lettre B à la fortification n° 3.

Vers midi, deux bataillons du 22^e régiment, à partir de leur parallèle, se sont précipités à l'assaut de la batterie de la lettre B, ont dispersé les défenseurs du tranchée avancée et se sont hissés sur le parapet, mais ont été repoussés par le feu de fusil et ont rapidement reculé. De la même manière, l'assaut contre le lunette de Kuropatkin, entrepris par un bataillon du 44^e régiment, a été repoussé.

En même temps, une demi-compagnie de Japonais de la partie gauche du coffre du fort n° descendit dans le fossé du fort et commença à grimper l'escarpe jusqu'au parapet, mais elle fut anéantie par le feu de fusil provenant de la partie droite du coffre encore occupée par nous.

Pendant que la 10^e brigade assaillait le secteur au sud du Fort n° 32, les unités de la 6^e brigade se sont déplacées pour attaquer le Fort n° [in] et ont atteint le glacis ; les échelles apportées se sont révélées trop courtes, et les unités assaillantes ont été confrontées à un feu d'armes à feu et d'artillerie si intense qu'elles ont été obligées de reculer.

Après l'assaut manqué du fort n° 1, l'assaut de l'ouvrage n° 3 a eu lieu, entrepris par le bataillon du 2^e régiment d'infanterie. Arrivées au glacis, les compagnies assaillantes ont commencé à jeter dans le fossé des sacs remplis de chiffons, puis ont commencé à descendre dans le fossé à l'aide d'échelles.

Finalement, les deux compagnies, malgré le feu provenant du coffre, réussirent à escalader le rempart, mais bientôt elles furent repoussées et l'assaut de la fortification fut repoussé ; néanmoins, les Japonais réussirent à se maintenir sur le glacis et à en commencer l'assaut final.

Ce même jour, les Japonais nous ont chassés du casemate ouvert n° 2, qui a été presque complètement détruit par des tirs d'obus.

Le 18 octobre, les Japonais ont plusieurs fois attaqué le fort n° 11 en petits groupes, essayant en vain de passer par le coffre, de franchir le fossé et de grimper sur le parapet.

À la suite de l'assaut d'octobre sur la forteresse, il a été repoussé, mais les Japonais ont tenu les glacis des forts attaqués et ont achevé leur couronnement.

La lutte pour la possession des fossés. La fin d'octobre et le début de novembre ont été consacrées par les Japonais aux travaux de destruction des constructions de flanquement des forts attaqués et à la construction de passages à travers les fossés.

Au fort n° II et dans le fort principal, il y avait une lutte acharnée pour la possession de sa partie droite. La garnison du fort défendait chaque casemate du coffre avec des grenades à main et des tirs de fusil ; ce n'est que le 10 novembre que les Japonais, ayant pris possession de toute la construction flanquante, devinrent maîtres du fossé de la façade inférieure.

Cependant, toute la galerie de contre-escarpe du fossé droit était encore sous notre contrôle et, au cours du mois suivant, c'est-à-dire jusqu'au 5 décembre, lorsque le fort fut nettoyé, une lutte souterraine et en surface a continué pour le contrôle de cette galerie.

Ayant pris possession du fossé de la façade principale, les Japonais ont posé au fond du fossé des traverses afin de permettre le passage à travers le fossé sous le feu issu de la galerie

contre-escarpe de la façade droite ; arrivés à l'escarpe, les Japonais ont commencé à aménager dans la moitié droite du parapet principal une galerie de mine, et le 13, ils avaient installé deux fours sous le parapet.

Au fort n°III, les Japonais ont fait sauter le mur arrière du coffre gauche et ont commencé à combler le fossé devant lui avec des sacs. Le 7 novembre, ils ont fait sauter le contrescarpe en trois endroits afin de préparer la descente dans le fossé ; puis ils ont commencé à jeter dans le fossé du bois sec et des sacs de paille, préalablement abondamment arrosés d'eau.

Pour gêner ces travaux, en plus du bombardement du fossé du fort par l'artillerie, des mines étaient descendues du parapet, on lançait des grenades à main, des bouteilles de kérosène, etc. Plusieurs fois le fossé a pris feu, mais les Japonais réussissaient à les éteindre.

Ainsi, d'ici le 13 novembre, les Japonais avaient organisé une descente dans le fossé du fort n° 6 et atteignaient son escarpe.

À partir de la fortification n° 3, en raison du sol rocheux, nous avons avancé par la galerie minée d'à peine une coudée. À ce moment-là, il est devenu évident que les Japonais avaient commencé des travaux de minage derrière le mur de la tranchée ; c'est pourquoi nous avons cessé nos contre-minages ici, abandonné l'utilisation de la tranchée, qui commençait à être remplie de débris et de pierres, et nous sommes retirés dans le boyau, en obstruant l'entrée avec une traverse. Pour la défense des fossés, à leurs extrémités, des demi-caponnières temporaires ont été installées.

Le 4 novembre, les Japonais avaient planté des charges de démolition dans la paroi arrière du coffre et avaient fait irruption dans la voûte avec leur explosion, après quoi ils avaient grimpé dans le boîtier même.

Après l'avoir capturé, les Japonais y ont installé deux canons de 47 mm et ont commencé à bombarder à la fois nos demi-caponnières et le canon de 37 mm placé derrière le travers dans la casemate.

Le 13 novembre, les Japonais avaient terminé la construction d'un passage à travers le fossé du faite et avaient commencé à installer, sous le parapet, le renforcement des galeries de mines.

En prévision des explosions, aux forts numéros II et III et le renforcement numéro 3 à cette époque, des retranchements avec des parapets construits en sacs avaient été aménagés au milieu des cours.

L'assaut de novembre sur le front Est. Au 13 novembre, les Japonais étaient totalement maîtres des tranchées des forts attaqués sur ce front, et sous le parapet du fort n°II, on entendait encore les cornes de leurs propres hommes.

Entre ces forts, les Japonais se sont approchés de 60 pas de la muraille chinoise et de 45 pas de la batterie Littera B et du lunette de Kouropatkine.

Dans de telles conditions, le général Nogi décida de lancer une nouvelle attaque sur le front oriental. À partir de 9 heures du matin le 13 novembre, l'artillerie de siège ouvrit un feu intense sur tout le front oriental, et à midi, les Japonais se précipitèrent pour attaquer le secteur allant de la batterie Lettre B jusqu'à la fortification n° 3 inclusivement. L'assaut fut confié aux IIe et IXe divisions ainsi qu'au 2e régiment de la 1re division.

Contre la batterie L, le 12e régiment d'infanterie s'est avancé à l'assaut. La tranchée avancée de la batterie a changé de mains plusieurs fois, mais finalement, après de vifs combats au moyen de grenades et de baïonnettes, elle est restée entre nos mains. De même, l'assaut du lunette de Kouropatkine, entrepris par un bataillon du 44e régiment, a été repoussé.

Le 22e régiment a été dirigé contre le fort n° et. Après midi, les Japonais ont fait exploser ici leurs charges. De l'explosion, la partie extérieure de la contrescarpe est tombée dans le fossé, et une fosse s'est formée sur la contrescarpe elle-même. Immédiatement après l'explosion, plusieurs compagnies du 22e régiment se sont précipitées pour l'assaut et ont pénétré dans la cour du fort. La garnison du fort, d'abord étourdie par l'explosion, s'est

rapidement ressaisie et a accueilli les Japonais depuis le retranchement, d'abord par des grenades et des tirs de fusil, puis avec des baïonnettes, les repoussant sur le talus extérieur de la contrescarpe. À plusieurs reprises, le 22e régiment a tenté l'assaut, mais a été repoussé par le tir de canons anti-assaut, les mitrailleuses et les baïonnettes.

Simultanément avec des parties de la 1re division, des unités de la 9e division se sont dirigées pour attaquer le mur chinois au nord du fort n° II et le fort n° III. Lors de la première attaque, les Japonais ont réussi à nous repousser du mur chinois contre le redoute n° I, mais les réserves arrivées ont réussi à les repousser en arrière.

Le soir, l'ennemi a renouvelé l'assaut contre la Muraille chinoise, a percé à travers elle au niveau de la section face à la batterie B. Mor (loup) et s'est précipité sur la batterie, mais a été rencontré ici par la réserve et repoussé en arrière derrière le mur.

Contre le fort n° 6 dans les parallèles s'était concentré le 19e régiment. Plusieurs compagnies de ce régiment traversèrent rapidement le fossé, montèrent sur les talus et sur les échelles portatives jusqu'au parapet et se lancèrent à l'assaut à la baïonnette, mais furent repoussées dans le fossé.

À 4 h 2, une deuxième attaque a été lancée par des compagnies fraîches, qui a été repoussée tout comme la première, mais les Japonais ont néanmoins réussi à se maintenir sur la pente extérieure de la levée, où ils ont commencé à creuser des tranchées.

L'assaut de la fortification n° 3 a été confié au 2e régiment d'infanterie de la 1re division. Cet assaut a été préparé par un bombardement intensif, qui a neutralisé les pièces de siège et détruit presque toute la crête du parapet. De 13h30 à 20h00, le 2e régiment a effectué cinq assauts consécutifs, a plusieurs fois escaladé le parapet de la fortification, mais a échoué à chaque fois et, avec l'obscurité, a battu en retraite. Lors du premier assaut, les Japonais ont même pénétré dans le fossé sec de la fortification, mais ont été repoussés par des grenades.

La nuit, les Japonais ont tenté de porter un coup décisif. Dans ce but, ils ont formé sous le commandement du général Nakamura un détachement combiné, composé de la 1re division, d'une force de 3 100 hommes. Le détachement du général Nakamura devait attaquer la batterie de Kourgan depuis le côté de la place cosaque, puis s'emparer des montagnes de Laperov et de Perepelin, et, installé dans l'arrière des forts, couper les communications entre les fronts est et ouest de la forteresse ; les autres unités de l'armée assiégeante devaient de nouveau assaillir le front est.

Quand la nuit est tombée, l'unité du général Nakamura est partie du côté du réduit de Kumirnsk ; n'ayant pas été remarquée par nous, elle a traversé la place cosaque et s'est précipitée à la baïonnette contre la batterie de Kourgannaya sans tirer un seul coup. Cette attaque a pris par surprise le faible garnison de la batterie et les Japonais se sont précipités vers nos pièces de canon.

Tandis que les renforts se précipitaient pour aider la batterie, le lieutenant Misnikov, qui se tenait avec une demi-compagnie de marins près de la montagne Laperovskaya, voyant que les Japonais avaient pénétré dans la batterie, se dirigea vers elle de sa propre initiative. Les marins se jetèrent ensemble sur les Japonais et pénétrèrent au milieu de la colonne d'assaut.

Cette attaque audacieuse a tellement stupéfié les Japonais, qui étaient numériquement bien supérieurs à une poignée de marins russes, qu'ils n'ont pas tenu et ont reculé. Puis les compagnies de réserve sont arrivées ; la batterie de Kourgan a été sauvée.

Par la suite, les Japonais ont tenté de percer les tranchées à l'ouest de Kourgannaya, mais ont été repoussés par le feu de fusil.

En fin de compte, l'assaut de novembre sur le front de l'Est s'est également terminé de manière infructueuse pour les Japonais, tout comme les deux précédents.

Les pertes japonaises dépassaient dix mille ; nos pertes atteignaient jusqu'à cinq mille, les garnisons des forts n° n° et i sh et la fortification n° 3 ayant particulièrement souffert.

Les combats de novembre pour la Haute. Après le repoussement de l'assaut de septembre sur la Haute, les Japonais se sont dirigés contre elle et, au 13 novembre, ont atteint les résultats suivants : 1) la tranchée contre le flanc gauche de la montagne, ayant contourné le réseau de fils de fer, est arrivée à notre tranchée à 30 pas et s'est terminée ici par la dernière parallèle ; 2) la tranchée contre le centre de la montagne est arrivée à la tranchée à 300-200 pas ; et 3) contre le flanc droit, la tranchée est arrivée à 200 pas et s'est terminée ici dans un espace mort ; une branche de la dernière tranchée est arrivée à 150-200 pas de la Montagne Plate, occupée par nous après la chute de la Longue.

En novembre, les fortifications de la Haute étaient considérablement renforcées et consistaient en un fossé circulaire d'une profondeur d'une coudée. La couverture continue des tranchées avait été démontée, tandis que les abris restant étaient renforcés. Sur deux sommets de la montagne, des redoutes avec abris avaient été aménagées. Devant toute la tranchée, à une distance de 120 à 150 pas, un dispositif de fil de fer a été installé. Devant sa moitié gauche, un deuxième réseau de fil de fer était placé à 20 à 40 pas de la tranchée. En outre, à l'aide de moyens de déblaiement, plusieurs abris avaient été creusés dans la roche, et à l'arrière de la montagne furent réalisées des parois verticales pour abriter les réserves. Les fortifications de la Montagne Plate, à partir de laquelle les approches du flanc droit de la Haute étaient surveillées, consistaient en une tranchée pour fusils et une redoute au sommet de la montagne. La défense de la Haute était assurée par 5 compagnies, et celle de la Montagne Plate par 8 compagnies.

L'échec de l'assaut de novembre sur le front de l'Est a de nouveau brisé les plans des Japonais pour une prise rapide de la forteresse. Cependant, la situation sur le théâtre des opérations militaires rendait nécessaire de s'occuper de l'escadre de Port-Arthur avant l'arrivée de notre escadre baltique dans les eaux de l'océan Pacifique. C'est pourquoi les Japonais ont décidé de s'emparer de la Montagne Haute à tout prix.

À ce moment-là, l'armée assiégeante avait été renforcée par l'arrivée de la 7^e division d'infanterie du Japon.

L'assaut de la Hauteur a été précédé par une attaque des hauteurs de la Baie des Pigeons, qui formaient l'extrême aile gauche des deux côtés. Cette attaque, entreprise dans la nuit du 12 au 13 novembre par deux bataillons du 1^{er} régiment de réserve, dans le but de nous repousser de ces hauteurs depuis lesquelles les approches de la Hauteur étaient surveillées, a été repoussée. Au cours des trois nuits suivantes, les Japonais ont de nouveau tenté de nous chasser de ces hauteurs, mais sans succès.

L'assaut de la Haute et de la Plate fut confié à la 1^{re} brigade de campagne et à la 1^{re} brigade de réserve. À partir de 9 heures du matin le 14 novembre, l'artillerie japonaise commença à bombarder la Haute et la Plate avec des obus de gros calibre, et à 17 heures, l'infanterie japonaise passa à l'offensive, quatre bataillons de la 1^{re} brigade de réserve se dirigeant contre la Haute, et un bataillon contre la Plate. L'offensive de l'infanterie japonaise contre la Haute fut arrêtée par notre tir de fusil; les Japonais se terrèrent devant l'obstacle de fil de fer, et leurs sapeurs se mirent à le détruire.

Sur la Plaine, le bataillon d'assaut a franchi la tranchée et s'est lancé vers le réduit, mais il a bientôt été repoussé jusqu'au pied de la montagne.

Depuis le matin du 15 novembre, les Japonais ont repris le bombardement de la Haute; ils ont commencé à réduire en pièces toutes nos fortifications avec des obus. À 8 heures du matin, deux bataillons du 15^e régiment de réserve, rassemblés dans les parallèles et les tranchées de communication contre le sommet occidental de la montagne, se sont lancés à l'assaut, ont percé les tranchées et sont arrivés jusqu'à la redoute occidentale, mais une contre-attaque d'un bataillon de réserve privée les a repoussés.

À trois heures de l'après-midi, les Japonais ont soutenu les troupes assaillantes avec le frais 26^e régiment et se sont à nouveau lancés à l'assaut sur les deux flancs de la Hauteur. Par

une attaque fulgurante, ils ont percé les tranchées ; ils ont atteint les deux redoutes et occupé les parapets de leurs façades inférieures.

Au cours de la journée, nous avons entrepris plusieurs contre-attaques ; vers le soir, les Japonais ont été repoussés.

Les unités qui avaient attaqué la Haute position le 11 novembre ont été renforcées par les régiments de la 7e division. Le feu de l'artillerie japonaise le 11 novembre a été particulièrement violent ; seulement les obusiers ont tiré ce jour-là environ 1000 obus ; par ce feu, tous les abris ont été détruits ; les unités défendant la Haute position ont subi d'énormes pertes. Épuisant la réserve générale de la forteresse, le général Kondratenko a commencé à retirer des compagnies d'autres sections de l'enceinte fortifiée et les envoyait au fur et à mesure des besoins à la Haute position, car ce n'est qu'en alimentant continuellement la montagne avec des réserves que l'on pouvait compter sur sa défense future. De cette manière, presque toutes les compagnies des régiments de garnison se sont rassemblées à la Haute position.

Pendant la journée, les Japonais ont attaqué la montagne plusieurs fois et ont atteint les redoutes, mais ils ont été repoussés avec des baïonnettes et des petites bombes. À ce moment-là, notre tranchée de tir, à cause des bombardements continus, était dans un état tel qu'il était impossible de l'occuper ; il a fallu renoncer à la défense de la tranchée, se limitant à occuper seulement ses flancs extrêmes.

Lors des assauts japonais le 5 novembre, le feu flquant de nos 6 pièces de campagne à tir rapide a fortement agi, bombardant les réserves japonaises depuis une position couverte au nord-ouest de l'ouvrage fortifié n° 5. Ce feu a contraint les Japonais à se réfugier dans leurs galeries de communication, puis à disposer sur le versant de la montagne une rangée de traverses.

Repoussée des attaques sur le flanc droit de la Haute assistance de la vallée par son feu de mitrailleuses et de fusils sur la colline Ploskaya.

Au cours de toute la journée du 17 novembre, les Japonais ont mené plusieurs assauts sur la Haute; un combat acharné a duré là jusqu'à tard dans la nuit, avec un succès variable, les Japonais atteignant parfois la crête, parfois les redoutes, faisant preuve d'une persévérance remarquable.

Des explosions continues de projectiles ennemis au-dessus de nos tranchées soulevaient un mur de poussière si intense qu'il se déposait sur les culasses des fusils en si grande quantité qu'ils cessaient de fonctionner. Les défenseurs de la colline devaient se défendre principalement avec des baïonnettes et des grenades; ce jour-là, plus de 7000 de ces dernières furent utilisées.

Vers minuit entre le 17 et le 18 novembre, les attaques japonaises ont été repoussées ; La Haute est restée entre nos mains.

Au cours de ces mêmes jours, les Japonais ont attaqué plusieurs fois la ville de Ploskaya, sont à plusieurs reprises entrés dans les tranchées et ont atteint le réduit, mais ont finalement été repoussés avec d'énormes pertes et n'ont plus osé assiéger cette colline.

Le 18 novembre, les Japonais ont également bombardé Élevé avec des obusiers de 20 cm et ont tenté, en petits groupes, de passer de leurs parallèles à l'assaut, mais ont été facilement repoussés.

Le 19 novembre, en raison des lourdes pertes subies par les unités ayant attaqué les hauteurs de Vysokaya et Ploskaya, le général Nogi décida de suspendre temporairement les opérations contre ces hauteurs afin de permettre aux troupes désorganisées et épuisées de se reposer. Ainsi, les 19, 20 et 21 novembre, les Japonais se contentèrent d'un bombardement intense de Vysokaya afin de nous empêcher de remettre en état les redoutes de Vysokaya.

En ce qui concerne la tranchée de tir, seuls les Japonais se sont établis dans sa partie gauche, tandis que la moitié droite de la tranchée était dans un état si lamentable que ni nous ni les Japonais ne l'occupions.

La contre-attaque que nous avons entreprise sur le tronçon de tranchée occupé par les Japonais n'a pas connu de succès.

Depuis le matin du 22, les Japonais (7^e division) ont de nouveau lancé l'assaut sur la Haute ; ici éclata un combat acharné. À une heure de l'après-midi, la situation était la suivante : les Japonais contrôlaient la majeure partie du réduit gauche, puis ils ont commencé à le contourner par l'arrière ; sur la crête de la Haute, la lutte se déroulait avec des succès alternants ; le réduit droit était entre nos mains.

Le général Kondratenko envoyait continuellement des réserves à la Haute position, mais celles-ci subissaient d'énormes pertes sur la route à cause du feu d'artillerie, et n'atteignaient le sommet de la position qu'en étant déjà fortement réduites.

Le chef de secteur, le colonel Tretiakov, avait été grièvement blessé la veille ; le personnel de commandement de la hauteur changea plusieurs fois et vers trois heures de l'après-midi, presque tous les officiers supérieurs sur la hauteur étaient blessés ou tués. Lorsque, à trois heures de l'après-midi, les réserves japonaises lancèrent leur assaut décisif, elles prirent définitivement le redoute gauche, la selle et la façade inférieure du redoute droit.

Au cours des jours précédents, les Japonais avaient tellement développé et approfondi leurs approches vers le flanc gauche de la montagne que leurs réserves ne pouvaient être arrêtées par les pièces à tir rapide positionnées à gauche, qui couvraient ces approches depuis le sud-ouest, d'autant plus qu'ils ne disposaient pas d'obus explosifs pour leurs rangs.

Dans la moitié droite du redoute, nous avons tenu jusqu'à 5 heures de l'après-midi, mais ensuite, sous une nouvelle attaque des Japonais, nous en avons été chassés ; la Haute position est passée entre les mains des Japonais.

Avec l'avancée de l'obscurité, une contre-attaque a été menée sur la dernière position par deux nouvelles compagnies de la Réserve et les défenseurs survivants de la Haute. Mais les Japonais avaient déjà réussi à installer des mitrailleuses sur la Haute ; la contre-attaque a été repoussée.

Au 22 novembre, le général Kondratenko avait rassemblé pour la défense de Vysokaya, à partir de différents secteurs de la forteresse, tout ce qui était possible, et avait utilisé pour ce même objectif toutes les unités non opérationnelles et même les équipes hospitalières ; il dut se résoudre à perdre ce point stratégique et, avec l'autorisation du général Stessel, ordonna aux unités qui défendaient Ploskaya de se replier sur la ligne des fortifications du front occidental, ce qui fut exécuté à l'aube du 23 novembre ; dans nos mains, sur le flanc gauche, ne resta qu'un secteur à l'ouest de Vysokaya le long de la ligne du village Talyutzyatun—M. Golubinaya Bukhta.

Les Japonais ont perdu pendant l'assaut de novembre de la Haute et de la Plate 288 officiers et 7 730 hommes du rang ; nous avons perdu plus de 4 200 personnes.

En examinant le déroulement des combats pour la Haute et la Plate, il est impossible de ne pas reconnaître que l'infanterie des deux côtés a fait preuve d'une grande vaillance et d'une ténacité exceptionnelle ; en fin de compte, les Japonais ont pris le dessus, car ils recevaient un soutien effectif du feu de l'artillerie de siège, en tirant plus de 4 000 obus sur le Haut. Ce flux de feu sur les fortifications détruites, où les attaques d'infanterie obligeaient à maintenir un grand nombre de défenseurs, devait inévitablement épuiser les forces de l'ennemi.

Le 23 novembre, les Japonais ont érigé un poste d'observation sur la Haute pour corriger le tir de leur grosse artillerie et, en ajustant le tir par téléphone, ont réussi, d'ici le 28, à couler tous les navires de notre escadre. Seul le cuirassé « Sébastopol », sorti au large vers Bely Volk à l'initiative de son commandant le capitaine F. Essen, n'a pas partagé le sort de ses compagnons et, après avoir repoussé plusieurs attaques de torpilleurs japonais, a été coulé sans être capturé par les Japonais.

État de la forteresse au 1^{er} décembre. Au 1^{er} décembre, la forteresse se trouvait dans l'état suivant : dans les forts n° II et III et dans l'ouvrage fortifié n° 3, les Japonais occupaient les fossés et menaient vigoureusement leurs galeries de mines sous les parapets des forts et

de l'ouvrage fortifié ; on pouvait s'attendre à tout moment à l'explosion des parapets, après quoi la chute des forts serait inévitable.

Pour la défense ultérieure, il y avait 2 lignes défensives : la 2^e et la 3^e ; la 2^e ligne défensive, partant de la batterie de Kourgannaïa, s'étendait à travers les montagnes de Laperovskaïa et Mitrofanievskaïa jusqu'aux Grands et Petits Nids d'Aigle ; depuis le lunette de Kourapat, cette ligne se reliait au flanc droit des fortifications à long terme (lettre B, etc.).

De Kurgannaya à Zaliternaya, les fortifications de cette ligne consistaient uniquement en des tranchées pour tir d'infanterie sans abris, avec un profil pour le tir à genoux ; un profil plus profond apparaissait occasionnellement ; il n'y avait ni points d'appui ni obstacles artificiels sur ce tronçon.

La 3^e et dernière ligne de défense se composait de ; le flanc gauche de l'enceinte centrale, la crête maritime (Carrière) et la fortification n° 2, la batterie lettre A, etc.

La clôture centrale a été construite au pied de hauteurs fortement dominantes de la 2^e ligne de défense et était entièrement exposée au feu des fusils provenant de ces positions ; de plus, en ajustant de là son feu d'artillerie, l'ennemi pouvait également la toucher longitudinalement ; il n'y avait ni traverses, ni auvents contre les shrapnels, ni créneaux ; quelques abris existants pouvaient être détruits même par des obus de campagne. Sur le Ravin de la Mer, il n'y avait que des tranchées peu profondes pour tirer à genoux, et ce, seulement sur de petites sections.

L'artillerie de forteresse, qui avait presque complètement renoncé à combattre l'artillerie de siège bien avant, devait économiser ses obus à partir de la fin décembre, même pendant les assauts.

L'effectif de la garnison d'infanterie, avec les marins à De Cabrio, n'atteignait que 12 à 14 mille personnes. Cependant, en raison du service difficile et de la nourriture insuffisante de la garnison, qui recevait comme supplément seulement 1,5 livre de viande de cheval 4 fois par semaine, une épidémie de scorbut est apparue parmi eux, prenant des proportions inquiétantes ; le nombre de blessés et de malades atteignait 10 mille personnes. Enfin, le moral de la garnison a été brisé.

En un mot, l'état de la forteresse au 1^{er} décembre était difficile à tous égards, et même pour son meilleur défenseur, le général Kondratenko, après la chute de la Hauteur, les mots suivants sont sortis : « Maintenant commence l'agonie de Port-Arthur. »

Le 2 décembre, la défense a perdu le lieutenant-général Kondratenko. Ce jour-là, les Japonais ont commencé à nous chasser avec de la fumée toxique du contrescarpe du fort n° II. Le général Kondratenko a convoqué au fort les officiers supérieurs les plus proches du département.

Vers neuf heures du soir, lorsque les personnes réunies délibéraient dans le casemate des officiers sur les mesures de défense future du fort, un obus est entré dans le casemate voisin, déjà endommagé et réparé avec des sacs, et a éclaté. L'explosion des gaz a soufflé la cloison du casemate des officiers et a tué le général Kondratenko, le chef des ingénieurs du front de l'Est, le lieutenant-colonel Rashevsky, le commandant du 28^e régiment Naumenko, ainsi que cinq officiers.

La mort du général Kondratenko a produit dans la garnison de la forteresse une impression accablante. Entièrement dévoué au devoir, il était le principal guide et la force morale de la défense. Bénéficiant d'une autorité énorme et de l'amour des officiers et des soldats, Kondratenko contagiait tous de son énergie et de sa capacité de travail, et son calme dans les moments les plus difficiles pour la forteresse se transmettait involontairement à tous ceux qui l'entouraient. De plus, Kondratenko, ignorant complètement les intérêts personnels, était le seul lien de connexion, unissant les actions du commandement supérieur de la forteresse et des officiers supérieurs de l'escadre.

Après la mort du général Kondratenko, le commandant de la défense terrestre a été nommé lieutenant-général Fok.

Explosions et nettoyage des forts attaqués. Le 5 décembre, les Japonais avaient achevé leurs deux galeries sous le parapet du fort n° 11 et, les ayant chargées, à 13 h 30, ils ont déclenché successivement trois explosions, qui ont détruit presque tout le parapet de terre, et une énorme tranchée s'est formée au milieu. Le garnison du fort se trouvait derrière le retranchement au moment de l'explosion ; le parapet n'était occupé que par des sentinelles.

Après les explosions, plusieurs compagnies du 22^e régiment se précipitèrent en avant et occupèrent un cratère, mais leur tentative de pénétrer dans la cour du fort fut repoussée par le feu des fusils ; les Japonais commencèrent à bombarder intensivement notre retranchement et la gorge du fort, en le lançant avec des mines (chargées de 2 à 3 puds de pyroxyline) à partir de canons à mines installés près du fort.

Toutes les tentatives du garnison du fort, soutenue par plusieurs compagnies, pour chasser les Japonais du parapet se sont soldées par un échec.

Vers le soir, presque tout le retranchement avait été détruit par le feu de l'artillerie et les mines ; les mitrailleuses et les pièces anti-assaut ont été neutralisées, et du garnison ainsi que des compagnies de renfort arrivées, seulement 30 à 40 hommes ont survécu.

Dans de telles conditions, le général Stessel jugea la défense ultérieure du fort impossible ; à 11 heures du soir, il fut abandonné, la caserne de la gorge ayant été détruite par des mines préalablement posées.

Les Japonais ont perdu ce jour-là environ 800 hommes : le garnison du fort—plus de 300 hommes.

Les travaux de mines des Japonais sous le parapet du fort n° III, en raison du sol rocheux, avançaient lentement ; ils ont réussi à terminer leurs galeries ici et à les charger seulement pour le 15 décembre.

Vers 9 h 30 du matin, les Japonais ont fait exploser des charges dans les angles sortants de la façade du bastion. La force de l'explosion était si grande que le bastion du bastion, composé de roche solide, a été presque nivelé avec la cour du fort ; le passage de l'abri dans la façade du bastion, où se trouvait la garnison de service, a été obstrué par les pierres et la terre soulevées. Pendant que cette dernière dégageait la sortie de l'abri, les unités de la 18^e brigade, se précipitant à l'assaut, ont facilement pris le bastion de la façade du bastion et ont couronné le cratère formé par l'explosion.

Après l'explosion, la garnison a couru hors de la caserne et s'est précipitée vers le retranchement construit sur la batterie du fort, puis a lancé une contre-attaque sur le bastion, mais a été repoussée.

Au début de l'assaut du fort, tout son intérieur a commencé à être bombardé par des obus et des mines, ce qui a fortement endommagé le retranchement. À l'arrivée des renforts, le garnison a de nouveau tenté de chasser les Japonais depuis le parapet, mais a été repoussée par les mitrailleuses japonaises.

Vers le soir, les Japonais ont, par une forte offensive, défait les restes de la garnison du retranchement et ont commencé à menacer l'arrière du fort. La garnison s'est retirée aux casernes de la citadelle, d'où elle a tenté en vain une sortie vers le retranchement.

Voyant l'impossibilité de défendre davantage le fort, le commandant de la forteresse décida de le nettoyer, ce qui fut fait dans la nuit du 15 décembre.

Les Japonais ont perdu ce jour-là environ 1000 hommes contre le fort n°3 ; nos pertes atteignaient 400 hommes.

Après la prise des forts n° n° i et ii, les Japonais ont percé la première ligne de défense et s'y sont solidement établis. Là-dessus, le général Stessel a convoqué le conseil de défense pour discuter des actions futures. Lors de ce conseil, il a été décidé de continuer la défense de la forteresse en utilisant toutes les forces disponibles pour tenir le front Est sur la Grande Muraille de Chine, car la défense de la deuxième ligne était jugée extrêmement difficile par la majorité. Cependant, la décision du conseil de défense n'a pas été mise en œuvre.

Au fortin n° 3, nos travaux de contre-minage ont été plus réussis que dans les forts n° 2 et 3 ; nos camouflets ont à plusieurs reprises stoppé le mouvement des mineurs japonais sous le parapet du fortin. Grâce à cela, les Japonais ont terminé ici leurs travaux dans les galeries et n'ont placé les mines qu'à partir du 18 décembre.

À 9 heures du matin, le 18 décembre, un éclatement des cornes japonaises retentit dans la fortification. Au moment de l'explosion, la garnison de la fortification, dont l'effectif atteignait 250 hommes, se trouvait, à l'exception de la garde, dans la poterne et dans la caserne de la redoute. Immédiatement après l'explosion, les hommes se précipitèrent de la poterne vers la sortie dans la cour de la fortification afin d'occuper le parapet, mais à ce moment-là, nos grenades à main, entreposées dans la poterne, explosèrent, puis le pyroxylène entreposé dans la caserne également. Ces explosions obstruèrent la sortie de la poterne ; seulement 60 hommes de la garnison survécurent.

Pendant ce temps, les Japonais ont attaqué la fortification et, après avoir pris la hauteur, ont coupé la retraite du reste de la garnison. Seules quelques personnes ont réussi à s'échapper ; tous les autres ont été faits prisonniers.

Après l'occupation du renforcement n°3, les Japonais attaquèrent le mur chinois situé à droite du fort n°3 ; ils réussirent à occuper une section du crêt rocheux, derrière le fort n°3, d'où ils commencèrent à tirer en flanc sur le mur chinois, ce qui rendait impossible toute défense ultérieure.

Par conséquent, à la tombée de la nuit, la section du mur de Chine, depuis le renforcement n° 3 jusqu'au fort n° II, a été dégagée, et les troupes qui la défendaient ont pris position le long de la ligne allant de Kourgannaya, en passant par Mitrofanievskaya et les grands et petits Nids d'Aigle, jusqu'au lunette de Kouropatkine inclus.

Malheureusement, les Japonais ne nous ont pas donné le temps de mettre en état correct la deuxième ligne de défense et ont déjà attaqué, le 19 décembre, à la fois cette ligne et le front ouest du fort.

Sur le front occidental, une partie de la 7^e division est passée à l'offensive à l'aube contre l'aile la plus à gauche, là où nous occupions la ligne de défense avancée sur le front du village de Yahutsuy—B. Goloubinaya Bucht. Cette ligne se composait de tranchées de tirailleurs et de plusieurs lunettes et était défendue par un détachement mixte, d'une force de 1 200 hommes. Après un combat assez chaud, vers trois heures de l'après-midi, les Japonais ont réussi à percer sur l'aile gauche de notre ligne défensive, et celle-ci a été dégagée, tandis que les unités qui la défendaient se sont retirées sur les contreforts de Laoteshan.

Simultanément à l'avancée de la 7^e division, la 9^e division et une partie de la 5^e division ont lancé l'offensive contre le front est de la forteresse — de la batterie de la colline à la batterie désignée par la lettre B, l'attaque principale étant dirigée contre B, Nid d'Aigle, où il n'y avait qu'une tranchée pour tireurs.

La bataille pour le Nid d'Aigle a duré jusqu'à 3 heures de l'après-midi, mais après l'explosion du dépôt de grenades à main, les Japonais ont assommé une poignée de personnes qui étaient mortes. L'attaque sur le secteur à l'ouest de Bolchaïa Orliny Gnezd a été repoussée par des tirs de fusils.

Ayant pris le Nid d'Aigle, qui servait de point de commandement pour toute la 2^e ligne de défense, les Japonais ont obtenu la possibilité d'envelopper par le feu de fusils et de mitrailleuses la 2^e ligne de défense et d'en tirer sur les communications arrière, ce qui rendait toute défense ultérieure de cette ligne impossible pour la garnison, épuisée ; il fallait se replier sur la 3^e ligne de défense.

Cependant, le général Stessel en est venu à la conclusion que la poursuite de la défense de la forteresse était impossible ; sans convoquer le conseil de défense, il envoya auprès du général Nogi un parlementaire avec une proposition d'engager des négociations sur la capitulation de la forteresse. Aucun des hauts responsables de la garnison et de l'escadre n'essaya de convaincre le général Stessel d'interrompre ces négociations ou d'influencer le

cours de celles-ci ; au bout d'une journée, le 20 décembre, à Shuishui, la capitulation de Port-Arthur fut signée par des représentants des deux parties.

La vaillante défense de Port-Arthur fut interrompue après 328 jours depuis les premiers coups de feu issus de ses batteries ; et les Japonais atteignirent la première étape sur la route de la réalisation de leur rêve longtemps chéri — l'hégémonie en Extrême-Orient et dans les eaux de l'océan Pacifique.

L'état de la forteresse au 19 décembre était tel qu'il n'était déjà plus possible de compter sur une défense durable et efficace. La situation et l'état du dernier bastion restant entre nos mains pour la défense sur le front de l'Est, c'est-à-dire la 3e ligne défensive, ont été décrits ci-dessus. L'effectif en baïonnettes du garnison, en comptant les marins et les hommes non combattants, ne dépassait pas à ce moment-là 12 à 14 mille hommes ; parmi eux, environ 40 % étaient encore sur les positions mais souffraient de scorbut ; plus de 1 500 personnes se trouvaient dans les hôpitaux et les camps médicaux. Même parmi ceux considérés comme sains, beaucoup avaient déjà été blessés ou souffraient de cécité suivie de la variole. Par ailleurs, sans compter Laoteshan, la longueur de la ligne de défense terrestre atteignait 19 verstes et il n'était pas possible de la réduire.

La mort violente de Port-Arthur a précédé la chute naturelle de la forteresse, mais seulement pour peu de temps ; cependant, chaque jour de défense de Port-Arthur était précieux, détournant vers elle des forces et des moyens considérables de l'armée japonaise. Les forteresses peuvent être prises, mais ne doivent jamais se rendre. Il était particulièrement difficile de concilier le sentiment national russe avec la capitulation humiliante de la forteresse après sa défense si vaillante.

Le siège de Port-Arthur a prouvé de manière convaincante que l'attaque accélérée d'une forteresse défendue par une garnison nombreuse et courageuse n'est possible qu'en cas de supériorité significative des forces assiégeantes et de la présence dans leurs rangs d'une artillerie de calibres capables de détruire les constructions casematées des forts.

Les Japonais ont entrepris l'assaut d'août de la forteresse, sans évaluer correctement leurs forces et leurs moyens, et ont finalement échoué. Cet échec, en brisant l'énergie de l'assaillant, l'a contraint à modifier radicalement ses méthodes d'action ; au cours du siège suivant, l'attaque a pris un caractère de prudence extrême et de méthode.

En raison de la faiblesse des forces de l'armée assiégeante, après chaque assaut repoussé, la reprise des actions actives devait se faire à des intervalles de temps considérables et parfois, comme ce fut le cas lors de la première attaque générale de la forteresse et de l'assaut de septembre de la colline Haute, les assauts devaient être interrompus au moment même où leur succès semblait assuré. Pour la même raison, les Japonais, lors des assauts d'octobre et de novembre sur le front Est, menèrent des démonstrations énergiques contre les autres fronts de la forteresse.

Une telle manière d'agir de l'assaillant donnait à la défense la possibilité de se regrouper avec des forces fraîches et permettait, lors des assauts, de recourir, selon l'expression du général Kondratienko, à des « emprunts internes », c'est-à-dire au transfert de troupes d'un front de la forteresse à un autre. Sans aucun doute, dans d'autres conditions, la défense de la forteresse aurait été brisée beaucoup plus tôt.

Il faut signaler une certaine passivité de nos actions au cours des derniers mois de la défense de Port-Arthur.

Cette circonstance s'explique par une organisation défailante de contre-attaques importantes lors de la première phase de la défense, qui étaient entreprises sur des fortifications complètement détruites par le feu ennemi, ou perdues par nous pour la raison que les unités qui les défendaient n'avaient pas reçu à temps leur soutien (Dagu Shan, les contreforts d'Angle, Angle, Panlun Shan, redoutes n° 1 et 2) ; leur échec a ébranlé la foi du garnison dans le bien-fondé des grandes sorties en général.

Pendant la défense de la forteresse, à compter du 27 janvier, nous avons perdu, sans compter les marins : 153 officiers et 6 481 hommes du rang tués, et portés disparus ou blessés 515 officiers et 24 146 hommes du rang ; plus de 3 000 personnes sont mortes de maladie. La 4e division a été la plus touchée.

Au total, lors de la défense du Kwantung, plus de 13 000 personnes ont été tuées ou sont mortes de leurs blessures et maladies, et avec les marins, jusqu'à 17 000 personnes. Les Japonais ont perdu environ 100 000 hommes tués et blessés.

Port-Arthur a tenu beaucoup plus longtemps que prévu compte tenu de son état inachevé et de son armement et approvisionnement faibles ; le grand courage de la garnison a une fois de plus démontré la constance inébranlable du soldat russe dans l'histoire lors de la défense de points fortifiés.

Chapitre 20

Raid de l'escadron à cheval de l'adjudant-général Mischenko sur Inkow

À la fin de la bataille sur la rivière Shakhé, les deux armées sont restées immobiles à une proximité immédiate l'une de l'autre et ont commencé à s'enterrer dans le sol.

La cavalerie de Pacha, peu touchée lors de la bataille sur la rivière Shakhé, a été repoussée du front et s'est déployée en partie sur les flancs, et en partie en réserve du général d'armée Kouropatkine.

Pour mener une offensive sérieuse, nous ne nous sentions pas encore suffisamment préparés ; nous avons eu l'idée de remporter un succès partiel en lançant une attaque de notre cavalerie sur l'arrière de l'ennemi.

Les armées japonaises stationnées contre nous étaient basées en hiver principalement en direction de Dalny. L'artère principale d'approvisionnement était le chemin de fer Lyaoyang—Tashichao—Dalny. Le terrain à l'ouest de celui-ci était une plaine, toutes les rivières et les marais étaient gelés, et il n'y avait pas d'obstacles pour le développement rapide des opérations ; le sol fertile de cette plaine permettait de trouver sur place tout le nécessaire pour la subsistance des hommes et des chevaux.

Une incursion dans l'arrière des armées japonaises pouvait se produire soit sous la forme d'une opération autonome, soit être synchronisée avec le moment de la transition générale à l'offensive.

Dans le premier cas, la détérioration temporaire des chemins de fer, la destruction des transports et des entrepôts, dans le meilleur des cas — la propagation de la panique à l'arrière — détournait de plusieurs bataillons japonais de leurs unités de combat pour une protection de l'arrière plus fiable.

Dans le deuxième cas, l'interruption des communications était plus grave ; dans les combats modernes, nécessitant l'approvisionnement d'une énorme quantité de munitions et l'évacuation des blessés, le travail de l'arrière se révèle très complexe. L'impact moral de l'apparition de la cavalerie à l'arrière est incomparablement plus fort pendant le combat lui-même.

Étant donné la nature positionnelle que la guerre avait prise, une courte interruption des communications, qui ne pouvait être effectuée que par la cavalerie, ne pouvait guère avoir de conséquences significatives, car la majeure partie des réserves se concentrait à l'avance dans la zone même où les troupes étaient déployées. Les conditions pour les actions de la cavalerie dans l'arrière-garde sont beaucoup plus favorables en cas de guerre de manœuvre, lorsque seules des quantités limitées de réserves accompagnent les troupes et que les opérations dépendent beaucoup plus du succès de l'organisation de l'arrière. De plus, les établissements itinérants, sous la forme de transports et de parcs, sont beaucoup plus vulnérables à la cavalerie que lorsqu'ils sont stationnés sur place, concentrés en quelques points favorables à la défense. Pour les Japonais, la garde de l'arrière-garde était d'autant plus facile que leurs communications étaient vulnérables à nos forces uniquement sur le secteur de Liaoyang—Gaizhou, sur une longueur de 5 passages.

Le raid sur Inkou a été effectué par nous pendant une période de calme opérationnel. Suite à la chute d'Arthur, l'armée de Nogi, désormais libérée, s'est dirigée vers le nord pour renforcer les troupes déployées sur le fleuve Shakhe, que nous avions l'intention d'attaquer dans un avenir proche ; il était donc important pour nous de retarder le mouvement de l'armée de Nogi en détruisant la voie ferrée.

Cette idée a donné l'impulsion finale à la réalisation de la raid.

Le 23 décembre a commencé la formation précipitée d'une unité de cavalerie à partir des trois armées, comprenant 71 escadrons et centaines, 22 canons et 4 commandements de cavalerie de chasse, sous le commandement du général-adjudant Mishchenko.

De nouvelles divisions se formaient, des centaines individuelles de garde-frontières et des équipes de chasseurs à cheval étaient rassemblées ; l'artillerie à piston était réorganisée en artillerie montée. À la tête des nouvelles formations étaient placés des chefs qui, tout comme le général Mishchenko lui-même, ne voyaient leurs unités pour la première fois qu'en campagne. Ainsi, toute l'organisation du détachement était improvisée, ce qui compliquait considérablement sa gestion.

Le général d'armée Kouropatkine, qui portait toujours une attention particulière aux questions de ravitaillement, s'efforçait d'assurer à l'unité montée le plus de provisions possible. Une voiture de transport spéciale (1 500 caisses) fut ajoutée à l'unité ; chaque cavalier devait transporter des vivres pour plus de deux jours de consommation.

La tâche du détachement de cavalerie consistait à causer des dommages importants à la voie ferrée, en détruisant de grands ponts, et à capturer Inkou.

La destruction fondamentale du chemin de fer aurait considérablement retardé l'arrivée de l'armée de Nogi, et en particulier de l'artillerie lourde qui participait au siège de Port-Arthur. C'était vers cet objectif qu'il fallait initialement tendre ; mais le détachement monté de la force principale détourna ses efforts pour accomplir une tâche secondaire — la destruction de la gare d'Inkow ; pour accomplir la tâche principale, il ne mobilisa que 6 centaines et un escadron, envoyés en mission pour effectuer les explosions.

Le 26 décembre, par une tranquille journée ensoleillée, avec un léger gel, une troupe à cheval partit de la région du village de Sukhudyapu et, suivant derrière le front des armées, se concentra vers le soir sur le flanc droit de notre position dans les environs de Syfontai.

Le 27 décembre, une unité montée a été envoyée en raid. La marche était organisée en trois colonnes, se déplaçant en liaison directe ; chaque colonne avait son avant-garde et son arrière-garde.

La direction générale se maintenait vers Kalikhe, Niuzhuan et Inkou ; ils avançaient au pas. Le transport de mulets dès le premier jour a commencé à ralentir fortement le mouvement et à réduire les étapes prévues.

En chemin, son détachement fut retardé par de petits groupes de Japonais près du village de Kalikhé, à l'usine Hanshinnago Sandagan, au village de Ladyavoza et à la ville de Neuchouan. Habituellement, ce sont les unités avant-gardes des colonnes qui s'engageaient dans ces affrontements, auxquelles se joignaient progressivement les parties appropriées des 21 forces principales ; les escarmouches qui s'ensuivaient ne faisaient que ralentir le mouvement du détachement et l'alourdir avec des blessés.

Le général-adjutant Mishtchenko a à plusieurs reprises ordonné de contourner l'ennemi, installé dans les villages voisins ; mais la situation était si mal comprise dans l'unité que, au lieu de viser l'objectif commun—atteindre plus rapidement Inkow, à la première occasion, tous se précipitaient sur de petites unités ennemies, retardant ainsi l'exécution de la tâche principale.

Après le passage de la rivière Hunhe, 5 compagnies et une escouade avec du matériel de démolition ont été affectées à l'explosion des ponts ferroviaires sur le tronçon Liaoyang—Tashichao.

Toutes les centaines sont arrivées au chemin de fer, mais elles n'ont pas fait sauter les ponts, seulement les rails et les poteaux télégraphiques.

Le 29 décembre, l'escouade traversa la ville de Niuchouan ; il aurait semblé approprié de profiter de la position centrale par rapport à Haichen, Tashichao et Inkou, afin de s'approcher rapidement à l'aube du 30 décembre de l'un de ces points et de le détruire...

Pour la nuit du 29 au 30 décembre, le général d'armée Mischenko décida de partir le lendemain pour écraser la station d'Inkou, avec le plan d'y parvenir à la tombée de la nuit et, sous le couvert de l'obscurité, d'attaquer la station et d'incendier les entrepôts.

Lors du grand bivouac le 30 décembre près du village de Takauk, des ordres pour l'attaque ont été donnés, qui se résumaient au fait que pour l'assaut d'Inkow, seule un quart de

tout le détachement avec tous les moyens de sabotage était désigné ; les trois quarts restants étaient affectés à l'exécution de tâches secondaires et démonstratives. De plus, la partie d'assaut n'était pas composée d'une unité tactique entière, mais sous la forme d'un détachement de rassemblement, dans lequel entraient une centaine et un escadron de chaque régiment du détachement. Le commandement de cette colonne mixte fut confié au colonel Khoranov, ancien ordonnance du général Skobelev, qui n'était pas familier avec les méthodes de combat moderne.

Vers 14 h 30, après avoir quitté le camp, les forces principales de l'unité se sont approchées à une distance de 3 à 4 versts d'Inkou ; l'artillerie a ouvert le feu sur la station. Quatre centaines de cosaques Tersko-Kouban ont avancé vers le village de Silaobian pour faire sauter le chemin de fer et ainsi isoler Inkou de Tashichao ; les centaines venaient à peine d'approcher du village qu'un train est passé vers Inkou, renforçant la garnison de la station d'un bataillon. Au total, pour la défense d'Inkou, deux bataillons se sont rassemblés, soit environ 1 400 hommes.

La colonne d'assaut, forte de 1900 hommes, se mit en marche depuis le bivouac pour contourner par le nord-ouest.

À six heures, quand il fit nuit, notre artillerie a incendié les entrepôts à Inkou et a cessé le feu. Quelques centaines de forces principales sont sorties sur la voie ferrée à l'est d'Inkou et l'ont endommagée autant qu'elles le pouvaient. La colonne d'assaut, s'étant hâtée près du village de Liusyugou, s'est étirée en une seule ligne et s'est dirigée vers la gare.

L'éclat de l'incendie illuminait tout l'espace autour de la station. Dès que les centuries attaquantes atteignirent la zone éclairée de 21*, les Japonais ouvrirent un feu par rafales. Nous avons lancé plusieurs attaques acharnées contre les bâtiments en pierre de la station, renforcés par des obstacles artificiels, mais toutes furent repoussées ; les restes de la colonne, transformés en porteurs de blessés, se retirèrent.

Le matin du 31 décembre, lorsque le détachement se rassembla à la ferme Len Santin, la situation se présentait comme suit : du côté de Tashichao, un détachement japonais avançait, composé de plusieurs bataillons ; la ville de Niučuanzhan et le village de Sanchahé étaient occupés par des détachements de trois armes. Ni l'attaque secondaire d'Inkou, ni la progression vers Tashichao ne promettaient de succès ; les Japonais pouvaient complètement couper la retraite du détachement. Le général d'armée Mischenko ordonna de revenir par la rive droite du Liaohé, pour ce faire de traverser la rivière entre les villages de Dunxian et Sanchahé.

Avec beaucoup de difficulté, le mouvement inverse du détachement chargé de blessés a commencé ; les pertes lors du raid étaient de 40 officiers et 361 hommes du rang. Le passage de la rivière Liaohé à la nouvelle année a rencontré des difficultés : la glace était mince ; de grandes failles se formaient près des rives. La colonne du général Teleshev, qui traversait à Sanchakhe à proximité du détachement japonais, s'est trouvée dans des conditions particulièrement difficiles et a résisté à un combat à l'aube du 1er janvier.

Le soir du 2 janvier, l'escadron de cavalerie du général en chef Michchenko rejoignit l'escadron de cavalerie du général Kosagovski, envoyé par le général en chef Kzfopatkine pour une rencontre, et le 3 janvier, l'escadron arriva aux alentours du village d'Ushenoula, où il fut dissous deux jours plus tard.

Du 27 décembre au 3 janvier inclus, l'unité a parcouru 250 verstes, ce qui correspond en moyenne à environ 31 verstes par jour ; l'ampleur des déplacements des patrouilles atteignait 70 à 80 verstes. Pendant le mouvement, plusieurs unités japonaises à l'arrière ont été dispersées ; 19 individus ont été faits prisonniers, jusqu'à 200 véhicules avec des provisions ont été détruits, plusieurs petits dépôts de nourriture ont été brûlés et la communication par lignes télégraphiques et téléphoniques dans la zone d'avancée a été interrompue ; il a été possible de détruire deux trains, mais aucune installation majeure n'a été endommagée. Les dommages à la voie ferrée ont été réparés par les Japonais en six heures.

Le résultat atteint par l'escouade ne correspondait absolument pas à nos espoirs.

L'échec de l'assaut de la station d'Inkouw s'explique, premièrement, par la lenteur de l'exécution du dernier déplacement vers Inkouw ; notre attaque n'a pas été surprise ; deuxièmement, par une organisation incorrecte de l'attaque : la composition hétérogène de la colonne, une force insuffisante pour l'attaque principale — seulement un quart de l'unité, le choix du commandant ; étant donné le caractère composite de l'unité et l'absence d'artillerie chez l'ennemi, il aurait été préférable de ne pas attendre la nuit, mais d'attaquer la station de jour.

Le manque de succès de toute l'attaque dépendait principalement de la mauvaise définition de l'objectif et du moment inopportun de l'attaque.

Le choix du moment pour une incursion dans l'arrière de l'ennemi est tout aussi important que pour mener une attaque de cavalerie réussie sur le champ de bataille.

La tâche de détruire la gare ferroviaire du port gelé d'Inkou, située en outre complètement au large, équivalait à frapper dans le vide.

Chapitre 21

Bataille de Sandepu-Hégoutaï

À la fin de la bataille sur la rivière Shahe, l'armée russe s'était déployée en une seule ligne de corps ; seul le I^e corps sibérien se trouvait en réserve derrière le centre. La composition des unités était très faible ; dans les bataillons du X^e corps, il restait en moyenne 340 baïonnettes, et dans les bataillons du XVII^e corps, 380 baïonnettes. Une telle faiblesse de la formation de combat obligeait à considérer très prudemment la question du renforcement des réserves au détriment de la partie combattante, qui devait accomplir un service difficile sur les positions, en pleine préparation pour entrer en combat, tout en réalisant simultanément des travaux fatigants pour la construction de nombreuses fortifications. Par la suite, lorsque le front fut fortement consolidé et que la composition combattante des unités s'était considérablement accrue, bien entendu, la taille des réserves aurait pu être augmentée au détriment de la partie combattante ; mais les troupes s'étaient déjà installées sur leurs positions, et à la fin de l'hiver 1904-1905, nous sommes restés avec des fortifications sur le front excessivement solides et des réserves relativement faibles.

Entre-temps, l'économie de forces sur le front apparaissait d'autant plus importante que les Japonais avaient directement fortifié leurs positions devant nous, et il était évident que ni notre adversaire, ni nous ne pourrions obtenir des succès significatifs par une avance frontale, et que le centre de gravité de l'opération à venir s'était déplacé vers les flancs.

La répartition inefficace des troupes sur le front a été complétée par la construction inefficace de nombreuses fortifications, dispersées comme un cordon en plusieurs lignes, qui immobilisaient les troupes sur leurs positions. Avec des ouvrages fortifiés érigés de manière aléatoire, sans plan général, nous nous efforcions de sécuriser chaque parcelle de terrain sur laquelle nous avons pu nous accrocher à la fin de la bataille sur la rivière Shakhé. En revanche, nous ne nous préoccupions pas de créer quelques grands centres de défense, qui auraient été suffisamment solides pour tenir de manière autonome et permettre à nos corps d'armée une liberté de manœuvre.

À l'automne et pendant la première moitié de l'hiver, nos troupes ont été renforcées par les VIII^e et XVI^e corps d'armée, ainsi que par les 1^{re}, 2^e et 5^e brigades de fusiliers, formant le Corps de fusiliers regroupés. À la fin de 1904, le complément de tous les corps avait été achevé ; au 11 janvier, le général d'armée Kouropatkine disposait de 372 bataillons au complet, de 172 escadrons et centaines, de 1156 pièces d'artillerie et de 48 mitrailleuses. En Russie, le 2 décembre, la 7^e mobilisation partielle a été annoncée et la préparation de l'envoi de renforts supplémentaires — le IV^e corps d'armée, ainsi que les 3^e et 4^e brigades de fusiliers — était en cours.

Profitant de la pause dans le déroulement des opérations militaires, notre administration s'est réorganisée. Par le plus haut décret du 13 octobre, le général en chef Alexeïev a été relevé de ses fonctions de commandant en chef, fonctions qui ont été confiées par le même décret au général en chef Kouropatkine. Les troupes ont été divisées en trois armées ; dans la composition de la I^{ère} armée du flanc gauche, commandée par le général de l'infanterie Linevitch, sont entrés le I^{er}, II^e, III^e et IV^e corps sibériens ; la III^e armée — le centre, sous le commandement du général de cavalerie baron Kaulbars, comprenait les XVII^e, V^e et VI^e corps sibériens ; dans la II^e armée, commandée par le général de l'infanterie Grippenbergh, sont entrés le VIII^e et X^e corps, le I^{er} corps sibérien et le corps de fusiliers combiné. Le XVI^e corps est demeuré dans la réserve directe du commandant en chef.

Le commandant en chef japonais ne pouvait pas compter sur l'arrivée de renforts significatifs avant la fin du siège de Port-Arthur, qui consumait la plupart des forces et des moyens. C'est pourquoi, dès la fin de la bataille sur la rivière Shahe, il s'efforça de retirer d'importantes réserves de la partie combattante. Au centre restaient la 6^e et la 10^e divisions

avec 2 brigades de réserve, formant la IV^e armée de Nodu. Sur le flanc droit, la 12^e division et la division de la garde, avec 2 brigades de réserve, étaient positionnées dans la partie combattante de la I^{re} armée de Kuroki, tandis que la 2^e division restait en réserve. Sur le flanc gauche, le long du cours inférieur de la rivière Shahe, s'étendaient 3 divisions d'Oku (la d, 5^e et 8^e); afin de garantir sa liberté de manœuvre, en avant, dans l'espace entre la rivière Shahe et la rivière Hunhe, de Linchinpu à Hego, la ville d'Oku déploya un détachement du général de division Akiama — 14 escadrons, 2 bataillons, 6 pièces d'artillerie à cheval et 6 mitrailleuses. La 3^e division et quelques brigades de réserve restaient en réserve du maréchal Oyama. La division de réserve, formée des troupes assurant le service de garnison en Corée, se rassembla à Jiangchan et, par sa disposition en profondeur, assurait le flanc droit. Dans cette disposition, les Japonais attendaient la chute de Port-Arthur.

Occupé par les soucis d'organiser un hivernage prospère pour nos troupes, le commandant en chef travaillait sans interruption à la préparation du passage à l'offensive. Malheureusement, cette préparation se traduisait principalement par la clarification des points de vue de différents chefs et par la critique de ces derniers – individuellement et lors de réunions. Avec une telle méthode de travail en groupe, il était évident que les solutions les plus audacieuses n'avaient aucune chance d'être adoptées ; c'était la pensée timide qui triomphait. Toute réunion militaire ou commission représente une réaction automatique contre toute proposition exprimant une idée personnelle énergique et produit une décision moyenne, ce qui signifie également médiocre.

Notre plan général consistait à porter le coup principal sur le flanc gauche des Japonais ; à cet effet, un schéma général était établi : il ne fallait attaquer aucun point fortifié de front tant que le succès de l'ensemble ne permettait pas de l'attaquer simultanément également par le flanc gauche. Cela condamnait à l'inaction non seulement la I^{re} et la III^e armée, mais aussi une partie de la II^e armée qui commençait son offensive. Au lieu de chercher à obtenir des succès par la masse des troupes engagées au combat, nous attendions des succès pour ensuite engager les forces principales au combat.

À travers notre plan, un fil rouge de méfiance à l'égard de la possibilité de s'emparer d'une position fortifiée par une attaque ordinaire se faisait sentir. Dans ce cas, les I^{re} et III^e armées avaient une tâche secondaire ; tout le poids revenait à la II^e armée, qui n'était pas suffisamment renforcée ; la réserve du commandement suprême — le XVI^e corps — ne se déployait pas pour la soutenir.

Alors que les Japonais estimaient les forces s'avancant contre leur aile gauche bien en dessous de leur effectif réel, nous, au contraire, exagérions de nombreuses fois la force de la faible troupe du général Akiyama. Et notre plan, élaboré au cours de plusieurs mois, se résumait essentiellement à des attaques progressives sur les localités de Hegoutai, Sandepu, Lidiutun, Tatai — des points où les réserves de la garde japonaise étaient extrêmement peu nombreuses. Nous prévoyions de frapper presque dans le vide ; dans une situation totalement incertaine, avec de petites directives, l'initiative non seulement des commandants de corps mais aussi des commandants d'armées était complètement restreinte ; en cas de passage des Japonais à l'attaque, il fallait immédiatement se tourner vers la défense, renonçant à manifester notre volonté, conçue avec tant de difficulté. Paralysée par ces conditions, notre supériorité numérique perdait toute importance, et la victoire de l'armée, avec 123 bataillons, 92 escadrons et des centaines, ainsi que 436 canons, sur la garde ennemie paraissait douteuse.

Notre II^e armée se composait de 4 corps libres. Au lieu de les faire avancer soudainement depuis une position favorable et, sans les impliquer dans aucune tâche défensive, de les diriger vers les positions ennemies, nous avons dès les premiers jours de janvier déplacé ses unités, pour diverses raisons de moindre importance, sur une ligne avec les autres armées ; au 10 janvier, l'armée occupait une ligne courbe d'environ 40 verstes, avec son front tourné vers le sud et le sud-est. Les troupes étaient déjà, avant le début de l'offensive, fatiguées par des déplacements tumultueux qui les détournaient de leur tâche

principale. Entre-temps, le froid hivernal (avec des gelées nocturnes jusqu'à -20°C) exigeait une attention particulière à la disposition des forces.

La disposition de la IIe armée à partir du 1er janvier indiquait les tâches partielles suivantes : le Ier corps sibérien et la 14e division d'infanterie devaient attaquer depuis l'ouest le secteur de Zhǎntan—Huánglǔ Tóuzi ; le Xe corps et la 15e division d'infanterie devaient tirer depuis le nord, depuis le front de Zhōuguānpǔ—Sāndiōza ; le Corps d'infanterie combiné restait en réserve, au village de Tǎuhùza—Dàwàngānpǔ. Sur le flanc gauche de la IIe armée se trouvait directement adjacente la IIIe armée ; sur le flanc droit, le Ier corps sibérien était soutenu par la cavalerie du général-adjutant Mischenko, tandis que le détachement de Liáohé à Sīfēngtài protégeait l'arrière de toute l'armée.

Dans la nuit du 12 janvier, les avant-postes japonais ont été chassés de la rive droite de la rivière Hunhe ; tard dans la soirée du 12, nous nous sommes établis et dans les villages les plus proches de la rivière sur la rive gauche, où seule la Ire division sibérienne a rencontré une résistance obstinée au village de Heigoutai, qu'elle n'a pu prendre qu'en profitant de la tombée de la nuit. La 14e division avançait très lentement, ce qui, en plus de la fatigue, s'explique par l'attente de la capture du village de Heigoutai ; cependant, ce jour-là, nous aurions facilement pu déjà capturer le village de Sandepu, que nous ne faisons que faiblement bombarder, et dont le garnison, avec les avant-postes adjacents, ne comptait que 22/3 compagnies, 4 escadrons, 6 canons et 6 mitrailleuses.

Malgré toute la franchise avec laquelle nous concentrons nos forces contre l'aile gauche japonaise, ce n'est que les événements du 12 janvier qui révélèrent aux Japonais la situation. Pour arrêter notre avancée, le commandant en chef japonais recourut à un moyen éprouvé : mener une contre-attaque, grâce à laquelle il avait toujours réussi à nous arracher l'initiative.

Le 13, contre le Ier corps sibérien, la 8e division se déploie ; au cours des jours suivants, elle est renforcée par la 8e brigade de réserve, la 5e division, des unités de la réserve générale de la 3e division, et même des unités de la 2e division—la réserve de l'armée. Kuroki, sur son front, tout est calme. Au village de Sandepsu, les premiers renforts—2 bataillons, 6 canons, 2 pelotons de sapeurs et 2 mitrailleurs—arrivent seulement à huit heures du soir le 13.

Le Ier corps de Sibérie, sur lequel s'étaient concentrées les principales forces de l'ennemi et qui avait été affaibli par le détachement d'une brigade du colonel Lesha pour renforcer la 14e division d'infanterie, est passé à la défense le 13.

Le colonel Lesh, ayant pris position à Malandana, a couvert la droite des parties japonaises découvertes au sud-est de la 14e division d'infanterie, qui s'était déployée avec toute une série de malentendus, avec un grand retard et des pertes, sans réserves, sur le front Malandana—Vāndjiāuopu. Il a fallu envoyer la 2e brigade de fusiliers des réserves de l'armée pour soutenir le Ier corps sibérien, et la 5e pour soutenir la 14e division d'infanterie. Mais le combat sérieux n'avait pas encore commencé.

À 16 heures, les régiments de la 14e division avançaient lentement, visant les villages de Baotaizi et Xiaosucza, que l'on confondait avec le village de Sandepu. Le commandant du VIIe corps, le général de division Mylov, sous l'influence du renforcement des Japonais au sud-est, ordonna à la division d'arrêter l'offensive ; l'ordre n'a cependant pas été exécuté par les troupes engagées dans le combat, bien que cela ait évidemment affecté l'énergie des actions. Le 18e régiment d'infanterie a aidé à repousser l'ennemi de Baotaizi et Xiaosucza, où nos unités se sont solidement établies avec l'arrivée de l'obscurité. Une nouvelle encourageante parvenait à l'arrière concernant la prise du village de Sandepu. Pendant ce temps, un nouveau village, situé à 500-600 pas devant nos troupes, a été découvert, occupé par l'ennemi qui avait déjà reçu des renforts et renforcé ses défenses avec des tranchées, des meurtrières dans les murs en pisé et des obstacles artificiels. Le feu de notre artillerie, principalement dirigé sur les hameaux, n'a pas préparé l'assaut du village de Sandepu en lui-même. Les villages de Baotaizi

et Xiaosucza que nous avons capturés ont été incendiés et fortement bombardés depuis Sandepu. Il n'y avait pas de commandants supérieurs présents. Les commandants de régiment, après s'être concertés, ont demandé au chef de la division la permission de se retirer dès la nuit afin d'éviter des pertes supplémentaires.

Le matin du 14 janvier, la division se retira et retourna à la même position qu'elle occupait le 13 janvier au matin. Cependant, les pertes subies n'ont donné aucun résultat.

Lors de la conduite d'opérations offensives, il arrive très souvent que les troupes se retrouvent dans une position semblable à celle dans laquelle s'est trouvée la 14^e division d'infanterie dans la nuit du 14 janvier — face à des fortifications jusque-là inconnues, qu'il serait impossible de prendre. Il est tout à fait naturel que, pendant la bataille, l'élan offensif s'interrompe à différents endroits. Mais il ne faut jamais permettre aux troupes de reculer pour recommencer ensuite l'attaque de manière plus habile. Chaque terrain conquis doit être défendu avec la plus grande obstination — autrement, l'offensive perd son sens intérieur et les succès déjà obtenus sont anéantis. Ce n'est qu'en défendant avec ténacité chaque étape atteinte sur le chemin vers l'objectif final que l'on peut obtenir une victoire décisive.

Le 14 janvier, suite à la réception d'une fausse information concernant la prise de Sandepou, une pause a été prévue. Une partie de l'artillerie avait déjà été transférée à l'est pour préparer l'attaque sur le prochain point fortifié — le village de Lidioutoun. Il fallait lancer l'attaque sur Sandepou dès le début — celle-ci a été reportée au 15 janvier. Le combat faisait rage uniquement sur le secteur du I^{er} corps sibérien, sur lequel toutes les attaques japonaises étaient dirigées.

Le lieutenant-général baron Shtakelberg ne s'est pas limité à une défense passive, comme on le lui avait indiqué, et a attaqué les villages d'Ertszya, Shiizya, Sumapu, et Piaocyyao afin de porter la défense à l'est de Hegoutai et de menacer par l'arrière les forces japonaises à Sandeppu. Ainsi, ici le combat a pris un caractère d'affrontement direct. Vers le soir du 14 janvier, nous avons occupé une partie du village de Sumapu. L'unité montée du général-adjutant Mishchenko, blessé ce jour-là, a contourné le flanc gauche des Japonais dans la direction de Xuerpu-Landungou, a tiré sur les renforts japonais approchant et a provoqué un désordre considérable dans leur commandement. L'activité de la cavalerie pendant ces jours-là a grandement aidé notre infanterie.

L'inaction des troupes de la II^e armée mettait le I^{er} corps sibérien dans des « conditions très difficiles ». La supériorité des forces japonaises a empêché le I^{er} corps sibérien de passer à la défense, de libérer la partie capturée du village de Sumapu ; le 15 janvier, sous la pression énergique des Japonais, le corps recula, mais, soutenu par le régiment de Zhitomir issu de la réserve générale, il tint bon et repoussa les attaques japonaises avec de lourdes pertes.

La coutume de céder l'initiative à l'ennemi était tellement enracinée dans notre commandement que même le 15 janvier, suite à l'émergence de l'offensive des Japonais sur le corps de Sib. I et la partie adjacente du corps combiné de fusiliers, nous avons retardé l'attaque sur Sandepu. Seul le corps X a été autorisé à effectuer une démonstration ; le général Tserpitsky à la fin du 15 est passé à l'offensive et a facilement capturé le village de Xiaotaizi et une grande partie du village de Lobatai. Une telle « démonstration », effectuée plus tôt, se serait essentiellement traduite par l'encerclement complet du village de Sandepu, ce qui aurait entravé l'arrivée des renforts japonais et aurait considérablement facilité l'attaque du village.

Le soir du 15 janvier, l'état-major de la II^e armée élaborait la disposition pour le 16 janvier, mais à huit heures le commandant en chef transmet par téléphone l'ordre de cesser le combat et de ramener les troupes à leur position initiale, sur la ligne Sifontai-Zhantan-Yamandap.

Au cours de la nuit, à l'insu de l'ennemi, nos troupes ont nettoyé le champ de bataille. Les Japonais n'ont pas poursuivi, car ils se préparaient à porter un coup décisif en février et attendaient la jonction avec l'armée de Nogî. Nous avons perdu jusqu'à 12 000 hommes lors

de cette tentative offensive, les Japonais 9 000. De nombreux blessés n'ont pas survécu au froid hivernal et ont gelé.

Cette résolution irréversible de vaincre ou de mourir, sans laquelle l'offensive perd son caractère stable, nous n'en avons déjà plus lors des tentatives d'élaboration des bases du plan d'opération. Notre offensive était prête à s'interrompre dès le premier jour ; le passage à la défense — après des succès partiels plus ou moins importants — était prédit par la configuration même de nos troupes. Les frappes qui balaient les armées ennemies ne sont pas portées ainsi.

Les Japonais ne voulaient pas nous laisser obtenir un succès particulier sur la troupe du général Akiyama devant le front de leurs fortifications. Ayant pris le commandement du X corps après le général Slutchevski, nous avons occupé la première position sur la rivière Shakhe. Dans le combat qui s'est engagé — au début — l'avantage était de notre côté, car nous avions anticipé le déploiement d'importantes forces sur la rivière Hunhe. La supériorité générale en nombre et l'initiative offensive que nous avons manifestée même en effectifs réduits ont créé pour nous une situation favorable. Pendant les quatre jours d'avancée, la IIe armée a eu le temps et la possibilité d'écraser successivement les unités japonaises approchant. Mais une série de nos erreurs a empêché de réaliser le moindre succès. La IIe armée, sortie de la réserve, s'est en réalité approchée du dispositif japonais et s'est défendue, prolongeant vers l'ouest et le sud-ouest le cordon de nos positions. Les espoirs de rattraper le retard et, par des efforts vigoureux, de renverser les Japonais renforcés, avaient essentiellement disparu au 15 janvier. Il était donc juste de la retirer d'une position extrêmement défavorable pour la défense sur le bas cours de la rivière Hunhe. La question de savoir si la décision du général d'armée Kouropatkine avait empêché l'armée de vaincre l'aile gauche japonaise n'est apparue qu'au début de la retraite ; tant qu'il y avait possibilité, les Japonais n'avaient été attaqués que par le I corps sibérien et la troupe du général d'armée Mischenko. Cette fois, les ordres du général de division baron Shtakelberg étaient tout à fait corrects. Mais son initiative offensive, qui se distinguait vivement dans une orientation générale défensive, a été critiquée, et le commandement du I corps sibérien a été transféré au général Gerngross.

Le réseau de malentendus, dont toute l'opération autour de Sandepu était tissée, a lourdement affecté l'armée dans sa confiance en ses forces, en ses chefs, et dans la possibilité de l'offensive; l'expression de l'initiative personnelle s'en est trouvée encore plus entravée; le nombre de partisans d'une manière d'agir progressivement défensive a augmenté. Les Japonais ne pouvaient pas souhaiter une meilleure préparation morale pour l'opération de Mukden qu'ils avaient prévue.

Chapitre 22

Bataille de Mukden

Au début de février 1905, nos forces dans les environs de Mukden se composaient de 277 000 baïonnettes, 18 000 sabres, 7 700 sapeurs, 1 089 pièces d'artillerie de campagne, 240 canons et mortiers de siège, et 56 mitrailleuses. Ainsi, l'effectif en ligne (avec les artilleurs) atteignait 330 000 combattants. La plus forte était notre 1^{re} armée du général Linevitch : 1^{re} armée, 4^e, 2^e et 3^e corps sibériens et le détachement de Tsinghechen — d'une force totale d'environ 115 000 hommes ; elle formait notre aile gauche et s'étendait sur 50 verstes. Les détachements du général Maslov et du colonel Madrid protégeaient son flanc gauche. Le centre était formé par la III^e armée du général Bilderling — la plus faible, composée du 5^e corps sibérien, de la 17^e armée et du 6^e corps sibérien (une division) — d'une force totale de 68 000 hommes, occupant une position de chaque côté du chemin de fer sur 20 verstes de longueur. Sur le flanc droit s'étendait sur 25 verstes la II^e armée du général Kaulbars : le détachement de Liaohé, le groupement de fusiliers, la 8^e et la 10^e armée, le 1^{er} corps sibérien, pour une force totale de 102 000 hommes. Environ 45 000 hommes du 9^e général d'infanterie Grippenbergh, après la bataille de Sandepu, avaient quitté le théâtre des opérations. (XVI^e corps et Ire division du VI^e corps sibérien) restaient en réserve générale du commandant en chef. La II^e armée n'avait pas encore renforcé les pertes subies à Sandepu ; dans les unités manquaient 40 % des officiers.

Les forces japonaises, avec l'addition de l'armée de Nogi, libérée après la chute d'Arthur, atteignaient 270 000 hommes ; l'artillerie se composait de 892 pièces de campagne et de montagne, 170 pièces de siège ; il y avait 200 mitrailleuses. Ainsi, en nombre, les Japonais ne nous étaient que légèrement inférieurs ; bien que nous disposions de 3777 bataillons contre 226 japonais, cette différence était compensée par le grand effectif présent dans les unités japonaises.

La II^e armée japonaise du général Oku s'est installée entre les rivières Hunhe et Shahe, principalement en face de notre II^e armée ; l'armée d'Oku se composait de trois divisions (la 4^e, la 5^e et la 8^e) avec un brigade de réserve.

La IV^e armée du général Nozu était située au centre ; elle comprenait deux divisions de campagne (6^e et 10^e) et des brigades de réserve.

La I^{ère} armée du général Kuroki était positionnée contre le centre du 1^{er} corps ; elle se composait de trois divisions (de la garde, 2^e et 12^e) et de deux brigades de réserve. La 2^e division était en réserve à Benshihu.

En reculant sur leurs flancs, les Japonais ont organisé encore d'autres armées. Sur le flanc droit, près de Jiangchang, s'était rassemblée la 5^e armée du général Kawamura, composée de la 5^e division arrivée d'Arthur et d'une division de réserve.

Sur le flanc gauche s'était concentrée la III^e armée du général Nogi, composée de trois divisions (1^{re}, 7^e et 9^e) et d'un régiment de réserve. Le front était couvert par une division de cavalerie combinée du général en chef Akiyama.

Dans la réserve du commandant en chef, le maréchal Oyama, se trouvaient la 3^e division et trois brigades de réserve.

En comparant notre disposition avec celle des Japonais, nous voyons que les Japonais, grâce à une économie très stricte dans la répartition des troupes sur les positions, ont réussi à former, derrière les deux flancs, de fortes avancées. Une action frontale contre des positions fortifiées ne pouvait pas conduire à des résultats décisifs ; seul un manœuvre sur les flancs pouvait y parvenir — et les Japonais disposaient pour cette manœuvre d'unités solidement organisées ; nos forces, en revanche, étaient étirées en ligne, et en cas de nécessité de déploiement des troupes sur de nouveaux secteurs, il était impossible de se passer de réarranger les unités.

Outre les nombreuses fortifications x) élevées sur le front de notre position, l'arrière était renforcé le long du fleuve Hunhé. Les passages situés au sud de la gare de Mukden étaient sécurisés par la tête-de-pont, dont les fortifications s'étendaient sur 12 verstes ; sa construction a commencé immédiatement après la bataille de Tyurenschensk. Au flanc gauche de la tête-de-pont se rattachaient des fortifications s'étendant sur la rive droite du Hunhé !) Voir page 327, jusqu'à la ville de Fushun et encore 8 verstes plus loin. Ces fortifications ont été construites par les troupes avant la bataille sur le fleuve Ilakhé. Quant au flanc droit de la tête-de-pont, aucune position préparée n'y était présente. Une ligne de défense naturelle et commode était représentée par le remblai du chemin de fer, contournant auparavant Mukden à 15-20 verstes à l'ouest ; le remblai atteignait une hauteur de 1½ sazhen et constituait une couverture importante sur la plaine, formant la partie occidentale du champ de bataille. Sur le plan de la fortification, les actions provenant de l'ouest étaient prévues, mais au lieu de préparer une position en retrait, treize fortifications ont été élevées sur la ligne Madyapu—Sathozha—Yansuntun—Yuhuantun—Houha. L'inflexion des flancs des troupes sur cette ligne facilitait bien sûr aux Japonais l'exécution d'un mouvement d'encerclement.

La rivière Hunhe était gelée et ne présentait aucun obstacle pour le passage de l'infanterie ; pour le passage de l'artillerie et des charrettes, nous disposions de 14 ponts qui, bien sûr, s'ils étaient correctement utilisés, auraient pu satisfaire les besoins qui se présentaient.

Plus au nord, il y avait une position étroite et peu pratique pour le combat des forces principales, fortifiée près de Tělina.

Notre plan consistait essentiellement à répéter l'attaque sur Sandepu. Les véritables raisons de l'échec, résidant dans l'absence d'une détermination ferme à engager toutes les forces lors de l'attaque, dans l'organisation d'une attaque partielle avec une coordination extrêmement complexe des efforts des diverses unités, et dans le fait de laisser trois quarts des troupes inactives, n'ont pas été clairement identifiées. Les raisons invoquées pour expliquer l'échec ont été réduites à la fatigue de la 14^e division d'assaut qui n'avait pas dormi pendant trois nuits avant l'attaque, au manque de reconnaissance et de préparation d'artillerie, à l'insuffisante persévérance des troupes face à un nouveau front fortifié qui s'était brusquement dressé devant elles, et au retrait prématuré de l'artillerie de siège, renvoyée par erreur au Xe corps. Éliminant ces causes de caractère accidentel, nous envisagions le 12 février d'attaquer le centre de la II^e armée, c'est-à-dire le VIII^e corps, à Sandepu, avec le soutien des flancs—le Xe corps et le Corps d'Infanterie Mixte. La réserve du commandant en chef, soit 1/2 corps, devait se déplacer vers l'ouest. Cependant, ce plan n'a pas été mis à exécution, car les Japonais ont pris l'initiative, repoussant notre aile gauche.

Le plan japonais consistait à passer à l'offensive sur un front large, avec autant de troupes que possible.

La première armée, l'armée de Kawamura, devait attaquer le premier et envelopper notre aile gauche. À elle se joignait la première armée de Kuroki, destinée à une attaque frontale sur les positions des III^e et II^e corps sibériens. Par cette offensive énergique des deux armées, il était prévu de repousser notre aile gauche sur les chemins les plus courts vers Telin, et d'attirer nos réserves ici. La IV^e armée de Nozu, par des attaques énergiques sur le front, soutenues par l'artillerie lourde, cherchait à obtenir des succès partiels au centre et, en tout cas, devait nous empêcher d'éparpiller considérablement nos forces ici afin de soutenir les ailes. Enfin, la III^e armée de Nogi, avançant entre les rivières Liaohe et Hunhe, devait contourner notre aile droite, qui était simultanément attaquée de front par la II^e armée d'Oku. Une petite réserve générale était temporairement maintenue derrière le centre. En cas de succès, le plan japonais conduisait à l'encerclement complet de nos troupes.

Les forces japonaises ne correspondaient pas à un tel plan ambitieux. Il était évident que les actions décisives devaient avoir lieu sur le secteur occidental du champ de bataille, et là, les Japonais n'étaient pas suffisamment forts. Les forces du général Nogi étaient

insuffisantes pour effectuer une manœuvre rapide et en profondeur sur un large front. Il était important de renforcer sa concentration — chaque bataillon supplémentaire, chaque batterie sur le secteur décisif pouvait influencer l'issue de la bataille. Si la manœuvre contournante avait été entreprise par 6 divisions, au lieu de 42 divisions, et, en occupant la rive gauche du Liaohe, visant immédiatement en profondeur jusqu'à Hushitai, au nord des positions fortifiées existantes, les résultats auraient pu être complètement différents.

L'attaque de la V^e armée était nécessaire, car il fallait déployer les troupes pour couvrir les communications avec la Corée, peu importe le coût. De plus, tant que le détachement de Qinghechengn'était pas repoussé, l'armée de Kuroki ne pouvait commencer une offensive dans des conditions acceptables. Mais pour l'attaque frontale de Nozu, on aurait pu mobiliser moins de troupes — apparemment, les Japonais comptaient trop sur les pièces d'artillerie lourdes, en particulier sur les mortiers de 11 pouces, espérant ainsi obtenir de plus grands succès. L'artillerie lourde japonaise, forte en nombre et en calibres, n'était pas tactiquement organisée ni préparée pour le combat au sein de l'armée de campagne, ce qui a amené les autorités japonaises à être déçues en elle-même. — De plus, il semble que le déploiement trop dense de l'armée de Oku sur le front aurait été mieux réparti vers l'ouest pour faciliter la participation à un enveloppement. Les résultats positifs de nos actions actives de janvier commençaient déjà à se faire sentir, bien qu'elles aient été extrêmement malheureuses, mais elles avaient contraint les Japonais à maintenir des forces considérables entre Hunhe et Shahe.

Avant le début de l'offensive, les Japonais ont réussi à affaiblir considérablement nos forces dans la région de Mukden. Utilisant des doubles espions, ils ont diffusé la rumeur selon laquelle l'armée de Nogi, après avoir terminé avec Port-Arthur, se dirigeait vers le siège de Vladivostok. Le général-adjutant Kouropatkine a renforcé nos troupes dans la région de l'Oussouri et a envoyé une brigade mixte (une compagnie de chaque régiment de la 1^{re} armée) avec de l'artillerie à Vladivostok pour y former de nouvelles unités. Notre propension à l'improvisation restait irrépressible.

Deux détachements japonais, chacun fort de 75 chevaux, ont réussi, à la fin janvier, après une expédition de cinq semaines, à pénétrer au nord de Telin, à se renforcer avec des bandes huns et à effectuer une attaque contre le chemin de fer. En plus d'autres dommages insignifiants, les Japonais ont réussi à endommager un petit pont près de la station de Futsjatun, qui était gardé par un poste de 42 gardes-frontières. Les Japonais ont attaqué subitement le poste du pont (18 hommes), mais n'ont pas pu y rester longtemps, car 24 hommes de la garnison, commandés par le feldwebel Kharin, sont venus à leur secours. Les Japonais ont reculé après avoir seulement commis quelques explosions locales. La circulation sur la voie ferrée a été rétablie au bout de 17 heures. Trois cent gardes-frontières avec deux canons, sous le commandement du rotmistr Lignitsky, ont été envoyés à la poursuite des Japonais. Ce détachement a agi sans succès et, ayant perdu 28 hommes et un canon, il est revenu, n'ayant eu aucun contact avec l'ennemi, et a diffusé des nouvelles exagérées à son sujet. Les rumeurs sur l'invasion japonaise se sont rapidement répandues et ont suscité dans l'arrière un sentiment panique. Les Chinois, assurant le service d'espionnage, ont relayé ces rumeurs, et bientôt des dizaines de sources ont commencé à signaler la progression de milliers, voire de dizaines de milliers de Japonais et de Huns de Xinmintin à travers la Mongolie vers notre arrière. Le général-lieutenant Chichagov, chargé de la protection du chemin de fer, estimait que 25 000 gardes-frontières à sa disposition étaient loin d'être suffisants pour lutter contre cet ennemi imaginaire. Mal orienté par ses rapports, le général-adjutant Kuropatkin décida de prendre des mesures sérieuses pour protéger l'arrière. Des unités furent détachées de l'armée : le détachement du colonel Stakhovich — 4 bataillons et 8 escadrons, qui réussit à revenir et à participer à la bataille de Mukden, et 8 bataillons, 34 1/2 centaines et 36 canons, qui restèrent pourtant stationnés au nord. Ces unités faisaient partie de la brigade du XVI^e corps (réserve du commandant en chef) et de certaines parties de cavalerie (4^e division cosaque du Don et autres unités), qui protégeaient notre flanc droit ;

ainsi, les actions des deux escadrons japonais, exagérées par légèreté, nous ont sérieusement affaiblis sur des secteurs essentiels. En outre, 10 000 effectifs, destinés au premier corps de Sibérie et au corps combiné de tirailleurs, qui devaient effectuer un travail de combat aussi difficile, furent affectés à renforcer la garde-frontière.

En réponse à l'explosion du pont dans notre arrière, le colonel F. Gilenschmidt, avec 6 centaines, a pénétré jusqu'à Haichen ; près de lui, le pont a également été fait sauter dans la nuit du 8 février et il s'est replié avec succès, parcourant 375 verstes en 5 jours. Cette incursion remarquable par sa rapidité n'a toutefois pas suscité d'inquiétude particulière dans l'arrière des Japonais, et le pont a été rapidement réparé.

L'armée de Kawamura a été la première à lancer l'offensive ; au début de février, une division est arrivée depuis Port-Arthur, et déjà les 6 et 7 février, après toute une série d'escarmouches, les avant-postes du détachement de Tsinghachen ont été repoussés. Le 8 février, les Japonais se trouvaient à une distance de tir d'artillerie de la position de Tsinghachen, où le général Alexeïev avait concentré 1/2 bataillon, et 100 hommes, 28 canons, 4 mitrailleuses. Le 9 février, le général Alexeïev passa à une offensive partielle avec 4 bataillons, 6 pièces d'artillerie et 5 centaines ; cela a révélé que les forces japonaises atteignaient la taille d'une division. L'armée sud et la deuxième armée de Kawamura attaquèrent vigoureusement nos positions, concentrant les principaux renforts sur l'assaut de la „colline Beresnevskaya“ — une élévation au centre, représentant la partie avancée de notre position, et ne recevant que peu de soutien des autres unités de la position. Sur la colline Beresnevskaya elle-même, le sommet constituait un point avancé occupé par un redoute de 2 compagnies. Après une série d'attaques infructueuses, vers midi du 9, les Japonais parvinrent à s'emparer de ce sommet ; la chute du point de commandement, comme dans d'autres combats en montagne, provoqua la perte de toute la position. En raison du contournement du flanc gauche par la division de réserve, le général Alexeïev décida de se retirer derrière le col de Dalin pour se replier sur la position de Sanlungu.

Le 13 février, le chef principal de l'unité, le général Rennenkampf, est arrivé à la tête du détachement en mission. Après la blessure du général-adjutant Mishchenko, il commandait la cavalerie de l'aile droite après la bataille de Sandepu. En raison de la manœuvre continue des Japonais sur le flanc gauche, le général Rennenkampf a retiré les troupes vers Tyupintai. Les 16 et 17 février, le détachement a dû repousser les attaques japonaises avec un effort extrême. Pour le protéger d'une manœuvre par le flanc gauche, une brigade de la 6e division d'infanterie de ligne, commandée par le général-major Danilov, a été transférée par chemin de fer depuis la position de la II^e armée à Fushun, puis s'est avancée vers le village de Kudjaza et, après les combats des 15, 16 et 17 février, a arrêté l'avancée de la division de réserve. Soutenu par le régiment de Viborg, le général Danilov a tenté le 18 février de passer à l'offensive, mais sans succès. Les attaques ultérieures des Japonais sur la position de Tyupintai ont également échoué.

L'attaque de l'armée de Kawamura a été repoussée par nous avec une perte de jusqu'à 5000 hommes. Les pertes japonaises étaient encore plus importantes ; le combat attendu est resté immobilisé dans une position unique – les deux lignes faisaient face à face, attendant la décision sur le secteur opposé du champ de bataille.

Les positions du III^e corps de Sibérie, s'étendant sur près de 2,0 verstes, étaient occupées au 10 février par seulement 13 bataillons, une centaine [d'hommes] et 52 pièces d'artillerie. À partir du 11 février, la 2e division japonaise a commencé à avancer sur son flanc gauche, situé sur la position de Gaotulin ; en même temps, la 12e division s'est déployée contre son aile droite.

Comme il est également apparu que le II^e corps de la division agissait contre le détachement du général Rennenkampf parmi les forces assiégeant Arthur, nous avons

développé dans notre commandement la crainte que les Japonais dirigent une attaque décisive contre notre aile gauche. Trois régiments du général Danilov ont été concentrés pour protéger le flanc gauche du détachement du général Rennenkampf ; dans le secteur du III^e corps sibérien, de nombreux renforts ont été envoyés. Le voisin le plus proche, le II^e corps sibérien, a aidé avec 5 bataillons et 16 pièces d'artillerie ; le IV^e corps sibérien a envoyé les régiments de Krasnoïarsk et de Iénisseï. Le commandant en chef a envoyé de sa réserve la 72^e division et le régiment de Tsaritsyne ; du II^e armée, le I^e corps sibérien a été envoyé à Chihouïchen et a réussi à renforcer le III^e corps sibérien avec une brigade. La dernière réserve, le XV^e corps d'armée, a été instruite de se préparer à se déplacer vers l'est. Le général Courapatkine voulait non seulement repousser l'attaque de Kuroki, mais aussi écraser l'ennemi ici.

Au 5 février, le III^e corps sibérien disposait dans les unités de combat et les réserves d'environ 5 bataillons ; les Japonais avaient contre lui environ 30 bataillons, mais malgré notre supériorité en forces, ils attaquaient énergiquement ; le III^e corps sibérien a été contraint de s'étendre encore plus vers l'est ; la longueur totale de ses positions atteignait 32 versts ; avec une telle dispersion, le corps ne pouvait repousser les attaques de l'ennemi qu'avec difficulté.

Déjà le 14, les Japonais ont réussi à s'emparer d'un sommet important au centre (entre les cols de Wanfoulin et de Gaotoulin, note n° ib), dominant nos positions. Les 16 et 17 février, attaquant avec un engagement extrême de forces, les Japonais ont réussi à prendre sur le front du III^e corps encore quatre points d'appui (n° 17-20). À l'aube du 18, ils ont tenté une dernière percée au centre. La position de Gaotoulin, et avec des pertes énormes allant jusqu'à l'annihilation complète de certaines unités, a été repoussée par le 10^e régiment d'infanterie sibérien oriental. Ici, l'épuisement des forces japonaises était total, mais nous n'en avons pas profité pour passer à l'offensive. Nos pertes sur le secteur du III^e corps sibérien atteignaient 3 000 hommes, les unités étaient mélangées, les hommes étaient fatigués, et nous avons commencé à remettre les troupes en ordre au lieu de développer immédiatement le succès coûteux qu'on avait acquis. En effet, le commandant en chef avait transféré sur le flanc gauche 42 bataillons, 112 escadrons, et 16 batteries d'artillerie ; bien que le I^{er} corps sibérien (3 brigades) ait été ramené sur le flanc droit, le temps précieux avait été perdu ; le I^{er} corps d'armée, que le commandant en chef avait l'intention de retirer en réserve, remplacé par la 72^e division, est resté sur ses positions.

L'aile gauche de l'armée de Kuroki — la division de la garde — a commencé à avancer beaucoup plus tard. Il était impossible de cesser le combat sur le secteur est du champ de bataille avant un succès complet — cependant, la décision sur le secteur ouest était retardée ; les forces de l'aile droite de l'armée de Kawamura et de la droite de Kuroki commençaient à représenter une menace sérieuse pour les Russes.

La 2^e brigade de garde (gén.-m. Watanabe) a reçu l'ordre, dans la nuit du 18 février, de s'emparer du secteur droit de la position du II^e corps sibérien ; après un combat acharné de 36 heures, au cours duquel les Japonais se sont retrouvés dans une position telle qu'ils ne pouvaient ni avancer ni reculer, le 17^e et le 18^e régiments d'infanterie ont repoussé cette attaque ; malgré de lourdes pertes, les Japonais ont tenu la rive droite de la rivière Shahé, se sont retranchés et ont continué à harceler le II^e corps sibérien par de petites attaques sur l'ensemble du front.

L'armée du général Nozu, située au centre, devait maintenir la communication entre les troupes de l'aile gauche des Japonais, qui menaient l'attaque principale, et les troupes de l'aile droite. Malgré des conditions extrêmement difficiles pour des actions actives contre les positions du XVII^e corps d'armée, du VI^e Sibirsk et du I^{er} corps d'armée, l'armée du général Nozu a pris une part significative à la transition générale vers l'offensive. Sa 6^e division de l'aile gauche est passée à l'offensive plus tard, en liaison avec les actions décisives des armées Oku et Nogi ; l'aile droite, avec sa 1^{re} division, soutenue par un régiment de réserve et par le

feu de l'artillerie lourde, a commencé le 17 février une offensive sur le front du Ier corps d'armée, attaquant simultanément le village de Ludzantun, le nouvel établissement urbain et la colline Putilov. Le feu de l'artillerie lourde causait des dégâts significatifs aux fortifications, mais elles étaient réparées durant la nuit. Nos pertes en hommes étaient relativement faibles. Progressivement, en avançant, les Japonais ont saisi une partie des tranchées avancées de la garde de flanc ; la nuit, ils en aménageaient de nouvelles, mais en raison de l'absence de communications faciles avec l'arrière et du froid intense, leurs unités en souffraient beaucoup. Les tentatives de démolir nos obstacles artificiels échouaient. Le 20 février, ils se sont approchés presque jusqu'au village de Ludzantun et à 2 heures de l'après-midi ont lancé l'attaque la plus acharnée. Mais (notre supériorité sur un ennemi épuisé par une longue défense se faisait pleinement sentir). Le Ier corps d'armée repoussait facilement les attaques. Le soir du 19 février, deux compagnies de Vilmanstran, passant à l'offensive, ont capturé 3 mitrailleuses japonaises et des prisonniers. Les 20 et 21 février, les compagnies du régiment de Caspienne sont passées à l'offensive et ont fait un grand nombre de prisonniers. Les fantassins japonais à moitié gelés ne faisaient pas preuve de l'habitude de persévérance.

Dans la nuit du 15 février, lorsque de fortes renforts commençaient déjà à affluer dans notre aile gauche, nous avons décidé de mener une démonstration au centre afin de détourner les forces japonaises de notre 1^{re} armée. Dans ce but, trois compagnies de chasseurs du corps d'armée XVII, appuyées par deux compagnies, ont attaqué la tête du pont ferroviaire sur la rivière Shakhe et le bois « Noir » situé à proximité. Une offensive isolée menée par des forces si réduites ne pouvait bien sûr ni assurer un succès solide ni influencer les décisions de l'ennemi. Initialement, les chasseurs du corps XVII ont réussi à s'emparer des tranchées avancées des Japonais, mais ils ont ensuite été repoussés. Ce n'est pas à cette échelle que les actions entreprises peuvent influencer sur l'issue de la bataille, à laquelle participent plus d'un demi-million de combattants.

L'attaque auxiliaire japonaise nous a obligés : 1) à renoncer à l'offensive sur le secteur occidental du champ de bataille ; 2) à transférer des réserves vers l'est et à nous affaiblir sur le point décisif ; 3) d'abord à adopter un plan de passage à l'attaque à l'est, puis 4) à y renoncer également. Tous les calculs et suppositions initiaux du général-adjutant Kouropatkine ont été bouleversés ; mais pour cela, les Japonais ont dû mener l'attaque auxiliaire avec une telle énergie, qu'eux-mêmes n'ont pas réussi à surpasser sur le secteur de la bataille décisive.

Chapitre 23

Bataille de Mukden

L'offensive de l'armée de Nogi a commencé le 13 février. La division la plus à droite, la 9e, devait agir en totale coordination avec le flanc gauche de l'armée d'Oku, et initialement se diriger vers le village de Syfantai. Les autres colonnes — la brigade de réserve, les 7e et 1re divisions — se dirigeaient sur le front jusqu'à la rivière Liaohe. Sur la rive droite de la Liaohe, la 2e brigade de cavalerie du général Tamura attaqua initialement, couvrant le flanc gauche de tout le déploiement japonais. En décrivant un demi-cercle, les unités de l'armée de Nogi devaient s'abattre sur notre flanc et notre arrière, sur un tronçon de trente verstes entre nos positions et la route de Xinmintin. Le flanc le plus à gauche devait décrire un arc plus large ; c'est pourquoi il avançait par paliers, ce qui fit que nous l'avons découvert en premier lieu et suscita au sein de notre commandement des craintes quant à un contournement profond de la vallée de la rivière Liaohe, directement vers Telin.

Au moment de l'avancée de l'armée de Nogi, notre cavalerie sur le flanc droit avait été affaiblie par la 4e division cosaque du Don, envoyée à l'arrière à la suite de la panique parmi les unités chargées de la sécurité du chemin de fer, et en outre, elle avait perdu ses meilleurs commandants : le général en chef Mishchenko était blessé, et son successeur, le lieutenant-général Hennenkampf, avait été rappelé et placé à la tête des troupes repoussant l'avancée de l'armée de Kawamura. Sous d'autres chefs, notre cavalerie ne constituait pas un élément de combat sérieux, et pour une partie restait inactive, dispersée parmi les unités d'infanterie, tandis qu'une autre partie—sous le général de division Grekov—réussissait, en se déplaçant vers le nord, à contourner les colonnes avancées de l'armée de Nogi et s'éloignait presque complètement du champ de bataille.

Avec l'avancée vers l'est, pour contrer l'offensive des armées de Kawamura et Kuroki, le I corps sibérien et la II armée se sont retrouvés sans réserve. Le général baron Kaulbars a tenté de constituer une réserve au détriment de l'unité de Sifantai à Liaohé, mais dès le début de l'offensive de l'armée de Nogi, il a fallu immédiatement dépenser la réserve de l'armée pour renforcer le flanc gauche affaibli.

Le 15 février, lorsque dans la vallée de la Liaohe les forces japonaises puissantes ont repoussé notre cavalerie, le général-adjutant Kourapatkine dirigea vers le village de Kaolitun la 1ère brigade de la 41e division, avec 3 batteries et 1 centaine sous le commandement du général-lieutenant Birger ; le déploiement à 40 verstes au nord-ouest de Mukden d'une seule brigade contre l'avance contournante était, bien sûr, une mesure partielle qui conduisait à la dispersion d'une réserve peu nombreuse.

Le 16 février, l'importance sérieuse de la manœuvre entreprise par les Japonais est devenue évidente, et le général-adjutant Kouropatkine ordonna : 1) de former un corps combiné du général-lieutenant Topornine à partir de la 25e division (XVIe corps d'armée, reste de la réserve générale) et de la division combinée du général-major Vassiliev (une brigade de chacune de leurs divisions du X corps d'armée), qui devait se diriger vers Kaoli Tunyu pour se joindre au général-lieutenant Birger ; 2) de détacher encore 32 bataillons du IIe corps d'armée, qui devaient se diriger pour intercepter le mouvement japonais vers S. Salinpu et au-delà. Sous le commandement direct des 72 bataillons ainsi constitués devait entrer le général baron Kaulbars, tandis que les forces restantes sur la rive gauche du Hunhe devaient être commandées par le général von der Launitz. Comme la majeure partie du IIe corps d'armée devait quitter ses positions, pour occuper un front plus court, les unités restantes devaient reculer et se déployer à 3 à 5 verstes au sud du vaste village de Sukhudyapu, entouré de murs solides, qui pouvait leur servir de redoute. De même, l'aile droite du IIIe corps d'armée — le V corps sibérien — devait reculer son flanc droit. Le Ier corps sibérien, n'ayant

pas encore pu s'engager dans la bataille sur le front du I^{er} armée, revenait précipitamment en arrière.

Les attaques des Japonais ont toutefois gêné la réalisation de ces plans. Les troupes du général de division Topornine — la 25^e division provenant de la réserve et la division combinée du X corps, sur le front de laquelle tout était calme — se sont effectivement déplacées vers la région à l'ouest de Mukden ; le lendemain, le 17 février, après avoir constaté que les colonnes japonaises de contournement se dirigeaient vers l'est, vers Mukden, les troupes du général de division Topornine ont été envoyées à Salinpu et, en soirée, ont engagé le combat avec l'ennemi le long de l'ancienne ligne de remblai ferroviaire. La 1^{re} armée, attaquée vigoureusement par les Japonais, n'a libéré le 1^{er} corps sibérien qu'avec 18 bataillons, et malgré l'accélération des mouvements, il n'a pu arriver à Mukden avant la soirée du 18 février.

Dans la II^e armée, le général baron Kaulbars avait destiné au déplacement sur la rive droite du Hunhe le VIII^e corps d'armée, qui devait être remplacé par le corps combiné de fusiliers lors de la retraite. Mais dès février, des combats éclatèrent au centre et sur le flanc droit de l'armée. L'armée d'Oku passa à l'offensive décisive pour empêcher notre aile droite de se préparer à faire face à la manœuvre contournante japonaise. La 4^e division japonaise attaquait le flanc droit du VIII^e corps, la 5^e division attaquait particulièrement avec acharnement les unités du corps combiné de fusiliers sur la rive gauche du Hunhe près de Zhanchzuatsi, la 8^e division sur la rive droite à Zhantan, et, conjointement avec la 9^e division de l'armée de Nogi, à Syfantai. Partout, nos troupes repoussaient les attaques ennemies et, sans aucun doute, elles auraient pu tenir si la mission générale n'avait pas exigé le retrait de certaines forces et le repli du front. Sous la menace d'attaques constantes venant du sud et de frappes venant de l'ouest et même du nord-ouest, la mission confiée aux VIII^e et Corps combiné de fusiliers était irréalisable. Au lieu d'envoyer le VIII^e corps, le général baron Kaulbars décida de faire avancer vers Salinpu uniquement la division combinée du général-major Golembatovsky, formée des quatre régiments les plus proches disponibles, avec la 1^{re} batterie. Mais elle non plus ne réussit pas à se dégager des unités japonaises qui la poursuivaient.

La retraite de la II^e armée était, en réalité, un mouvement de flanc par rapport aux unités des 8^e et 9^e divisions qui la couvraient sur la rive droite de la rivière Hunhe. La division combinée du général en chef Golembatovski, au lieu de se diriger vers Salinpu, a dû jouer le rôle d'arrière-garde latérale de la II^e armée. Le soir du 17 février, le général Golembatovski a porté sur la rive droite de la Hunhe un coup bref aux unités japonaises qui s'étaient engagées trop en avant et menaçaient le retrait des régiments de la II^e armée. L'attaque imprévue a stupéfié les Japonais. Nous les avons chassés des villages de Peithoza et de Caenzza, et le régiment de Buzuluk a capturé 7 mitrailleuses et 64 prisonniers. Bien que nos pertes s'élèvent à 1023 hommes, ce coup a sauvé nos arrière-gardes et a obligé les Japonais à agir avec plus de prudence.

Le 18 février, malgré la fatigue croissante des troupes, le retrait du groupe de corps du général von der Lanitz se poursuivait, extrêmement gêné par les convois et les parcs qui bloquaient les passages près de Madyapu ; comme pour tout mouvement de flanc, il fallait organiser les convois non pas à l'arrière, mais sur des routes séparées — en utilisant, dans ce cas, les passages sur la Hunhe dans la zone de la III^e armée, ce qui n'a pas été réalisé à temps.

Vers midi du 18, le général von der Launitz reçut l'ordre de laisser sur les positions de la rive gauche du Hünkhé devant Sukhudyapu la 15^e division ; la brigade du général de division Golembatovski devait couvrir le village de Sukhudyapu depuis le nord-ouest, et toutes les autres forces devaient se déplacer rapidement vers le nord ; le commandement général sur les troupes couvrant Sukhudyapu fut confié au commandant de la 15^e division, le général de division Ivanov.

Le 15e division, le soir du 8, a été attaquée sur son flanc droit par les éléments avancés de la 8e division japonaise, qui progressait sur la rive droite de la Hunhe derrière l'unité du général-major Golembatovski, et a tourné à gauche, laissant ainsi sur la rive gauche de la Hunhe une bande de 4 verstes de large, par laquelle les Japonais ont immédiatement avancé et occupé le village de Sukhudyapu, d'où nos dernières réserves se sont retirées calmement vers le nord dans la soirée, estimant que Sukhudyapu était solidement couvert par les troupes du général Ivanov.

Ainsi, dans la nuit du 19 février, une rupture est survenue dans notre disposition, qui menaçait de prendre de grandes proportions, car le général Ivanov, chargé d'assurer la liaison entre la IIe et la IIIe armées et venant de perdre Sukhudjapu, découragé, déclara que « ses troupes étaient tellement épuisées par les combats précédents » qu'« elles ne pouvaient en aucun cas tenir les positions occupées » et qu'il considérait nécessaire de retirer ses troupes à Tasudjapu, en réserve auprès de l'état-major du V corps sibérien, où il avait l'intention de se rendre lui-même.

Le colonel Stakhovich, envoyé avec 4 compagnies et une escouade pour le lien avec la IIIe armée, a réussi à l'empêcher de montrer une telle initiative. La 15e division s'est intégrée au flanc droit de la IIIe armée et, avec le détachement du colonel Kouznetsov à Elthaïza (1er régiment de la 15e division et 2 régiments de fusiliers), a comblé le vide créé. Mais il n'a pas été possible de reprendre le contrôle du village fortifié de Sukhudyapu.

La brigade du général major Golembatovsky s'est retirée par le village d'Elt Hayza en réserve de la IIe armée.

En raison du retrait de la IIe armée, le flanc droit du Ve corps sibérien se repliait vers le nord ; son flanc gauche restait en liaison avec le XVIIe corps d'armée sur place. Le 19 février, profitant du désordre du Ve corps sibérien sur les nouvelles positions, qui s'était étendu à son flanc droit en raison de malentendus avec Sukudjapu et de sa manoeuvre enveloppante, la 4e division japonaise prit d'abord le village de Lan Shanpu, puis celui de Shouyalinza. Nos contre-attaques énergiques en direction du village de Lan Shanpu, initialement presque sans résistance, n'obtinrent aucun succès. Nos pertes atteignirent rapidement 2 930 hommes ; la charge principale du combat incombait à la 54e division, dont le commandant, le général de brigade Artamonov, réussit à maintenir un ordre relatif dans les troupes. Comme, avec l'établissement des positions japonaises à Sukudjapu, de nouvelles contre-attaques sur Lan Shanpu semblaient sans espoir, le général d'armée Kouropatkine ordonna au Ve corps sibérien de se replier sur une position fortifiée de Elthayza-Beitaizi et jusqu'à la station de Suyatun incluse. Il revenait ensuite au XVIIe corps d'armée de replier son flanc droit.

Le soir du 17 février, comme indiqué, le corps combiné du général Topornin approchait de Salinpu et se tenait sur la ligne de l'ancienne levée ferroviaire avec le centre de l'armée de Nogi — une brigade de réserve. Notre cavalerie, qui occupait encore ce secteur le matin, s'était retirée vers le nord. Les troupes du général Topornin, qui ne disposaient ni de cavalerie ni de chasseurs à cheval, durent entrer en combat complètement à l'aveugle. Chez les Japonais, la cavalerie — jusqu'à 4 escadrons — était présente, et dans l'affrontement qui s'ensuivit, ils furent mieux orientés. Le soir du 17 février, nous avons obtenu certains succès, mais le développement d'actions énergiques fut reporté au matin du 18 février.

Les actions entreprises par nous à Salinpu se sont immédiatement répercutées favorablement sur la situation de tout l'aile droite : la 7e division japonaise, au lieu de frapper l'arrière de l'armée du général Launitz, se tourna contre le général-lieutenant Topornin, où allait également la 1re division, au lieu de continuer son mouvement contournant. Le combat qui s'est développé le matin du 18 février ici, avec l'énergie de notre côté, s'est révélé être le moyen le plus avantageux de contrer le contournement de notre flanc gauche. Le matin du 18 février, les forces du général Nogi et de Topornin dans le secteur de Salinpu étaient presque égales. Au cours de la journée, les Japonais avaient à peine le temps d'amener la 9e division et

la 8e division de l'armée Oku ; nous pouvions en revanche faire venir la division mixte du général De Witt, affectée sur la rive droite du Hunhe par la IIIe armée, et l'unité du général-lieutenant Birger, se dépêchant de revenir par la route de Simintin depuis Kaulitu. Vers la nuit, le 1er corps sibérien serait arrivé, et au matin du 19, la majeure partie de la IIe armée, ce qui nous aurait assuré une grande supériorité numérique. L'occasion de répéter la bataille de Suvorov sur la rivière Trebi se présentait, mais notre direction se distinguait de loin de l'énergie de Suvorov.

Au lieu de diriger les troupes envoyées pour aider à la protection du chemin de fer, un régiment d'infanterie (le 6e) a été transféré dans la nuit du 18 au Tielin. La division mixte du général de Witte, au lieu de se dépêcher pour venir en aide aux troupes du général de division Topornine, reçut l'ordre d'assurer la sécurité de Mukden depuis le nord-ouest, en occupant une position avec son flanc gauche le long de la route de Xinmintin. À la gare de Hushi, une unité du colonel Zapolski fut formée à partir de 4 bataillons de marche du régiment de Samara (3 bataillons) et d'une batterie.

Dans la bataille près de Salinpou, nous avons concentré notre principale attention sur la prise de ce village au centre de l'ordre de bataille, et non sur le combat contre les forces ennemies; il nous menaçait bientôt un contournement du flanc droit par la 1re division japonaise. Cependant, nous tenions encore sur tout le front, et une grande partie des troupes restait intacte dans les réserves. Le général baron Kaulbars, arrivé sur le champ de bataille, se fit une idée non pas de la nécessité de combattre activement les unités contournantes, mais de l'importance primordiale de protéger Mukden depuis l'ouest, et il ordonna aux troupes du général-lieutenant Topornin de reculer et, avant tout, d'occuper le secteur déjà assuré par la division combinée de De Witt, à quoi le commandant de la IIe armée n'était pas informé. Le général baron Kaulbars mit presque tout son état-major à la disposition du général von der Launitz et se rendit lui-même pour diriger le combat sur la rive droite du Hunhe avec seulement une petite partie de celui-ci, ne pouvant même pas s'orienter dans le déploiement de ses troupes et ne parvenant absolument pas à gérer la technique de commandement.

Vers midi, alors que les troupes du général de division Topornine, ayant interrompu le combat, se retiraient sans être inquiétées par les Japonais, à environ 10 verstes au nord, l'unité du général de division Birger fut attaquée près du village de Tafachin par la brigade de cavalerie du colonel Tamura, soutenue par deux bataillons de la 1re division. Le succès sur l'extrême aile gauche des Japonais nous paraissait d'une importance capitale ; la position de l'unité du général Birger était très avantageuse pour nous, il ne restait plus qu'à renforcer autant que possible cette avancée menaçant le flanc japonais. Mais la liaison entre la IIe armée et l'unité du général Birger n'était pas établie ; le commandant en chef était inquiet, et le manque de renseignements sur l'unité du général Birger obligeait le général Kaulbars à hâter particulièrement sa retraite vers Moukden, tandis que le général de division Birger se sentait isolé et, sans viser à infliger aux Japonais une défaite ponctuelle, cherchait seulement à rejoindre Moukden. Vers le soir, au village de Tafachin, encerclé de notre côté sur trois fronts, la situation nous était très favorable, mais le général de division Birger ne porta pas l'attaque à son terme et ordonna, avec l'avènement du crépuscule, de contourner par le nord, en direction générale de Khushitai, l'unité japonaise qui bloquait le chemin. Les unités engagées dans le combat se mêlèrent lors du retrait nocturne de la campagne vers un terrain inconnu, se dispersèrent et, dans une grande fatigue et confusion, arrivèrent partiellement à Khushitai (le matin du 20 février) et partiellement à Mukden (après-midi du 19 février).

Le commandant en chef trouvait très inquiétante la déviation de l'aile gauche et estimait qu'il était nécessaire, quoi qu'il en coûte, de passer à l'offensive et de s'emparer du remblai de l'ancienne voie ferrée ainsi que de ce qu'on appelait la « position de Dembowski ». Il pensait que déjà le matin du 19 février, le général baron Kaulbars disposerait sur la rive droite du Hunhe de jusqu'à 112 bataillons avec 366 canons, ce qui était assez suffisant pour

une offensive contre 3 à 4 divisions japonaises. Cependant, les troupes avançaient lentement, bien que vers midi le 19 toutes les unités aient convergé, envoyées par le général F.-der. Iliniz du côté gauche du Hunhe ; le 1er corps sibérien était encore arrivé la veille. Sur tout le front de la rive droite du Hunhe, tout était calme, et il était tout à fait possible de rassembler les troupes par corps et divisions, arrivant là dans le cadre d'unités improvisées ; mais le général baron Kaulbars n'ordonna rien pour le 19, se contentant d'attendre la concentration des forces.

La situation du 19 février indiquait aux Japonais qu'ils n'avaient rien à craindre de frappes sérieuses de notre part sur la rive gauche du Hunhe ; en réalité, nos importantes réserves étaient dirigées vers la rive droite du Hunhe. Cela a permis au maréchal Ōyama de déplacer la 3e division de sa réserve pour renforcer l'armée de Nogi. Mais ce renforcement et l'affaiblissement de nos forces au centre étaient liés à la formation d'un nouveau front contre l'armée de Nogi, qui s'étendait déjà jusqu'aux tombes impériales. Ainsi, les colonnes de contournement du général Nogi, rassemblées le 18 le long de l'ancienne digue près de Salinpu, n'étaient déjà plus dirigées sur le flanc, mais sur un front fortement occupé et fortifié. Sur un front qui se rétrécissait à la suite du début d'une progression concentrique, il ne restait absolument aucun secteur approprié pour la 9e division, qui, après un affrontement infructueux avec les troupes du général Golembatovsky, resta en deuxième ligne. Toutes ces considérations indiquaient que la profondeur initiale du contournement n'était plus suffisante ; la manœuvre de l'armée de Nogi a permis à l'armée d'Oku d'entrer en bataille dans des conditions favorables, mais l'armée de Nogi elle-même, en raison de notre occupation du nouveau front, se trouvait en position défavorable pour porter un coup. Il fallait accroître la profondeur du contournement, en étendant l'armée de Nogi jusqu'au chemin de fer, afin de couper ainsi l'artère qui nous approvisionnait. Pour ce faire, il fallait effectuer une marche de flanc sur 25 verstes dans un secteur large de 10 verstes, devant un front constitué de troupes intactes et nombreuses. Réaliser sur le champ de bataille un tel contournement, insuffisamment préparé par la manœuvre précédente, représente une tâche extrêmement difficile. La 7e division a assumé le rôle d'avant-garde latérale de l'armée de Nogi, renforcée par certaines unités des 1re et 9e divisions ainsi que par la brigade de réserve, formant un rideau clairsemé devant le front de la IIe armée, derrière lequel, diminuant en nombre à mesure de la marche, les unités des 9e et 1re divisions progressaient en direction nord-ouest.

Le succès de cette manœuvre n'était possible que grâce à notre passivité ; toute action active contre les avant-gardes latérales déployées aurait contraint l'armée de Nogi à entrer en combat, ce qui, lors d'une marche de flanc, représente l'inconvénient de nous obliger à renoncer à l'objectif de la marche — dans ce cas, à l'atteinte du chemin de fer. Pour nous forcer à cette passivité et gagner le temps nécessaire pour la marche de flanc, les 5e et 8e divisions de l'armée Oku ont lancé les 20 et 21 février des attaques extrêmement énergiques mais restées infructueuses sur le flanc gauche de la IIe armée, épuisant leurs forces, et le 22, les troupes du général de division Topornine ont été attaquées par la 3e division du commandement principal venue des réserves.

Pour le 20 février, le général d'armée Kouropatkine ordonna au commandant de la IIe armée de passer à l'offensive, en portant le coup principalement sur le flanc droit. L'orientation des réserves principalement contre la tête des unités contournantes du général Nogi était plus prudente que la tentative de percer le faible rideau qui reliait cette armée à l'armée d'Oku, et en outre, elle pouvait s'accompagner d'un encerclement et, de ce fait, faciliter le succès. Cependant, pour exploiter les forces d'un grand nombre de troupes rassemblées ici, il était naturellement préférable de passer à l'offensive sur un large front, en cherchant à frapper immédiatement tous les points faibles de la disposition ennemie. Au total, nous pouvions disposer ici de 80 000 baïonnettes contre 80 000 Japonais.

Le général baron Kaulbars a réuni le commandement de toutes les troupes — selon son compte jusqu'à 30 bataillons — entre la route de Chansuntun à Mukden et la rivière Hunhe,

aux mains du général Tserpitsky ; en réalité, il s'y trouvait 48 bataillons. À l'aube du 20 février, les attaques acharnées des 5e et 8e divisions contre le secteur du général Tserpitsky ont commencé. Nos troupes ont tenu bon face à cette pression, mais le général Tserpitsky, n'ayant pas encore épuisé ses réserves, a demandé des renforts et en a reçu au compte du II corps. À l'extrême droite de l'armée II, sous le commandement du général-lieutenant Gerngross, devait porter le coup décisif.

Le rapport du général Cerpiczki sur l'envoi de forces importantes sur son secteur causa chez le général baron Kaulbars une fausse impression, faisant croire que les principales forces de l'armée de Nogi, qui nous avait contournés, s'y étaient rassemblées. Mais, au lieu de hâter l'assaut de son flanc droit, devant lequel on ne s'attendait pas à de grandes forces, et de modifier activement la situation sur tout le champ de bataille en notre faveur, le commandant de la IIe armée, rassuré par le flanc droit, permit, pour diverses raisons, que la situation à ce secteur jour après jour restât « très faible » ; toute son attention était concentrée sur les actions de l'armée d'Oku.

Le 21 février, selon l'avis du général-adjutant Kurapatkine, «tout, comme lors des jours précédents, dépendait entièrement de l'énergie du commandant de la IIe armée». Dans la nuit suivante, il donna la disposition pour l'attaque des Japonais, basée sur une représentation entièrement erronée de la disposition des forces ennemies, car la reconnaissance du 20 février n'avait pas été organisée. Le général Baron Kaulbars estimait que les forces principales des Japonais — selon ses visions — se regroupaient dans l'angle entre la rivière Hunhé et la voie de l'ancienne voie ferrée; plus au nord, jusqu'à la route de Xin Mintin, se trouvaient des unités d'infanterie avec de l'artillerie, en nombre inconnu, et plus au nord de la route de Xin Mintin — seulement de petites unités de cavalerie. Conformément à cette représentation, le général Baron Kaulbars pensait déployer le long de la route de Xin Mintin, entre Houhu et Tashichao, le 33e bataillon du général de division Henggross (détachement du général De Witt et 1er corps sibérien) et le faire avancer vers le sud en quatre colonnes, le long des positions occupées par nos troupes, vers le front de Salinpu — rivière Hunhé. Les troupes du général Tserpitski devaient se défendre jusqu'à ce que les Japonais soient complètement encerclés, tandis que les troupes du général Topornin, après le passage direct des colonnes du 1er corps sibérien devant elles, rejoignaient la réserve générale. Les unités intégrées dans les détachements n'avaient pas été renommées dans la disposition, et seule la formation du détachement du général de division Topornin était précisée, indiquant qu'il se composait de la 25e division d'infanterie et de la 2e brigade de la 31e division d'infanterie; cette dernière se trouvait en réalité sur la rive gauche de la Hunhé, à Chotsuantun. Le détachement du général Birger devait sécuriser Mukden depuis le nord, en restant à Hushitaï, et le détachement du colonel Zapolski devait passer de Santaitzi à Tashichao et y former un barrage sur la route de Xin Mintin. La cavalerie du général-major Grekov recevait l'ordre, dans une disposition distincte, de surveiller afin que de petits détachements ennemis ne se répandent pas vers le nord...

Ces ordres étaient fondés, premièrement, sur une mauvaise orientation dans la situation et, deuxièmement, sur une incompréhension de la nature du combat moderne ; la transition vers l'offensive, à laquelle on s'était préparé si longtemps, s'est révélée être une bulle de savon.

Craignant d'intervenir dans les droits du commandant de l'armée, qui lui étaient conférés par la loi, le commandant en chef ne pouvait cependant pas ne pas remarquer que pour porter le coup principal, seulement 33 bataillons avaient été désignés, répartis en 4 colonnes, dont l'une, de plus, devait se déplacer le long de ses positions. À 9 heures du matin, le général d'armée Kouropatkine télégraphia au général baron Kaulbars que les unités contournant l'ennemi avaient une mission qui pourrait leur être trop difficile et conseilla d'envoyer les troupes du général de division Topornin pour attaquer le village de Liwuanpu, et celles du général de division Tserpitsky pour attaquer le village de Ninguantun, ce qui était

bien sûr tout à fait approprié. Mais dans cette situation, aucun conseil n'était nécessaire. Le général d'armée Kouropatkine manquait de détermination et d'autorité pour écarter les intermédiaires et se charger directement de l'organisation de cette offensive, dont l'issue déterminait le sort de la campagne.

Notre offensive s'est résumée au fait que la colonne de droite du général-lieutenant Gerngross — le 1^{er} régiment de fusiliers de Sibérie orientale du colonel Lesha — a pris possession du village de Tsuawanche, mais a été arrêtée par un bataillon de la 7^e division japonaise devant le village de Lutszyahuan. Bien que le colonel Lesha ait ensuite été soutenu par le régiment de Samara et, en partie, par le régiment de Zaisk, les Japonais ont également renforcé le secteur attaqué avec la 9^e division, qui effectuait, après la 1^{re}, une marche de flanc vers le nord-est ; de ce fait, la colonne de droite extrême n'a pas réussi à occuper Tashichao — son point de départ ; les autres colonnes, se rassemblant dans leur position initiale, attendaient en vain cet événement. Comme le rapportait le soir le général-lieutenant Sakharov, chef d'état-major du commandant en chef : « il est nécessaire... de demander au commandant de la II^e armée qu'il se batte vraiment en tant qu'armée, et non avec des unités isolées aux yeux des autres troupes, qui, comme on le dit, se trouvent là en tant que spectateurs, littéralement stupéfaits de ne pas recevoir non seulement d'ordres, mais même l'autorisation d'avancer. »

Au lieu d'encercler les Japonais, les colonnes du général-lieutenant Gerngross ont elles-mêmes été encerclées du nord-est par la 9^e et la 1^{re} divisions japonaises.

À 1 heure 15 du soir, le 21 février, le général baron Kaulbar a donné l'ordre : « Le 22, se maintenir sur les positions occupées jusqu'à nouvel ordre ». Ainsi, nous avons renoncé à l'offensive non pas à cause de la supériorité des forces ennemies, ni de l'affaiblissement moral de nos troupes, ni de grandes pertes, mais uniquement par incapacité à l'organiser à grande échelle. Mais une armée qui ne sait pas attaquer ne peut pas non plus vaincre.

Chapitre 24

La bataille de Mukden

L'échec de notre offensive sur le front occidental donnait aux Japonais la possibilité d'étendre davantage leur manœuvre d'encerclement. Comme la IIe armée ne pouvait pas faire face aux avant-gardes latérales de l'armée de Nogi, il ne restait qu'un moyen : concentrer suffisamment de forces pour ralentir l'avancée de la tête de l'encerclement. Le général-adjutant Kouropatkine décida de recourir à ce dernier moyen ; mais il n'y avait pas de troupes disponibles, il fallait retirer des unités de la ligne de combat, et déjà dans la matinée du 22 février se posait la question de replier la IIIe et la Ie armées, avancées bien au sud, sur de nouvelles positions le long de la rivière Hunhe, sur un front plus court, ce qui permettrait de rassembler à leur compte suffisamment de forces contre la fin de la manœuvre d'encerclement des 1re et 9e divisions japonaises. Les pièces de siège avaient été envoyées en arrière du front bien plus tôt.

Les commandants des armées avaient été avertis du départ imminent ; les événements du 22 février ont contraint à mettre ce projet à exécution.

Sur le front de la IIe armée, afin de faciliter le contournement des Ire et IXe divisions, les Japonais ont mené une attaque auxiliaire vigoureuse en direction du village de Yuhuantun.

Le secteur près du village de Yukhuantun était occupé par 3 régiments de la 25e division; les autres unités du général Toppornine ont été déplacées vers le sud à la suite des attaques menées les 20 et 21 février par les 5e et 8e divisions contre les troupes du général Tserpitsky.

Nos unités étaient disposées à l'aube le 22 comme suit : 2 bataillons des Ivanfordovites occupaient le village de Nyusintun. Un bataillon du régiment d'Ostrovsk occupait le redoute n° 5, ayant un bataillon en réserve privée ; 2 bataillons d'Ostrovtssev occupaient le village de Yuhuantun, dans les fanzas extrêmes au sud duquel se reposaient la moitié de leurs sapeurs et compagnies. Le bataillon des Yourievs occupait avec deux compagnies le village de Tsantun (appelé « 3 fanzas »), et avec deux compagnies le redoute n° 6. L'espace entre le village de Yuhuantun et les « 3 fanzas » restait inoccupé, tandis qu'entre les « 3 fanzas » et le redoute n° 6, la nuit, s'installèrent 3 bataillons des Yourievs, déjà fortement éprouvés lors de la bataille de Salinpu. À l'aube, ils devaient se replier vers la réserve de la division, derrière le village de Yuhuantun, où étaient cantonnés l'artillerie (6 batteries) et 2 bataillons des Ivanfordovites. Au moment de l'attaque japonaise, les batteries se dispersaient déjà sur leurs positions journalières, et un bataillon des Yourievs approcha de la route de Mukden.

Entre l'armée de Nogi, détachée vers le nord (7e division), et l'armée de Oku (8e division, gravement éprouvée lors de l'attaque du secteur du général-lieutenant Cerpitzki), s'est formé un écart ; pour le combler, la 3e division fut envoyée depuis la réserve générale. Sa 17e brigade fut envoyée au village de Yansutun pour renforcer le flanc gauche de la 8e division, et la 5e brigade du général Nambu fut dirigée contre Yuhuantun. La mission de la nouvelle brigade de Nambu ne se limitait pas à combler l'écart ; la brigade devait s'emparer d'un secteur de notre front. N'ayant pas d'obusiers, le général Nambu ne pouvait pas préparer une attaque contre les redoutes n° 5 et 6, que nous avions élevées au nord et au sud de Yuhuantun, et décida de viser l'attaque sur la partie sud de Yuhuantun (6e régiment) et sur « Z Fanszi » (33e régiment), représentant un secteur plus faible de notre dispositif. Un bataillon de chaque régiment fut maintenu en réserve de brigade. Six batteries de la division, depuis une position au sud du village de Liwanpu, devaient, par leur tir, aider l'infanterie à tenir le terrain conquis.

Vers 4 heures du matin, nos secrets ont découvert l'offensive japonaise ; nous avons ouvert le feu ; les Japonais ont avancé dans l'espace inoccupé entre Yuhuantun et « 3 Fans » et

ont attaqué le flanc des défenseurs. À nos 6 compagnies faibles, ont frappé 4 bataillons japonais. Malgré une contre-attaque à la baïonnette de deux bataillons de renfort de Yuriev, les Japonais ont anéanti les défenseurs des « 3 Fans » et de la partie sud de Yuhuantun et se sont installés à cet endroit vers 5 heures du matin. Un bataillon japonais de la réserve de brigade a formé un écran du côté du redoute n°6.

Tout d'abord, trois bataillons d'Ivanogorod (deux de la réserve et un de Nyusintoun) et un bataillon d'Ostrovtsy (de la réserve particulière derrière le réduit n° 5) sont venus à notre secours ; ces renforts nous ont permis de tenir la partie nord de Yukhantoun, mais les tentatives pour chasser les Japonais des cours qu'ils occupaient se sont avérées infructueuses. À une heure et demie, le général de division Krause, commandant du secteur gauche du général de division Gerngross, envoya pour soutien deux bataillons de fusiliers des 34e et 35e régiments de fusiliers de Sibérie orientale.

Lorsque l'aube se leva, la brigade Nambu, ayant épuisé toutes ses réserves, se retrouva entassée dans un espace étroit, sous le feu croisé d'artillerie et de fusils. Elle subissait d'importantes pertes, et toute communication avec l'arrière à travers la plaine dégagée était coupée. En réalité, elle ne pouvait entreprendre aucune action dangereuse pour nous. Mais un coup énergique à l'aube fit une forte impression ; l'apparition des Japonais à seulement 6 verstes de la station de Mukden semblait particulièrement dangereuse. Notre inaction sur tout le front accentuait encore davantage l'importance du coup japonais. Pour reprendre rapidement le village de Yuhuantun, des réserves furent envoyées de toutes parts. Le général de division Tseritsky déplaça d'abord le régiment de Livonie (4 bataillons), puis la réserve du général Hannenfeld (8 bataillons, 5 batteries), qui atteignit Luguntun mais ne participa pas au combat. Le général baron Kaulbars déplaça sa réserve — les régiments de Voronej et de Kozlov (8 bataillons) ; le général d'armée Kuroptakin envoya depuis sa réserve 3 bataillons (Sévtsy et Kromtsy) et une batterie, ainsi qu'un détachement du colonel Misevich (4 bataillons, 2 batteries), ayant une mission beaucoup plus importante : occuper le village de Tkhéni Tun contre la tête du mouvement contournant ; ce dernier détachement atteignit le réduit n° 5, mais n'engagea pas le combat. Ainsi, contre une poignée de Japonais survivants, 35 bataillons furent dirigés, ce qui représentait un gaspillage de forces non économique.

Les Japonais défendaient obstinément les constructions qu'ils avaient occupées ; un petit nombre d'entre eux a tenu jusqu'au soir dans deux cours solides à la périphérie sud de Yuhuantun. Deux canons portatifs ont été amenés et ont tiré à plusieurs dizaines de pas, mais les shrapnels, placés pour exploser à l'impact, ne causaient pas suffisamment de dégâts dans les murs de terre battue. Ils ont été remplacés par deux canons à piston, qui agissaient également sans succès. Vers le soir, on a envoyé chercher de la pyroxylée pour faire sauter les palissades, mais il n'en fut plus besoin, car les quelques Japonais restants se sont dispersés dès que l'obscurité le leur a permis.

Nos pertes dans la bataille de Yuhuantun ont atteint 143 officiers et 5266 soldats du rang ; comme le champ de bataille restait sous notre contrôle, elles n'ont pas entamé la conscience du succès tactique que nous avons remporté. La brigade Nambu a été presque anéantie : sur 4200 hommes, il n'en restait que 437 ; dans le dispositif japonais, un vide s'était de nouveau formé, rapidement comblé cependant par la 8e division déjà épuisée. C'était une occasion favorable pour exploiter le succès et utiliser les unités rassemblées autour de Yuhuantun afin de percer la disposition japonaise, mais le général baron Kaulbars, après un échange de vues avec le général Tserpitsky, a jugé qu'une offensive était encore prématurée.

Les Japonais, profitant du fait que les réserves et l'attention générale étaient détournées vers Yuhuantun, ont dans l'après-midi envoyé le détachement du colonel Lesha de Tsuanwanche vers Fan Syntun. Le détachement du colonel Zapolski, également vigoureusement attaqué, s'est retiré de Caohotun vers Padya ; ces succès ont ensuite facilité les actions des Japonais contre le front nord.

Sur le front de la III^e armée, la 4^e division japonaise (le 22 février) a attaqué sans succès les positions du V corps sibérien près du village de Xiao Kiishinpu, mais la 6^e division japonaise, en contournant l'angle sortant formé par la position du XVII^e corps d'armée et en préparant l'attaque avec le feu de l'artillerie lourde, a réussi à s'emparer du village de Hanchenpu et du redoute « ferroviaire ». Avec la perte de Hanchenpu, il a fallu repousser tout le front du XVII^e corps en arrière, et les Japonais pouvaient déjà menacer les flancs et l'arrière des unités du VI corps sibérien et du I^{er} corps d'armée. Cela explique la persistance avec laquelle nos troupes ont mené des contre-attaques sur le village de Hanchenpu. Ces contre-attaques ont été menées de manière dispersée et dans des conditions très défavorables, face à l'ennemi encerclant ; certaines unités ont réussi à atteindre le village, mais il était impossible d'y tenir sous le feu de la redoute. Nos pertes : 71 officiers et 4028 sous-officiers et soldats ; tout le poids du combat a reposé sur les quatre régiments du XVII^e corps. Ce n'est qu'environ à cinq heures de l'après-midi que le commandant du corps, le général Selivanov, a appris le retrait prévu dans la soirée vers Hunhe et a ordonné de cesser les contre-attaques inutiles.

Pour la défense active des approches au Mukden depuis le nord, le général Kuroptakine forma dans la soirée du 22 un détachement sous le général F.-der-Lavnitsa, dans lequel entra le détachement du général Birger (6 bataillons), le détachement du général chef de régiment Zapolski (6 bataillons), le détachement du colonel Misevitch (4 bataillons, 2 batteries), approchant dans la journée de Yuhuantun, la cavalerie du général-major Orbeliani, le régiment de Volyn et d'autres unités : une compagnie de garde de l'état-major du commandant en chef, une compagnie de aérostiers, une compagnie de pontonniers, etc. La composition totale du détachement augmenta progressivement entre le 23 et le 25 février, passant de 26 bataillons, 10 centaines et 12 batteries à 46 bataillons et 16 batteries ; il y avait ici des unités fournies par les trois armées, appartenant à 13 divisions et brigades indépendantes, ainsi qu'à 7 corps distincts.

Le détachement du général F. D. Launitz était soumis au général baron Kaulbars. Bien qu'il fût clair que le centre de gravité de l'opération de la II^e armée s'était déplacé vers le nord, l'attention de la II^e armée restait fixée sur le flanc gauche du détachement du général Tserpitsky, qui demandait activement du renfort : le général Oku lançait contre lui, sans succès, tout ce qu'il était encore possible de rassembler des 5^e, 8^e et 3^e divisions ; ce n'était pas l'échec des Japonais qui produisait une impression décourageante sur eux, mais le sort de la bataille se décidait ailleurs.

L'aile droite du général F.-D. Launitz a tenu position près de la voie ferrée les 23 et 24 février, repoussant les attaques des Japonais à Kundzyatun et Ungentun ; le 23 février, une grande fatigue était observée chez les Japonais ; le commandant des troupes ici, le général Dombrowski, a signalé la possibilité de passer à l'offensive, mais le général baron Kaulbars n'a autorisé à envoyer en avant qu'une seule unité de chasseurs.

Le 23 février, sur le flanc gauche de la détachement du général de division Launitz, nous avons perdu le village de Padjazu. Ce point avancé a été courageusement défendu avec ses bataillons de rassemblement et de marche par le colonel d'état-major Zapolski. La détachement manquait presque complètement d'officiers, et le matin, 34 officiers, arrivés pour renforcer l'armée, furent envoyés à ses côtés. La détachement de rassemblement tenait uniquement grâce à l'énergie de son commandant. Vers midi, il fut tué, et sous la pression de la 9^e division japonaise, la détachement recula de deux verstes jusqu'à Tahentun, où se rassemblèrent d'autres unités sous le commandement du général de division Sollogub. À ce moment-là, la réserve de la II^e armée — environ 14 bataillons — restait inactive.

Ce succès permit aux Japonais d'attaquer le village de Santaitsy la nuit suivante. Après un combat acharné, les Japonais se réfugièrent dans le coin nord-est de ce village, dans plusieurs cours solides. Notre artillerie s'avéra incapable de détruire les murs, et toutes nos contre-attaques restèrent infructueuses. On envoya à nouveau vers le village de Santaitsy les

mêmes canons fournis par le détachement du général Tserpitsky, qui avaient déjà été utilisés lors de l'action et de la contre-attaque à Yuhuantun; l'absence de grenades pour les canons à tir rapide se fit encore une fois sentir.

Les 23, 24 et 25 février, le détachement du général F.-D. Launitz devait passer à l'offensive et chasser les Japonais du 24^e Tkhénitoun, mais à chaque fois notre attention était détournée par les Japonais, nous restions sur place et laissions les Japonais disposer librement de toutes les forces dont ils disposaient.

La nécessité de rassembler de nouvelles forces plus au nord de l'unité du général F.-d.-Launice s'est révélée dès le 22 février. En rassemblant rapidement des forces importantes dans la région de Tsuertun—Kusantun, le commandant en chef espérait sécuriser les communications et, en coopération avec les troupes du général F.-d.-Launice, passer à l'offensive afin d'encercler l'armée de Nogi et lui infliger finalement une défaite. Les Japonais étaient également très fatigués, secoués par de lourdes pertes, désorientés et coupés de leurs propres communications.

Un nouveau détachement, commandé par le général-lieutenant Mylova, dont le VIII^e corps s'était désintégré dès le début de la bataille, était composé de réserves que le commandant en chef avait rassemblées parmi les II^e et III^e armées, et avait atteint la taille de 23 bataillons et 80 canons. Suite aux insistances du général-lieutenant Hershelman, le 24 février, le détachement, isolé des troupes du général F.-d.-Launice, commença à exécuter sa mission — avancer notre aile droite jusqu'à la ligne Kusantun-Tchenkītun-Santaïtzi. Cette manœuvre s'avéra être une répétition — seulement un peu plus habile — de notre offensive du 21 février : encore une fois, toute la II^e armée resta inactive, tandis qu'un petit détachement, allongé presque perpendiculairement au front général, attaquait l'ennemi. Le village de Tchenkītun fut pris en tenaille par nos forces sur trois côtés et attaqué avec énergie ; la brigade de la division japonaise qui occupait ce village subit de lourdes pertes ; les artilleurs abandonnèrent les canons et les mitrailleuses, et nous réussîmes à emporter 2 canons et 2 mitrailleuses. Ce jour-là, une violente tempête de sable souffla, rendant extrêmement difficiles les actions défensives. Cependant, notre inaction sur d'autres secteurs permit au général Nogi de nettoyer presque entièrement les positions devant le front du général Gerngross, et de diriger des forces considérables pour prolonger son aile vers le nord de Tchenkītun. Malgré le succès apparent de nos actions contre ce village, nous arrê tâmes les attaques au soir, sans faire preuve de suffisamment de persévérance et sans utiliser les renforts en provenance de Tsuertun envoyés par la I^{re} armée. Le 25, au soir, le général-major Artamonov, repoussé des villages de Tunchandzy et Sesinpun, commença avec succès son offensive, mais il était déjà trop tard.

Lors du repli vers le Hunhe, les unités de la 1^{re} armée pourraient être détachées pour former un nouveau groupe au nord de la colonne du général Mylov, en concentrant les autres unités dans le secteur jusqu'à Fushun. Avec l'armée de Kawamura, complètement épuisée et dépourvue de l'arrière nécessaire pour une offensive prolongée, on pouvait déjà ne plus en tenir compte. La décision mûrissait, et les voies détournées perdaient de leur importance.

Cependant, lors du retrait vers la rivière Khunhe, certaines unités de la 1^{re} armée ont même dévié vers le nord-est. Des renforts étaient envoyés des fortifications vers l'ouest depuis tout le front, ce qui a perturbé l'ordre de bataille établi partout. Le 1^{er} corps d'armée a constitué un détachement du général Fleischer — 12 bataillons, 32 pièces d'artillerie ; le 4^e corps sibérien — les régiments d'Irkoutsk et une partie de ceux de Tobolsk, soit en tout 6 bataillons et 32 pièces d'artillerie ; le 2^e corps sibérien a fourni 6 bataillons et 16 pièces d'artillerie au général Morozov ; et le 3^e corps sibérien — une partie de la 72^e division, anciennement réserve du commandant en chef, qui fut détournée par l'attaque secondaire de Kuroki sur le col Gaotulin et y fut même retardée par la nécessité de déminer — en tout 9

bataillons et 32 pièces d'artillerie au général Radkevich. Ces 37 bataillons et 112 pièces d'artillerie devaient former un corps combiné du général Zarubaev, qui avançait vers l'ouest de la station de Khushitai, poursuivant ainsi le front de la ville de Mylova et menaçant déjà l'arrière de l'armée du général Nogi.

Le 23 février, après une marche de nuit, les unités de la 1^{re} armée ont commencé à arriver au fleuve Hunhé. Les unités restantes du 1^{er} corps d'armée et du 4^e corps sibérien ont été regroupées sous le commandement du général-adjutant baron Meyendorf et défendaient le secteur allant de Muchan au village de Taintun. Les unités restantes du 2^e corps sibérien défendaient le secteur plus à l'est jusqu'au village de Tita. Plus loin se trouvaient le 3^e corps sibérien et les unités du général-lieutenant Rennenkampf. Le 24 février, les troupes exténuées n'étaient pas encore organisées. Des fortifications existaient, mais on n'en avait aucune information, et les troupes occupaient par hasard les tranchées et les redoutes qu'elles rencontraient.

Le général-adjutant baron Meyendorf devait défendre, avec 23 bataillons, un secteur d'environ 18 verstes ; le secteur le plus faible était particulièrement celui du général Levestam, d'une longueur d'environ 7 verstes, sur le front Tidjafyn-Kiuzan-Taintun. Les 8 bataillons assignés de Krasnoïarsk et de Tsaritsyne étaient en retard, et le général Levestam ne disposait que de 22 compagnies et de 3 batteries, parmi lesquelles la communication n'était pas encore établie ; 13 compagnies se trouvaient sur l'aile droite extrême, et seulement 9 compagnies s'étaient étendues sur le secteur.

En reculant vers Hunhe, nous n'avons pas utilisé la cavalerie comme il aurait fallu, afin d'éclairer la direction que prendraient les forces japonaises nous suivant, et pour nous, il restait complètement inconnu que la masse principale de l'armée de Kuroki — plus de deux divisions — se dirigeait vers le point faible du général Lewestam. En même temps, l'armée du général Nozu, ayant laissé un petit détachement contre le XVII^e corps, se déplaçait contre le VI^e corps sibérien et le flanc droit du général-adjutant baron Meyendorff, afin de percer à l'ouest de Mukden.

La supériorité écrasante des forces, qui s'est révélée du côté de la division de garde japonaise, de la brigade de réserve de la garde et de parties de la 12^e division, s'abattant sur neuf compagnies dispersées du général Levestam et profitant de la tempête de sable qui gênait le feu d'artillerie, a rapidement conduit à la percée de notre front. Dans notre position, il y avait des portes d'une largeur allant jusqu'à 12 verstes, par lesquelles les Japonais se sont précipités.

Notre situation n'était loin d'être désespérée, si les chefs privés présents dans la région immédiate avaient pris l'initiative ; en effet, la percée des Japonais coïncidait avec le passage dans les environs de Kiuzan des unités destinées à former le corps combiné du général Zarubaev. L'arrière de la colonne des régiments d'Irkoutsk et de Tobolsk venait tout juste de quitter Kiuzan. Les colonnes des généraux Morozov et Radke passaient à quelques verstes, et la dernière avait même été bombardée par les Japonais qui avaient percé. À l'est, arrivaient les unités de Krasnoïarsk et de Tsaritsyne, et à l'ouest, le général en chef baron Meyendorf pouvait avancer une brigade de sa réserve. Les divisions japonaises qui avaient percé pouvaient être encerclées et détruites par des forces écrasantes si nous avions eu ici des chefs capables de maintenir encore de l'énergie. En réalité, la seule résistance japonaise a été fournie par le régiment Dobrotine, qui le 24 avec quelques compagnies des unités de Barnaoul, Om et Irkoutsk s'était arrêté à Huandjagang, et le 25 défendait les hauteurs de Lenkhanchi, à l'est du village de Puhe. Dans la nuit du 25, les unités de Kuroki se trouvaient à seulement 7 verstes du tronçon de la route Mandarine Tava—Puhe, sur lequel nous devions battre en retraite. Il était encore possible de leur opposer une résistance, car à Tava et Puhe la majorité des troupes destinées au corps combiné du général Zarubaev passaient la nuit ; mais le commandement général nous avait complètement fait défaut ; le général-adjutant Kuropatkine n'avait pas été informé de l'ampleur du danger imminent ; suivant strictement les

ordres, depuis le matin du 25 février, les renforts affectés par la Ire armée continuaient leur mouvement vers le nord-est, laissant nos communications à découvert.

Le lien entre le commandant de la Ire armée et le commandant en chef a été perdu. La Ire armée, en laissant la IIe et la IIIe armées se débrouiller dans une situation difficile par leurs propres moyens, et sans avoir tenté d'attaquer le flanc de l'armée de Kuroki, repoussa avec succès l'attaque d'une partie de la 2e division sur la position de Fushun, et commença à se replier vers le nord, vers la rivière Fanhe.

Bien avant de recevoir la nouvelle de la percée des Japonais à Kiouzan, le général-adjutant Kouropatkine, qui se trouvait le 24 février dans le village de Tsuërtun, était arrivé à la conclusion que, avec des troupes fatiguées, il lui serait impossible de chasser l'armée de Nogi de la position menaçante qu'elle occupait presque dans le flanc arrière de notre déploiement, et il décida de replier les armées vers Tielin afin de les remettre à nouveau en position normale. Dans la nuit du 25 février, la retraite commença sur une étroite bande encore à notre disposition. Malgré les ordres répétés du commandant en chef, la majeure partie des convois, sous l'administration du Chert. n° 47 – dans laquelle régnait l'anarchie – restait à proximité immédiate de Mukden et bloquait désormais toutes les routes. Aux alentours de Mukden, il y avait dans différentes parties et institutions de grands dépôts, et les convois s'occupaient d'en évacuer les biens, au lieu de progresser à temps vers le nord.

L'armée de Kuroki occupait déjà cette zone à l'est de la route de Mandarin, le long de laquelle se retiraient le VI^e corps sibérien et les troupes du général baron Meyendorf ; sous la pression des Japonais et d'un feu d'artillerie intense, ces colonnes durent se replier vers l'ouest, dans la zone de terrain entre la route de Mandarin et la voie ferrée. La retraite fut compliquée par le fait que le VI^e corps sibérien, extrêmement maladroitement, sans coordination avec ses voisins, avait prématurément évacué sa position sur le Hunhe et avait ainsi permis aux unités de l'armée de Nozu de percer entre le XVII^e corps d'armée et les troupes du général baron Meyendorf, dont l'arrière-garde retenait encore le bosquet de Fulin. Le commandant du VI^e corps sibérien remit ses troupes à la disposition du général baron Meyendorf, puis quitta lui-même le champ de bataille. Bientôt, nos troupes se retrouvèrent ici en plein désordre et, mêlées aux convois, cessèrent pour la plus grande part de représenter une force combattante.

Le retrait des parties II et III de l'armée était couvert par des détachements du général Launitsa, de Mylov et par des troupes destinées au corps combiné du général Zarubaev, exécutant ainsi la mission des avant-gardes latérales. L'armée de Nogi, à 2–3 verstes du chemin de fer, assistait impuissante à notre retrait ; seulement 4 bataillons de la 7e division réussirent à percer près de Santaitsy dans le bosquet des Tombeaux Impériaux, ce qui nous causa beaucoup de pertes, bien que la majeure partie ait été anéantie et que la minorité se soit retranchée dans les temples. Le principal danger venait de l'est.

Ayant remarqué le danger imminent, le commandant du IIIe corps d'armée prit une décision tout à fait correcte : déployer près d'Ertaizi la XVIIe armée et une partie du V Corps sibérien. Pour le succès du combat retardateur, l'action des unités d'artillerie et de cavalerie revêt une importance particulière : l'artillerie, par son feu, contraint l'ennemi à avancer lentement et le retarde sur de longues distances ; la cavalerie doit, par des attaques audacieuses et en se sacrifiant, harceler les unités les plus avancées et détruire les batteries qui se sont aventurées. La tâche la plus difficile est de mener un combat retardateur pour l'infanterie, chaque pas étant lié à d'énormes pertes lors de la retraite. Pour nous, tout le poids du combat retardateur avait été transféré au 9e corps consolidé du général Zaroubaev, de sorte que l'infanterie resta non formée. La cavalerie, dispersée en petites unités, était mystérieusement absente, et l'artillerie, selon le souhait exprimé par le commandant en chef, répartie par la majorité entre les chefs, nous avons tenté autant que possible de la faire passer à travers la mer. Pendant l'opération de Mukden, nous avons perdu 91 000 hommes,

principalement des fantassins, et seulement 34 canons. Mais le « sauvetage » de l'artillerie, à des moments où d'elle on exigeait le sacrifice, ne compensait pas la perte au combat.

Les convois du Ve corps de Sibérie se sont étirés au nord de Mukden dans l'après-midi. Les batteries japonaises surgissaient audacieusement en avant et, à courte distance, écrasaient les troupes et les convois. Lorsque nos dernières batteries de la disposition du XVIIe corps se sont retirées, la retraite désordonnée des unités de la IIIe armée a commencé. La IIe armée ne disposait que d'une étroite bande le long de la voie ferrée pour se replier. La section du parcours entre Vaziye et Ungentun fut particulièrement éprouvante, étant bombardée de tous côtés ; la situation s'est encore aggravée par le nettoyage prématuré effectué par nos soins à Santaitza. Le mouvement vers le nord dans cette zone, avec d'énormes pertes, n'a pu être organisé qu'en raison du grand courage de certains officiers.

L'arrière-garde du général Gannenfeldt, qui couvrait le retrait des troupes du général Tserpitsky, ignorant la percée des Japonais à l'est de Mukden, au lieu de se déplacer le long du chemin de fer, s'engagea à travers la ville, se retrouva au milieu de l'armée de Nozu et, après une tentative désespérée de percer, périt. Il est possible, cependant, que ses actions énergiques aient retardé l'avancée des Japonais et facilité le repli des autres.

Le détachement du général Sollogub, qui constituait l'aile gauche du détachement du général von der Launitz, n'était également pas orienté dans la situation. Le détachement avait déjà traversé la voie ferrée dans l'obscurité et s'était dirigé vers l'est, où il rencontrait l'ennemi partout et, par conséquent, fut anéanti.

Au nord, l'armée de Kuroki était contenue par : le colonel Dobrotine à Lenhuanchi, et le général-lieutenant Dembowski à Tawa. Après deux heures, le colonel Dobrotine fut gravement blessé ; le village de Puhe, puis, quelque temps après, le village de Tawa furent nettoyés par nous ; dans l'énorme cohue des convois, la panique éclata. L'avancée ultérieure des Japonais venant de l'est était freinée par des compagnies isolées.

Après quelques petites actions d'arrière-garde, le 27 février toutes nos troupes s'étaient concentrées derrière la rivière Fanhé. Nos pertes s'élevaient à 91 443 personnes ; parmi eux, 273 officiers et 8 626 soldats de rang inférieur ont été tués, et parmi les blessés il y avait 10 généraux, 1 567 officiers et 49 426 soldats, tandis que plus de 31 000 étaient portés disparus, en grande partie faits prisonniers. Les pertes japonaises s'élevaient à 41 200 personnes.

Une raison essentielle de notre défaite à Mukden fut l'incapacité manifeste de nos armées à mener des actions à grande échelle. Outre les décisions malheureuses des hauts commandants, les opérations offensives n'ont pas été menées à terme parce que seuls quelques-uns, ayant compris l'objectif général, s'y sont consacrés, négligeant les intérêts particuliers de leur détachement ou de leur unité. Il n'y avait ni élan commun ni volonté générale pour transformer nos troupes en un instrument offensif puissant. Ne prenant pas l'initiative, la majorité des commandants se contentait de remplir leur tâche personnelle. Chacun avait sa propre responsabilité dans un cadre restreint ; la préoccupation pour l'intérêt général était laissée au commandant en chef, et les efforts héroïques des troupes se perdaient ainsi. Sans responsabilité commune, des actions coordonnées sont impossibles.

La bataille de Mukden nous enseigne quelle tâche difficile — à la fois pour la volonté et pour l'intelligence — représente la gestion des guerres dans un combat moderne de grande envergure ; combien il est difficile de se fixer un objectif précis et de s'y consacrer avec persistance. Un travail acharné en temps de paix est nécessaire, ainsi qu'une cohérence générale des points de vue et des concepts, un profond sentiment de camaraderie entre toutes les parties des forces armées, entre toutes les branches militaires, afin de pouvoir progresser et vaincre dans les guerres futures. La défense sournoise, pour reprendre l'expression de Souvorov, ne conduit qu'à des défaites. Tout comme l'héroïsme des Boers, incapables de marcher contre les Anglais dans les champs d'Afrique du Sud, est resté sans résultat, de même

en Mandchourie la défense la plus obstinée des tranchées n'aurait finalement pu conduire qu'à la retraite de Mukden sous un feu croisé de mitrailleuses.

Chapitre 25

La fin de la guerre

Sur la rivière Fanhe, le général d'armée Kouropatkine retint la Ire et la Iie armée, tandis que la IIIe armée fut retirée en réserve vers la ville de Chantoufu. Quelques jours après la retraite de Mukden, certaines de nos unités ne représentaient plus une force combattante. Les forces les mieux conservées étaient : le 1er corps sibérien et des unités de la Ire armée, tant celles retirées par le général Linevitch que celles envoyées le 23 février pour soutenir l'aile droite. En général, environ 90 000 hommes restaient aptes au combat immédiat ; le reste s'était dispersé à l'arrière entre les convois et pouvait se regrouper un peu plus tard. La situation des Japonais était également difficile : leur armée, complètement désorganisée, s'était repliée au nord de Mukden. Néanmoins, le général d'armée Kouropatkine préféra gagner un délai important pour organiser les troupes et, le 1er mars, sacrifiant les dépôts de Tieling, il nettoya la ligne de la rivière Fanhe et retira les armées vers les positions de Sipingai, où, en se fortifiant, nous nous renforçâmes avec l'arrivée des IVe, XIe et XIXe corps, suivis de la mobilisation des XIIe et XXe corps.

Au début du mois de mai, le général Mitchenko, avec une troupe montée de 5 000 cavaliers, effectua une incursion sur le flanc gauche des Japonais, en direction de la ville de Fakumyn. Cette incursion, même si elle n'a pas donné de grands résultats, nous a néanmoins permis de semer un certain désordre dans l'arrière-garde japonaise, de détruire 2 compagnies, de capturer 2 mitrailleuses et 234 prisonniers ; ce succès, le premier après Mukden, était important sur le plan moral. Entre les mains du général Mitchenko, la cavalerie percait la ligne de protection ennemie, avançait dans le feu, se lançait à l'assaut au sabre, ce qui accentuait encore l'utilisation malheureuse qui en avait été faite à Mukden.

Puisque les Japonais n'osaient pas attaquer notre armée renforcée, et d'un autre côté, le général vieillissant Linevich, qui avait remplacé le général en chef Kouropatkine après Mukden dans le poste difficile de commandant en chef, ne trouvait pas en lui assez d'énergie et de confiance pour attaquer résolument les Japonais, les grandes opérations sur le théâtre de la guerre en Mandchourie se sont donc terminées.

En mer, nous avons encore subi une défaite majeure. Le 28 septembre 1904, une escadre composée de navires de types variés et en partie obsolètes de la flotte de la Baltique a quitté Libau. Avant qu'elle n'atteigne l'océan Pacifique, l'escadre de Port-Arthur a été détruite et Port-Arthur est tombé. Notre 2^e escadre de la flotte du Pacifique était militairement plus faible que la 1^{re}, et la prudence exigeait de ne pas la risquer, car en mer la défense est encore moins avantageuse qu'à terre, et la position du plus faible est sans issue : dans le meilleur des cas, il est condamné à l'inaction dans ses ports. Cependant, il existait l'espoir qu'une partie d'entre elle atteigne Vladivostok et renforce quelque peu notre position en Extrême-Orient. Cette mission aurait pu être accomplie si nous avions envoyé seulement les navires les meilleurs et les plus rapides. Nous avons fait le contraire, et avons retenu de la fin 1904 à mars 1905 l'escadre au large de Madagascar pour la renforcer de 4 faibles cuirassés de l'amiral Nebogatov. En tout, il y avait seulement 9 cuirassés, 10 croiseurs et 9 torpilleurs. Accablée par des navires médiocres, l'escadre, sous le pavillon de l'amiral Rozhdestvensky, après un voyage de sept mois, a été attaquée le 14 mai près de l'île de Tsushima par l'escadre de l'amiral Togo, qui a su tirer parti de l'expérience des combats à Port-Arthur, avec un personnel déjà aguerri, la meilleure artillerie, des obus explosifs efficaces à des distances auxquelles nos obus blindés étaient déjà inefficaces, une meilleure protection et une vitesse supérieure. S'approchant immédiatement à la distance du combat décisif, en manœuvrant devant la tête de notre escadre étendue et en concentrant systématiquement le feu sur les navires de tête, les Japonais ont rapidement pris le dessus, malgré les efforts héroïques de nos marins,

combattant dans des conditions complètement désespérées. Sept cuirassés, six croiseurs et quatre navires auxiliaires ont été coulés, trois anciens et un nouveau cuirassé totalement détruit se sont rendus, trois croiseurs ont été désarmés à Manille, et seul un petit croiseur avec deux torpilleurs a réussi à s'échapper vers Vladivostok. 5000 marins ont été tués ou se sont noyés. Les pertes japonaises se limitaient à trois torpilleurs, cinq tués et 538 blessés. Nos revers nous ont déséquilibrés, et nous n'avons pas eu la lucidité de prévoir à temps les insuffisances de l'escadre et de renoncer à son déploiement dans l'océan Pacifique.

S'étant retrouvés maîtres de la mer, en juin les Japonais entreprirent une expédition sur l'île de Sakhaline, dont la défense avait été confiée à son gouverneur, le général-major Liapounov, qui, étant juriste militaire de formation, introduisait diverses réformes dans le quotidien des forçats, mais s'avéra maladroit dans la conduite des opérations militaires. Ses forces — cinq bataillons locaux et plusieurs compagnies de volontaires — de forçats, se retirant dans le désordre de Tsorsakhovsk, se retrouvèrent dans une impasse où ils déposèrent les armes.

Le 24 juillet, par l'intermédiaire du président des États-Unis d'Amérique du Nord, Roosevelt, des négociations de paix ont commencé à Portsmouth. L'ancien ministre des Finances Witte a été désigné comme représentant de la Russie.

Ayant rejeté les propositions concernant le paiement de la contribution et la remise des navires réfugiés dans ses ports neutres, la Russie, déchirée par des troubles intérieurs, renonça à l'idée de remporter une victoire décisive à tout prix et accepta de reconnaître au Japon ce qu'il possédait déjà en réalité : le Kwantung avec Port-Arthur et Dalny, la moitié sud de Sakhaline, une partie de la branche sud du chemin de fer chinois, et elle accorda au Japon la liberté d'action en Corée. Le 23 août, le traité de paix fut signé.

La guerre en Extrême-Orient nous a rappelé à quel point les rêves de paix éternelle étaient éloignés de la réalité ; les phrases sur la possibilité d'une résolution humaine des conflits graves sur la base de la justice ont cessé d'exercer sur nous leur influence relaxante. Nous nous sommes convaincus, à travers une expérience amère, à quel point il est dangereux de tolérer les moindres lacunes dans l'organisation des forces armées, et, apparemment, nous avons abandonné l'ancienne voie de son développement — plus en nombre, moins cher. La croyance dans la puissance d'un simple nombre a été définitivement ébranlée, et, en conséquence, l'organisation de notre armée est en train de changer.

La pensée précède toujours la pratique, et dans la littérature, déjà avant la guerre russo-japonaise, on trouvait des indications sur les conclusions principales que l'on pouvait tirer de son expérience ; cela, toutefois, n'en diminue en rien la valeur. On peut affirmer avec certitude que dans une guerre future, il faudra recourir à de nouvelles méthodes ; chaque nouvelle guerre réserve de nombreuses surprises ; l'armée qui s'adaptera le mieux aux nouvelles exigences et remportera la victoire sera celle qui comprendra le mieux l'esprit du combat moderne. Pour appréhender l'art militaire moderne, l'étude de la guerre russo-japonaise constitue la meilleure école ; la multitude d'erreurs commises des deux côtés, offrant un large champ à la critique, permet d'affiner notre jugement tactique et sert de mise en garde contre leur répétition. Les questions relatives à la conduite générale de la guerre, aux avantages de la défense et de l'offensive, à l'étendue du déploiement sur le champ de bataille, à la nouvelle échelle de temps et d'espace dans le développement des grandes opérations sont illustrées de manière très claire par cette guerre. L'étude de la guerre nous montre l'importance prise par les combats nocturnes, dans quelles proportions on peut y recourir et comment les mener ; quelle est la réalité du feu moderne, quelles sont les propriétés du nouveau moyen de destruction — les mitrailleuses — et combien il est devenu nécessaire d'utiliser les tranchées ; l'étude des méthodes modernes de combat de l'infanterie et de l'artillerie, des offensives dans diverses conditions, des attaques de positions fortifiées et

d'objets locaux n'est possible qu'à partir de l'expérience de Mandchourie, permettant de suivre le changement progressif des idées tactiques des deux camps sous l'influence du cours des opérations militaires. Alors qu'avant 1904 l'isolement des différentes armes se développait largement, la guerre a clairement mis en évidence la nécessité d'une coopération étroite entre elles ; seule une interaction complète entre l'infanterie et l'artillerie permet l'offensive. Sur la voie du développement tactique de l'armée se dressent encore toute une série d'obstacles, et il ne sera possible de les surmonter qu'à condition d'une connaissance approfondie de leur influence néfaste durant la guerre précédente.

Ces questions et d'autres n'ont pas encore été pleinement élucidées, elles ne sont pas systématisées ; beaucoup reste contesté. Mais il ne faut pas s'arrêter devant l'étude de ces questions — une clarification définitive ne surviendra qu'avec leur dépôt aux archives, lorsque de nouvelles surgiront.

Ce travail ne prétend pas exposer tout ce qui est essentiel de l'expérience de la guerre passée. L'auteur s'est seulement efforcé de composer un aperçu général qui donnerait une orientation générale nécessaire pour un travail autonome et fructueux.

Et surtout, l'auteur voulait mettre en garde contre cette attitude légère envers la guerre passée, où les échecs sont attribués exclusivement soit à l'incapacité des commandants compétents, soit aux qualités de combat surhumaines de l'ennemi, soit au manque de compétence des Russes, soit aux troubles internes de l'État. Il ne faut ni criminels, ni idoles : ils ne font que gêner la compréhension de nos erreurs et leur correction raisonnée.